N° 642 36e Année. Tome CLXXVIII 15 Mars 1925

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France...... 3 fr. 50 | *Étranger....... 4 fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
RVE DE CONDÉ, 26 — PARIS (VIe) (R. C. Seine 80.493)

FRANCIS JAMMES

—

Les Robinsons basque

— *ROMAN* —

Un volume in-16. — Prix.. 7 fr.

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1100 exemplaires sur papier de fil Montgolfier, savoir :

1075 ex. numérotés de 303 à 1377, à....................... **20**
25 ex. marqués à la presse de A à Z............ (*hors comme*

Il a été tiré :

56 ex. sur papier de Madagascar, savoir :

55 ex. numérotés à la presse de 1 à 55, à................. **60**

1 exemplaire.................................. (*hors comme*

247 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 302, à.. **40**

HISTOIRE
DE MADAME
HENRIETTE D'ANGLETERRE

Première femme de Philippe de France

DUC D'ORLÉANS

PAR

MADAME DE LA FAYETTE

INTRODUCTION

PAR

ÉMILE HENRIOT



F. RIEDER & Cie, EDITEURS

PARIS

Un volume in-16 . . . . **7 fr. 50**

Le tirage sur papier à la main d'Auvergne sera accompagné d'une épreuve avant la lettre du frontispice.

Les titres seront tirés en deux encres (noir et rouge).

Les couvertures seront imprimées en deux tons sur bristol parcheminé, chacun des trois papiers aura sa couverture particulière.

L'exécution de la collection sera confiée au maître-imprimeur F. Paillart, à Abbeville (Somme),

Les planches hors texte seront tirées par le taille-doucier Tanneur.

Au point de vue littéraire et critique, la collection des *Meilleures Œuvres dans leur Meilleur Texte* sera capitale et sûre, chacun des ouvrages publiés étant collationné avec soin soit sur le manuscrit original, soit sur la première édition, soit sur la meilleure des éditions publiées du temps de l'auteur et revue par lui. Les variantes, soit avec le manuscrit soit avec les éditions corrigées par l'auteur, seront données.

En outre, chaque ouvrage sera précédé d'une préface due à un écrivain compétent et suivi d'une Bibliographie.

Premiers volumes à paraître :

STENDHAL. — **Le Rouge et le Noir**. *Chronique du XIXe siècle*. Texte établi et annoté avec une Préface par HENRI MARTINEAU, suivi d'une Bibliographie. Orné d'un portrait et d'un frontispice pleine page en gravures originales au burin par OUVRÉ. Deux volumes.

CHODERLOS DE LACLOS. — **Les Liaisons dangereuses.** Texte établi sur la première édition et annoté avec une Préface par RENÉ DE PLANHOL, suivi d'une Bibliographie. Avec les variantes du manuscrit. Orné, en gravures originales, d'un portrait par OUVRÉ et d'un frontispice pleine page par COSYNS. Deux volumes.

RACINE. — **Théâtre religieux** suivi des **Poésies sacrées**. Texte établi avec une Préface par GONZAGUE TRUC, suivi d'une Bibliographie. Orné de gravures originales au burin. Un volume.

L'ABBÉ PRÉVOST. — **Aventures du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut**. Texte de l'édition originale parue dans les *Mémoires d'un Homme de Qualité* (1731). Avec les variantes de l'édition définitive. Préface par JOSEPH AYNARD ; suivi d'une Bibliographie. Orné de gravures originales au burin. Un volume.

« *Les Meilleures Œuvres dans leur Meilleur Texte* » formeront une collection dont toute l'ambition sera de tenir l'engagement de son titre en faisant honneur à l'art du livre en France. Elle publiera successivement les œuvres les plus importantes de la littérature française.

Le prix variera logiquement suivant l'importance matérielle des volumes. Voulant être aussi près de la réalité que possible, il n'a pu être exactement fixé jusqu'ici, pour les premiers ouvrages en préparation. Cependant, pour *Le Rouge et le Noir*, il sera de 27 francs pour les exemplaires sur pur fil Lafuma (54 fr. les 2 vol.) ; de 100 fr. sur Madagascar (200 fr. les 2 vol.) ; de 150 sur Auvergne (300 les 2 vol.). Cependant il sera de 27 fr. (54 fr. les 2 vol.) ; de 100 fr. sur Madagascar (200 fr. les 2 vol.), de 150 fr. sur Auvergne (300 fr. les 2 vol.).

(Pour les souscriptions, s'adresser à votre Libraire ou aux EDITIONS BOSSARD.)

EXEMPLES D'ALTÉRATIONS

du texte de Stendhal dans les éditions courantes que rectifie celle des « Meilleures Œuvres dans leur Meilleur Texte » *

(En moyenne, il y a un contre-sens, un changement ou un oubli par page, soit près de sept cents erreurs dans l'ouvrage.)

(Les numéros des pages de la deuxième colonne sont ceux de notre édition. Ceux de la première colonne ne sont là que pour faciliter les comparaisons.)

TOME I

TEXTE FAUTIF	TEXTE RÉTABLI
Page 18. — Ma femme a réellement beaucoup de tête ! disait... le maire de V...	*Page* 18. — Ma femme a réellement beaucoup de tête ! se disait le...
Page 25. — Vers le soir, Julien alla prendre sa leçon...	*Page* 25. — Sur la brune, Julien alla prendre...
Page 39. — Il est essentiel que je vous parle avant que les enfants vous voient.	*Page* 39. — Il est essentiel que je vous parle avant que les enfants ne vous voient.
Page 103. — Cette femme ne peut me mépriser...	*Page* 103. — Cette femme ne peut plus me mépriser.
Page 119. — C'était la joie de posséder une femme aussi belle...	*Page* 119. — C'était la joie de posséder une femme aussi noble et aussi belle...
Page 142. — ...aperçut, par-dessus le bras nu d'une jeune fille...	*Page* 142. — ... aperçu, par-dessous le bras nu...
Page 192. — ... C'est pour cela que plusieurs étaient invités au dîner où Julien assista.	*Page* 192. — C'est pour cela que plusieurs étaient invités au dîner où Julien récita.
Page 193. — ...et lui, il s'était conduit d'une manière brillante.	*Page* 193. — ... et lui, il s'était conduit d'une manière plus prudente que brillante...
Page 218. — Il passa vivement devant Mademoiselle Amanda.	*Page* 218. — Il passa vivement derrière Mademoiselle Amanda.
Page 220. — Je vous ferai du café.	*Page* 220. — Je vous ferai faire du café.
Page 222. — ... Sur cette longue figure de dévot.	*Page* 222. — ... Sur cette longue figure dévote.
Page 254. — La procession va sortir, nous veillerons vous et moi.	*Page* 254. — La procession va sortir, l'église restera déserte, nous veillerons vous et moi.
Page 256. — Tout à coup, elle jeta un grand cri et se trouva mal. En perdant ses forces, cette dame tomba à genoux en arrière...	*Page* 256. — Tout à coup, elle jeta un petit cri et se trouva mal... En perdant ses forces, cette dame à genoux tomba en arrière.
Page 287. — Sortez, lui dit-elle, avec une admirable colère.	*Page* 287. — Sortez, lui dit-elle, avec une véritable colère.
Page 296. — Ah ! mourir ainsi ! s'écria-t-elle.	*Page* 296. — Ah ! mourir, mourir ainsi, s'écria-t-elle.
Page 299. — Vis-à-vis du canapé.	*Page* 299. — ... vis-à-vis le canapé.

TOME II

TEXTE FAUTIF	TEXTE RÉTABLI
Page 18. — Ils ont été ROIS, ce qui leur donne des droits imprescriptibles aux respects d'êtres sans naissance...	*Page* 18. — Ils ont été ROIS, ce qui leur donne des droits imprescriptibles aux respects de tous et surtout aux respects d'êtres sans naissance...
Page 19. — Il y a au nord plus de civilisation et, ajouta-t-il...	*Page* 19. — Il y a au nord plus de civilisation et moins d'injustice et, ajouta-t-il...

* *Il a fallu attendre l'édition Champion in-8, d'ailleurs introuvable en librairie, pour qu'on puisse lire un texte correct.*

Page 20. — Ils ont tant peur des Jacobins !	*Page* 20. — Ils ont tant de peur des Jacobins !
Page 28. — ... elle ne lui plut cependant point, en la regardant.	*Page* 28. — elle ne lui plut point ; cependant en la regardant...
Même page. — Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté de Mlle de la Mole...	*Même page.* — Julien trouva un mot pour exprimer le genre de beauté des yeux de Mlle de la Mole...
Page 55. — Il était grand, mince, laid, fort bien mis...	*Page* 55. — Il était petit, mince, laid, fort bien mis...
Page 58. — Sa tête... portait des cheveux du plus beau blond.	*Page* 58. — Sa tête... portait une pyramide de cheveux du plus beau blond.
Même page. — ...annonçait des idées convenables et rares : l'idéal du diplomate à la Metternich. Napoléon non plus ne voulait pas d'officiers penseurs dans ce qui l'approchait.	*Même page.* — ... annonçait des idées convenables et rares ; l'idéal de l'homme aimable, l'horreur de l'imprévu et de la plaisanterie, beaucoup de gravité.
Même page. — Son étonnement fut si grand de rencontrer un être aussi distingué au lieu d'un grossier personnage qu'il cherchait, qu'il...	*Même page.* — Son étonnement fut tel de rencontrer un être aussi distingué au lieu du grossier personnage rencontré au café, qu'il...
Même page. — ... dit le jeune diplomate...	*Même page.* — ... dit l'homme à la mode...
Page 83. — Le marquis... avait tout l'amour que prend un homme...	*Page* 83. — Le marquis... avait tout l'amour niais qui prend un homme...
Page 86. — Le regard de Mathilde se moquait un peu d'Altamira...	*Page* 86. — Le regard de Mathilde se moquait du libéralisme d'Altamira...
Même page. — Désespérant de l'Europe telle que M. de Metternich l'a arrangée, le pauvre Altamira...	*Même page.* — Désespérant de l'Europe, le pauvre Altamira...
Même page. — Mlle de la Mole regardait les jeunes Français...	*Même page.* — Mlle de la Mole promenait ses regards sur les jeunes Français...
Page 88. — Quels avantages le sort ne m'a-t-il pas donnés ! illustration, fortune, jeunesse, tout, excepté le bonheur.	*Page* 88. — Quels avantages le sort ne m'a-t-il pas donnés ! illustration, fortune, jeunesse ! hélas ! tout, excepté le bonheur.
Page 99. — Dans sa précipitation...	*Page* 99. — Dans sa préoccupation...
Page 105. — La joie et l'inimitié !...	*Page* 105. — La joie et l'intimité...
Page 127. — Il est impossible que.	*Page* 127. — Il est possible que...
Page 167. — ... j'ai commencé à penser qu'il pourrait bien essayer de me faire obéir au nom de la terreur.	*Page* 167. — ... j'ai commencé à penser qu'il allait se croire mon maître, et pourrait bien essayer de...
Page 207. — Sans l'or anglais, l'Autriche, la Prusse ne peuvent livrer...	*Page* 207. — Sans l'or anglais, l'Autriche, la Russie, la Prusse ne peuvent livrer...
Page 224. — Il se méprisait de les admirer...	*Page* 224. — Il se méprisait de ne pas les admirer...
Page 235. — ... en des circonstances, hélas ! indifférentes...	*Page* 235. — ... en des circonstances, hélas ! si différentes...
Page 253. — Quelle garantie peut-elle me donner avec son caractère ? Hélas ! je manquerai d'élégance dans mes manières...	*Page* 253. — Quelle garantie peut-elle me donner avec son caractère ? Helas ! mon peu de mérite répond à tout. Je manquerai d'élégance...
Page 256. — ... ou elle me méprise, ou elle me maltraite.	*Page* 256. — ... ou elle me méprise et me maltraite...
Page 262. — Et s'arrêta... subitement...	*Page* 262. — ... et s'éloigna rapidement.
Page 263. — Julien s'appuyait assez po[illegible] lim[illegible]...	*Page* 263. — Julien s'appuyait assez impoliment...
Page 361. — De dix éditions des œuvres de Voltaire.	*Page* 361. — ... de dix éditions des œuvres impies de Voltaire.
Page 375. — Mathilde parut au milieu en longs vêtements de deuil.	*Page* 375. — Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil.

NOTES
SUR LE CARACTÈRE ESPAGNOL

—

Malgré le long désœuvrement de la race, le type est demeuré énergique.
(R. BAZIN, *Terre d'Espagne.*)

L'influence de la littérature espagnole sur la nôtre est fort ancienne, mais l'influence de l'Espagne même, de la terre d'Espagne sur nos esprits, ne date guère que du romantisme. On a reproché avec raison aux romantiques ce qu'il y a de badauderie dans leur connaissance de l'Espagne, dans leurs modes espagnoles, mais il ne faut pas diminuer leur part. Ils ont eu le mérite et l'excuse de venir les premiers. Ce sont leurs successeurs qui sont plutôt coupables de s'être endormis dans cette voie un peu encombrée, mais agréablement tracée et dans la bonne direction. La faute essentielle des romantiques, et de la plupart des écrivains français qui ont depuis traité de l'Espagne, c'est de toujours montrer, croyant sans doute nous intéresser davantage, le caractère espagnol à l'état de crise. Et, pour le grand public, il n'y a en Espagne que de sanglantes passions, des castagnettes, des poignards à la jarretière et des « toréadors ». On s'est rarement avisé qu'il serait peut-être intéressant d'examiner le caractère espagnol à l'état ordinaire, d'expérimenter à froid. Un vaste champ, à peu près vierge, s'offre donc à ceux qui auront le courage et la patience d'entreprendre ce défrichement et l'on s'aperce-

vra, à mesure que l'on y avancera, que c'est précisément dans les manifestations de la vie courante que le caractère espagnol se montre plus particulier. Au contraire, dans les crises, les réactions tendent à être, à peu de choses près, les mêmes que chez les autres peuples latins.

Un peu en dehors du romantisme, Mérimée, lorsqu'il reste simple et n'abuse pas des terreurs glacées (par exemple dans sa correspondance avec la famille Childe), a de charmantes et même de profondes observations. Relevons, en passant, ce trait si juste qui illustre ce que nous dirons plus loin de la valeur respective de la « canaille » et des « gens comme il faut » en Espagne :

Lorsque je vais à Madrid, je vais dans la mauvaise compagnie faire des études de mœurs. Vous ne sauriez croire, madame, combien les gens du peuple sont aimables dans ce pays, combien d'esprit, de dignité et de grandeur d'âme on trouve dans des endroits où l'on ne s'imaginerait jamais les rencontrer. Il y a près de mon logis de Madrid une jeune fille qui fabrique des cure-dents en bois à un sou le paquet, et qui est une Cendrillon divine. Il se peut fort bien que je lui offre mon cœur et ma main lorsque j'aurai fait assassiner le porteur d'eau qui est son amant. *Le jour où la canaille de ce pays s'apercevra combien elle est supérieure aux gens comme il faut, il y aura un beau tapage et un sens dessus dessous qui ne laissera rien à désirer.* (Lettre du 16 oct. 1853 à Mme Childe.)

Il est une raison matérielle qui peut expliquer la supériorité relative des romantiques sur les voyageurs plus récents : avant le développement des communications par chemins de fer, il fallait plusieurs mois pour faire le tour des cités historiques de l'Espagne. C'était au moins de quoi prendre contact avec le pays. Maintenant, beaucoup se contentent de composer, en quelques semaines, un décor somptueux à leurs idées préconçues (1). Des voyageurs

(1) Après avoir écrit cette phrase, je craignis de m'être montré sévère et pessimiste. Mais je lis ceci dans la préface d'Azorin au *Peregrino entretenido* du Ciro Bayo : « Un étranger qui voyage en Espagne est un monsieur, homme de lettres ou poète qui s'est formé, dans son pays, une idée de notre nation.

de génie ont parcouru l'Espagne, mais ce n'étaient que des voyageurs. Et, pour un pays qui se livre si peu, c'est trop peu d'un ou plusieurs voyages.

C'est par là assurément qu'il faut expliquer que Barrès, si épris de la beauté de l'individu, n'ait rien dit de l'intérêt de l'homme en Espagne.

On répète volontiers que l'Espagnol est individualiste à l'extrême. Par là, on entend qu'il répugne au groupement, à l'association sous toutes ses formes, et l'on y voit généralement une cause de la décadence actuelle de l'Espagne. (Voir tous les ouvrages ou chapitres consacrés à la psychologie du peuple espagnol.) C'est parfaitement exact, mais, une fois lancée cette épithète d'individualiste, on s'arrête sans donner plus d'explications. Or, on n'a parlé, disant cela, que de l'aspect négatif de l'individualisme. Si l'individu répugne au groupement, ce peut être par simple apathie ou tendance à l'anarchie, mais ce peut être aussi parce qu'il a une personnalité particulièrement puissante, une grande originalité. Nous pensons que tous ceux qui connaissent le peuple espagnol (disons plutôt : un grand nombre d'Espagnols pris dans leur milieu) tomberont d'accord que c'est le cas. Il n'y a sans doute pas de pays en Europe (si l'on excepte la Russie) (2) où il y ait à la fois tant de types moraux et d'une aussi grande puissance. Comment expliquer ce phénomène? La grande variété de types moraux trouvera peut-être son explication dans le morcellement géographique du pays : le territoire espagnol est

En arrivant chez nous il ne voit, malgré tout ce qui se présente à ses yeux, que l'Espagne qu'il conçut avant de venir, avant de se promener dans nos cités et nos campagnes. »

Et l'attitude de Barrès, pour être presque à l'opposé de celle-ci, ne donne peut-être pas des résultats beaucoup plus sincères. Selon la juste expression de M. Thibaudet, Barrès cherche toujours à « inscrire une idée dans un paysage ». (A. Thibaudet : *La vie de Maurice Barrès*.) C'est encore Bérénice que Barrès cherche au bord du Tage.

(2) L'originalité de l'âme russe nous est rendue plus sensible parce qu'elle est souvent exprimée par les auteurs nationaux, notamment dans le roman ; on n'en peut dire autant de l'Espagne, mais elle peut s'écrier fièrement comme O. Wilde : Mon œuvre d'art, ce n'est pas mes livres, c'est ma vie !

divisé en une infinité de petits groupes presque sans communication entre eux (3). Quant à l'originalité, à la puissance personnelle de l'individu, il faut sans doute l'attribuer à ce fait que chacun ne reçoit d'autre élément de formation morale que ceux qu'il acquiert au contact de la vie et presque toujours de la vie des champs, au contact de la nature, de la terre.

La répartition intellectuelle est, en Espagne, à peu près à l'inverse de ce qu'elle est en France ; pas d'élite, pas d'uniformité de formation intellectuelle, chaque individu ayant son originalité irréductible. Et c'est peut-être en ce sens qu'il faudrait souscrire au mot de Barrès : « Très beaux pays d'Espagne, aristocratie du monde! »

Expliquons-nous d'abord sur ce « pas d'élite ». Ce mot ne veut pas dire qu'il n'y ait pas en Espagne un nombre assez important de personnalités tout à fait remarquables. Du tout. On pourrait citer, dans divers domaines de l'activité intellectuelle, un certain nombre de noms qui ne pâlissent pas auprès des plus célèbres d'autres pays. Pourtant, remarquons, en passant, que ces noms se trouvent surtout dans les domaines où l'esprit peut se former spontanément. Il n'y a pas, en effet, d'« Ecoles » actuellement en Espagne. On trouve de grands peintres, de grands écrivains, dans la médecine quelques grands praticiens, mais il faut reconnaître que les Espagnols brillent beaucoup moins dans les domaines où un progrès est conditionné par de patientes recherches, par la collaboration de plusieurs générations, ou, du moins, de plusieurs personnes; en un mot par l'existence d'écoles. C'est exactement le contraire de ce qui a lieu en Allemagne (4).

(3) Ce morcellement territorial peut d'ailleurs être considéré comme d'un bon présage pour la régénération économique de l'Espagne s'il est vrai que les peuples doivent, comme les dynasties, renouveler leur sang pour ne pas dégénérer : lorsque de meilleures communications mettront en rapport tous ces fragments assemblés mais non soudés qui composent l'Espagne, il se peut que la race se trouve fortifiée. On perdra en richesse morale ce qu'on gagnera en richesse matérielle.

(4) C'est ce qui pourrait expliquer aussi, dans le domaine propre de l'art, que

Lorsqu'on parle du marasme intellectuel de l'Espagne, ce que l'on déplore surtout, c'est l'inaction de ceux qui devraient constituer une élite agissante. C'est bien le sens de ce passage d'Unamuno :

C'est un spectacle déprimant qu'offre l'état mental et moral de notre société espagnole, surtout si on l'étudie dans son centre. C'est une misérable conscience homogène et plate... Lorsqu'on lit le vacarme que suscite à Paris, par exemple, un événement scientifique ou littéraire, lorsqu'on voit comment fourmillent là-bas les écoles et les doctrines et même les extravagances, — et qu'aussitôt après on reporte son attention sur le collapsus qui nous garrotte, le contraste est profondément douloureux. (*En torno al casticismo*. Trad. Bataillon.)

Il n'y a pas de mouvement, pas d'enthousiasme et, semble-t-il, pas de vie parce qu'il n'y a pas de chefs spirituels autour desquels se rallier (5). Dans tous les domaines, l'Espagne manque de chefs et c'est de cette pénurie qu'elle meurt. En politique, elle est réduite à prendre ses directeurs dans l'armée « qui apparaît, qu'on le regrette ou non, comme le seul élément de force et même de stabilité » (Angel Marvaud : *Europe Nouvelle*, 29 sept. 1923). Il n'y a pas à regretter que l'Armée représente une élite. (Et nous sommes persuadés que le coup d'Etat du 13 sept. 1923 aura été, partiellement au moins, un bienfait pour l'Espagne. (Cf. Jean Baelen : *Revue des Sciences politiques*, janvier-mars 1924.) Il faut seulement plaindre le pays assez dénué de guides moraux pour n'en trouver que dans son armée.

le cubisme n'ait pas « pris » en Espagne, chaque individu pouvant lui opposer la défense de son bon sens personnel non obscurci par ces laborieuses dissertations de coterie, qui arrivent à faire naître une vérité seconde à usage restreint, à coté de l'universelle.

(5) On répète volontiers que les peuples ont les chefs, les gouvernements qu'ils méritent. C'est une sottise ou un truisme. Si l'on prend cette idée dans son sens évident, comment expliquer qu'un même peuple ait successivement (aussi bien sous les régimes dits de souveraineté nationale que sous un régime de monarchie héréditaire) de bons et de détestables gouvernements ? Et si l'on veut dire que le peuple qui n'est pas capable de se trouver de bons chefs n'en mérite pas, on n'aura pas beaucoup avancé la question, le problème étant précisément de savoir pourquoi les chefs se cachent et de les faire sortir de cette renonciation.

Mais si de vrais chefs apparaissaient avec un sincère programme, quelle riche matière et beaucoup plus disciplinable qu'on ne pense, où pourrait s'exercer leur action (6) !

Mais qu'est-ce donc que ce peuple espagnol que nous entendons opposer aux classes qui renoncent à être dignes de diriger ?

La réponse est aisée : la masse du peuple espagnol est composée par les paysans et les artisans. Sans doute, les traits du caractère espagnol se retrouvent dans toutes les classes de la société, mais c'est chez les paysans et les artisans que la pureté du type, le « casticisme », s'est conservé, aussi bien dans les traits du visage que dans ceux de l'âme. Ce sont les plus saillants de ces derniers que nous nous proposons de rechercher.

§

On a coutume de dire, et non sans apparence de raison, que l'âme espagnole est, comme la terre d'Espagne, le séjour des contrastes. Des exemples célèbres, la vie des héros populaires, confirment cette opinion ; mais, il semble bien que ces contradictions, que l'on se plaît à relever dans le caractère espagnol, se réduisent, s'abolissent, si l'on entend bien la conception espagnole de la mort. Cette conception, c'est la conception catholique, mais acceptée dans ses dernières conséquences et perpétuellement présente. Les Espagnols ne se répètent pas l'adjuration : Frères ! il faut mourir ! —

(6) On voit que, sur ce point, nous sommes en complète opposition avec la thèse développée par M. Ortega dans son *España Invertebrada*. Pour le savant professeur, le grand mal dont souffre l'Espagne, le mal qui est « dans le cœur et la tête de presque tous les Espagnols », c'est l'indiscipline sociale : l'Espagnol refuse à son semblable le pouvoir de le commander. Or, là où il n'y a pas une minorité qui agit sur une masse collective et une masse qui sait accepter l'influence d'une minorité, il n'y a pas de société possible (*op. cit.*, page 113). Ce ne serait donc pas du manque d'une élite que souffrirait l'Espagne, mais bien d'un manque d'esprit de soumission à cette élite. Aussi, écrit M. Ortega y Gasset, se traîne-t-elle « invertébrée, non pas seulement en politique, mais, ce qui est plus grave, dans les rapports sociaux eux-mêmes ». Et il n'y aura pas de solution possible « tant que la masse se dérobera à sa mission biologique : suivre les meilleurs ». — Nous pensons que les meilleurs ne sont pas où croit les trouver M. Ortega qui semble, dans tout l'opuscule que nous venons de citer, bien dominé par les théories de ses maîtres allemands

mais c'est le fond de leur pensée quotidienne; et lorsqu'on quitte un ami qu'on pense revoir le lendemain, on lui dit : « Hasta Mañana si Dios quiere (A demain *s'il plaît à Dieu*) », qui n'est pas une formule morte.

De cette idée de la mort toujours présente, l'Espagnol ne tire pas la facile et plate leçon de l'Epicurien. Il ne s'en trouve pas non plus accablé pour se laisser aller à ce que les moralistes religieux appellent la délectation morose. C'est une idée pleine de calme et qui inspire le calme, mettant à leur juste plan les diverses préoccupations qui sollicitent l'homme.

Nous avons déjà fait une allusion à des analogies (qu'il serait bien intéressant de vérifier) entre l'âme slave et l'âme espagnole. C'est chez un écrivain tout pénétré de slavisme qu on peut trouver ce qui, peut-être, éclairera mieux sur le sens intime de la mort chez l'Espagnol :

Jadis, écrit Rilke, l'on savait, ou peut-être s'en doutait-on seulement, que l'on contenait sa mort comme le fruit son noyau. Les enfants en avaient une petite. Les femmes la portaient dans leur sein, les hommes dans leur poitrine. On l'avait bien, sa mort, et cette conscience vous donnait une dignité singulière, une silencieuse fierté (7).

C'est bien cela, c'est une silencieuse fierté que l'Espagnol ressent de cette présence de sa mort.

En Espagne vit encore un peuple qui a d'autres préoccupations que l'argent, qui a le temps de penser à la beauté des femmes, à la couleur du temps, à la mort, un peuple qui, pour reprendre une expression de Valéry Larbaud, laisse au loin « les grandes destinées faire leur tapage inutile ».

D'une telle vie nous n'apercevons plus guère, nous autres « civilisés », que la beauté décharnée, symbolique. C'est pour nous matière à poésie, à émotion discrète, momen-

(7) Rilke, né à Prague en 1875, a fait en Russie un séjour qu'il qualifie d'événement décisif de sa vie. Il voyagea aussi en Espagne, où il faillit se fixer. Cf. *Les cahiers de Malte Laurids Brigge*, traduction Betz, Stock, 1923.

tanée, de bon ton. Pour l'Espagnol, c'est le pain spirituel de chaque jour.

L'Espagnol peut paraître paresseux et jouisseur, l'observateur mieux averti le juge courageux au contraire, mais imbu de la relativité de l'effort humain. L'Espagnol pousse seulement à ses ultimes conséquences cette idée que nous disparaîtrons un jour et que bien souvent même notre œuvre terrestre ne durera pas.

Qu'est-ce donc que la vie? —Un délire. Qu'est-ce donc que la vie? — Une illusion, une ombre, une fiction, et le plus grand bien est petit; car toute la vie n'est qu'un songe et les songes sont un songe. (Calderon : *La vie est un songe*, Monologue de Sigismond.)

La littérature populaire, les proverbes, la pensée de l'Espagnol sont remplis de cette conviction de l'inutilité de l'effort terrestre. Et ce n'est pas pour des raisons purement matérielles que l'industrie ne s'est développée que dans les portions les moins espagnoles du territoire : la Catalogne et Guipuzcoa ; ce n'est pas la géologie seule qui a préservé la Castille.

C'est un peuple dangereusement artiste que le peuple espagnol. Il a le goût de tout ce qui est aristocratique et inutile. Il considère comme un idéal de vivre noblement, c'est-à-dire de ne rien faire de bas. Pourtant, il semble que la carrière de la fainéantise et de la rêverie n'ait son vrai caractère et toute sa noblesse que lorsqu'elle a été embrassée à la suite d'un choix personnel, libre, réfléchi. C'est le cas, par exemple, de celui qui se fait mendiant par vocation. Il a droit à tous les égards. Au contraire, lorsque l'oisiveté est imposée par des préjugées de caste, elle tombe sous les sarcasmes du peuple, qui fait bien la différence entre la pauvreté grande et vraiment noble et la pauvreté mesquine. On en a la preuve en comparant deux fragments du théâtre national : l'un extrait de la *Celestina*, tragi-comédie en 21 actes, d'inspiration populaire, l'autre de l'*Alcade de Zalamea*, de Calderon :

CELESTINA. — ... Le seul riche est celui que Dieu protège. Le pauvre seul dort d'un sommeil tranquille, et non celui que la richesse accable, car il veut conserver l'intégrité de ce qu'il a gagné avec effort et de ce qu'il abandonnera un jour avec douleur.

Mon ami sera sincère, celui du riche sera faux ; ce qu'on aimera en moi ce sera mon mérite, c'est son argent qu'on appréciera. La vérité lui est inconnue ; ceux qui l'entourent lui font une atmosphère de flatteries ; on lui parle pour lui faire plaisir, mais tous détestent et envient son bien... Les riches sont plus souvent possédés par leurs biens que leurs biens par eux. La fortune arrive à vous faire perdre la vie et elle prive toujours de plaisir et de tranquillité ceux qui en sont affligés. (*Célestina*, trad. Baro.)

Voici, maintenant, la scène de Calderon. Elle se passe entre Don Mendo, type du gentillâtre, et son valet Nuno :

MENDO. — Comment est mon cheval ?

NUNO. — Il a de la peine à se tenir.

MENDO. — As-tu dit à mon laquais de le promener un instant?

NUNO. — Voilà une excellente ration !

MENDO. — Il n'y a rien qui délasse autant les animaux.

NUNO. — Je croirais que l'avoine a bien aussi son mérite.

MENDO. — As-tu dit qu'on détachât les lévriers ?

NUNO. — Ils en seront très contents, mais pas le boucher.

MENDO. — Allons, c'est assez! Il est trois heures ; mes gants et mon cure-dents.

NUNO. — Croyez-vous tromper les curieux avec ce cure-dents?

MENDO. — Si quelqu'un ose penser que je n'ai pas mangé un faisan à mon dîner, je suis prêt à lui soutenir ici et partout qu'il en a menti.

NUNO. — Ne vaudrait-il pas mieux me donner quelque chose pour me soutenir moi-même ? car enfin je suis à votre service.

MENDO. — Sottises que tout cela. A propos, il est arrivé des soldats dans le village ?

NUNO. — Oui, seigneur.

MENDO. — Pauvres roturiers ! Toujours des hôtes nouveaux, que je les plains!

NUNO. — Il y en a qui sont plus à plaindre encore, parce qu'ils n'en ont pas à loger.

MENDO. — Qui donc ?

NUNO. — Les hobereaux. Pourquoi pensez-vous qu'on ne fait loger personne chez eux ?

MENDO. — Pourquoi ?

NUNO. — Parce qu'on y mourrait de faim.

MENDO. — Dieu fasse paix à l'âme de Monsieur Mon Père ! Du moins il m'a laissé des titres de noblesse avec des armes bien coloriées, qui me garantissent, à moi et aux miens, le privilège de ne pas être soumis à toutes ces corvées.

NUNO. — Il serait mieux qu'il vous eût laissé aussi un peu d'argent comptant.

(*L'Alcade de Zalamea*, première journée, scène II.)

§

Comment interpréterons-nous maintenant les leçons d'énergie que nous donne l'histoire de l'Espagne ? C'est que l'héroïsme et le renoncement, loin d'être incompatibles, ont une source commune : la familiarité de l'idée de mort. Cette briseuse d'énergie est aussi la mère des hauts faits. Risquer sa vie, qu'est-ce donc pour celui qui envisage l'au-delà non seulement avec sérénité, mais comme une promesse? Et le goût du jeu, qui est au fond de la plupart des actes héroïques, procède de la même idée. Les avantages de la fortune et de la gloire ne valent pas qu'on leur sacrifie sa vie dans de basses occupations, mais faire fortune sur un coup de dés, voilà qui mérite un moment d'attention et même quelque effort. L'Espagnol est joueur.

Il l'est de bien des façons. Commençons par la plus vulgaire et la plus triste. Jusqu'à ces derniers temps, on pouvait voir, dans les luxueux casinos (cercles) de Madrid et des grandes villes provinciales, les représentants des familles les plus nobles et les plus distinguées d'Espagne passer leur vie autour d'une table de roulette ou de baccarat.

Dans ces tripots (qu'une ordonnance du Directoire vient de fermer) s'engloutissaient les revenus des immenses latifundias d'Andalousie, ces ganaderias où s'élèvent à grands frais les taureaux de courses, où les paysans meurent de faim, où la révolte gronde.

Pour ceux qui ne sont pas assez bien nés ou assez fortunés pour figurer dans les cercles (il y a pourtant des cercles de bien des catégories), pour la bourgeoisie, pour le menu peuple, pour tout le monde, l'Etat, véritable Providence, a réservé une consolation : la loterie nationale, la *loteria*. Trois fois par mois s'achète le décimo qui, d'un coup, peut bouleverser la vie des humbles. On a beaucoup critiqué cet expédient financier. Certains veulent y voir une des raisons de la stagnation économique de l'Espagne. Il est difficile de se prononcer, mais il est certain que la loterie est merveilleusement adaptée au tempérament espagnol.

Bien peu pourraient se vanter de n'avoir jamais subi le mirage ni cédé à l'attrait de la loterie. Et il fait beau voir les yeux brillants parcourir les colonnes de chiffres les jours de tirage, surtout le jour du *Gordo de Navidad*, le gros lot de Noël. Maurice Legendre, dans son beau et puissant *Portrait de l'Espagne*, donne à ce sujet une suggestion à laquelle il faut bien espérer qu'un psychologue doublé d'un sociologue répondra quelque jour.

On irait assez loin dans la psychologie espagnole, écrit il, et particulièrement dans l'étude de l'espérance et de l'imagination espagnole, en faisant une bonne monographie de la Loterie (page 251, note 1).

A l'enfant du peuple qui veut bien aider la fortune par sa hardiesse, une autre voie s'ouvre vers la vie fastueuse et glorieuse : la tauromachie, le « toreo ». Il n'est guère de jeune Espagnol qui n'ait fait ce beau rêve d'être un jour acclamé par vingt mille « olés » après une passe, une « faena » sublime de témérité, d'élégance et de style.

Quant aux jeunes gens des familles aisées, ils rêvent d'un autre jeu, presque aussi passionnant, d'autres arènes, parfois sanglantes, elles aussi : le jeu et les arènes de la vie politique.

Tel est le double idéal de la jeunesse qui se sent le courage et la volonté d'agir, de sortir du médiocre : les petits garçons livreurs et les bambins des campagnes font des

passes de cape dans les rues avec des bouts de chiffons ou même des journaux ; la jeunesse des Ecoles se réunit dans les Aténéos pour des simulacres de discussions parlementaires.

A ces jeux, beaucoup ont fait de brillantes fortunes, mais que de déchet et tout à fait inutilisable à d'autres tâches ! C'est avec raison que l'on a vu dans tous ces jeux, où s'épuise une énergie qui n'arrive pas à se discipliner, un succédané moderne et pâli des grandes entreprises qui ont mis un temps l'Espagne à la tête des Empires.

Il est de mode, écrit encore Maurice Legendre, il est de mode dans certaines sectes d'attribuer aux exploits des conquistadores les mobiles les plus vils, l'amour de l'argent et du pillage. Cette calomnie est, volontairement, très loin de la vérité. Même chez les moins nobles des conquistadores, il y a quelque chose d'autre qu'Unamuno a très exactement défini, en partant de l'Estrémadure, patrie de quelques-uns des plus glorieux. Le jeu, dit-il, est le terrible fléau des hameaux, des villages et des villes d'Estrémadure...

Et cette passion, terriblement absorbante chez les Extrémeños, nous explique pour une bonne part l'épopée de la conquête. Le Pérou fut le grand tapis vert où les Pizarre lancèrent leurs cartes, leurs sanglantes cartes ; l'aiguillon qui poussa ces aventuriers vers les Indes occidentales fut le même aiguillon qui pousse aujourd'hui leurs descendants à se grouper autour du tapis vert. C'est le désir passionné de s'enrichir sans travail régulier constant et méthodique, fallût-il en passer par des efforts énormes, c'est l'amour non du lucre seul, mais de l'aventure, de l'émotion violente, des impressions que le hasard procure (Legendre, *op. cit.*, p. 250).

§

Nous venons de jeter un regard sur quelques sentiments qui se rapportent directement ou indirectement à l'idée de mort. Il nous resterait maintenant à connaître l'allégresse de l'Espagne, son sens passionné des beautés de la vie. Parmi toutes ces beautés, il en est une que l'Espagnol

révère comme la plus pure et la plus éclatante : la beauté des femmes.

La beauté des femmes !

Certes, aucun peuple n'y reste indifférent, mais comme l'a montré Sthendal, chacun l'entend à sa manière.

En quoi donc le culte que lui rend l'Espagne est-il particulier ? où chercher ce secret ?

Plutôt qu'à la littérature, même la plus purement espagnole, dont le défaut serait aussi de nous présenter le plus souvent des crises (8), tâchons de nous adresser aux quelques faits que l'on peut observer en telle matière, et aussi à une source extrêmement riche et jusqu'alors peu troublée : les chansons populaires.

Il semble tout d'abord que l'on sacrifie en Espagne plus de choses qu'ailleurs au culte de la femme. Tout d'abord, plus de temps. On a dit, d'une formule à effet assez réussie, que l'amour était la grande affaire des oisifs et l'oisiveté

(8) D'une interview de Blasco Ibañez, publiée dans le *Journal littéraire* (1er novembre 1924), M. Ph. Soupault nous rapporte, entre autres choses, ce dialogue :

« Quelles relations souhaitez-vous voir établies entre l'Espagne et la France ?

« — Il faut que l'on traduise davantage les romanciers espagnols. »

Malgré l'apparence un peu coq-à-l'âne de la réponse, la pensée de Blasco Ibañez (très lancé dans les affaires d'édition, est assez claire : les relations morales de la France et l'Espagne souffrent de l'ignorance du public français touchant les caractères moraux de la Raza española ; donc, instruisons les Français à l'aide de traductions de romans espagnols.

Nous nous permettons de ne pas être de l'avis du Maître. A quelques exceptions près, — exceptions qui se multiplient heureusement, — les romans espagnols sont dominés par les influences étrangères et ne reflètent aucunement l' « Esprit de l'Espagne ». A ceux qui veulent pénétrer cet esprit avec la seule ressource des livres, nous renvoyons à la bibliographie donnée par Legendre, bibliographie qui ne comprend guère que des essais (*Portrait de l'Espagne*, page 6) et... aux premiers romans de M. Blasco Ibañez.

En tête du dictionnaire de Sobrino (3e édition chez Pierre Foppens, à Bruxelles, MDCCXXXIV), on peut voir une assez belle gravure qui symbolise cette union morale de la France et de l'Espagne que M. Blasco Ibañez contribue à réaliser. Assises sur un double trône surmonté des armes des deux pays, deux reines pleines de majesté se témoignent leurs sentiments cordiaux avec toute la chaleur que permet le protocole. Mais, parmi tous les symboles de rapprochement épars alentour : caducée, mappemondes, etc., la France désigne de son sceptre abaissé l'exemplaire du dictionnaire que présente un Mercure casqué ; le conseil est bon. La connaissance de la langue est peut-être le meilleur moyen d'arriver à la connaissance et à la conquête des cœurs.

des hommes d'affaires. Or, la grande place conservée par l'oisiveté dans la répartition globale des professions en Espagne fait que pas mal de gens n'ont à s'occuper que d'amour. Et il ne s'agit pas là uniquement de gens riches ; d'où la prépondérance des motifs d'amour dans les chansons populaires. C'est vraiment, avec l'idée de mort, la grande préoccupation de l'Espagnol *castizo*.

La forme sous laquelle s'expriment ces sentiments, c'est le plus souvent en une « copla » de quelques vers, généralement de quatre vers. En voici deux échantillons :

Ni contigo ni sin ti	Ni près de toi ni loin de toi
Tienen mis males remedios :	Je ne trouve remède à mes souffrances :
Contigo porque me matas,	Près de toi, parce que tu me tues,
Y sin ti porque me muero.	Sans toi parce que je meurs.
Te quiero mas que a mi vida,	Je t'aime plus que la vie
Mas que mi padre y mi madre,	Plus que mon père et ma mère,
Y si no fuera pecado	Et si ce n'était péché
Mas que à la Virgen del Carmen.	Plus que la vierge du Carmen.

Cette très belle « copla » fait songer à cet instant sublime des adieux d'Hector où Andromaque lui dit : « Hector, tu es pour moi un père, une mère vénérable, un frère. » (*Iliade*, fin du chant VI.)

Et cueillons au passage ces quatre vers d'une résignation mélancolique sur l'idée de mort :

Cada vez que paso y véo	Chaque fois qu'en passant, je vois
Las puertas del campo santo,	Les portes du cimetière
Le digo à mi cuerpecito :	Je dis à mon pauvre corps :
— Aqui tendras tu descanso !	C'est ici que tu trouveras le repos !

On sacrifie plus de temps à l'amour, mais, aussi, on sacrifie moins à la vanité. Paraître amoureux n'est pas un ridicule, et les cyniques semblent moins en faveur en Espagne qu'ailleurs, malgré l'exemple illustre de Don Juan.

D'ailleurs, l'amour en Espagne exige la constance et l'esprit de sacrifice. On sait, en effet, que les femmes sont beaucoup moins libres de leur vie que chez nous. Les jeu-

nes filles et les femmes « de la Société » ne sortent guère seules. Un poète en a gracieusement donné la raison :

Si las mujeres tuvieran	Si les femmes étaient libres
La libertad de los hombres,	Comme les hommes,
Saldrian los caminos	Elles s'en iraient par les chemins
A robar los corazones.	A dérober les cœurs.

En fait, on s'accorde à voir dans la claustration relative des femmes espagnoles une survivance des coutumes orientales.

Toujours est-il que cette tradition ne facilite pas le métier d'amoureux.

Dans toutes les villes d'Espagne, même à Madrid où les mœurs sont pourtant bien « européanisées », on peut voir, à l'heure de chien et loup, mélancoliques, sous les balcons, les jeunes *novios* faire leur cour à leurs fiancées. L'entretien peut être relativement animé lorsque les deux amoureux sont séparés seulement par une de ces grilles en fer forgé, d'un travail si délicat, et gracieuses au buste de la jeune femme comme une voilette à son visage, mais trop souvent, hélas ! un sort barbare fait habiter la fiancée aux étages supérieurs de la maison et le pauvre novio est réduit à exprimer sa flamme par gestes. Et c'est dommage, car le vocabulaire d'amour courtois est, en Espagne, particulièrement riche et d'une poésie charmante, malgré son ton perpétuellement hyperbolique. C'est encore aux « coplas » populaires que nous nous adresserons pour restituer sinon la lettre, du moins l'esprit de ces dialogues.

On peut trouver à Madrid, pour la somme de trente centimes, un recueil de chansons populaires classées, d'une façon assez fantaisiste d'ailleurs, sous les rubriques : Galanteries. — Tendresses. — Déclarations. — Constance. — Absence. — Adieux. — Jalousie. — Haine. Et le recueil se termine par des Peines, comme la plupart des amours.

En fait, du point de vue non plus du fond, mais de la forme, ce recueil contient des « Peteneras, des Malagueñas, des Soleares, des Sevillanas et des Jotas ». La plupart de ces

noms désignent à la fois des chants et des danses, chants et danses souvent très courts, mais où se fait une telle dépense nerveuse, un si généreux don d'énergie vitale que Cantadores ou Bailarinas en demeurent épuisés.

Disons seulement un mot de la solea qui se chante dans toute l'Andalousie et qui est un des chants les plus tristes, un des cris du cœur les plus poignants qu'il soit possible d'entendre. La solea doit ses caractères à son origine. Une orpheline andalouse nommée Soledad (on prononce Solea en Andalousie) fut séduite, puis délaissée. Elle passa sa vie à mendier de porte en porte, en chantant son infortune dans des coplas de trois vers. La solea chantée, ou plutôt criée dans les nuits d'Andalousie, évoque la plainte d'une bête blessée.

Voici quelques « coplas » caractéristiques :

El encarnado clavel *Viene publicando agravios* *Porque no le han echo a el* *Hermoso como tus labios.*	Le rouge œillet Offensé se plaint Qu'on ne lui ait pas donné L'incarnat de tes lèvres.
Para rey nacio Dabi, *Para sabio Salomon,* *Para yorar Jeremias* *Y para quererte, yo.*	David naquit pour la royauté, Salomon pour la Sagesse, Jérémie pour pleurer Et moi pour t'aimer.
Tengo verguenza y me callo, *Tengo amor y no lo digo;* *No sé como te dijera:* *¿ Te quieres casar conmigo ?*	J'ai honte et me tais Et n'ose déclarer mon amour ; Je ne sais comment te dire : Veux-tu être ma femme ?
Desde que amanece el dia *Hasta que se pone el sol,* *Estoy como una alma en pena* *Debajo de tu balcon.*	Du moment où pointe l'aube, Jusqu'au coucher du soleil, Je suis comme une âme en peine Sous ton balcon.
Prisionero soy de amor *Y lo seré mientras viva,* *Que el prisionero de amor* *Primero muero que olvida.*	Je suis le prisonnier d'amour Et le serai toute ma vie, Car le prisonnier d'amour Meurt plutôt qu'il n'oublie.
En el cementerio entré *Y hasta el romero me dijo* *Que era falso tu querer.*	Je suis entré au cimetière. Et le romarin lui-même m'a dit Que ton amour était fausseté.

De pensa m'estoy mariendo,	Je meurs de douleur
En ber qu'esta en el mundo	En te voyant toujours de ce monde
Y ya para mi t'has muerto.	Alors que pour moi tu es déjà mort.

Ces deux dernières poésies sont des soleares.

Tout cela peut paraître affecté, souvent puéril, parfois même un peu ridicule, mais c'est qu'il est bien difficile de restituer le décor, l'atmosphère charmante, la simplicité de ces scènes de la vie espagnole. Au surplus, il ne s'agissait ici que de contribuer à faire connaître quelques aspects de cette vie spirituelle de l'Espagnol qui nous apparaît comme un hymne à la beauté de la vie, qu'accompagne, en sourdine mais distinctement, un grave et puissant chant de mort.

JEAN BAELEN.

LA RÉACTION PARNASSIENNE ET LE RENOUVEAU DE LA FANTAISIE

I

> ...La poésie va devenir raisonnable, ce qui est sa manière de perdre toute raison d'être.
>
> Remy de Gourmont : *Notice sur Saint-Amant.*

Lorsque Baudelaire meurt, en 1867, la réaction poétique triomphe qui s'est produite contre le Romantisme, une vingtaine d'années plus tôt, et dont les protagonistes ont été groupés par Catulle Mendès dans la *Revue Fantaisiste* fondée en 1859, puis peu après par Louis-Xavier de Ricard dans *l'Art* et enfin dans le *Parnasse Contemporain* (1).

L'esprit qui anime la nouvelle école ou — ainsi qu'on disait — le nouveau cénacle, n'est pas, comme on pourrait le croire, inspiré par le génie de l'auteur des *Fleurs du Mal.* Sans doute, cette école honore-t-elle en lui le parfait artiste, l'écrivain dont l'œuvre est une protestation contre « la poésie trop peu serrée de Lamartine et de Musset » (2) ; mais elle ne le suit pas dans ses recherches musicales, sa curiosité du modernisme et son approfondissement du sens du mystère. Ses maîtres sont, parmi les survivants du Romantisme, Victor Hugo et surtout Théophile Gautier ; et parmi les contemporains ou les cadets de Baudelaire, Leconte de Lisle et Théodore de Banville. Si les Parnassiens se réclament, en outre, d'Al-

(1) La première livraison en paraît en 1866 (cf. Xavier de Ricard : *Petits Mémoires d'un Parnassien*).

(2) Gustave Kahn : *Le Parnasse et le « Petit Traité de la Poésie française »* (Revue Blanche).

fred de Vigny, ce n'est point pour son symbolisme ; c'est pour la dignité de son attitude sans gesticulations et la puissance philosophique de sa pensée. Ce que je me suis efforcé de montrer qu'il y avait de britannique, ou plutôt, de celtique, dans l'art de Baudelaire (3), semble avoir à peu près complètement disparu de l'art parnassien. Comme son créateur authentique, Théophile Gautier, celui-ci, en effet, se détourne de l'Occident pour découvrir dans la lumière de l'Orient de purs modèles de beauté. Les poètes du Parnasse sont excédés par les indiscrètes et souvent puériles confidences des Romantiques, leur éloquence déclamatoire et surtout leur moyen âge de mélodrame dont ils tirent de trop faciles effets de sublime et d'horreur.

Dès 1840, Victor Hugo, attentif à suivre l'évolution de son temps et à s'y adapter, accuse la tendance qui se manifeste en écrivant dans une de ses préfaces (4) que « sans méconnaître la grande poésie du Nord.. il a toujours eu un goût très vif pour la forme méridionale » et qu'il « aime le soleil ». Le soleil des Parnassiens n'est plus celui qui enveloppe les évocations d'un exotisme superficiel des Romantiques. L'Espagne, l'Italie, les pays barbaresques de ceux-ci servent seulement de décor, sans exactitude, à des scènes passionnées. Ils décrivent des contrées qu'ils n'ont jamais vues. Or, pour les Parnassiens, « faire des Orientales sans avoir vu l'Orient, c'est faire une gibelotte sans avoir de lapin », comme l'écrit Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires.*

L'esprit de l'Encyclopédie, un moment éclipsé, reparaît. Un renouveau de rationalisme se produit en France, et le dédain est presque unanime qui rejette aux ténèbres de l'ignorance, avec la foi des ancêtres, l'idéal chimérique de la génération de 1818 à 1835. Par delà Lamar-

(3) *La poésie britannique et Baudelaire* (« Mercure de France », numéros du 15 avril et du 1er mai 1921).

(4) *Les Rayons et les Ombres.*

tine, c'est à Chénier qu'on remonte et à Ronsard. Non Théophile Gautier lui-même, sans doute, dont la curiosité s'attarde, par bonheur, aux « grotesques » du début du XVIIe siècle. On répudie le lyrisme que l'on confond avec le sentimentalisme élégiaque et la rhétorique, et l'on revient à l'impersonnalité classique et à la règle. Je le répète : on est attiré vers l'antiquité, berceau de la culture méditerranéenne, et comme les auteurs de la *Franciade* et de l'*Hermès* on se laisse tenter par les grands sujets épiques, philosophiques et scientifiques. Particularité bien singulière, cependant, au « positivisme esthétique » qui s'instaure et dont parle Brunetière (5), l'idéologie et l'érudition germaniques contribuent à prêter un caractère aussi éloigné que possible de notre tempérament. A la suite de Viennet, qui rêve de nous donner notre *Enéide*, de Quinet, très profondément imprégné de culture allemande et qui conçoit un *Napoléon* dans le style des *Niebelungen*, de Soumet, de Louis Bouilhet, même, dont les *Fossiles* racontent la genèse du monde, les Parnassiens se préoccupent de questions transcendantales et ambitionnent de brosser, en de larges fresques, l'histoire de l'humanité.

Le germanisme avait effleuré seulement les Romantiques, écrivains turbulents et assez superficiels, très peu intellectuels, en tout cas, dans l'ensemble. Ils n'avaient guère été influencés par l'art allemand qui, — sauf dans la musique, — parle plus à l'esprit qu'au cœur et aux sens, et ils n'avaient vu dans le *Faust* de Gœthe que sa magie et ses diableries, ses alambics et ses cornues. Burger les avait séduits par son pittoresque macabre et Hoffmann par son fantastique assez puéril (6). Les Parnas-

(5) *Evolution de la poésie lyrique ; la renaissance du naturalisme.*

(6) « A première vue, les souvenirs de la poésie germanique apparaissent nombreux chez nos lyriques... Quand on y regarde de près, on s'aperçoit que ce sont des emprunts tout superficiels, quelques traits singuliers, des éléments de pittoresque, qui viennent prendre place dans les œuvres de second ou de troisième ordre... rien d'essentiel. En fait, notre grand lyrisme du XIXe siècle, celui des Lamartine, des Vigny, des Musset, des Hugo, dans ce qu'il a de profond

siens, au contraire, plus instruits que leurs devanciers, mieux renseignés sur les travaux des historiens et des philosophes de leur temps, des Blaze de Bury, des Cousin, des Quinet, des Michelet, des Taine et des Renan, bientôt, qui se rendent en Allemagne et leur révèlent Hegel, les ethnographes et les métaphysiciens d'outre-Rhin, se laissent pénétrer par ce qu'il y a de plus original, de plus puissant et de plus actif, de plus capable donc d'exercer une réelle influence à l'étranger dans le génie allemand : son interprétation des problèmes éternels et des rapports de l'homme avec l'univers.

Baudelaire, avec sa clairvoyance habituelle, avait tout de suite distingué les deux tendances (paganisme, d'une part, idéologie, de l'autre) qui se manifestaient chez les nouveaux poètes et quoique ceux-ci saluassent en lui un de leurs maîtres, il ne leur cachait pas sa désapprobation. A la vérité, il est plus près du spiritualisme sentimental de Chateaubriand et même de Lamartine, du *moralisme épique* d'Alfred de Vigny, que du matérialisme ou du pessimisme scientifique des Parnassiens, et l'on connaît les pages véhémentes qu'il a écrites contre « l'école païenne » (7). On sait aussi en quelle exécration il avait « l'art philosophique » dont il dénonçait l'origine allemande (8). Peut-être devine-t-il quelle mystique d'essence naturaliste ou panthéiste se dissimule sous la prétendue impartialité des historiens-philosophes allemands (9). En tout cas, comme l'a fort à propos fait remarquer Brunetière (10),

et de durable, ne doit que fort peu de choses à l'Allemagne.» (L. Reynaud: *L'influence allemande en France au* XVIII[e] *et au* XIX[e] *siècle.*)

(7) *L'Art Romantique.*

(8) «L'Allemagne est le pays qui a le plus donné dans l'erreur de l'art philosophique.» (*Ibid.*)

(9) Cette mystique dérive de la sensibilité réceptive des Celtes, si magnifiquement exprimée dans les œuvres, surtout anglaises, qui en procèdent. De cette sentimentalité, filtrée par ses critiques, la pensée allemande s'inspire pour établir son déterminisme historique. Elle élimine de la création la liberté qui anime l'esprit celtique. De la philosophie allemande a disparu la révolte qui secoue la désespérance du Celte, — fils de Pélage et négateur du péché originel, — l'exaltation fougueuse de son individualité contre ces forces mystérieuses de la nature où, comme l'a écrit M. Lanson (*Hist. de la Litt. française*), « le miracle est en permanence dans l'incessant écoulement d'une fantasmagorique phénoménalité ».

(10) *Op. cit.*

il ne laissa pas de signaler dans son étude, — toute bienveillante qu'elle soit, — sur Leconte de Lisle, en 1862, la parenté du poète des *Poèmes Antiques* et des *Poèmes Barbares* avec un des écrivains de son temps les plus dominés par les conceptions germaniques : Ernest Renan.

...Il y a un homme, observait-il, que l'on peut nommer à côté de Leconte de Lisle, c'est Ernest Renan. Malgré la diversité qui les sépare, tous les esprits clairvoyants sentiront cette comparaison. Dans le poète comme dans le philosophe, je trouve cette ardente mais impartiale curiosité des religions et ce même esprit d'amour universel, *non pour l'humanité prise en elle-même, mais pour les différentes formes dont l'homme a, suivant les âges et les climats*, revêtu la beauté et la vérité (11).

Il ajoutait, avec une discrétion sous laquelle perce, cependant, la médiocrité de son estime pour l'espèce de prétentions philosophiques du poète :

Quelles que soient la majesté d'allures et la solidité de raison que Leconte de Lisle a développées dans ces sujets divers, ce que je préfère parmi ses œuvres, c'est un certain filon tout nouveau qui est bien à lui et qui n'est qu'à lui... Je veux parler des poèmes, où, *sans préoccupation de la religion et des formes successives de la pensée humaine*, le poète a décrit la beauté, telle qu'elle posait pour son œil original et individuel: les forces imposantes, écrasantes de la nature; la majesté de l'animal dans sa course ou dans son repos ; la grâce de la femme dans les climats favorisés du soleil; enfin la divine sérénité du désert, ou la redoutable magnificence de l'océan.

Baudelaire se méfie de l'impassibilité olympienne ou désenchantée des Parnassiens et leur admiration exclusive de la vie antique lui paraît un nouveau poncif. Nous savons trop comme il est *moderne et catholique* pour ne pas comprendre à quel point devait l'irriter la théorie, — qui fait le fond de l'esthétique du cénacle, mais qui est d'origine allemande, — de la supériorité du monde hellénique, de la mythologie et de la beauté helléniques, sur

(11) *L'Art Romantique* : « L'histoire est le développement de l'esprit universel dans le temps » (Hegel).

la religion et l'art chrétiens (12). Il n'échappe pas à Baudelaire que plastique et philosophique, éprise de beauté sans signification morale ou sentimentale et curieuse d'évolution, d'histoire métaphysique de l'univers, la poésie parnassienne se détourne des voies qu'il a ouvertes au lyrisme pour suivre l'inspiration qui lui vient d'Allemagne et gouverne, à la fois, ses idées et son art. Au plus grand nombre des Parnassiens on peut appliquer ce qu'a dit excellemment de Taine M. Emile Boutmy, et déclarer qu'ils sont « une imagination germanique administrée et exploitée par une raison latine » (13). Profondément Français, et Français des époques les plus classiques de notre histoire, — la Renaissance et le Grand Siècle, — c'est avec une rigueur de style, un amour de la difficulté à vaincre qui eussent enchanté Malherbe et Boileau, mais selon les dernières données de la critique scientifique d'outre-Rhin, qu'ils ambitionnent d'évoquer la Grèce, d'abord, dans sa vérité, en la dégageant de la fantasmagorie des légendes et en la dépouillant des grâces factices dont la tradition l'avait affublée. La grande vague de matérialisme qui s'est abattue sur le siècle les emporte et bientôt les rejette aux « sources de l'être », aux âges primitifs d'où l'idée spiritualiste est absente, et dont la science allemande proclame la supériorité sur les âges de civilisation avancée. Le mot d'ordre est de faire vrai et de serrer la réalité le plus près possible. Pour cela, il sied de bannir la conscience de l'histoire et d'en considérer, sans superstition, « le développement » comme une succession de phénomènes particuliers, dominés par les besoins de l'espèce et tendant à des fins obscures. L'impassibilité de Gautier, voyant le monde comme un dieu de son Olympe, rejoint le « point de vue de Sirius »

(12) Illustrée par Gœthe dans son mythe d'Hélène, cette théorie est soutenue par l'érudition tudesque qui, à la suite de Lessing, de Winckelmann, de Jacobi, de Wolff, découvre l'antiquité et instaure un néo-classicisme d'essence plus pure parce que d'origine plus lointaine, — *plus primitif*.

(13) Taine, *Schérer*, *Laboulaye* (cité par M. L. Reynaud : *L'influence allemande*).

de Renan et le nihilisme de Leconte de Lisle. L'admirable est qu'on croit que plus on sera exact, plus l'œuvre d'art y trouvera son compte, et que moins on découvrira l'individu dans le fait, la pensée dans le vase, plus celui-ci sera sans défaut. Ce qui constitue, par exemple,la merveille du « miracle grec », c'est qu'il réalise « un type de beauté éternelle,sans nulle tache locale ou nationale» (14).

Rome,au contraire, est corrompue par son impérialisme (Louis Ménard) (15) et notre moyen âge par sa foi fanatique (Leconte de Lisle).

Comme on prétend s'abstraire de son art, chercher son modèle en dehors de soi, on veut abstraire l'âme individuelle de la pensée du monde (16). Ce n'est pas l'esprit de certains hommes, mais l'esprit humain « en devenir » qu'on veut étudier, dans un but de vaste généralisation, selon les méthodes de la science (17) et selon la phénoménologie de Hegel ou l'exégétisme et la philologie de Herder faisant de la Bible une création du génie oriental, de Wolff niant la personnalité d'Homère ou de Strauss réduisant Jésus à la valeur d'un mythe. Car, j'y insiste, comme c'est devenu un lieu commun de reprocher aux symbolistes le tort qui est précisément imputable aux Parnassiens : l'introduction dans notre poésie de l'idéologie germanique; rien n'est plus allemand que la prétention d'un Leconte de Lisle et d'un Louis Ménard, du Victor Hugo de *La Légende* (18) et d'un Heredia même

(14) Renan : *Prière sur l'Acropole.*

(15) Ce Louis Ménard, auteur d'un *Prométhée délivré* et de *Rêveries d'un païen mystique*, mais plus philosophe que poète : *Polythéisme hellénique*, *Hermès trismégiste*, *Symbolique des religions anciennes et modernes*, etc. est avec Thalès Bernard, qui traduit le *Dictionnaire mythologique* de Jacobi, le meilleur ami de Leconte de Lisle (Cf. Fernand Calmette : *Leconte de Lisle et ses amis*). Il exerça la plus grande influence sur la formation, en majeure partie germanique, de son esprit.

(16) Flaubert (*Correspondance*) exulte à la lecture des *Poèmes Antiques*. Il écrit : « On va se mettre à étudier les idées comme des faits et à disséquer les croyances comme des organismes. »

(17) « Nous manquons de science avant tout », déclare Leconte de Lisle. « Nous sommes, ajoute-t-il, d'une génération savante : la vie instinctive, spontanée, aveuglément féconde de la jeunesse s'est retirée de nous. »

(18) Dans la préface de la *Légende des Siècles* (1859), V. Hugo déclarait s'être proposé « de peindre l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique, de la peindre

de ramener les phases successives de la vie collective à de vastes représentations ou à des expressions qui en sont le type abrégé.

Je ne voudrais pas généraliser, ni pour le plaisir de faire une opposition bien tranchée affirmer qu'au règne des « Jeune-France » a succédé celui des « Vieille-Allemagne ». Je sais que des différences profondes, essentielles, séparent des poètes comme Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme, Jean Lahor et François Coppée. Tous les Parnassiens ne donnent pas dans les mêmes hypothèses cosmogoniques que l'auteur des *Poèmes Antiques* et des *Poèmes Barbares* qui, d'ailleurs, s'atteste aussi, par certains côtés, darwinien et évolutionniste (19). Mais sans distinction de tempérament et de doctrine, ils sont plus ou moins persuadés de la supériorité du monde antique sur le monde moderne, et à part, peut-être, Heredia en qui revit quelque chose de l'héroïsme des conquistadores, au « tourment divin », à la mélancolie vague, indéterminée des Romantiques, ils ont substitué un pessimisme philosophique qu'ils justifient et dont ils se piquent de ne connaître que trop les raisons. Leur désenchantement n'est plus celui des René et des Rolla qui se croyaient exceptionnellement marqués par le destin ; des Antony et des Didier qui en voulaient au hasard et aux lois humaines d'opprimer leur personnalité ou de les pousser au désespoir ; des Chatterton qui se plaignaient que leur génie fût incompris... Ils n'abordent pas les problèmes métaphysiques avec l'angoisse du cœur et de grands cris désespérés. Ils les envisagent méthodiquement, avec la froideur de la raison, et conviennent en se résignant qu'un déterminisme rigoureux asservit l'homme. A l'exception de Théodore de Banville, aucun des Parnassiens n'est

successivement sous tous ses aspects, Histoire, Fable, Philosophie, Religion, Science ».

(19) MM. Marius et Ary Leblond, qui disent qu'il écrit une « Iliade déterministe de l'humanité », parlent en outre, et non sans raison, de son « primitivisme socialiste » (*Leconte de Lisle*, édit. du « Mercure de France »).

catholique, — j'entends de cœur, — ou seulement chrétien. La plupart, au contraire, comme l'a dit Jules Lemaître (20), considèrent l'avènement du christianisme « comme une immense calamité ». Ils prennent le contre-pied même des idées de Chateaubriand pour qui, de toutes les religions, « la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ». Gautier avait déjà déclaré, avant Renan, que tout lui paraissait barbare et grossier, comparé au Parthénon. Ses disciples sont de cet avis. Ils croient qu'il existe une beauté en elle-même, une *beauté en soi*, que le sentiment religieux et aussi bien l'idée morale ont gâtée. C'est cette beauté qui seule importe. Dès qu'on y mêle quelque chose de sa personne misérable, — idées ou sentiments, — on l'altère et la corrompt (21). La nature, comme le passé, n'était pour les Romantiques qu'une vision de l'imagination. Ils donnaient trop d'importance à l'individu. L'individu n'est pas intéressant. Tous les hommes se ressemblent. « L'homme est partout l'homme, assure Gautier, et sous toutes les latitudes il mange avec la bouche et prend avec les doigts ; dans tous les pays le fort tue le faible avec le fer ; et l'art d'aimer ne varie pas d'un pôle à l'autre (22) ». L'humanité est une chaîne dont tous les chaînons se révèlent de même matière. Il n'y a que les couleurs qui changent, selon le lieu et le moment. Pour Leconte de Lisle, le particulier et l'accidentel sont indignes de l'art et l'histoire a le caractère d'une synthèse. La variété de l'analyse est absente de ses poèmes. Des types généraux, représentatifs chacun d'un peuple ou d'une civilisation s'y succèdent, sans vie intime ni psychologie spéciale, — exclusivement expliqués par l'atmosphère dans laquelle ils baignent... Sa prétention d'étudier avec impartialité les religions,

(20) Le néo-hellénisme (*Les Contemporains*).

(21) « Dès qu'une chose devient utile elle cesse d'être belle. » (Th. Gautier : réf. des *Poésies complètes*.)

(22) Cité par Brunetière : *L'évolution de la poésie lyrique.*

en les considérant comme un produit du sol et du climat, est celle même de Taine ramenant l'œuvre d'art à « la matière brute ». A travers l'Inde, l'Egypte, la Judée, la Grèce, l'Espagne du Cid, le moyen âge, les pays du Nord, ce sont les effets, — toujours funestes, — de ces religions qu'il montre avec le parti pris bien arrêté de ne les voir que par le côté plastique. Sans doute, lui arrive-t-il de secouer son « indifférence finale pour tout ce qui n'est pas un spectacle aux yeux » (23). Sans parler des quelques confidences attendries ou douloureuses (*le Manchy, l'Illusion suprême,* etc.) qui émergent comme des épisodes lyriques de son épopée sanglante, il échappe à Leconte de Lisle (il était Breton d'origine) le cri de révolte du Celte pour la cruauté de la création. En outre, sa théorie que tous les dieux sont des bourreaux, toutes les religions mauvaises est un postulat. Elle l'incite à envisager l'histoire en pessimiste, comme une suite épouvantable de drames, un amas de crimes et de ruines que n'éclaire aucun rayon d'espérance, où ne fleurit aucun sourire de consolation. Mais de même que la philosophie de Taine — et c'est là, d'ailleurs, et M. Raynaud l'a bien montré (24), ce qui la différencie profondément de celle de Hegel — l'esthétique de Leconte de Lisle et des Parnassiens en général est statique, pour le moins autant que celle de Lamartine regardant la poésie comme « l'incarnation de ce que l'homme a de plus intime dans le cœur et de plus divin dans la pensée ». Le tableau des différents âges de l'humanité que tracent les *Poèmes Antiques* et les *Poèmes Barbares* n'est pas à proprement parler une histoire métaphysique de l'univers, mais une exposition des diverses manifestations de la vie collective, des modes passagers d'une substance unique et *permanente.* Hugo, du moins, dans sa *Légende,* ouvre des vues sur l'avenir en marquant « l'immense mouvement

(23) Jules Lemaître, *op. cit.*
(24) *L'influence allemande*, pages 244-45.

de l'homme vers la lumière » et en montrant le Créateur prenant conscience de lui-même à travers les actes de sa créature. Il fait œuvre dynamique. Leconte de Lisle point, ni ses émules, Armand Silvestre ou M. Anatole France, Heredia même. Cet « Eden perdu » vers lequel le poète lyrique « opère fatalement un retour en vertu de sa nature », comme l'a dit Baudelaire, à propos de Théodore de Banville (25), ils n'espèrent pas le retrouver ou le regagner sous un ciel qui pour eux est vide. C'est dans l'antiquité qu'ils le placent, à l'époque à jamais disparue où régnait la Beauté ; et ils ne peuvent que pleurer devant ses autels déserts, car ce n'est qu'en l'âme du poète qu'elle revit encore, d'une vie idéale. Rouvrons les *Poèmes Antiques* et relisons *Hypathie* :

O sage enfant, si pure entre tes sœurs mortelles !
O noble front, sans tache entre les fronts sacrés !
Quelle âme avait chanté sur des lèvres plus belles
Et brûlé plus limpide en des yeux inspirés?

Le vil Galiléen t'a frappée et maudite,
Mais tu tombas plus grande ! Et maintenant, hélas !
Le souffle de Platon et le corps d'Aphrodite
Sont partis à jamais pour les beaux cieux d'Hellas.

Dors, ô blanche victime, en notre âme profonde,
Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos ;
Dors ! l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros.

Les Dieux sont en poussière, et la terre est muette ;
Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté.
Dors ! mais vivante en lui, chante au cœur du poète
L'hymne mélodieux de la sainte Beauté !

Elle seule survit, immuable, éternelle.
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs !

Ce sont là des vers magnifiques, si l'on y trouve encore quelque chose de cette « rhétorique supérieure » qu'on a

(25) *L'art romantique.*

été parfois justifié de reprocher à Leconte de Lisle (26). Mais la Beauté, telle que la conçoit le poète, n'est qu'une entité, quoique son émotion, quand il parle d'elle, soit sincère. Je dirai presque qu'elle n'est qu'un mythe... Elle s'atteste, en tout cas, dépouillée de la force de renouvellement que lui attribuent, à la fois Baudelaire pour qui le Romantisme en fut l'expression la plus récente, et Hegel lui-même, à qui elle n'apparaît que « comme un reflet de la beauté de l'esprit ». La poésie, sous la tutelle de la déesse qui dans son immobilité classique (27) et dans les limites étroites du monde visible semble frappée de caducité, cette poésie que Vigny et Baudelaire avaient placée précisément sous le signe de l'esprit (28), se voit réduite au rôle de servante de la forme sinon de la matière. La science avec laquelle les Parnassiens se flattent de lui avoir fait faire alliance, mais que son activité créatrice emporte loin d'elle ne saurait, dans son jeune enthousiasme, se résigner à partager sa solitude hautaine et son indifférence ou son désintéressement. De là l'impression de froideur et de monotonie qui émane de l'œuvre de Leconte de Lisle et surtout de celle des poètes de son école, revêtant des mêmes somptueuses banalités les mêmes affirmations relatives à la pureté et à la simplicité premières, à la supériorité de la civilisation hellénique, mère de toute perfection.

De Louis Bouilhet et du Laprade première manière,

(26) Cf. M. Paul Bourget : *Etudes et Portraits.*

(27) Dans son étude sur *Alfred de Vigny* (1868), étude où il cherche à rattacher au Parnasse le poète des *Destinées*, M. Anatole France parle comme d'un modèle de la « *beauté tranquille* des Hellènes » et propose à l'imitation des poètes de son temps une poésie dont la force éclate, non dans l'effort, mais « comme le voulaient les Grecs, dans la sérénité et dans *le repos même*». Conception olympienne, non dyonisienne. Il est vrai qu'on ne connaissait pas Nietzsche, alors... « Les Parnassiens, écrit, d'autre part, M. Alfred Poizat (*Le Symbolisme, de Baudelaire à Mallarmé*) crurent avoir *fixé la poésie*. En réalité, ajoute-t-il, leur préoccupation secrète était de désespérer par leur perfection ceux qui viendraient après eux et de s'imposer à leurs successeurs comme des maîtres. »

(28) A consulter, sur l'importance de l'esprit chez Baudelaire, l'admirable étude de M. Charles du Bos dans son volume *Approximations*. Avec une finesse d'analyse incomparable, M. du Bos montre dans cette étude que la spiritualité est à la fois « la cime et le tréfonds» du grand poète des *Fleurs du Mal.*

qui sont un peu à Leconte de Lisle ce que Sainte-Beuve est à Baudelaire, jusqu'au protéen ou versatile Catulle Mendès, aucun Néo-Romantique, aucun Parnassien qui, grimpé sur l'Acropole, n'exhale son regret de l'âge d'or où régnait l'harmonie, et où les mœurs, et les arts qui les exprimaient, étaient conformes à la vérité essentielle de l'homme, quand encore il ne jette pas l'anathème contre les siècles d'obscurantisme et de fanatisme postérieurs à cet âge d'or. Il est tellement de tradition parmi les poètes, entre 1850 et 1880, de chanter l'Hellade que c'est presque une originalité de la part d'Hugo de lui consacrer seulement un court poème, l'adieu à la vie de l'éphèbe dans sa *Légende*. Toutes les muses parnassiennes chaussent le *cothurne étroit* et la muse des muses, Louise Collet, ne trouve rien de mieux pour attirer l'attention sur ses bras que de prétendre qu'ils sont ceux, miraculeusement retrouvés, de la Vénus de Milo... Il n'est pas jusqu'à François Coppée, qui, en présence de lutteurs à la foire au pain d'épices, n'évoque, avec nostalgie, la palme néméenne et le laurier d'Olympie, encore que, par le canal de Baudelaire, il remonte à Joseph Delorme, et sans doute incapable de poursuivre la sensible analyse baudelairienne de la modernité, se borne à réfléchir les aspects vulgaires de celle-ci, en se faisant par là même, cependant, une manière d'originalité (29).

On est panthéistes parce que tout pénétrés de la mythologie des Grecs, « de cette mythologie symbolique, naturaliste et plastique à la fois, où toutes les énergies de la nature, dans toutes les directions, ont poussé et développé de si belles, de si profondes et surtout de si riches légendes » (30), mais aussi, n'est-ce pas ? parce que (et notamment Albert Mérat, Léon Valade, Jean Lahor,

(29) C'est cette originalité qu'avec plus d'inquiétude et de distinction s'est efforcé d'acquérir à son tour M. Paul Bourget avec son *Edel*. Il apportait, toutefois, à cette œuvre un esprit ou plutôt une intelligence critique qui devait trouver ailleurs, dans l'essai et dans le roman, son meilleur emploi.

(30) F. Brunetière : *La Renaissance du Naturalisme* (op. cit.).

Léon Dierx, Armand Silvestre, Catulle Mendès et Sully-Prudhomme) on a lu Henri Heine et Schopenhauer. Enfin, révèle-t-on pour les religions cette *curiosité* qui, selon Jules Lemaître, « est un des sentiments les plus distingués de ce siècle-ci » (31), c'est pour les montrer, à la façon du Louis Bouilhet de la *Colombe*, vouées à l'incessant écoulement qui emporte toute croyance et condamnées, puisque l'*Olympe est mort*, à connaître « la désaffection des peuples et des rois », ou à la façon de l'Anatole France des *Poèmes dorés* et des *Noces Corinthiennes*, comme des phases intéressantes de la vie des hommes... On est panthéistes... Et, quoique le panthéisme n'implique pas en soi la tristesse, et bien au contraire, on est pessimistes aussi. C'est qu'on ne conçoit pas la nature de la même manière que les Romantiques, comme une consolatrice ou une protectrice. On voit en elle une ennemie. Leconte de Lisle dit :

La nature se rit des souffrances humaines
(*Fontaine aux lianes.*)

et Léon Dierx :

Il n'est pas bon d'aller troubler dans son sommeil
La nature, ce dieu féroce et taciturne.
(*Dolorosa Mater.*)

...L'éternelle horreur d'être sans but ni causes
Fait seule le secret de ses métempsycoses.
(*La Vierge* (32).

Armand Silvestre élève-t-il un hymne antique en son honneur ? Il trahit, ainsi que l'écrit la bonne dame de Nohant, à travers son enivrement de la matière, le dé-

(31) *Les Contemporains.*
(32) Rappelons-nous que Lamartine dit, au contraire :

« Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime. »

et Hugo :

« Nature, abri de toute créature
O mère universelle, indulgente nature. »

Musset, enfin

« Viens voir la nature immortelle,
Nous irons renaître avec elle
Aux premiers rayons du soleil. »

sespoir qu'elle n'ait point d'âme(33). La science que, en fils authentique des Encyclopédistes, André Chénier avait appelée « la Cybèle nouvelle » n'est pas pour les Parnassiens la généreuse nourrice de Lucrèce, mais la sèche sorcière du Docteur Faust. Ils ne mettent pas leur foi dans son avenir, comme leur maître Renan, ce Celte dont le doute provisoire ne fut que la recherche,— qui s'exprime musicalement — d'une imagination de poète, entraîné hors du dogme par l'examen critique, mais nourrissant le ferme dessein de bâtir à l'esprit un temple à l'image de l'église de ses pères. Ils ne découvrent qu'hostilité au fond de la connaissance et souffrent de l'opposition de son positivisme à leurs tendances idéalistes. La réalité spirituelle qu'ils nient les obsède. Ayant, comme je l'ai écrit plus haut, vidé « le vase », c'est-à-dire banni l'individu de l'histoire, éliminé la conscience de l'individu, il ne leur suffit plus de l'admirer, et ils s'attristent de ne voir en lui qu'une illusion. J'ai parlé de la révolte de Leconte de Lisle contre la cruauté de la création. Sully-Prudhomme qui se plaint de ne pouvoir prier « pendant qu'un profane astronome mesure, pèse et suit les mondes radieux », Sully-Prudhomme exprime des émotions, un rêve de « Bonheur », un désir moral de « Justice » devant les grands problèmes qui l'inquiètent. Lecteur attentif et commentateur clairvoyant de Pascal (34), ce n'est pas assez pour lui — comme pour les poètes de son temps qui, pareils au héros de Gœthe, ont été déçus par le savoir, — de demander la consolation suprême à la Beauté. Hélas ! il se trouve acculé à une impasse. En vain tente-t-il de se persuader que la science, seule, « sait forger dans le doute une ancre à la croyance » : la certitude dont il a besoin, ce n'est pas elle qui la donne, mais la révélation. « Dieu», ainsi que le disait Pascal lui-

(33) Préface aux *Rimes Neuves et Vieilles* où sont les *Sonnets Palens*. « En étreignant la beauté physique qu'il idolâtre, écrit George Sand, le poète crie et pleure. Il l'injurie presque et l'accuse de le tuer. Que lui reproche-t-il donc ? De n'avoir pas d'âme.»

(34) *La vraie religion selon Pascal.*

même, «est sensible au cœur, non à la raison ». La raison n'est point la vérité ; en tout cas, la vérité de la raison ne saurait proposer à la vie d'autre objet que les jouissances des sens... Or, puisque la nature est une marâtre, quelle duperie de chercher le bonheur dans l'accord de nos instincts avec elle ! Puisque l'histoire proclame le néant de l'activité de l'homme, quelle chimère de prétendre édifier quoi que ce soit de durable, et quelle vanité d'écrire !

Si, comme le déclare Leconte de Lisle, le mal est éternel et si rien ne répond dans l'immense étendue

> Que le stérile écho de l'éternel désir,
>
> (*Dies iræ*)

il n'y a qu'à demander à la mort d'accueillir ses enfants dans son sein étoilé et de les affranchir du temps, de l'espace et du nombre.

> J'ai détourné mes yeux de l'homme et de la vie,
> Et mon âme a rôdé sous l'herbe des tombeaux.
> J'ai détrompé mon cœur de toute humaine envie,
> Et je l'ai dispersé dans les bois par lambeaux.

écrit Léon Dierx, au début des *Lèvres Closes*. Et l'on comprend qu'ayant chanté la *marche funèbre des derniers hommes*, il nous montre Lazare maudissant Jésus de l'avoir réveillé dans sa tombe...

Schopenhauer souscrirait à ce *Vœu* de Sully-Prudhomme et ne prêcherait pas plus éloquemment, «au nom de l'humaine misère, l'extinction de l'espèce par l'anéantissement du désir » (35) :

> Du plus aveugle instinct je veux me rendre maître,
> Hélas! non par vertu, mais par compassion.
> Dans l'invincible essaim des condamnés à naître,
> Je fais grâce à celui dont je sens l'aiguillon.
> Demeure dans l'empire innommé du possible,
> O fils le plus aimé qui ne naîtra jamais!
> Mieux sauvé que les morts et plus inaccessible,
> Tu ne sortiras pas de l'ombre où tu dormais (36).

(35) Brunetière, *op. cit.*
(36) *Les vaines tendresses.*

Car ce n'est pas suffisant, comme le voulait déjà Gautier *(Thébaïde)* de couper les ailes de colombe du désir dès qu'il éclôt dans un coin de notre cœur. Il faut être *assez généreux* pour interrompre la vie qui est mauvaise en se refusant à la transmettre à une misérable postérité. *Assez généreux ?*... Eh ! oui. Car par une heureuse inconséquence, puisque la poésie y a trouvé son compte, dans l'abîme de désillusion où les Parnassiens ont sombré, au fond du découragement où les a plongés la connaissance, un sentiment de pitié s'agite encore qui les fait par élans rejoindre Alfred de Vigny à ce haut degré moral où l'élevait son pessimisme d'une si admirable puissance (37). Le poète de la *Maison du Berger* s'était écrié :

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Leconte de Lisle se demande :

Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde
Plus forte que les bruits innombrables du monde,
Cri de l'âme, sanglot du cœur supplicié,
Qui t'entend sans frémir d'amour et de pitié ?
(*Baghavat.*)

et Sully-Prudhomme écrit :

...Quelque chose de l'homme a traversé mon âme
Et j'ai tous les soucis de la fraternité.
(*Homo sum.*)

Ainsi ces nihilistes sentent que le culte de la Beauté n'est pas stimulateur (et le culte de la beauté grecque en particulier). Ils sentent qu'il ne répond pas au besoin d'action, de foi en un idéal inspirateur et régulateur d'ac-

(37) Il est facile de relever chez les Parnassiens et surtout chez Leconte de Lisle plus d'un point de ressemblance avec Vigny. Leconte de Lisle met dans sa philosophie quelque chose du stoïcisme de Vigny et il reprend même son allégorie du loup qui souffre et meurt sans parler (cf. *le vent froid de la nuit*). Toutefois, le stoïcisme de Leconte de Lisle est résigné, non moral. Sa pitié est amère, non séraphique comme celle du poète d'*Eloa*. Pour Vigny c'est de sa souffrance que l'homme tire sa grandeur. La souffrance est un signe d'élection (idée chrétienne). Aussi bien la *Fatalité* de Vigny n'est-elle pas le déterminisme des Parnassiens. Leconte de Lisle ne croit pas comme Vigny au triomphe des idées, à la victoire de l'Esprit. Enfin, Leconte de Lisle reproche à Vigny (comme à Lamartine) ce qui fait précisément à nos yeux son mérite supérieur, c'est-à-dire « d'être un écho sensible et personnel de la nature et de la vie », et par exemple d'avoir prêté des sentiments modernes à son Moïse.

tion dont l'homme est tourmenté, et que, quoiqu'il en ait, celui-ci ne peut se borner à considérer la vie comme un simple spectacle. Seul le scepticisme, tel que le pratique M. Anatole France, préserve du désespoir. Mais M. Anatole France a bien compris l'impossibilité d'être à la fois poète et sceptique, c'est-à-dire tout ensemble enfant et vieillard et il a abandonné la poésie, si même, comme l'a assuré Huysmans, il n'a pas malicieusement « lancé le symbolisme pour embêter les Parnassiens ».

Je ne fais pas le procès de ces poètes qui ont de solides qualités et entre lesquels, je le rèpète, je sais qu'il faut établir des distinctions. Aussi bien, le Parnasse, qui comprenait à peu près tous les écrivains en vers de la deuxième République et du Second Empire, n'était-il pas à proprement parler une école, au sens qu'on pouvait donner à ce mot il y a vingt-cinq ans et qu'on lui donne encore aujourd'hui où il y a presque autant de groupes ou de coalitions littéraires que d'individualités marquantes. Il exprimait presque intégralement l'idéal d'une époque, et je n'essaie que de définir la culture, ou le tour d'esprit, ou les convictions philosophiques des poètes représentatifs de cette époque pour en préciser le caractère antipoétique. Avec les idées qu'ils avaient, les Parnassiens ne furent, en quelque sorte, que poètes à leur insu, sinon malgré eux (38), et parce que l'instrument assoupli, enrichi, surtout, dont ils se servaient, les forçait de chanter autrement que les contemporains d'Ecouchard Lebrun et de l'abbé Delille. Ce n'était pas en vain qu'une renaissance du lyrisme s'était produite en France quelques années avant leur venue, et il eût été surprenant qu'ils dédaignassent les conquêtes enlevées de haute lutte par la poésie à la prose au début du siècle dernier. Ils reconnaissaient qu'il existe un langage des vers que régissent

(38) Et dans la mesure aussi, je le reconnais, où l'on peut l'être tout en servant la réalité : dans la description. Ainsi, la meilleure poésie de Leconte de Lisle est évidemment picturale ou sculpturale, et ses portraits d'animaux, ses grands paysages s'attestent souvent admirables.

des lois plastiques spéciales, mais ils demandaient à ce langage de traduire ce qui lui est le plus étranger. Adversaires résolus de la conception intuitive de l'art de leurs devanciers, ils firent plus que d'éliminer de la poésie la passion dont ceux-ci l'avaient surchargée. Ils en retirèrent l'émotion particulière, et ils retombèrent dans l'erreur des classiques, et surtout des néo-classiques subordonnant l'individu à la collectivité. A l'imagination, les classiques avaient opposé la raison. Ils lui opposèrent la science. Où les classiques disaient ordre clarté, bon sens, ils dirent à leur tour, méthode, exactitude, vérité. Ils prétendirent soumettre la sensibilité à l'intelligence lucide et prudente et ils accumulèrent des matériaux pour une démonstration. Ils décrivirent et définirent dans un but positif en se proposant la vérité immédiate et relative, unilatérale, non la vérité supérieure, lointaine et rayonnante en continuelle création d'elle-même.

Saint François de Sales avait déclaré: «Le monde entier ne vaut pas une âme.» Ils voulurent, comme je l'ai écrit, retirer l'âme du monde et ils s'interdirent de figurer celui-ci à travers eux, pour n'en donner que l'image la plus exacte possible. Au lieu de l'envisager du point de vue spirituel, ils le considérèrent du point de vue réaliste, en lui déniant toute signification divine ou supra-humaine, et en ramenant la beauté à un sentiment terrestre, alors que pour Baudelaire, qui découvrait en elle « une correspondance du ciel », elle était d'essence insaisissable et ne se pouvait concevoir, dans la multiplicité merveilleuse de ses aspects, que par la grâce du plus religieux des sentiments. En contradiction formelle avec leur nature, avec les aspirations profondes de la nature même du poète, ils s'efforcèrent de bannir de leur art tout délire mystique et toute illusion, au profit de l'observation attentive. Leur œuvre ignore le mystère universel ou ne l'aborde que par les voies étroites de la raison, et leur amoralité voulue, leur parti pris de séparer l'art de la

morale (encore que, comme l'a affirmé Gautier, l'art sacré doive être le but, non le moyen) la dépouille de toute espèce de signification. L'artiste ne saurait avoir l'impassibilité et l'impartialité du savant, ni s'abstraire de sa création. « Donner une impression personnelle de la vie », a écrit justement M. Paul Bourget (39), voilà la fin véritable de toute esthétique. Or il n'y a pas d'impression personnelle de la vie dans les poèmes des Parnassiens, ou il n'y en a qu'accidentellement, quand ils contredisent à leurs théories, c'est-à-dire quand l'émoi intime perce malgré eux dans leurs vers, et quand ils y expriment un sentiment, quand ils se révèlent subjectifs au lieu d'être objectifs. Dans la préface de sa traduction de Lucrèce, Sully-Prudhomme déclarait vouloir demander « au plus robuste et au plus précis des poètes le secret d'assujettir le vers à l'idée », et il a effectivement obligé son vers à définir avec rigueur les théories les plus abstraites des moralistes et des philosophes, des saint Anselme, des La Rochefoucault, des Spinoza, des Helvétius... Mais il n'a fait qu'œuvre de versificateur distingué, car la philosophie comme la science n'est susceptible de devenir matière à poésie qu'autant qu'elle obéit au sentiment au lieu de lui commander, qu'elle s'abandonne à l'exaltation de l'âme, à son rythme et à ses images, au lieu de plier l'âme à sa règle et qu'elle cesse enfin d'être didactique pour devenir lyrique (40).

On a dit de Leconte de Lisle (41) que sa poésie est moderne, sous ses formes boudhiques, grecques et médiévales. En réalité, elle ne l'est que par sa prétention à la science, d'une manière impersonnelle, parce qu'elle fait intervenir la théorie moderne de l'évolution religieuse de l'humanité et de l'identité des espèces de la nature. Elle ne révèle pas une manière particulière de sentir ; elle

(39) Dédicace de *Cruelle Enigme*.
(40) « L'art ne peut admettre aucun code, ni même se soumettre à l'obligatoire expression du beau » (Remy de Gourmont : *Le chemin de velours*).
(41) Jules Lemaître, *op. cit.*

accuse seulement une conception de l'esprit commune aux écrivains du Second Empire et d'origine germanique, en partie. La poésie de Leconte de Lisle, comme celle de la plupart des Parnassiens, est, dans son ensemble, une poésie d'idées générales, sans expression humaine caractérisée. Les Parnassiens s'efforcent d'effacer de leur art toute trace de sensibilité, et, sauf chez celle du gras Silvestre, la sensualité même en est absente. Il ne saurait plus être question avec eux de cette « bonhomie païenne » dont parlait Henry James à propos de Théophile Gautier (42). Leconte de Lisle déclarait que la volupté n'est pas un sujet de littérature (43), et chez lui la beauté s'atteste froide, hiératique, abstraitement chaste. Ses madrigaux sont graves, presque sévères, classiquement décoratifs, et les mièvres plaintes amoureuses de Sully-Prudhomme d'un platonisme intellectualisé qui rappelle celui de John Donne et de quelques-uns des laborieux poètes métaphysiciens de l'Angleterre du XVIIe siècle...

Dans l'étude qu'il a consacrée à l'auteur des *Vaines Tendresses* dans ses *Pages de critique et de doctrine*, M. Paul Bourget remarque la précision sèche des détails qu'il donne sur l'origine des émotions exprimées par ses vers.

(42) *French Poets and Novelists.*

(43) Il est amusant de voir Verlaine, débutant Parnassien, renchérir avec le zèle d'un néophyte sur les austères théories du Cénacle et donner dans le Parnasse contemporain ce sonnet que reproduisait dernièrement M. Maurice Monda dans le *Figaro* (3 mars 1923).

L'art ne veut point de pleur et ne transige pas.
Voilà ma poétique en deux mots : elle est faite
De beaucoup de mépris pour l'homme et de combats
Contre l'amour criard et contre l'ennui bête.

Je sais qu'il faut souffrir pour monter à ce faîte
Et que la côte est rude à regarder d'en bas.
Je le sais, et je sais aussi que le poète
A trop étroits les reins et les poumons trop gras.

Aussi ceux-là sont grands, en dépit de l'envie,
Qui, dans l'âpre bataille ayant vaincu la vie
Et s'étant affranchis du joug des passions,

Tandis que le rêveur végète comme un arbre
Et que s'agitent, — tas plaintif, — les nations,
Se recueillent dans un égoïsme de marbre.

« Un botaniste, écrit M. Paul Bourget, note ainsi dans son herbier le jour et l'endroit où il cueillit telle fleur. Aucune poésie n'est plus située que celle-là et aucune n'est moins pittoresque. » C'est l'œuvre d'un écrivain raffiné, d'une délicatesse d'âme infinie, mais qui craint d'être indiscret par la révélation des impressions éprouvées et se borne à les constater ou à les transposer du plan sensible sur le plan moral ou philosophique. M. Bourget donne, d'autre part, dans cette même étude, le résumé d'une conversation qu'il eut avec Sully-Prudhomme, et il rapporte que celui-ci lui avoua s'être interdit de traduire, dans la première pièce des *Solitudes* sur l'internat *(on voit dans les sombres écoles...)* la sensation qui le fit le plus souffrir, celle de « l'odeur du papier et des livres, l'*odeur du supplice*, l'odeur de la main du maître d'écriture ». On imagine à quelle pauvreté une telle méthode d'abstention peut conduire ! On ne saurait en tout cas être moins moderne dans la compréhension de l'œuvre d'art, et moins lyrique. Rien, ici, qui rende le poème pathétique, susceptible d'éveiller un frisson dans l'âme, une vibration sur des nerfs du lecteur. La musicalité manque, du reste, à peu près complètement aux Parnassiens. Pour eux les mots sont d'abord couleur, ou seulement forme ; et presque toute l'harmonie, presque toute la tonalité de leur vers se réfugie dans la rime où elle résonne avec la monotone régularité de coups sonores frappés sur un gong. Aucune subtile loi intérieure ne règle les vers parnassiens, ou plutôt les vers parnassiens ont de la cadence, et, si l'on veut, de l'allure, mais pas de rythmique. Leconte de Lisle, Armand Silvestre, Sully-Prudhomme, Jean Lahor, François Coppée, Heredia même, semblent ignorer la plupart des procédés les plus matériels de la prosodie baudelairienne. Exception faite pour le Léon Dierx seconde manière, qui suivit les recherches des Symbolistes et en profita, point ou très rarement d'allitérations chez eux, de retours de voyelles,

de rappels et de répétitions de mots, encore moins, cela va de soi, de vers doués, par eux-mêmes, d'une signification mélodique, c'est-à-dire en étroit rapport de sens et de sons, et capables de compléter l'idée, la vision ou le sentiment exprimés par la suggestion sonore. Quand ils ne glissent pas à la prose (Coppée, Prudhomme), ils ressoudent l'alexandrin que s'était vanté d'avoir disloqué le père Hugo et, de ses lames de métal, égales et rigides, composent les strophes les moins souples que nous ayons eues depuis Malherbe (Leconte de Lisle, Heredia). L'alexandrin, voilà leur mètre familier, plus rarement l'hexamètre (44) et le décasyllabe à césure régulière au cinquième pied. Sauf Mendès, mais celui-ci devait finir en disciple du Victor Hugo le plus romantique, ils n'ont guère la curiosité des Jeune-France pour les vieux rythmes sautillants et chantants antérieurs à la Renaissance. C'est que leur style est essentiellement oratoire et didactique. Aussi bien, soucieux, par-dessus tout, d'être exacts et impeccables, ne pouvaient-ils prétendre qu'à la plénitude, autrement dit qu'à charger du maximum de signification notre grand vers tragique. Et certains parmi les meilleurs alexandrins de l'école parnassienne sont, à n'en pas douter, de notre langue, ceux où il y a le moins de vide ou de flottement entre les mots et qui comportent le plus infime déchet. Une telle réussite n'a pas laissé d'auréoler cette école de prestige, et Mallarmé, lui-même, devait toute sa vie subir la hantise de son merveilleux pouvoir de condensation.

(44) Celui-ci, cependant, est particulièrement cher à Sully-Prudhomme. Il convient, je le reconnais, à son analyse ténue et abstraite de l'intimité de l'âme, à sa nature plus méditative que rêveuse, à son esprit sérieux, enfin, chez qui tout songe intérieur tourne à l'essai de définition précise des impressions les plus fluides.

II

Je suis un poète lyrique.
THÉODORE DE BANVILLE.

La haute figure doctrinaire de Leconte de Lisle domine assurément le XIXe siècle finissant. La dignité volontaire et tant soit peu rébarbative de ce poète intellectualiste qui, — avec quelque chose d'un pontife, — proteste contre les outrances de la passion et les excès du verbalisme, donne en tout cas le ton au Parnasse et est comme la marque distinctive de son originalité. En vérité, son intransigeance n'admettait, ou était bien près de n'admettre que lui-même de réellement digne de représenter ce groupement littéraire (45). Il ne considérait pas Sully-Prudhomme « comme de la maison », ni Coppée, bien entendu. Il tenait Banville, — au dire de Mme Jean Dornis, — pour un artiste habile, mais brillant et superficiel (46) et seuls, parmi les aînés, Victor Hugo et Théophile Gautier trouvaient grâce devant ses rigueurs... On comprend qu'il ait su gré au glorieux poète proscrit de lui avoir fait l'honneur de s'inspirer de lui en composant sa *Légende des Siècles* ; on comprend aussi qu'il ait tenu Heredia pour le plus éminent de ses disciples, parce que les *Trophées* de ce sonnettiste sont des manières de petits poèmes antiques, barbares et tragiques. Mais on peut s'étonner qu'il n'ait pas senti combien Théophile Gautier avait peu l'intelligence philosophique et scientifique du cénacle. J'ai cité plus haut le mot de James sur la « bonhomie païenne » de l'ancien combattant d'*Hernani*, et j'ai dit ailleurs (47) que son impassibilité n'était pas une atti-

(45) « Leconte de Lisle... s'oublie jusqu'à déclarer en public : « Après Victor Hugo et moi, je ne vois pas ce qui reste à faire avec les vers » — « De la poésie ». lui hurlent en chœur les symbolistes vexés, « et le public applaudit. » (Ernest Raynaud *La mêlée symboliste.*)

(46) Quel disciple, pour être agréable au maître, a été jusqu'à définir Banville « une cruche qui se prend pour une amphore »?

(47) Article cité.

tude. Son objectivité n'est que détachement d'artiste pour qui, seul, le monde extérieur existe. Il aime la Grèce, sans doute, mais il aime aussi Rome et la Turquie, l'Orient sensuel et bigarré, le moyen âge même, par contraste... Il ne se soucie guère, en tout cas, des religions et à une époque où chacun croit avoir là-dessus son mot à dire, il ne révèle d'intérêt que pour le côté pittoresque des choses de la foi, comme des autres choses... Ce matérialiste qui n'avait qu'une crainte, la mort, et qu'un culte, la Beauté (une beauté plus complexe et moins hiératique que celle de Leconte de Lisle) a vécu, comme l'a écrit Brunetière, « dans une étonnante insouciance de tout ce qui faisait les préoccupations ordinaires de ses contemporains » (48). Je crois qu'il a été assez indifférent dans son fond aux théories des Parnassiens et quoique, — comme il l'a déclaré dans la préface de *Mlle de Maupin* — il ait opéré une scission avec les Romantiques en chantant l'Antiquité, quoiqu'il ait prôné même la supériorité du monde hellénique, il ne s'est pas interdit de chercher le salut en dehors de lui. De culture méditerranéenne, il renoue sans conteste la tradition gréco-latine ; cela ne l'empêche pas d'appartenir à une race où bouillonne un peu de sang espagnol, et d'accuser un tour d'esprit beaucoup plus picaresque et gongoriste que rationaliste. Son tempérament devait le détacher du Romantisme pleurard ou sentimental, mais il resta toute sa vie un romantique de l'école des Tristan l'Hermite, des Saint-Amant, des Théophile de Viau, des Corneille, des Scudéry et des Scarron, c'est-à-dire de la France héroïque, burlesque et précieuse du XVIIe siècle. Très *fashionable*, et diabolique à la surface, par désir d'ébahir le philistin, il transforme le type anglais du *dandy* en cet « esthète » dont nos voisins s'engoueront un peu plus tard et qui deviendra, en même temps que le redoutable ad-

(48) *L'évolution de la poésie lyrique.*

versaire du *cant*, le modèle de nos symbolistes... A cet égard son rôle est prépondérant dans l'échange d'influences qui n'a cessé de s'opérer entre les littératures européennes, et particulièrement entre les littératures anglaise et française, depuis cent ans. Avec Baudelaire, mais pour des raisons toutes différentes, il est de nos poètes celui qui a le plus impressionné la mentalité britannique, vers la fin du deuxième tiers du XIXe siècle, et si, comme j'en suis convaincu, nous devons beaucoup au Préraphaélisme, il convient de reconnaître que Gautier a contribué, dans une large mesure, à déterminer cette renaissance du génie celtique en pleine époque de réaction anglo-saxonne (49). Sans s'en douter, peut-être, sans y prétendre, à coup sûr, (et c'est par là, pourtant qu'il s'éloigne de Leconte de Lisle et de la plupart des Parnassiens), tandis que Baudelaire réintègre l'âme dans la poésie, ce tourment psychologique et cette inquiétude morale caractéristiques de notre plus pur génie, Théophile Gautier en ses meilleurs jours retrouve dans la société des «irréguliers» du XVIIe siècle en s'amusant, comme un dilettante, à l'imitation de leurs œuvres, la veine fantaisiste, le « caprice » qui anime souvent ce génie. Il a, comme les grotesques, le talent non tant de peindre que de décrire les spectacles de la vie avec exactitude et pittoresque, ou de copier des tableaux, tout simplement, en les transposant en vers. Mais des grotesques, il a aussi, il a surtout, cette imagination particulière, d'essence plastique, ce goût, à la fois réaliste et chimérique, qui les incite à *artialiser la nature* plutôt qu'*à naturaliser l'art*, selon le mot de Montaigne, à chanter le printemps, les fleurs, les femmes en des *thèmes féeriques* et à mêler tous les éléments, à marier toutes les grâces variées de l'animal, du végétal et du minéral comme une joaillerie pré-

(49) «Les décades centrales du XIXe siècle, dit M. Harold Williams (*Modern English Writers*) étaient presque exclusivement germaniques. La dernière vit un retour systématique vers la façon de voir celtique et française.» (Cité par M. Abel Chevalley : *Le roman anglais de notre temps*.)

cieuse (50). Rien chez Gautier de mélancolique ou seulement de rêveur, comme il est à peine besoin de le signaler. Ses évocations galantes et ses madrigaux n'ont point le caractère nostalgique des pastorales de Watteau ou des scènes sylvestres, baignant dans un mystère sensuel, de Monticelli que pourtant il rappelle en même temps, du reste, que Callot... Je crois qu'il ne connaît que l'émotion esthétique et que sa sensibilité est à peu près nulle. Mais il a de l'ingéniosité, du caprice, la curiosité du rare et du grimaçant, de l'irrévérence, le don verbal, le sens de la parodie ou du pastiche et la coquetterie du style, cette faculté brillante, enfin, de se jouer avec légèreté à la nature qu'on ne trouve à aucun degré chez les races latine (trop positive et raisonnable) et saxonne (trop méditative et philosophique) et qui fait l'enchantement d'une notable partie de Shakespeare et de la poésie celtique en général.

De tout cela, il y a fort à parier que Leconte de Lisle ne s'avisait pas quand il saluait Gautier comme son père d'élection. Il ne voyait pas combien, dans sa native indifférence des grands problèmes sociaux et philosophiques, ce poète, aussi peu doctrinaire et formaliste que possible, était éloigné de son idéal. Un seul des Parnassiens a compris, ce semble, la signification de son œuvre, exempte d'idéologie, insoucieuse de se conformer aux lois de la raison raisonnante, et chose singulière, ce poète qui a tiré de l'enseignement du plus authentique des matérialistes quelques-uns des éléments qui devaient renouveler

(50) Banville a bien senti cela qui, dans la pièce des *Odelettes* qu'il dédie à la mémoire de Gautier, écrit :

Et la nature, ô coloriste !
Te laisse prendre ses trésors,
Rubis, hyacinthe, améthyste,
Et les bleus saphirs et les ors ;

Et par ton génie animée
Tu fais, pour enchanter les yeux,
Avec ses matières charmées
Un mélange mystérieux.

encore une fois notre lyrisme, était comme je l'ai dit, le seul chrétien du cénacle : Théodore de Banville. Trop optimiste ou, plutôt, trop allègrement et suavement croyant pour pouvoir s'inspirer, comme il dit, de « la spiritualité raffinée et douloureuse » de Baudelaire, — qu'il admire sans réserve, d'ailleurs (51), et avec qui, jusqu'au bout, il resta lié d'une fidèle amitié,— ce chantre enthousiaste, dont la poésie, toute d'effusion, « représente les belles heures de la vie » (52), ne pouvait cependant pas suivre Leconte de Lisle et ses émules dans la voie aride où ils s'engageaient. Ce fut sur la trace de Théophile Gautier, par la fantaisie (53), qu'il opéra ce « retour vers l'état paradisiaque » dont parle l'auteur des *Fleurs du mal* et que ne suffit pas à réaliser pour lui la beauté antique. Certes ! il n'échappe pas à l'engoûment de l'époque pour le monde païen, les divinités de l'Olympe, les grands poètes épiques et tragiques grecs. Il a quasi le culte du « pays sacré des Eschyle et des Pindare », et va même dans son naïf désir de concilier sa foi catholique avec son amour de l'art athénien jusqu'à prétendre que « notre religion de pardon et d'amour s'accorde avec les religions helléniques » (54). Toutefois, rien n'est moins *orthodoxe* que son interprétation de l'Antiquité. Il l'aborde à la façon des poètes de la Pléiade avec l'Indépendance de la jeunesse, pour y trouver une source d'exaltation, de joie, l'ivresse de la vie, non un modèle de beauté purement plastique, et en en

(51) Il lui a consacré une pièce admirable des *Exilés* et qui le définit ou le caractérise à travers son œuvre comme aucun critique ne l'avait fait encore.

(52) Baudelaire : *Art romantique*.

(53) *Cf. Affinités secrètes, Le premier sourire du Printemps* dans *Emaux et Camées* et d'ailleurs à peu près tout ce charmant recueil. Tels vers de Gautier, *Fatuité*, par exemple, sont du pur Scudéry ; tel sonnet, *A deux beaux yeux*, du Voiture ou du Benserade ; tel autre qui débute ainsi : *A table l'autre jour, un réseau de guipure...* du Gombaud peut-être, ou du Chapelain ou du Hénault. Le meilleur de l'œuvre, tant en vers qu'en prose, de Gautier est inspiré du XVIIe siècle (*Mlle de Maupin, Le Capitaine Fracasse, Les Grotesques, Le tricorne enchanté* et nombre de sonnets et de petits poèmes ; l'un des recueils de ceux-ci s'intitule du reste *Fantaisies*. A noter, enfin, que Gautier a écrit des contes, des ballets-féeries, un miracle même, *Une larme du diable*, et qu'il adorait l'opéra, non pour la musique, — ce bruit discordant, comme il disait, — mais pour la danse et les décors.

(54) Préface du *Sang de la coupe*.

adaptant la mythologie à ses sentiments. Comme l'a dit M. Jean Richepin dans une conférence qu'il lui consacra jadis (55), « Théodore de Banville était une sorte de Grec du XVIII[e] siècle. Ses dieux grecs ne ressemblent pas au dieux farouches de Leconte de Lisle, qui sont des dieux barbares et préhistoriques, des dieux mycéniens. » Théophile Gautier s'amusait à des *chinoiseries* très Régence, ressuscitait les fées, imaginait, dans un poème intitulé *Rocaille*, une naïade du parc de Versailles, — que par ailleurs il chantait, — s'habillant en dame de la cour les jours de fête ; il évoquait dans *Pastel* les belles du vieux temps et célébrait le peintre des acteurs de la comédie italienne qui marivaudent dans des décors de jardins... Banville « en habit zinzolin », coiffé tour à tour du béret de Scaramouche ou de Mezzetin et du serre-tête de Pierrot ou de Gilles, mêle, sans crainte d'archaïsme, Urgèle et Morgane à la troupe rieuse des nymphes des fontaines, « la cuisse blanche et de rose fouettée », et fait les magiciennes préparer leurs filtres enchanteurs dans le vallon de Tempé. Il reçoit tout l'univers dans son âme pour le refléter dans les formes les plus diverses, dans les corps des divinités et des princesses comme dans la bête, l'arbre et la pierre. La beauté n'est pas pour lui dans l'équilibre parfait des lignes, dans un idéal absolu, mais relatif. Il l'évoque aussi bien à Athènes qu'à Paris et accueille dans son Panthéon Homère et Heine, Dante et Ronsard, Shakespeare et Molière, Phryné et... Deburau. Dès ses *Cariatides* où, à des souvenirs d'école, se confondent des réminiscences de Musset et d'Hugo, il compose, sous le titre bien caractéristique de *Caprices*, une série de vingt-quatre dizains (à la manière de Clément Marot) dans lesquels, à côté des bergères et des bergers grecs, des Amarillis et des Daphnis, Lycas et Myrtil se courtisent et bon Pierrot rêve à la lune... Tout Banville est en germe

(55) Conférence prononcée à la « Société des Conférences » le 11 mars 1910.

dans ces dizains au dernier desquels il met à la rime — j'allais risquer : comme une signature, mais je préfère écrire : comme un talisman, le nom de Gautier. Encore adolescent, il improvise, « sur le mode mineur », ce chant ailé, singulièrement enthousiaste et impertinent, naïf et gouailleur, qui détonnera bientôt au milieu du chœur solennel des Parnassiens et séduira les oreilles plus délicates des derniers venus du Cénacle, d'un Paul Verlaine et sans doute aussi d'un Stéphane Mallarmé... Epris de Heine, du Musset de *Namouna* et des Comédies (56), de l'Aristophane des *Oiseaux*, surtout littéralement halluciné par Shakespeare (57), non par le Shakespeare tragique, mais féerique, il ne comprend à peu près rien aux idées philosophico-scientifiques de son temps. Je crois qu'elles l'attristent si elles ne lui font peur, et elles l'incitent non seulement à railler Kant et Schopenhauer (*Les Lapins*), mais à s'attendrir sur le « doux Jocrisse » et sur l'âne à côté de qui il met le poète dans le cortège des comédiens... (58). Il est le contraire d'un réaliste. Mieux : il a le réalisme en horreur. Il ne croit qu'à cette « réalité de ciel » dont parle Shelley et son existence entière s'est passée dans l'illusion. Il transfigure ou, comme l'a dit Jules Lemaître, « il divinise tout ce qu'il regarde. Il se promène dans la vie comme dans un rêve magnifique, et la réalité, même contemporaine, ne lui apparaît qu'à travers des souvenirs de mythologie, des voiles éclatants et transparents qui la colorent et l'agrandissent » (59). Il écrit dans la

(56) Le côté naïf et fantaisiste de Musset l'enchante sa vie durant. Le théâtre admirable de ce poète, que la rhétorique a trop souvent gâté dans ses vers, a exercé, du reste, une influence salutaire, et je dirai libératrice, sur les esprits, au moment où la rigueur parnassienne les figeait.

(57) Le monde, disait-il, se compose de deux sortes de gens, premièrement ceux qui aiment Shakespeare et deuxièmement les mouchards. Cf. l'apostrophe lyrique au poète anglais dans la *Voie lactée* :

Tout rêve, toute chose émanent de Shakespeare.

(58) Cf. la pièce à *Adolphe Gaïffe* :

Cherchez les effets et les causes,
Nous disent les rêveurs moroses.
Des mots ! des mots ! cueillons les roses.

(59) *Les Contemporains*. Cf. les œuvres en prose de Banville dont les titres seuls

préface des *Stalactites* : « Un immense appétit de bonheur et d'espérance est au fond des âmes. Reconquérir la joie perdue, remonter d'un pas intrépide l'escalier *d'azur* qui mène aux cieux, telle est l'aspiration incessante de l'homme moderne » ; et dans la préface des *Odes funambulesques* en 1857, c'est-à-dire au moment où Leconte de Lisle prélude à son œuvre désenchantée : «On mourra de dégoût si l'on ne prend, de-ci de-là, un grand bain *d'azur.* » C'est moi qui souligne,comme j'ai déjà souligné plus haut. C'est que je veux attirer l'attention sur ce mot « azur » que l'on verra Mallarmé répéter à quatre reprises,à la fin d'un de ses plus admirables poèmes, l'un des plus caractéristiques à tout le moins de son état d'âme. Le bleu, pour Banville, comme plus tard pour Mallarmé, mais plus ingénument, sans la même tristesse ni le même découragement, c'est la couleur du Paradis auquel il aspire et où il espère atteindre d'un saut prodigieux ainsi que le clown symbolique de son *Tremplin*, pour fuir « les boursiers à lunettes d'or et les réalistes en feu ». Je crois que Mallarmé a sympathisé avec l'œuvre de Banville et qu'il en a aimé l'esprit et même la forme,s'il n'en a retenu aussi certaines images... Je viens de signaler que par quatre fois il s'écrie « l'azur » à la fin du poème qui porte précisément ce titre. Or dans le *Tremplin*, dont l'inspiration rappelle celle de cette pièce célèbre, le clown de Banville, avant de s'élancer jusqu'aux étoiles, réclame éperdument « des ailes, des ailes, des ailes ». Si l'on a pu écrire, d'autre part (M. Fernand Gregh dans un article du *Figaro*, à l'occasion du centenaire de Gautier),que le cygne de Mallarmé avait quelque parenté avec celui *d'Emaux et Camées* (*Un cygne s'est pris en nageant dans le bassin des Tuileries*), n'est-ce pas Banville qui dans, *les Torts du cygne*,a comparé l'oiseau «vêtu de lys et d'ivoire» au poète en butte aux sarcasmes des bourgeois ?

sont déjà significatifs : *Les contes féeriques, la lanterne magique, les Lettres chimériques.*

Que n'a-t-il adopté le noir !
Un fait des plus élémentaires
C'est que le noir est distingué.
C'est propre, c'est joli, c'est gai,
C'est l'uniforme des notaires (60).

Nul doute, en tout cas, que l'idée du poète prisonnier de la réalité matérielle, prisonnier du positivisme du siècle et cherchant à s'évader « d'un coup d'aile ivre » vers l'idéal ne soit commune à Banville et à Mallarmé. L'un et l'autre étouffent dans l'atmosphère raréfiée du Parnasse. Tous deux éprouvent une égale répugnance pour les intentions didactiques et pour la brutale précision de l'école. Sans cesse, les mots « intuition », « fantaisie » reparaissent sous la plume de Banville et presque toute l'esthétique du symbolisme est déjà formulée dans ce passage de son *Petit traité de poésie française* : « Ce n'est pas en décrivant les objets que le vers les fait voir ; ce n'est pas en exprimant les idées *in extenso* qu'il les communique à ses auditeurs, mais il suscite dans leur esprit ces images ou ces idées, et pour les susciter il lui suffit en effet d'un mot. » Il s'efforce d'assouplir ce qu'il y a de dur dans la ligne, de relâcher ce qu'il y a de retenu ou d'arrêté dans le contour de la poésie parnassienne, et il écrit, par exemple, dans son *Triomphe de Bacchos* (des *Stalactites*), d'une si chaude coloration, d'une sensualité comme alourdie d'orage, des vers de treize pieds :

Il rêve à Câma, l'amour aux cinq flèches fleuries
Qui, lorsque soupire au milieu des roses prairies
Le doux Vasanta, parmi les bosquets de santal
Envoie aux cinq sens les flèches du carquois fatal...

Il varie ses cadences, sinon ses rythmes, précipite son mouvement et l'achève, à la rime, sur un bond ou une cabriole. Car ce n'est pas la rime irréprochable qu'il recherche, c'est la rime éblouissance et folle, funambulesque, et il exagère sa richesse jusqu'au paradoxe, jusqu'à la parodie bouffonne et au calembour. Sa virtuosité l'in-

(60) *Les Exilés.*

cite à renchérir avec drôlerie sur la maîtrise des versificateurs du Cénacle, comme le clown sur l'adresse du jongleur (61). Souvent, comme l'a constaté Sainte-Beuve, (*Causeries du lundi*) pour sa fameuse pièce *A la Font-Georges*, il laisse dans « l'indécision et le vague » la fin de ses poèmes, de telle manière que la rêverie du lecteur puisse se prolonger ou qu'elle achève sa pensée en lui prêtant la couleur particulière des siennes. Là où nombre d'écrivains, en vers de son temps, entraînés par la rhétorique, nous eussent servi, selon les règles, une belle terminaison à effet, il reste en quelque sorte en suspens, sur une phrase en l'air, ou termine avec une simplicité qui déconcerte l'ésprit et l'oreille habitués aux développements harmonieusement équilibrés et aux affirmations définitives. Aussi bien, je suppose qu'une strophe comme celle-ci (c'est la dernière du petit poème des *Améthystes* intitulé : *En silence*) n'a pas été sans frapper Verlaine qui s'en est souvenu :

Laisse-moi regarder longtemps
En silence comme un avare
Tes grands cheveux, d'or éclatant,
Ta prunelle, ce joyau rare
Qu'une frange noire protège,
Et ton sein ! et ton sein de neige !

Loin des *symétries usagées*, son vers s'atteste « la chose envolée » (62) selon l'expression qu'emploiera plus tard

(61) Mallarmé conserve la rime banvillesque, non seulement dans ses *Vers de Circonstance*, mais dans plusieurs de ses poèmes, par préciosité, plaisir délicat d'amateur de bibelots fins, d'imitateur du « Chinois au cœur limpide » :

Ta paille azur de lavandes
Ne crois pas avec ce cil
Osé que tu me la vendes
Comme à l'hypocrite s'il
En tapisse la muraille...
(*La marchande d'herbes aromatiques.*)

(62) Il s'amuse à des jeux pittoresques,—assez analogues à ceux où se complut dernièrement le « fantaisiste » Tristan Derême, — et c'est ainsi qu'il compose une pièce tout entière (l'*Elégie des Stalactites*) en vers de dix et de sept pieds, à rimes plates, mais accouplées, une masculine et une féminine se répondant :

« Tombez dans mon cœur, souvenirs confus,
Du haut des branches touffues ! »

Verlaine, précisément, qu'il a guidé « dans le grand parc ou tout s'idéalise », a-t-il dit, vers les décamérons de Watteau, lui fournissant peut-être même le titre d'un de ses premiers recueils: *Les fêtes galantes* (63). Watteau! «le plus grand poète du XVIIIe siècle », selon les Goncourt (64), le plus Français, sans doute, de nos fantaisistes, tel est l'ancêtre authentique de Banville. C'est grâce à Banville, en effet, plus encore qu'à Gautier que, semblable à la belle enchantée du conte sous les baisers du Prince Charmant, l'âme musicienne de Watteau rouvre sa fleur, endormie pendant près de cent cinquante ans, et en parfume subtilement notre poésie. Baudelaire, en révélant à celle-ci les infinis horizons de l'esprit, l'avait laissée fermée non seulement à la joie, mais à la grâce, — «plus belle encore que la beauté»,— à la rêverie chimérique, à cette douce mélancolie, aussi, qui pour M. André Gide, comme le rappelait M. Charles Du Bos dans son étude sur Mérimée, « est de la ferveur retombée ». Baudelaire interroge les profondeurs de la vie. « Il entre dans la substance intellectuelle et morale de son temps », a fort bien dit M. Léon Daudet.

(63) Cf. le dizain intitulé *La fête galante* dans *les Cariatides*. Qu'on rapproche aussi de l'exquis recueil de Verlaine ce petit sonnet *Promenade galante* des *Rimes dorées* et daté d'octobre 1868 :

Dans le parc au noble dessin
Où s'égarent les Cidalises
Parmi les fontaines surprises
Dans le marbre du clair bassin,

Iris, que suit un jeune essaim,
Philis, Eglé, nymphes éprises
Avec leurs plumes indécises
En manteau court, montrant leur sein,

Lycaste, Myrtil et Sylvandre
Vont parmi la verdure tendre,
Vers les grands feuillages dormants.

Ils errent dans le matin blême,
Tous vêtus de satin, charmants,
Et tristes comme l'amour même.

Il sied de rappeler, enfin, que la pièce *Les uns et les autres* de *Jadis et Naguère* est dédiée à Banville et qu'elle est un badinage dans le goût des comédies en vers de ce poète.

(64) A noter que ce n'est qu'une quinzaine d'années après les *Cariatides* que les Goncourt écrivent sur le XVIIIe siècle et les peintres de cette époque.

Vibrant jusqu'à la souffrance aux cruels tourments de l'homme moderne, il le montre en proie au vertige devant le gouffre de Pascal, crispé au bord de l'enfer de Dante, deux génies auxquels on l'a, du reste, comparé. Il est intense, mais ses sources sont amères et peut-être empoisonnées. Il n'y a jamais de sourire sous sa tristesse. Tout est consommé. Après s'être remémoré le vers terrible :

> Le printemps adorable a perdu son odeur

qu'on se chuchote aussitôt cette petite pièce des *Stalactites* qui est dans toutes les anthologies :

> Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.
> Les amours des bassins, les Naïades en groupe
> Voient reluire au soleil en cristaux découpés
> Les flots silencieux qui coulaient de leur coupe.
> Les lauriers sont coupés et le cerf aux abois
> Tressaille au son du cor ; nous n'irons plus au bois,
> Où des enfants joueurs riait la folle troupe.
> Parmi les lys d'argent aux pleurs du ciel trempés,
> Voici l'herbe qu'on fauche et les lauriers qu'on coupe.
> Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

On sentira la différence qui existe entre l'irrémédiable désespérance et le confus chagrin que laisse au cœur la mort des choses heureuses, l'effeuillement des plaisirs qui se fanent, mais qu'on sait qui refleuriront ou dont on conservera, du moins, le souvenir avec reconnaissance et attendrissement. Des images de gaîté passent à travers l'évocation automnale de Banville. Il y a des échos joyeux dans son chant plaintif. Ainsi, un mirage séduit encore « les Amaryllis mourantes de Watteau » (65) et les voilà prêtes, malgré leur air désabusé, à s'embarquer pour l'île d'or... Aussi bien, la note mélancolique est-elle assez rare chez Banville. C'est un enfant qui n'a pas encore péché, et sa félicité est celle de l'innocence. Il y a de la gaminerie jusque dans sa blague. En même temps que son art, — dédaigneux de « la stérile imitation de la vie »,— s'amuse

(65) « Les baisers de Pierre » dans les *Cariatides*.

au scintillement des jets d'eau et au chatoiement du satin et du velours des belles robes sous les feux du soleil filtrant à travers les feuillages, il s'ébahit de voir la lune s'arrondir à la pointe des arbres et se laisse éblouir par le voile bleu qu'elle accroche à la blancheur des statues. Sans ce pierrot suave, aux bras chargés de *Roses de Noël* et qui chante ingénument sa mère, la bonhomie patriarcale, assez conventionnelle, de Victor Hugo, donnerait seul le ton de notre sérénité au XIXe siècle. Notons-le, en effet, avec Banville reparaît dans notre poésie lyrique le sentiment tout pur (66), sans déclamation, sans prétention philosophique non plus, dans sa fraîcheur et sa simplicité, tel que l'exprime Villon, quelques poètes aussi du XVIe siècle, notamment du Bellay et par exception La Fontaine au XVIIe siècle. Verlaine, à cet égard, doit sans doute encore beaucoup à l'auteur des *Cariatides*, des *Stalactites*, *du Sang de la Coupe* et des *Exilés*, presque autant qu'à cette Marceline Desbordes-Valmore (67) dont « la fureur d'aimer » s'exhala en chants sublimes, mais qui fut à peine entendue dans le tumulte romantique.

Banville n'est pas un grand poète ni un poète d'une exceptionnelle originalité, mais c'est un poète spontané, *genuine* comme disent les Anglais, d'une spontanéité jaillissante, et son influence,— j'y insiste,— jointe à celle de Théophile Gautier, a été considérable sur la génération qui l'a suivi. Cette influence complète très opportunément celle de Baudelaire ou la contre-balance, si elle ne la rectifie, en aidant notre génie à prendre conscience de ses qualités les plus lumineuses, mais dont il n'y a pas trace chez le sombre auteur des *Fleurs du Mal*. Parce qu'il ne fait qu'effleurer « la surface brillante de l'univers comme un dieu innocent et ignorant de ce qui est au-dessous » (Jules Lemaître), on a dit Banville dénué de toute

(66) Cf. *A la Font-Georges* (*Les Stalactites*), *Oubli* et presque toutes les pièces des *Roses de Noël*, etc.

(67) Il l'adorait et lui a consacré un des médaillons les plus émus de ses *Poètes Maudits*.

pensée, mais l'illusion n'est-elle pas une forme de la pensée sublimisée, angélisée, une pensée portée par les ailes de l'imagination à une hauteur où tout s'harmonise ? La sensibilité de Banville peut paraître médiocre, cependant. Il est loin d'avoir les nerfs de Baudelaire et de disposer d'un clavier d'impressions aussi étendu. Son imagerie optimiste, héroïque ou d'une joliesse exquise et un peu mièvre, spirituelle, avec une pointe de malice et d'ironie, n'en propose pas moins de nouveaux thèmes lyriques aux poètes découragés par le prosaïsme des Parnassiens. Costumée de rêve, elle vient, après un détour par la Grèce de Théocrite, des vieilles forêts celtiques hantées par les fées, mais taillées en parcs pour les plaisirs d'une société choisie et des personnages indécis et flottants de la comédie italienne. Presque tout le théâtre en vers de Banville qui déroule d'idéales aventures, *Le beau Léandre*, *Les fourberies de Nérine*, *la Pomme*, *le Baiser*, *Florise*, etc., presque tous ses poèmes sont comme une projection fantasque et bigarrée, parfois un peu bizarre, de l'âme pensive de Watteau. De là, la séduction certaine qu'il a exercée sur les poètes les plus éloignés de lui, — et les plus différents, — par la culture et par le tempérament : Verlaine, Mallarmé, Laforgue (68), Samain, M. Henri de Régnier même (sans

(68) Outre qu'il débute en prose, comme le rappelait récemment ici même M. Gustave Kahn, par une étude sur Watteau, Laforgue emprunte sans doute à Banville son personnage de Pierrot, notamment dans *l'Imitation de Notre-Dame La Lune* et semble bien s'être souvenu de sa blague, avoir retenu jusqu'à ses calembours. Comme l'écrit M. Ernest Raynaud (*La mêlée symboliste*), le Pierrot de Banville « n'est plus le bon Pierrot d'autrefois qui riait aux aïeux dans les dessus de portes, et qui se dédommage de ses infortunes de cœur en dégustant une bonne bouteille ou un pâté friand. C'est déjà le Pierrot mélancolique (je dirais plutôt sentimental) qui va devenir le Pierrot en détresse de Verlaine». L'exemple très français de Banville sauve Laforgue du danger que lui faisait courir son goût de l'idéologie germanique. A noter, en outre, qu'il y a chez le poète catholique des *Roses de Noël* une sorte de panthéiste ingénu, non au sens spirituel, mais matériel. J'entends que si Banville voit Dieu distinct du monde dont il est l'âme, il ne laisse pas de voir le monde comme le corps de la divinité. Elle prend à ses yeux toutes les formes sensibles et insensibles de la Beauté qui est pour lui comme pour Amiel un *emparadisement* de la matière. Je l'ai montré, semblable à Euphorion, le fils merveilleux d'Hélène et de Faust, associant le Paganisme et le Christianisme et buvant « aux dieux réconciliés ». Rappelons-nous ces vers du *Laurier de la Turbie*, dans les *Exilés* :

J'ai vécu seul penché sur le monde physique,
Toujours étudiant le grand art, la musique,

parler d'Edmond Rostand)... C'est lui qui les initie au charme du monde chimérique de Watteau et qui les rapproche par leur égal amour de l'art de ce peintre-poète à la fois chaste et voluptueux, vague et confidentiel, chatoyant et flou, suprêmement aristocratique. Banville, il est vrai, est moins allusif que Watteau. Il se montre en général plus direct, encore qu'il sache user du symbole (du symbole familier, sans doute, parfois même un peu vulgaire (69), et qu'il soit capable d'écrire cette admirable *Symphonie de la neige*, par exemple, où des ressouvenirs religieux se mêlent, dans une suggestive confusion, à des réminiscences grecques et à des évocations Renaissance :

Leurs six ailes au vent, pareilles à des voiles,
Les anges sont épars dans les chemins du ciel ;
Les nuages rêveurs font la cour aux étoiles,
Et tout l'éther frémit d'un amour sensuel.
. . . .
Voici les bois sacrés à la mélancolie
Où, mêlant à la brise un murmure confus,
L'oranger, le laurier, le myrte d'Idalie
Accueille mille oiseaux dans ses dômes touffus.
. . . .
Les pages, les muguets langoureux et bravaches
Et les belles de cour aux cheveux crespelés,
Font briller dans la nuit, sous d'insolants panaches,
Les fronts de leurs chevaux d'une flamme étoilés.

La nappe encore vierge est mise pour l'orgie,
Et les flacons d'argent brillent sur le dressoir,
Tandis qu'à la fenêtre, avec sa main rougie,
Elvire désolée agite son mouchoir.

Mais Banville n'est pas un poète de clair-obscur. C'est

Dans le cri de la pourpre et dans le chant des fleurs
Où dort la symphonie immense des couleurs,
Dans les flots que la mer jette de ses amphores,
Dans le balancement des étoiles sonores,
Dans l'orgue des grands bois éperdus sous le vent !
J'ai mis tout mon orgueil à devenir savant,
Pâle et muet, j'entends le murmure des roses...

Ce sont évidemment de ceux qui devaient plaire le plus au Jules Laforgue métaphysicien du « tout est dans tout ».

(69) Aussi bien, dans les vers qu'il lui adressait, lors de la publication des *Odes funambulesques*, Auguste Vacquerie a-t-il pu lui dire que Téniers disputait à Watteau l'illustration de son livre.

un poète de clarté, comme La Fontaine, à la race de qui j'ai déjà dit qu'il appartient. Il est dépourvu du sens du mystère. S'il se rencontre, parfois, de secrètes intentions ou des sous-entendus dans ses images, les impressions et les sentiments qu'elles traduisent n'ont pas d'arrière-plans. Il n'insinue guère et suggère rarement. Quoique son langage ne soit pas aussi *raisonnable* que celui des Parnassiens, aussi rigoureusement logique, et quoiqu'il ne nomme pas l'objet avec la même précision qu'eux — parce qu'il établit avec ingénuité des rapports imprévus entre les choses,— il ne nous laisse pas toujours le plaisir de deviner que la réalité a subi des transformations à travers sa conscience. Il se borne à la transposer d'une manière gracieuse ou superbe et souvent héroïque.

De sentiments généreux, mais un peu puérils, autrement dit de nature enthousiaste et vibrante aux impressions, mais chimérique sans prolongements lointains, sans retentissements multiples dans les profondeurs de l'être, Banville, qui n'eut que le génie d'évoquer par des images appropriées un univers à côté, non au delà de notre univers, ne pouvait, non plus, projeter les rayons voilés de la poésie dans l'abîme de l'inconscient et révéler les imperceptibles mouvements de la vie ténébreuse qui y règne. Jamais il ne donne l'impression d'explorer et de découvrir dans le domaine indéfini de la sensibilité, à défaut de nous initier à d'inédites manières de comprendre et de voir. Il ne nous remue pas jusqu'aux moelles et ses accents charmants ne font qu'effleurer l'âme et les nerfs. Celle-ci revient trop vite sur la terre après qu'il l'a enlevée, et ceux-là ont tôt fait de retomber à leur calme après qu'il les a ébranlés. Ses poèmes se laissent oublier. Ils ne sont pas incantatoires et obsédants comme ceux de Baudelaire et de Verlaine, les poètes qui représentent le mieux en France les deux sortes de lyrisme auxquels je viens de faire allusion : le lyrisme de l'esprit et le lyrisme du cœur. Ces réserves— je pense qu'il est aisé de le recon-

naître, — n'infirment pas ce que j'ai dit plus haut des mérites de Banville et du caractère de sa très réelle influence. Elles expliquent seulement pourquoi la scission que devait opérer Mallarmé au sein du Parnasse ne s'effectua pas en son nom, mais en celui de Baudelaire, et pourquoi le Symbolisme, qui devait naître bientôt de cette scission, ne se réclama, en outre, que de Paul Verlaine.

JOHN CHARPENTIER.

POÈMES

—

TOMBEAU

Tu chercheras en vain sur le marbre poli
Le relief d'un nom qui déjà s'abolit.
Au seul souci de ma victorieuse mémoire
L'unanime douleur jadis sculpta la gloire
A même ce dur bloc. Mais le temps a vaincu
Et l'oubli triomphant crache une bave amère
Sur la tombe déchue où pleure une chimère.
Mais qu'importe ce rêve, ô Passant, j'ai vécu.

*

Des hommes s'en vont là-bas, sur la mer...
Entends-tu leur voix dans le matin clair
Chanter l'espérance et les aventures ?
Un souffle léger gonfle la voilure.

Ah ! laissons leur voix mourir sur la mer
Mon cœur est si las qu'il ne peut les suivre.
Qu'il jette donc l'ancre au rivage amer
Des voluptés où l'oubli le délivre

Du doute, puisqu'il est assez lâche pour vivre.

*

O solitude misérable de nos peines !
Comme impuissants à vivre, impuissants à mourir.
D'autres pleurent aussi là-bas des larmes vaines.
Immobile et parfait Dieu regarde souffrir.

*

Lorsque je comprendrai, j'aurai perdu la foi.
Je ne veux pas douter. Couche-toi et tais-toi.
Car ton problème est toute la métaphysique.
Et je chercherai Dieu dans la chair pathétique.

*

De savoir que demain brutal peut nous ôter
L'instant que nous vivons dans l'ardeur des caresses,
Nous plonge dans l'oubli des totales ivresses.
Sans la mort que seraient l'amour et la beauté ?

—

POÉTIQUE

Jeter dans le creuset des formes les images,
Les rythmes et les sons. Avec cet alliage
Où l'univers se fond en un précieux métal,
Ne forger qu'un seul vers, essentiel et total.

*

Strophes sans lendemain, poèmes sans destin.
Qu'importe le néant de vos rêves hautains,
Vous qui faites pour nous les heures si légères
Au souffle seul d'une espérance mensongère.

—

NAISSANCE DU POÈME

Des confins mystérieux du rêve encore obscur
Où le vers incréé lentement s'élabore
Dans les creusets du nombre et de la métaphore,
La strophe hésite au bord de l'abîme futur,

Palpite cependant d'un désir qui s'ignore
D'éployer sa grande aile et de battre l'azur
Hors de l'ombre stagnante où flotte un doute impur.
Enfin dans la splendide ivresse de l'aurore,

Comme un voilier surgit à l'horizon marin,
Balancé noblement au rythme alexandrin
Des vagues dont l'écho meurt au rivage en rime,

Et vogue glorieux et seul, fuyant le port,
Le poème, vainqueur de la nuit qui l'opprime,
Sort du vierge feuillet toutes voiles dehors.

*

Automne, premier feu, la campagne est mouillée.
Dans le cadre de la fenêtre, l'horizon
Familier, noble, inscrit sa ligne dépouillée
Sous le ciel bas et gris de l'arrière-saison.
N'allumons pas la lampe, et, dans cette attitude,
Attendons que la nuit ait noyé le salon,
Pour savourer avec le goût du tabac blond
L'orgueilleuse illusion de notre solitude.

—

SIESTE

L'après-midi d'été s'étire comme un fauve.
Nous nous sommes aimés dans la chaleur du jour,
Les cigales ont fait le silence plus lourd
Et plus discrète l'ombre fraîche dans l'alcôve.

Mes baisers ont meurtri tes yeux d'un cerne mauve ;
L'écho de nos voluptés comme un rythme sourd
Berce ton rêve ingrat sans doute à mon amour.
Mais mon désir, jaloux de ton sommeil, se love

Tout à coup, impatient d'étreindre avec ton corps
Soumis et désarmé maintenant que tu dors,
Le secret de ta chair que ton esprit délivre...

De la plaine le soir monte en brumes d'encens.
Et, dans la lassitude heureuse de nos sens,
Nous nous abandonnons à la douceur de vivre,

—

LE BAISER DE JUDAS

Sous mon étreinte quand je sens fluer la vie
Dans ta chair jeune et chaude, ah ! je comprends l'envie
Qui peut soudain changer en meurtrier l'amant,
Et je mords d'un baiser ta bouche lâchement.

*

Je ne sais rien, sinon qu'un jour tu es venue
Dans mon chemin ; et je t'ai prise simplement
Parce que tu es jeune et belle ingénuement.
J'ai lié mon destin à ta grâce menue.
Garde bien ton secret, demeure l'inconnue
Et que jamais un mot n'explique absolument
Ton sourire ambigu ni ton geste qui ment,
Car j'aime le mystère blanc de ta chair nue.

—

ABSENCE

Je reste, maintenant que tu t'en es allée,
Seul, appauvri, l'âme gourde et les membres las ;
Je ne sais même plus me plaindre, et me voilà
Sans voix devant la feuille où ma peine exhalée,

Au rythme souverain des syllabes ailées,
Eût discipliné mes sanglots furieux. Hélas !
Tu as tout emporté, même mon chant, et la
douceur de recréer ton image exilée

Dans le magique essaim des strophes dont l'essor
Prolongerait encor mon rêve ; mais l'effort
Stérile et douloureux de la longue insomnie

Voit l'aube, où mon espoir s'enfuit déconcerté,
Déchirer, sans pitié pour ma lente agonie,
Le fantôme qui ment à mon cœur déserté.

*

C'est trop triste, vois-tu, ces fleurs que tu m'apportes
Chrysantèmes dorés d'automne agonisant ;
Tu répands sur mon lit ton douloureux présent
Comme si tu venais déjà voir une morte.

—

LE RENDEZ-VOUS

Je suis venu au rendez-vous malgré l'averse.
L'attente est immobile et l'horloge perverse
Précipite le temps que mon désir voudrait
Suspendre. Elle ne viendra pas et je ferai
Ce soir, un peu moins jeune et seul, la route inverse.

—

APAISEMENT

Heures d'automne, heures mouillées,
Lentement et comme effeuillées
Une à une sur nos chagrins,
Ainsi qu'un âge mur, indulgent et serein.
Vous faites ma douleur plus sage et dépouillée.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

LA MONTAGNE MERVEILLEUSE

LE MONSTRE AMOUREUX

(RÉCIT DE L'AMÉRIQUE DU SUD)

—

I

Enveloppée dans la réverbération des collines proches, blanches de soleil, la vieille maison, enfoncée au milieu de la combe, semblait assoupie sous son large toit noirâtre, dans le calme éblouissant de ce jour du commencement de l'automne.

A la fraîcheur de la galerie ouverte, une jeune femme, assise sur un tabouret, cousait un linge blanc qui dans l'ombre se voyait bleu, tout en inclinant sa figure pure et rose comme un fruit mûr. Elle était vêtue d'une jupe large à fleurs, qui n'arrivait pas à dissimuler la grosseur de son ventre fécondé, et, dans sa main en mouvement, fulgurait une bague de cuivre. Devant la pièce où la galerie se terminait, une petite vieille camarde et joufflue, aux cheveux rares encore noirs, accroupie sur le sol, charpissait sur un carré de toile de grands flocons de laine brune. A côté d'elle, contre le mur badigeonné de chaux orangée, s'appuyait un métier primitif, avec un poncho noir et mauve, à moitié tissé.

Dans la cour étroite, à l'ombre légère de la treille, lourde de grappes azurées, quelques poules picoraient, un chien fauve dormait, en boule.

De temps en temps, la jeune femme levait la tête, laissant voir ses yeux clairs, couleur d'eau vive, faisant trembler sur son dos sa grosse tresse d'un doré chaud de

maïs sec. Elle regardait les collines embrasées de clarté, si proches qu'elles venaient mourir dans la petite cour ; le chemin qui courait à mi-pente, comme un ruban d'or ; les ravins où tremblaient quelques peupliers dans la lumière implacable.

« Le soleil !... Ah ! quelle tristesse ! quelle tristesse si grande !... »

De la cuisine, qui fermait la cour d'un côté, s'échappait en se déroulant un écheveau de fumée violette, et arrivait le bruit spécial que l'on fait lorsqu'on grille du blé, ce choc régulier de la cuillère de bois contre la large bassine d'argile. La sœur aînée préparait la farine quotidienne qui, dans les foyers de la région, remplaçait le pain.

La jeune femme arrêta l'aiguille. Dans le chemin, résonnaient des bruits de roues et de sabots de chevaux. Un grand coche de poste, tiré par trois chevaux aux longs crins tendus et suivi d'un postillon au poncho en tourbillon, passait rapidement, se dirigeant vers la ville. Par la portière sans vitre, on voyait un caballero à barbe rousse et une jeune dame coiffée d'une capote sombre à brides bleues.

« Des inconnus. Des inconnus qui viendraient de loin, d'autres pays... »

La jeune femme soupira, comme se soulageant. Puis, voyant que le coche disparaissait au tournant du chemin, elle continua de coudre, inclinée, pensive.

« ... Les autres pays, les grandes villes, le monde. Quelles choses merveilleuses il y aurait là-bas ?... »

Elle connaissait la ville voisine,de laquelle, par les soirs de vent, elle parvenait à entendre les cloches. Mais elle pensait que les cités lointaines devaient être différentes, quelque chose comme ces villes des contes que lui narrait sa petite mère, où il y avait des palais d'or, des princesses enchantées, des chevaux avec des ailes... En réalité, elle

ne croyait pas tout cela, mais elle le *sentait* si profondément... Lorsqu'elle était petite, elle pensait que la ville qu'elle contemplait des sommets devait être également ainsi. La première fois qu'on l'y avait amenée pour entendre la messe, elle était restée déconcertée. Les maisons étaient peintes de couleurs voyantes, mais elles étaient comme toutes les maisons. Les gens portaient de jolis costumes, mais ils étaient comme tout le monde. Une fois, seulement, que sa sœur Pascuala l'avait amenée dans les magasins pour faire des emplettes, elle avait cru rencontrer quelque chose de ce qu'elle pressentait. Oh ! ces magasins pleins d'une odeur étrange, où il y avait tant d'objets précieux : des mouchoirs de soie, des porcelaines peintes, des poupées habillées, des bonbons de couleur, des petits miroirs... Une autre fois qu'elles s'étaient attardées et avaient dû traverser la rue principale dans l'ombre, elle avait vu une chose qui l'avait laissée éblouie. Dans les maisons obscures brillaient les fenêtres allumées, garnies de stores de toile, qui laissaient voir des scènes pastorales, encadrées dans des guirlandes de fleurs et de fruits fantastiques.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? avait-elle demandé, anxieuse.

— Que veux-tu qu'il y ait ? Les chambres des riches...

— Et qui y a-t-il ?

— Les riches, donc !...

Ce devait être ainsi puisque sa sœur le lui disait. Mais elle *sentait* que là, il devait y avoir des gens étranges, des choses jamais vues...

Pascuala, qui continuait de griller le blé, cria de la cuisine :

— Où avez-vous laissé la serviette pour la farine, petite mère ?

— Elle est ici dans la chambre, répondit la vieille sans abandonner son travail.

— Passe-la moi, Auristela, je t'en prie.

La jeune femme fit le geste de se lever. Mais la petite vieille l'arrêta d'une moue de ses lèvres rentrées.

— Non, j'irai, murmura-t-elle ; les jeunes femmes dans ton état...

Tremblant de tout son petit corps décrépit, comme si elle avait froid sous ses jupes de flanelle et son châle de mérinos, elle rentra chercher la serviette, la porta comme elle put à la cuisine, et revint s'asseoir dans son coin, parmi les flocons de laine.

Auristela, qui travaillait penchée sur sa couture, leva les yeux et regarda de nouveau vers le chemin. Une longue file de charrettes, chargées de sacs pleins, avançait lentement. Le grincement agaçant des roues et les voix des charretiers, qui tourmentaient les bœufs, déchiraient le silence. A côté de la première, un vieux allait à cheval, couvert d'un long poncho et d'un feutre aux larges bords, qui laissait voir à peine sa barbe grise.

— Encore des charrettes du patron, murmura Auristela, reconnaissant dans le cavalier le surveillant de l'hacienda.

— Le patron, don José Manuel Herrera, réunit tant de blé ! s'exclama l'aïeule, contente de pouvoir parler. Il en récolte beaucoup et, encore, il en achète ; il doit l'envoyer vite au port : les pluies vont commencer.

— Vingt. Il y a vingt charrettes.

L'aïeule sourit d'une oreille à l'autre : ses joues ridées se détendirent, ses petits yeux à demi éteints brillèrent.

— Il est si riche le patron ! murmura-t-elle. Son hacienda est la meilleure du pays, sa maison la plus jolie de la ville. Et il commença de travailler avec presque rien ! On dit que sa famille était très riche, mais qu'elle avait perdu sa fortune à cause d'un faux testament : c'est toute une histoire... Quand nous sommes entrés à son service, le patron n'avait que ce terrain-ci et la propriété près de la ville. A cette époque, il venait passer les

vacances ici. C'est pour ça que la maison est si bien arrangée : la galerie peinte, les pièces avec un plancher et tapissées. Avant, c'était encore mieux. La treille touffue ne laissait pas passer une goutte de soleil ; le verger, bien soigné, était plein de fleurs ; l'allée de peupliers bien ratissée, si propre...

— Je m'en souviens, je m'en souviens un peu, murmura Auristela comme si elle rêvait.

— Quand il se maria, il vint passer les vacances ici, avec la senora... Oh ! qu'elle était jolie la senora, blanche comme le lait, et si bonne !... Il vint aussi beaucoup de demoiselles et de caballeros : les sœurs du patron, un frère de la senora, don Alejo à la barbe blonde, et deux des petits enfants naturels de don José Manuel : don Pedrito et dona Trinidad. Et tous les jours, des richards de la ville venaient les voir...

La vieille, enrouée, toussa. Mais c'était si agréable de se souvenir !

— La fête n'arrêtait pas. Les demoiselles chantaient sur la guitare, le patron les accompagnait. Ils goûtaient sous la treille, et après dîner ils dansaient au clair de lune. Le matin, ils allaient au verger ou montaient à la vigne, et le soir ils sortaient à cheval. La senorita Trinidad montait un cheval gris pommelé, avec une jupe si longue qu'elle balayait le chemin. Et don Alejo ne la quittait pas une minute...

— Je me souviens...

Pascuala s'était assise à la porte de la cuisine. Inclinant sa figure aux traits rudes, aux cheveux lustrés, elle observait la bassine pleine de blé grillé, de laquelle elle retirait de temps en temps quelque petite pierre dissimulée parmi les grains. Elle avait ôté son corsage, et sa chemise laissait voir ses bras cuivrés et la naissance des seins flasques.

— Finirez-vous bientôt le poncho, petite mère ? cria-t-elle sans lever la tête.

— Un jour je le finirai, répondit la vieille, lançant un regard du coin de l'œil au métier appuyé contre le mur.

— C'est que Marcelo doit partir pour le port, et il dit qu'il ne s'en ira que lorsqu'il aura le poncho neuf. N'est-ce pas, Auristela ?

— Mais oui, ma sœur, répondit la jeune femme d'une voix tremblante.

« Sœur. » Elle appelait ainsi Pascuala, mais elle savait bien qu'elle était sa mère. Elle savait aussi que la vieille qu'elle appelait petite mère était son aïeule, et Marcelo, son oncle. Il le lui avait dit lui-même, un jour qu'ils étaient seuls dans le verger : « Pascuala est ta mère, je ne suis pas ton frère... » et il lui avait déclaré, d'une voix changée, qu'il l'aimait, qu'il l'aimait beaucoup... Mais elle, effrayée, avait fui, et depuis ce jour elle avait cessé de plaisanter avec lui... Après, elle s'était mariée et elle avait su toute la vérité. Dans les publications il y avait : « ... Fille naturelle de Pascuala Espinosa, de père inconnu. » Cette étrange révélation l'avait laissée déconcertée, perdue.

« Oh, elle ne comprenait rien, elle ne comprendrait jamais rien !... »

Pascuala, de nouveau dans la cuisine, chantonnait d'une voix plaintive :

— Quand je suis bien triste et seule,
Je vais au bord de la mer...

Près de la porte, agenouillée par terre, elle moulait le blé grillé sur la large pierre spéciale, indispensable dans tout foyer paysan, en faisant glisser avec vigueur sur les grains un caillou raboteux.

— Quand je suis bien triste et seule,
Je vais au bord de la mer
Demander aux vagues folles
Si elles ont vu mon aimé.

Le bruit régulier des pierres paraissait marquer le rythme dolent.

> — Quand je suis bien triste et seule,
> Je vais au bord de la mer.

Auristela pleurait sur son ouvrage, silencieusement.

Dans le chemin, passa comme un bolide un jeune homme à cheval, enveloppé, dans le halo de son poncho blanc et la fulguration de ses éperons d'argent.

— Don Pedro, susurra Auristela, comme parlant pour elle-même.

Mais l'aïeule, qui voyait mal, conservait l'oreille fine.

— Il s'amuse, le petit patron, marmotta-t-elle. Il lui reste peu de temps, il faut qu'il retourne bientôt au collège.

La jeune femme ne dit rien, mais la vieille poursuivit :

— Sa mère était une demoiselle ; le patron allait se marier avec elle. Mais la mauvaise chance... Elle attrapa la fièvre, et en peu de temps elle se consuma. La senorita Trinidad, sa fille, eut aussi mauvaise chance. Elle mourut bien jeune.

— Je me souviens.

— ... Elle n'était pas très jolie : brune, maigrelette. Mais elle avait de beaux yeux, et elle était si gentille, si humble. Quand elle se mettait sa robe de soie blanche, on aurait dit un ange du bon Dieu.

— Je me souviens. Je la vois ainsi... quand je dors.

Pascuala, qui moulait silencieuse, allongea le cou vers la cour ; voyant que la petite vieille ne finissait pas de charpir la laine, elle se mit à rire.

— Olegario veut aussi qu'on lui fasse un poncho neuf, cria-t-elle. N'est-ce pas, Auristela, que ton mari...

La jeune femme fit trembler ses longs cils. « Olegario, son époux ! Comment s'était-elle mariée avec lui ? » Lorsqu'il avait commencé de la courtiser (avant, elle le

connaissait à peine, seulement de le voir passer) elle avait senti cette inquiétude rare, mystérieuse qui la prenait en regardant la ville des collines, en se souvenant des choses de son enfance, en écoutant les contes de la grand'mère. Il était le fils des pauvres métayers du Corral, mais il s'était élevé à la ville, chez un parent tonnelier qui lui avait appris son métier. Il était passé maître. Puis, il avait les yeux très bleus, il portait une ceinture de soie grenate et il parlait de choses qu'elle ne connaissait pas : la gazette, les élections...

Ce qu'elle sentait et n'avait jamais vu, le verrait-elle enfin ? Et illusionnée, elle s'était amourachée du jeune homme, et quoique Marcelo protestât, en criant ou suppliant, elle l'avait épousé. Au début, durant les premières journées d'amour, elle avait cru rencontrer le fiancé qu'elle s'était imaginé, mais ensuite elle avait dû se convaincre du contraire. Cet homme était comme Marcelo, comme tous : flémard, calculateur, et lorsqu'il se saoulait, grossier et méchant. Et de nouveau elle s'était sentie seule, lointaine, comme toujours.

Elle prit le linge qu'elle cousait à deux mains, et le dépliant, elle le haussa à la hauteur de ses yeux. C'était une petite chemise d'enfant. Elle sourit. Une vague de tendresse lui gonfla la poitrine, et fit s'agiter le petit être qu'elle nourrissait dans ses entrailles.

« Son petit. » Son petit, oui, serait joli et délicat. Il serait le « frère cadet » des contes de sa grand'mère ; celui qui tue le serpent aux sept têtes, celui qui conquiert l'oiseau vert, celui qui se marie avec la fille du roi...

Elle souriait comme une gamine.

— Est-ce qu'Olegario viendra demain, Auristela ? murmura la vieille tout à coup.

— Mais non, petite mère ; la dernière fois qu'il est venu, il a dit que le patron allait avoir besoin, bientôt, des tonneaux parce que les vendanges approchaient, et qu'il devrait travailler même les dimanches.

— C'est vrai. Alors il faudra porter son linge propre aux gens du Corral pour qu'ils le lui passent.

La jeune femme regarda vers la cuisine.

— Ma sœur, m'accompagnerez-vous au Corral ?

— Comment veux-tu, ma petite ? répliqua Pascuala d'une voix aiguë. J'ai encore à moudre. Quand Marcelo arrivera, il pourra aller porter le linge.

II

Auristela se mit debout : elle ne voulait pas occuper Marcelo. Son ventre gonflé raccourcissait sa jupe, laissant voir le commencement de ses jambes nues, suaves et dorées comme le miel. Elle entra dans la chambre ; un moment après, elle revint couverte de son châle, chaussée de ses sabots, portant un paquet de linge.

— Auristela ! exclama la vieille, la voyant prête à partir. Les jeunes femmes dans ton état ne doivent pas sortir toutes seules.

— Je vais chercher mon petit père ; lui m'accompagnera.

— Il doit être au verger, cria Pascuala.

Auristela se dirigea vers le vieux jardin qui dressait tout près sa clôture de bois vermoulu, enguirlandée d'églantines en fleurs. Le chien, qui semblait dormir profondément, se leva d'un saut et courut derrière elle, plus leste que si on l'avait appelé.

Elle ouvrit la petite porte où persistaient encore des bleus vagues de l'ancienne peinture, et pénétra entre les files de vieux arbres : poiriers noueux, pommiers tordus, figuiers décrépits. Le feuillage, rongé par la maladie, paraissait lamentable, rare et comme brûlé. Les branches vieillies étaient couvertes d'une lèpre de mousse. Sur le sol mal entretenu, croissaient des plaques de courtes orties et ces herbes sveltes et blondes que les paysans appellent queue de chat.

— Petit père ?

La jeune femme regardait de tous côtés avec une curiosité émerveillée, comme si elle n'avait jamais vu ce lieu qui lui était familier. Le brillant tumulte des fêtes d'autrefois ne vibrait-il pas encore entre les arbres anciens ? Elle croyait apercevoir les demoiselles qui jouaient de la guitare, les caballeros qui levaient leurs verres, et parmi eux, une jeune fille, fine et blanche comme un lys.

« La senorita Trinidad ! De quoi a-t-elle pu mourir, la senorita Trinidad ? »

Mais l'aïeul n'était pas là. Auristela sortit du verger enchanté et se dirigea vers le fond du vallon. Elle lança un regard vague à la vieille allée de peupliers, maintenant délaissée. Quelques arbres manquaient, un, tombé, barrait la route effacée par l'herbe. Elle gagna un espace solitaire, mangé d'orties, entre la maison longue et la haute colline de la vigne, qui haussait presque verticalement son réseau touffu de feuilles étoilées et de grappes azurées. Contre le mur de briques crues où il n'y avait qu'une fenêtre garnie d'une grille ancienne, on voyait différentes choses inutiles : cruches cassées, madriers gris de caducité, les restes d'une charrette. Sur la palissade de la vigne, du linge blanc, étendu, resplendissait au soleil. La jeune femme cheminait avec précaution, pour ne pas marcher sur les crottes qui noircissaient parmi l'herbe.

— Petit père !

Elle passa près de l'étang dans lequel tombait avec une douce rumeur le ruisseau qui venait de la source ; les peupliers très hauts qui l'entouraient mettaient dans l'eau noire des reflets aigus. Elle s'enfonça enfin dans la gorge des cultures, toute hirsute et dorée de tiges de maïs et de haricots déjà récoltés.

Le grand-père était là. Près d'une charrette estropiée,

il coupait avec une serpe une branche de boldo pour réparer la ridelle. Très vieux et presque aveugle, il s'amusait aux légers travaux de la maison. Sous son poncho foncé, relevé sur les épaules, on devinait son corps faible et rabougri.

— Petit père...

Le vieux leva sa tête cachée par le grand chapeau de paille, montrant sa face ridée, entourée d'une barbe rare, dans laquelle rougeoyaient les yeux froncés, chassieux.

— Mon Dieu ! exclama-t-il, arrêtant la serpe dans le vide. Où va la petite fleur, si seulette ?

La jeune femme regarda l'aïeul, souriante. Le voyant si amusé à son travail et se souvenant qu'il marchait très lentement, elle pensa qu'il valait mieux ne pas le déranger.

— Je reviendrai vite, gazouilla-t-elle.

Elle continua son chemin, suivie du chien qui remuait la queue avec un entrain réjoui, comme disposé à l'accompagner où elle voudrait, fût-ce à la fin du monde.

Elle gagna le sentier des collines et commença de grimper sur les pentes jaunâtres, couvertes d'herbe grise et de cailloux cristallins comme du sel, entre lesquels la riante fleur-de-la-perdrix étalait déjà ses petites corolles de l'or le plus pur. Bientôt elle atteignit la hauteur de la grand'route qui se perdait à gauche, suivant la paroi des collines. De là partait le chemin qui conduisait aux maisons principales de l'hacienda ; une charrette avançait, dans laquelle le bouvier, étendu à plat ventre, rayait l'azur de son fouet. En apercevant la jeune femme, l'homme laissa voir ses dents blanches dans sa face brune.

— Voulez-vous que je vous emmène ? lui cria-t-il.

Auristela feignit n'avoir pas entendu. Elle connaissait Quérubin et savait combien il était blagueur. Elle continua de grimper.

A mesure qu'elle montait, la campagne se faisait plus large, le ciel devenait plus concave. De tous côtés, des collines blondes de chaumes ou violâtres de labours se déployaient, à peine séparées par des gorges plus ou moins vertes. Çà et là les clôtures de vieux bois traçaient des lignes foncées, qui suivaient l'ondulation du terrain, grimpant ou descendant, comme des files de mules.

Lorsqu'elle atteignit les cimes, elle s'arrêta, un peu lasse, et respira avec délice l'air quiet qui commençait à se rafraîchir. Elle se retourna pour regarder du côté de la ville. A ses pieds, les collines descendaient brusquement vers la petite vallée dans laquelle la maison étendait son toit noir et où le verger serrait son feuillage roux. Dans la gorge, le grand-père se voyait réduit à un point obscur. Plus loin, les croupes se séparaient, et une longue vallée commençait s'élargissant peu à peu, toute brochée de saules ronds et de minces peupliers. Sur les collines de droite, à mi-pente, rougeoyait le toit d'une petite maison dans un enchevêtrement d'arbres fruitiers rouillés : « la Cerisaie ». Encore plus loin, près du chemin, une autre maisonnette se cachait dans un groupe d'arbres verdoyants. Vers le fond de la vallée, la route courait, bordée de peupliers ; tout au bout, sur un monticule, se haussait une maison blanche, longue : « La Villa », limite de l'hacienda. Puis une rivière se devinait entre des masses de cognassiers d'un vert gris, et on apercevait une pente nue, où la route grimpait en caracolant. Après, s'étendait le large plateau sur lequel la ville groupait les taches éclatantes de ses maisons, dominées par la silhouette grise de l'église : le clocher se voyait tout petit, et cependant il semblait piquer le ciel. Enfin, de grands monts rougeâtres et durs fermaient l'horizon d'une muraille formidable. Un cône démesuré, à la cime toute bleue de bois, culminait majestueusement : le Huillen, un des pics les plus élevés de la ré-

gion ; on disait que dans ses forêts il y avait des pumas et que de sa cime on apercevait la mer.

Auristela regardait la ville. C'était étrange. Elle la connaissait bien, et pourtant, chaque fois qu'elle la contemplait ainsi, de loin, il lui semblait, comme quand elle était enfant, qu'il *devait* y avoir des gens rares, des choses merveilleuses...

« Ah ! elle ne comprendrait jamais rien... »

Tout à coup, le chien se mit à courir en aboyant bruyamment. A deux pas, une perdrix s'envolait en sifflant et battant lourdement des ailes.

La jeune femme continua de cheminer sur les sommets nus qui, à chaque instant, paraissaient se terminer dans le bleu doux du ciel. A droite, le chemin enfoncé dans le flanc de la colline se montrait de temps en temps, et on voyait des pointes de peupliers et des cimes arrondies de mayos qui montaient des précipices. Maintenant, elle commençait à descendre, et son regard embrassait l'immensité de la région qui s'étendait de ce côté. C'était le même paysage accidenté de monts et de vallons, mais à présent, sur les pentes ou les cimes, surgissaient des groupes de grands arbres, et, dans les gorges, des bois bleus se pelotonnaient, des raies ou des taches d'eau miroitaient. Le chemin descendait par la colline en suaves ondulations ; à la lisière, on apercevait une petite maison au pied d'un vieil arbre : « Le Poirier ». Puis une large vallée se dilatait, couverte d'une forêt épaisse et toujours verte, près de laquelle la route déroulait presque droit son dessin clair. En face, sur le coteau, on entrevoyait le toit sombre d'une maison cachée par les arbres : « Les Creusets ». Soudain le bois se terminait et la vallée nue apparaissait, blanche, sans doute de sable. Après, on apercevait une rivière, une verdure vaporeuse de verger, et sur une butte luisait, claire, la maison principale de l'hacienda. Avec les taches obscures de ses fenêtres, elle

ressemblait à un visage aplati, qui regardait la campagne de ses yeux d'ombre. Plus loin, les hautes collines, des grandes vignes, comme poudrées d'un or à peine vert, se découpaient dans le ciel. Vers la droite, de nouveaux monts se superposaient, encore plus élevés, sur lesquels, par endroits, on voyait onduler une route ; dans l'une des cimes se haussait, sur un carré de vignes, une longue maison noirâtre : « La Bergerie », et au sommet le plus haut, sur une autre vigne, une maisonnette se profilait comme un oiseau dans le bleu : « Saint-Coq », la dernière métairie de l'hacienda. C'était en pleine cordillère de la côte, cette chaîne de montagnes qui parcourt le Chili parallèlement à la grande cordillère des Andes.

La jeune femme regardait de tous les côtés, fixant les maisons dont elle connaissait les habitants. « Sa petite mère disait vrai : il n'y avait pas dans la région d'hacienda plus grande ni plus jolie que celle de don José Manuel Herrera. »

Elle pénétrait, à présent, dans une gorge qui descendait doucement et qui peu à peu se couvrait de végétation : romarins jaunâtres, culenes aromatiques, jusqu'à se remplir d'un bois touffu qui cachait une source. La terre noire, fertile, était toute hérissée de grands chardons fleuris et de melosas aux feuilles gluantes. En passant près du bois épais de canneliers argentés, de myrtes arrondis, et de fuchsias languissants qui semblaient laisser goutter leurs fleurs de sang, elle accéléra le pas, détournant un peu la tête. Ce bois lui rappelait un souvenir horrible, qu'elle ne voulait pas laisser se préciser...

Elle prit le chemin qui ondulait entre la pente des côteaux et une file serrée de peupliers, derrière laquelle, dans le fond de la gorge, s'étendait un large enclos, fermé par de vieilles barres de bois, passées dans des piliers troués ; du sol semé de crottes noirâtres s'élevait une odeur chaude, pénétrante. Ensuite, le rancho du Corral

se dressait, grand, mais pauvre, avec ses piliers rustiques et son avant-toit de paille grise en frange.

Un cri long, suivi de sifflements aigus, fit se retourner la jeune femme brusquement. Dans le haut de la colline, un homme à cheval aiguillonnait une troupe de bêtes à cornes : sa silhouette se découpait obscure sur le ciel clair.

« Le pâtre. » Sa figure se contracta en une moue vague de terreur.

Cet homme l'inquiétait. Il racontait des choses qui faisaient peur, et il ne la laissait pas tranquille. Quand elle était jeune fille, il venait continuellement chez elle et il lui faisait tant de gentillesses, tant de compliments, que Marcelo, pour rire, affirmait qu'il était amoureux d'elle. Tous les ans, lorsqu'il ramenait les animaux des grandes Cordillères, il lui apportait des cadeaux : des mouchoirs de soie, des petites glaces... Elle le fuyait comme le Diable : c'était un vieux si laid, et on aurait dit qu'il avait de mauvaises intentions.

Elle prit le sentier qui conduisait au rancho. Au milieu de la cour, un chien aboyait furieusement. Dans la galerie, une vieille maigre aux cheveux rares gesticulait devant un garçon brun et imberbe, debout contre un pilier.

En voyant la jeune femme, la vieille fit taire le chien, prêt à se jeter sur son semblable qui, auprès d'Auristela, avançait, la queue entre les jambes.

— Bonsoir, balbutia la jeune femme, pénétrant dans la galerie.

— Bonsoir, ma fille.

Et la vieille l'interrogea sur sa santé, l'examinant d'un œil connaisseur. Auristela répondit brièvement, lui passa le paquet de linge et s'assit sur un tronc de chêne centenaire, qui servait de banc. Elle était exténuée de fatigue et d'émotion.

— Je m'en vais, fit le jeune homme, sortant de son immobilité.

Mais la vieille le retint par un bras, amicalement.

— Hilario me racontait, dit-elle à Auristela, que Rosaura est malade ; je l'avais entendu dire... C'est pourquoi je l'ai appelé, lorsque je l'ai vu passer dans le chemin.

La jeune femme regarda le garçon dans les yeux. Elle savait que lui et Rosaura s'aimaient depuis leur enfance.

— Très malade, bégaya Hilario, baissant la vue.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Auristela.

— Qui le sait ! La rebouteuse elle-même n'a pas pu connaître la maladie...

— Pauvre Rosaura !

Le jeune homme murmura un salut et s'éloigna, un peu voûté, comme s'il portait un fardeau supérieur à ses forces.

Du ruisseau voisin arrivaient des coups réguliers et d'harmonieux lambeaux de chant.

— La Clara, murmura la vieille. Elle est en train de laver au ruisseau.

Auristela, qui aimait bien sa belle-sœur, se mit debout pour aller la saluer. Mais à cet instant, on entendit un piétinement précipité de sabots de bêtes dans le sentier. Elle resta comme pétrifiée. Le pâtre arrivait avec les animaux. Sans descendre de cheval, il ouvrit la porte de l'enclos et fit rentrer la troupe ; puis il remit les barres. Après, il tourna vers la maison et s'arrêta devant la galerie.

III

Grand et maigre, semblable à un arbre sec, cet homme ne représentait pas d'âge précis. Sa figure brune, peu ridée, disparaissait dans sa barbe sombre et ébouriffée,

à peine déteinte. Ses yeux enfoncés blanchoyaient malicieusement dans la pénombre du sombrero démesuré. Il portait un poncho à trois larges raies vertes, quelque peu décoloré par l'usure, et de hautes guêtres poilues en peau de renard. Ses pieds serrés dans les étriers de bois sculpté faisaient tinter les roulettes énormes de ses éperons. Il montait un mulet gris, à longue queue et aux yeux rêveurs, bête farouche et traîtresse, mais docile et fidèle avec son maître. On aurait dit le centaure antique, ressuscité dans la terre intacte du Nouveau Monde.

Il salua, portant sa main velue à son chapeau. Il parla d'une voix reposée :

— J'ai enfermé les gloutons ; ils sont habitués à faire du dégât : ils ne laissent pas une vigne en bon état... Dites-le au vieux, dona Dominga, qu'il fasse attention...

Il sortit une bourse de cuir de coipo et se mit à faire une cigarette. Tout à coup, il cloua d'un regard railleur la jeune femme.

— Qu'est-ce que vous racontez, dona Auristelita ? exclama-t-il d'un ton doucereux. Depuis que j'ai ramené les animaux de la Cordillère, je n'ai pas eu un petit moment pour aller saluer le compère... Que devenez-vous ?... Et si jolie, et si rondelette qu'on vous voit !...

La jeune femme rougit jusqu'aux yeux, comme si on l'avait suprise nue.

— ... Et comment vous risquez-vous, ainsi, à aller seule par les collines ?

— Qui va donc me manger ?

— Et si le *huallipen* vous surprend ?

Dona Dominga se mit à rire.

— Ce don Quijada ! s'écria-t-elle. Toujours le même ! Vous allez nous faire un discours maintenant sur le huallipen, comme la dernière fois ?

Auristela frissonna. Le souvenir de ce jour, mémorable pour elle, où le pâtre leur avait raconté des choses atroces, passa comme un éclair dans son esprit. Elle

était venue voir Clara. Dans la galerie, l'homme assis devant son mulet était en train de fumer. Flatteur comme toujours, il l'avait félicitée pour son mariage récent, et baissant la voix, il lui avait recommandé de se garder du huallipen. Puis, il avait raconté des horreurs sur cet animal de mauvais augure, qui recherchait les jeunes femmes mariées... Elle se souvenait exactement de ses paroles : « C'est un animal du Diable, horrible et très méchant : il a la tête d'un veau, le corps d'une brebis et les pattes toutes tordues. On dit qu'il naît des brebis couvertes par de jeunes taureaux sauvages, et qu'il vit dans les mares des bois. Malheur aux jeunes femmes mariées s'il les surprend !... »

— Je parie que vous ne l'avez pas vu, dit subitement la vieille amusée.

— Quoi ? demanda l'homme occupé à enflammer l'amadou pour allumer sa cigarette.

— Mais le huallipen !

— Ah !

Il se gratta une oreille, avec malice.

— Attendez, dona Dominga.

Et il parut s'enfoncer dans ses souvenirs.

— Si ! cria-t-il tout à coup, se dressant sur ses étriers. Une fois. J'étais allé à la ville pour entendre la messe. C'était un dimanche, à l'époque des semailles. L'après-midi, j'allais au marché pour faire quelques achats, quand je rencontre un compère que j'aime beaucoup, avec sa femme sur le point d'accoucher : « Voyons, Compère, lui dis-je, comment vous risquez-vous à sortir avec la commère dans cet état ? » « Que voulez-vous, compère, me répondit le bonhomme embarrassé ; à celle-là, il lui a pris l'envie de manger un ragoût de vache, ici, au marché... » Que pouvait-il faire, le pauvre ? A une femme enceinte on ne peut rien refuser.

La vieille, devenue grave, fit un signe de tête affirmatif.

— ... Comme ils vivaient dans les montagnes de la côte, je pris le même chemin qu'eux pour les accompagner. Nous partîmes au pas, tout en bavardant. L'angélus avait déjà sonné, et la nuit commençait à tomber quand nous passâmes près d'un bois où il y a une mare enchantée, à ce qu'on dit. Tout à coup la petite femme qui allait en croupe lança un grand cri et le cheval s'épouvanta. De l'eau, sortait un animal qui se mit à courir à s'en peler les pattes... Seigneur Dieu ! C'était un veau, c'était une brebis, c'était un mulet, et le tout dans un seul être... « Le huallipen ! » cria la chrétienne, piaillant comme une damnée. Nous pressâmes le pas, effrayés. Et en arrivant à la maison, la commère accoucha... Seigneur Dieu ! Si vous aviez vu la créature ! Noire comme le cul d'une marmite, elle avait la figure pleine de poils et des dents blanches, énormes. Le Diable même !

Les femmes silencieuses étaient restées immobiles.

L'homme regarda Auristela du coin de l'œil. Il sourit.

— Il ne faut pas s'effrayer, dit-il, changeant de ton. Par ici, on n'entend pas parler de huallipens, maintenant...

Et redressant le buste, tirant les rênes :

— Adieu, à bientôt ! murmura-t-il.

Et il partit au pas de son mulet.

Auristela le suivit du regard : elle le vit grimper par le sentier et prendre le chemin qui conduisait à la maison de maître. Quand elle calcula qu'il devait être loin, elle se retourna vers sa belle-mère. Mais la vieille était rentrée dans la maison. Elle se dirigea alors vers le ruisseau, suivie de son chien qui ne la quittait pas.

Sous un vieux saule échevelé, agenouillée au bord de l'eau, Clara lavait et chantait avec la même ardeur. Auristela la salua d'une voix perçante. Agréablement surprise, la jeune fille sauta sur ses pieds nus. Auristela oublia toutes ses angoisses. Et riantes, loquaces, elles se mirent à bavarder, se communiquant les rares nou-

velles de leur vie simple. Mais comme Auristela dit qu'elle avait rencontré Quérubin, dans le chemin, Clara fronça les sourcils.

— Il m'a crié une plaisanterie, dit Auristela, mais sans la même grâce qu'autrefois, lorsqu'il était ton fiancé. Il avait l'air préoccupé...

— Il a préféré épouser la riche, répondit Clara avec une ironie amère. Mais il paraît que le jeu ne lui a pas bien réussi... Quelquefois, je le vois passer le nez long ; moi je ris...

Cependant le chien paraissait inquiet : il se frottait contre sa maîtresse, piétinant sur place.

Auristela prit congé. Comme elle ne vit personne dans la galerie du rancho, elle continua son chemin, gagna le sentier. Mais en levant la vue, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir dans le chemin, derrière un groupe de boldos, le vieux pâtre qui la guettait : ses yeux blancs étincelaient à travers le feuillage sombre. Elle fit mine de retourner vers la maison. Mais déjà l'homme, sur sa maligne monture, avait disparu. Elle poursuivit sa route, prise d'une inquiétude croissante. Il lui revenait à l'esprit, le souvenir de ce jour du printemps dernier où Quijada lui avait parlé du huallipen pour la première fois. Les paroles étranges de l'homme l'avaient tellement troublée qu'en retournant à sa maison, elle tremblait de tout son corps, croyant voir partout des « visions ». Soudain elle avait vu le pâtre qui marchait sur les collines, dans sa même direction. Elle allait seule, et la nuit commençait à tomber.

Maintenant, par bonheur, il était tôt encore, et son chien l'accompagnait.

Elle regarda vers les cimes, que le soleil horizontal poudrait d'un or orangé : elle fixa le chien qui, comme s'il avait senti son regard, la contempla à son tour de ses yeux languides et interrogateurs.

Elle redoubla le pas, tranquillisée. Mais en passant

près du petit bois où était la source, elle se sentit vaciller malgré elle. Elle détourna la tête pour ne pas voir, entre les troncs gris, l'eau obscure où flottaient des petites feuilles de myrtes et des pétales violets de fuchsias.

... C'était là, parmi les branches, qu'elle avait vu cette horreur. Elle allait à demi morte de peur, lorsqu'elle avait senti que les arbres s'agitaient, et elle avait aperçu le monstre. D'abord elle avait cru que c'était quelque veau embusqué, mais bientôt elle n'avait plus eu de doute : c'était le huallipen. Il la regardait avec des grands yeux de feu, et il grognait, il grognait, comme un chien agacé... Elle avait lancé un cri et s'était mise à courir, mais comme le terrain montait, elle ne pouvait avancer. Derrière elle sonnaient des bruits de pas : le démon la suivait. Tout à coup, elle avait trébuché sur une plante de romarin et était tombée. Au même instant une masse noire, lourde, lourde, se jetait sur elle, et de grosses pattes poilues lui tâtaient la poitrine, les jambes, le ventre. Après elle n'avait plus rien su : elle avait perdu connaissance... Quand elle revint à elle, les étoiles se trémoussaient sous le ciel obscur. Elle s'était levée et, sans se rendre bien compte de ce qui lui était arrivé, elle avait dans l'ombre repris sa course... Lorsqu'elle était arrivée à la maison, on dînait à la cuisine rouge de clarté. Elle était rentrée dans sa chambre sans faire de bruit et s'était couchée pour éviter des explications. Le lendemain, elle s'était excusée en disant qu'elle s'était sentie malade... Elle avait caché ainsi son aventure, craignant qu'on ne la crût pas, et que Marcelo ne se moquât. Et elle avait fait son possible pour oublier cette espèce de cauchemar, qu'elle ne pourrait jamais s'expliquer. Mais jusqu'aujourd'hui elle n'était plus revenue toute seule au Corral...

Elle venait d'atteindre les sommets. Il soufflait un air délicieux chargé du parfum doux des vignes et des peu-

pliers déjà flétris. Sur les arbres du chemin, les tourterelles égrenaient leur roucoulement caressant, comme saluant le jour qui fuyait. Dans l'azur, d'un rose enflammé, la lune déjà haute et légèrement lilas prenait du relief. A l'orient montait la nuit en un poudroiement d'améthyste. A l'horizon, les taches blanches de la ville, déjà estompées, se voyaient bleues. Les monts étaient plaqués d'un or cramoisi. L'Huillen paraissait décapité par les nuages qui s'élevaient. Dans l'air vif, le son des cloches arrivait intermittent, mat, mélancolique.

« Quelles merveilles y aura-t-il là-bas ? » se demanda la jeune femme mentalement, du même air ingénu dont, enfant, elle interrogeait sa « sœur, » en voyant les fenêtres de la ville, le soir, avec leurs stores illuminés.

Soudain, une douleur aiguë lui parcourut les flancs, la forçant de se courber, tandis qu'elle portait ses mains à son ventre gonflé. Heureusement, cela ne dura qu'un instant : ensuite, elle se sentit remise. Comme elle commençait à descendre, elle pressa le pas sans difficulté.

... Depuis lors, elle n'avait plus revu le pâtre. Il ne venait pas à la maison comme autrefois. Même à son retour de la Cordillère, il n'était pas venu bavarder avec le vieux. On dirait qu'il les fuyait. Pourquoi ?...

La petite vallée où se trouvait la maison se veloutait de pénombre. La pente de la vigne, le long toit, le feuillage du verger, se voyaient en taches lisses, sans contour. Auristela regardait vers le verger.

« De quoi donc est-elle morte, la senorita Trinidad ?... »

Une nouvelle douleur lui tortura les entrailles, plus forte, plus prolongée.

— Sainte Barbe bénie ! balbutia-t-elle, assaillie par un mauvais pressentiment.

Elle marchait difficilement, vacillant d'angoisse, les

tempes mouillées d'une sueur glacée. Le chien la suivait, inquiet, le cou tendu vers le logis.

Dans l'étang, un morceau de ciel se noyait, fulgurant comme une vitre. Un zorzal, caché dans les peupliers, laissait tomber le jet de perles de son gazouillement incomparable. Le ciel qui pâlissait se voyait déjà vert sur les collines.

Mais la jeune femme affligée n'apercevait rien. Elle ne sut pas comment elle gagna la maison, comment elle se glissa devant les écuries mal odorantes, pleines d'ombre. Quand elle pénétra dans la cour, elle se tordait de douleur et d'anxiété.

Dans la galerie déjà sombre, un petit homme gros, recroquevillé sous son poncho foncé, fumait immobile : le feu de sa cigarette rougissait et s'éteignait alternativement. C'était Marcelo, qui venait d'arriver des champs. Son cheval encore sellé était attaché à un pilier. Par la porte de la cuisine, pleine de clarté, on voyait Pascuala et le vieux assis par terre, devant le feu. L'aïeule sortait de la maison à pas tremblants.

— Petite mère ! gémit Auristela, en se jetant dans ses bras, et elle s'évanouit.

— Pascuala ! cria la vieille effrayée, se sentant sans forces pour soutenir la jeune femme.

Pascuala sortit de la cuisine en courant, comme si elle savait ce qui se passait.

— *Ave Maria Santissima* ! Quelle idée d'aller seule, si loin !...

Elle prit Auristela comme une enfant dans ses bras vigoureux, la transporta dans la chambre et l'étendit sur le lit. L'aïeule alluma la bougie à tâtons.

Elles déshabillèrent précipitamment la jeune femme insensible, couverte d'une pâleur mortelle ; elles lui mirent une peau de mouton sous les cuisses, qui se mouillaient sans cesse, et elles l'accommodèrent dans les draps.

Puis Pascuala apporta un chiffon imbibé de vinaigre, qu'elle appliqua au nez de la patiente.

Auristela ouvrit les yeux.

— Aïe, aïe, aïe ! gémit-elle, se mettant à pleurer et à se lamenter : son corps tremblait nerveusement sous les couvertures.

Les femmes immobiles se regardaient ébahies.

— Qui allait le croire ! Elle est à peine dans les sept mois...

— Ça ne fait rien. Elle va accoucher !

— Aïe, aïe, aïe ! Vierge très sainte...

Pascuala sortit, inquiète. Elle s'arrêta devant Marcelo qui continuait de fumer comme si de rien n'était...

— En voilà un calme ! s'exclama-t-elle. Tu ne vois pas qu'il faut aller chercher l'accoucheuse ? Va donc vite ! Avertis les voisins et les gens du Corral pour qu'ils le disent à Olegario.

L'homme ne répondit pas. Il semblait absorbé, absent. Dans sa large face brune, pas un muscle ne remuait ; seuls ses yeux, flambant d'un feu sombre, dénonçaient son agitation intérieure. Lorsqu'il eut fini sa cigarette, il cracha de biais, se leva, serra les sangles du cheval, enfourcha sa bête et partit lentement, sous la nuit d'un bleu verdâtre de béryl, dans laquelle la lune commençait à s'allumer.

IV

Quelque peu nerveuses, mais avec la sûreté de l'expérience, les femmes apprêtaient le nécessaire pour la mystérieuse et terrible épreuve : les draps de rechange, les bassines d'argile, l'eau chaude.

Pendant ce temps, Auristela s'exclamait, pleurait, gémissait, faisant grincer ses dents, comme mordant sa douleur. Subitement, elle se calma, se dressa et regarda l'aïeule.

— Petite mère, s'écria-t-elle. De quoi la senorita Trinidad est-elle morte ?

Quoiqu'une telle demande ne lui parût pas étrange, la vieille ne répondit pas. Mais remarquant que la jeune femme la suppliait des yeux :

— De couches, susurra-t-elle.

— Comment ! Une senorita, pas mariée !...

— On dit qu'on l'avait ensorcelée, que le huallipen lui était apparu...

— Aaaaïe ! gémit Auristela, et elle s'affaissa comme foudroyée.

L'aïeule dans son angoisse se mit à réciter à demi-voix l'oraison traditionnelle pour conjurer les périls de l'accouchement :

> — Saint Bartholomé glorieux
> A la campagne sortit ;
> Il y trouva Jésus-Christ,
> Embrassa ses pieds bénis...

Pascuala s'efforçait de faire boire la jeune femme à un pot rempli d'eau de mélisse. Mais Auristela gisait immobile, sourde, comme insensible.

Bientôt heureusement, les voisins commencèrent d'arriver. Tout d'abord parut la métayère de la Cerisaie, affligée et rouge comme une vieille sainte habillée : elle était accompagnée de son mari et de ses deux filles. Ensuite arriva la voisine de la Villa, suivie de ses rejetons : une fille et un jeune garçon ; elle était courageuse et experte comme il y en a peu. Les hommes restaient dans la cuisine avec le vieux, mais les femmes entraient pour aider. Peu à peu, la chambre se peuplait de silhouettes qui parlaient à voix sourde et se mouvaient nerveusement ; la chandelle, vacillant sur une petite table, devant une vieille estampe de Notre-Dame d'Andacollo, faisait trembler leurs ombres agrandies sur les parois couvertes de vieux papier à fleurs grises, tout rayé par les gouttières, ou sur le plafond peint en blanc, sali par les mouches.

Comme réveillée par les rumeurs, Auristela s'agitait de nouveau et gémissait avec une véhémence croissante. Et l'aïeule, profondément inquiète, continuait sa prière miraculeuse :

—Retourne, Bartholomé,
A ton champ et ta maison.
Je vais t'accorder un don
Que n'a mérité nul homme...

Enfin les gens du Corral arrivèrent, amenant une femme déjà âgée, grosse et fort expansive.

— L'accoucheuse !

Les silhouettes inquiètes entourèrent la femme, avec des gestes évidents de soulagement.

Sans perdre de temps en paroles, la sage-femme se débarrassa de son châle, retroussa ses manches jusqu'aux coudes, et, s'approchant du lit, rejeta d'un coup les couvertures et examina la patiente. Sa figure camuse se contracta en une grimace d'anxiété. Elle était arrivée juste à temps. Rapidement, elle demanda à Pascuala le nécessaire : « l'eau chaude, les draps, la bassine... »

— Aïe, aïe, aïe, mon Dieu ! gémissait Auristela, faisant trembler ses cuisses nues.

Les voisines, qui suivaient des yeux l'accoucheuse, se précipitèrent vers la jeune femme ; elles la saisirent énergiquement par les bras, par les jambes. Dona Dominga approcha la chandelle. L'aïeule, les yeux gros de larmes, continuait de réciter l'infaillible conjuration :

—... Dans la case où tu seras,
Ne tombera grêle ou foudre,
Ni femme mourra de couches
Ni créature d'effroi.

Pascuala allait et venait, apportant ce que lui demandait la sage-femme.

Ce fut un moment de précipitation, d'angoisse, presque de confusion, où les cris de la malade, les exclamations des femmes, l'agitation des ombres, l'éclat de la chandelle s'harmonisaient sinistrement.

Enfin l'accoucheuse se redressa, haussant dans ses mains expertes une masse palpitante, de laquelle s'élevait un faible vagissement. Toute sa large figure souriait d'un air bonasse.

Simultanément, les visages se détendirent, les bouches s'élargirent, et un tumulte d'exclamations, de phrases mielleuses, de félicitations, dissipa tout d'un coup l'atmosphère fatidique. Les hommes qui veillaient dans la cuisine entrèrent réjouis ; l'aïeul faisait étinceler ses petits yeux chassieux.

Les femmes entouraient le lit dans lequel la jeune mère, tranquille enfin, souriait vaguement. L'accoucheuse lavait la petite créature dans la bassine d'argile posée sur un coffre. Lorsqu'elle l'eut séchée suffisamment, elle l'approcha de la lumière pour lui mettre les langes que Pascuala lui tendait, jubilante. Sa bouche et ses yeux formèrent alors dans sa figure brune trois cercles vermeils.

Mon Dieu ! Quel enfant ! Cuivré comme un Indien, la petite tête remplie de poils, les jambes torses, les yeux blancs ! Il semblait un petit monstre, moitié singe, moitié crapaud. Les deux femmes se regardèrent déconcertées ; puis elles baissèrent les yeux sans savoir que dire.

Les assistants s'approchaient souriants, murmurant des louanges, mais lorsqu'ils voyaient l'enfant, ils restaient muets de surprise, ils reculaient stupéfaits. Seuls, l'aïeule qui voyait peu la nuit, et le petit vieux qui voyait mal, même le jour, étreignaient et embrassaient le nouveau-né, se dépensant en cajoleries et en bénédictions.

— ... Etoile ! trésor ! Que Dieu te garde !...

Le petit pleurait, ouvrant une grande bouche de batracien. Inquiète, l'accoucheuse le déposa dans le berceau suspendu au plafond : la « chigua » des indigènes.

Auristela qui demeurait immobile, respirant à peine, tendit vers le berceau ses bras nus : elle réclamait son fils. Son fils tant désiré, qui serait le « frère cadet » des

contes : celui qui tue le dragon aux sept têtes, celui qui conquiert l'oiseau vert, celui qui se marie avec la fille du roi. La sage-femme résista.

— Restez tranquille ! Tout à l'heure...

Mais voyant que la mère insistait, elle n'osa plus refuser : elle lui passa la petite créature. La jeune femme la serra dans ses bras, l'embrassa longuement. Puis elle la haussa tant qu'elle put pour la contempler. Mais aussitôt, elle la déposa sur le lit, et, enfonçant sa tête dans l'oreiller, elle se mit à pleurer nerveusement.

Dans la cour, les sabots d'un cheval résonnèrent, un grincement d'éperons vibra. Un homme couvert d'un poncho râpé, avec un grand chapeau de paille sur la nuque, pénétra dans la pièce. Imberbe et joufflu, rouge comme un piment, les yeux d'un bleu de porcelaine, il avait l'aspect de ces poupées bon marché, peinturlurées et laides.

En le voyant, Auristela tendit vers lui ses mains tremblantes, en un geste de suprême refuge.

— Olegario ! soupira-t-elle, et elle s'attacha à son cou, en sanglotant.

Le garçon, ému, la consola un instant, lui gazouillant des paroles tendres ; puis se libérant doucement, il regarda vers le berceau, duquel montait une rumeur nasillarde. Sa figure grotesque était adoucie d'une gaîté enfantine.

Pascuala prit l'enfant et le lui passa. Il le reçut dans ses mains épaisses avec une précaution exquise, comme s'il prenait une fleur. Mais en le regardant, son cœur fit un bond comme s'il avait vu un reptile. Ses traits ne s'altérèrent pas, mais la faïence de ses prunelles devint presque noire. Il rendit l'enfant à la femme qui l'observait, et, sans mot dire, il sortit de la chambre.

La lune en toute sa splendeur semblait couvrir la cour

d'une farine bleue et impalpable. Les peupliers des précipices paraissaient goutter des perles. Les collines estompées de clarté se fondaient avec le ciel, aériennes, presque immatérielles. Le zénith était si pur qu'il se voyait vert. Dans l'étang, les grenouilles coassaient jubilantes, comme ivres de lune.

Debout, dans la galerie noire d'ombre, Olegario regardait sans la voir cette merveille de lumière et de douceur. Un doute horrible s'était allumé comme un brasier dans son esprit. Il voyait l'image du nouveau-né noir et contrefait, et à son côté la figure de Marcelo brun, grossier, avec les jambes cagneuses de l'homme qui va toujours à cheval.

Il savait que Marcelo avait été le prétendant d'Auristela. C'était pour cela peut-être qu'il n'avait pas fait bonne amitié avec lui : il lui parlait à peine, et lorsqu'il arrivait ivre, il le regardait de travers. Lui n'y faisait pas attention, il feignait de ne pas le voir, mais quelquefois le sang lui montait à la tête et ses poings se serraient... Auristela l'aimait-elle ? Serait-elle tombée dans ses pièges ? Ce damné serait-il le père du monstre qui venait de naître ?

Et sous l'aiguillon d'un tel soupçon, son antipathie dissimulée, son ressentiment étouffé, se dressèrent dans son âme, transmués en une haine aveugle, en une colère agressive.

Dans le chemin, une ombre palpitante se détacha : c'était un homme à cheval qui chantonnait d'une voix avinée.

« Lui ! » pensa Olegario, et un étrange fourmillement lui parcourut la racine des cheveux. Il l'avait reconnu à son accent quasi féminin.

Son cheval était encore là, attaché à un pilier. Il monta d'un saut.

Il n'ignorait pas que cet homme qui vivait à cheval et

se mêlait aux courses et aux « topeaduras » (1), était fort malgré sa taille petite et sa voix efféminée, et terrible quand il escrimait à la longe ; une fois il avait presque tué un chrétien à coup de fouet. En échange, lui, élevé à la ville...

Mais il n'hésita pas un instant.

— Même s'il m'achève ! murmura-t-il, et il éperonna son cheval.

Marcelo avait pris le sentier de la maison, tout en continuant de chantonner. Il paraissait saoul. En passant à son côté, Olegario tira la bride de sa bête, la forçant de donner une terrible poussée qui fit vaciller le cavalier et sa monture.

— Fils de pute ! vociféra Marcelo, s'arrêtant menaçant.

Olegario s'arrêta aussi. Et face à face, les deux garçons se regardèrent, comme deux pumas en furie.

— Si tu es un homme !... rugit Marcelo, désignant la route.

— Je le suis ! répliqua Olegario d'une voix de fer.

Et sans plus de préambules, ils tournèrent vers le chemin. C'était comme s'ils s'acquittaient d'un duel convenu et ardemment souhaité.

Ils arrêtèrent les chevaux inquiets dans l'endroit le plus large de la route solitaire. Ils détachèrent des brides le « ramal », espèce de courroie de cuir tissé, qui dissimulait à une extrémité une boule de plomb, cette arme des cavaliers montagnards, inoffensive en apparence, mais meurtrière en réalité.

Marcelo, le premier, excita son cheval, et, le ramal levé, il s'élança contre son adversaire, furibond. Olegario esquiva le coup facilement, faisant dévier sa monture, comme lorsqu'on trompe la fureur d'un taureau : à son tour, il donna à son rival un coup que celui-ci esquiva également, en faisant tourner à peine son cheval sur les

(1) Jeu des cavaliers au Chili.

pattes de derrière. En même temps, Marcelo asséna à Olegario un rude coup sur l'épaule. Sans bouger, celui-ci en porta un autre à la tête de son rival, lui faisant danser le chapeau. Aveuglé de rage, Marcelo jeta son cheval contre le garçon, courageusement ; il résista au nouveau coup dont ce dernier le menaçait, et réussit à en décharger sur lui une pluie. Olegario sentit courir sur son front l'impression tiède du sang, mais, sans se déconcerter, il répondit avec énergie. Ce n'était plus le moment de s'échapper. Et sans qu'aucun des deux cédât d'un pas, ils continuèrent de se frapper impitoyablement, en une lutte barbare dans laquelle tous deux (ne pouvant pas se défendre avec la main qui soutenait les rênes) étaient condamnés au même horrible sort.

Muets, haletants, aveuglés par le sang qui descendait de leurs têtes, baignant leurs figures de son onde chaude, ils se frappaient, se flagellaient, sans s'arrêter ni fléchir. Les chapeaux avaient volé, les ponchos flottaient comme des ailes déployées. Leurs visages étaient horribles. Les cheveux se collaient aux tempes en sueur ; le sang, à la lumière de la lune, prenait une teinte violacée, sinistre.

Dans l'immense calme de la nuit, on n'entendait que le bruit sec des coups et le halètement des chevaux impatients, qui fouillaient le sol de leurs pieds.

— Fils de... s'écria tout à coup Marcelo, d'une voix étranglée ; il s'inclina sur sa selle et tomba lourdement.

Olegario souffla avec fureur vers le ciel. Sans seulement regarder son rival, qui gisait par terre immobile, il tourna vers la maison ; sa vue se voilait, ses oreilles bourdonnaient.

Il descendit de cheval avec difficulté, et tout bouleversé par le sang qu'il perdait, sans savoir ce qu'il allait faire, il entra dans la chambre.

— Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaah !

Exclamation unanime de stupeur, d'effroi, d'horreur.

Dressé au milieu de la pièce, à la lumière jaune de la chandelle, le garçon paraissait épouvantable : la figure couverte d'une croûte noire, par laquelle couraient de larges fils rouges ; les cheveux humides, pelotonnés ; les yeux blancs, comme ceux d'un moribond. On aurait dit un de ces christs en bois attachés au pilier de la flag lla-tion, saignants, horripilants.

— Que Dieu garde toute la compagnie ! exclama une voix moitié mielleuse, moitié ironique, que tous connaissaient, du creux obscur de la porte.

Auristela, qui était comme pétrifiée, leva sa tête, frémissante, et, les cheveux hérissés, les lèvres tremblantes, elle étendit le bras vers la porte sombre.

— Le huallipen ! cria-t-elle d'une voix étranglée. Le huallipen !

FRANCISCO CONTRERAS.

LE DROIT DE TUER

—

Le récent acquittement par le jury parisien d'une jeune Polonaise qui, cédant aux supplications de son fiancé réclamant la mort pour le délivrer des souffrances d'une affection douloureuse et incurable, avait fini par exaucer ce vœu macabre, a remis en question le droit de tuer en pareil cas. Depuis, un second événement de ce genre s'est produit : une couturière a tiré quatre coups de revolver sur sa sœur, atteinte de tuberculose osseuse, et qui, prétend-elle, l'avait priée d'abréger sa vie misérable.

De plusieurs enquêtes ouvertes à ce sujet, tant en France qu'à l'étranger, dans les journaux et les revues, il semble résulter que les avis sont partagés. Cependant, en général, l'opinion se réfère à la fable de La Mort et du Bûcheron de La Fontaine pour admettre que souvent de tels souhaits risquent de n'être pas sincères, et ajoute que d'ailleurs, en l'état actuel de la science, la médecine possède de suffisantes ressources en anesthésiques pour éviter au patient des tortures inutiles, sans avoir recours à la suppression du malade.

On objecte en effet fort sagement au « droit de tuer », outre l'argument tiré du bon fabuliste, que même s'il ne s'agit pas d'une erreur de diagnostic, ce qui arrive quelquefois, une rémission, une amélioration, une guérison même, peuvent se produire, si peu vraisemblables qu'elles paraissent en certaines circonstances. M. le Pr Marie cite à ce propos dans le *Matin* une observation des plus significatives.

Il s'agit d'une personne atteinte d'un cancer et qu'on avait résolu d'opérer. Au cours de la laparotomie, le chirurgien reconnut que l'ablation du néoplasme était impraticable. Il le laissa donc en place, mais pour éviter une trop forte déception à la malade, qui avait espéré beaucoup des résultats de cette intervention, il lui affirma que sa tumeur était enlevée. Non seulement sa cliente ne se plaignit plus de rien, mais encore ce fut d'une tout autre maladie qu'elle mourut huit ans plus tard.

Or ce cas, pour extraordinaire qu'il semble, se présente beaucoup plus fréquemment qu'on ne serait tenté de le supposer. Nous pensons qu'il faut le rapprocher de ceux qui valurent autrefois sa renommée au tombeau du diacre Pâris, et plus près de nous à de nombreux guérisseurs, Mesmer, le zouave Jacob, le Père Antoine, pour conserver une vogue encore certaine aux pratiques de Coué, des Christian Scientists et à la piscine de Lourdes, à condition de s'en tenir à l'examen impartial des faits et à leur analyse objective, sans vouloir les rejeter s'ils ne rentrent pas dans le cadre étroit d'une théorie préconçue.

En ce qui concerne Mesmer, par exemple, qui s'était installé à Paris, place Vendôme, en 1778, il obtenait de merveilleuses guérisons qu'il attribuait à la vertu du magnétisme animal. Son succès fut tel qu'il suscita de nombreuses controverses et que l'Académie des Sciences et l'Académie de Médecine finirent par nommer en 1784 une commission mixte chargée de contrôler ses expériences. Préoccupée surtout de vérifier la *théorie,* elle négligea le plus important de cette affaire : les *guérisons.* Ce qui était l'essentiel et eût dû attirer l'attention de ses membres fut tenu pour *négligeable,* du moment qu'ils s'étaient assurés que Mesmer ne mettait en jeu aucun fluide, comme il le prétendait, et que, par conséquent, l'origine qu'il attribuait à ces phénomènes était pertinemment fausse.

Au début des guérisons de Lourdes, les autorités firent de même analyser l'eau de la Source de la Grotte, et l'on ne trouva aucun indice de minéralisation qui permît de l'apparenter aux sources thermales, cependant abondantes dans la région. Mais ici, le résultat fut différent : la Commission académique supprimait la croyance au magnétisme, cause des guérisons de Mesmer, et ce fut la ruine du mesmérisme ; à Lourdes, la constatation nette de l'absence de tout produit, relevant de la thérapeutique ordinaire, renforçait au contraire la croyance à une cause surnaturelle, et les guérisons continuèrent.

Coué a substitué aux baquets de Mesmer l'auto-suggestion, dérivée de la suggestion, employée déjà par Liébeault et Bernheim. La Christian Science remplace la Vierge de Lourdes par Dieu. M. Marcel Boll (*Mercure de France*, 15 février 1925), qui englobe ces systèmes sous le nom de psychothérapie, n'a pas de peine à relever les grossières erreurs de psychologie de Coué et des autres psychothérapeutes. Il en conclut un peu vite, à la façon de la Commission de 1784, que la *théorie* étant erronée, les *guérisons* doivent être considérées comme suspectes et provenant de mythomanes, d'hyperémotifs et de cyclothymiques. Le plus souvent, l'hystérie serait en cause, qu'il définit « dans son acceptation positive : simulation de maladie ou d'infirmité ».

Il ne faudrait pas abuser, sous le prétexte que l'on prend facilement l'hystérique en flagrant délit de mensonge ou de fraude, de ces termes de mythomanie et de simulation. Quand une hystérique crée, par un procédé quelconque, frottement sur des corps durs..., etc., une excoriation qu'elle exhibera ensuite en prétendant qu'elle s'est produite sans qu'elle sache comment, on peut appeler cela mythomanie, et il y a simulation. Toutefois, lorsque avec une pointe mousse, qu'on affirme acérée, on écrit un nom sur le bras d'une hystérique et qu'il se produit une vive rougeur, dessinant les lettres, allant

parfois jusqu'à un suintement sanguinolent, on ne saurait valablement parler de mensonge, de simulation ou de mythomanie.

M. Marcel Boll ajoute qu'il a essayé de reproduire l'expérience qu'il nous décrit (*loc. cit.*, p. 70) d'après les suggestionnistes, sous le nom de « pendule de Chevreul », sans obtenir les résultats qu'ils indiquent. Qu'il nous permette de lui dire qu'il a eu tort de s'en tenir à une relation de seconde main et de ne pas lire, non seulement la brochure de 1854, dont il rappelle le titre, mais la célèbre *Lettre à Ampère*, qui reste un admirable monument de claire analyse, un modèle d'expérimentation magistralement conduite et de logique scientifique (Chevreul : *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1833).

Bien qu'à une autre occasion (G. Danville : *Le Sexographe*, « Mercure de France », 15 avril 1920), nous en ayons déjà reproduit des passages caractéristiques, il nous faut y revenir. Elle débute ainsi :

Vous me demandez une description des expériences que je fis en 1812, pour savoir s'il est vrai... qu'un pendule, formé d'un corps lourd et d'un fil flexible, oscille lorsqu'on le tient à la main au-dessus de certains corps, quoique le bras soit immobile...

Le pendule était

un anneau de fer suspendu à un fil de chanvre ; il avait été disposé par une personne qui désirait vivement que je vérifiasse moi-même les phénomènes qui se manifestaient lorsqu'on le mettait au-dessus de l'eau, d'un métal, ou d'un être vivant...

Chevreul reconnaît d'abord qu'il se produit des oscillations, qui s'arrêtent dès qu'on interpose, entre l'anneau et une plaque de métal, un plateau isolant. Il se propose ensuite d'observer si les effets, constatés sur lui et d'autres personnes, « étaient étrangers réellement à tout mouvement musculaire du bras ». Il imagine donc un dispositif spécial, support en bois, pouvant à volonté

avancer de l'épaule à la main et aux doigts, de façon à éliminer l'influence de la fatigue, d'un mouvement accidentel du bras, etc... Il ne tarde pas à remarquer qu'en plaçant le support près des doigts, les mouvements diminuent d'amplitude. En même temps, analysant ses impressions, il a le souvenir assez vague de sensations musculaires. Puis, il se résout à une contre-expérience : lorsqu'il a les yeux bandés, un opérateur interpose le plateau de résine à son insu, dès que les oscillations ordinaires se sont produites et..., cette fois, les oscillations continuent. C'est ainsi qu'il obtient la preuve qu'elles ne sont pas « étrangères à tout mouvement musculaire ».

Chevreul assigne pour origine à ces oscillations « une disposition ou tendance au mouvement » qui détermine un « mouvement musculaire » du bras et des doigts, « quoique insensible », de nos jours on dirait « inconscient ». Il avait en effet découvert l'existence des mouvements inconscients dans notre vie normale. Mais déjà, il croyait « devoir faire une remarque », également importante et qui résulte de cette observation qu'il fit par la suite :

Une fois convaincu que rien d'extraordinaire n'existait dans les faits qui m'avaient causé tant de surprise, je me suis trouvé dans une disposition d'esprit, si différente de celle où j'étais la première fois... que longtemps après et à différentes reprises, j'ai essayé, mais en vain, de les reproduire.

Cette remarque :

C'est que cette tendance au mouvement... n'a lieu qu'autant que nous sommes dans un certain état, qui est précisément ce que les magnétiseurs appellent la foi... c'est-à-dire tant que nous croyons possibles les mouvements du pendule.

Il n'y a là rien, on le voit, qui permette, ainsi que l'a fait imprudemment M. Marcel Boll, d'assimiler Chevreul à Philarète Chasles au point de vue du sens critique, dont

ce dernier montra qu'il était totalement dénué, non plus qu'à M. le Pr Ch. Richet, qui semble au contraire se complaire à demeurer dans ce « certain état » et se refuse à tenir pour valables de décisives contre-expériences. (V. Gaston Danville : *Magnétisme et Spiritisme*, pp. 55 et 56, « Mercure de France », et cf. Ch. Richet : *Traité de Métapsychique*, pp. 637 et 784, Alcan).

Cette partialité d'un esprit comme celui de M. Marcel Boll, que sa haute culture scientifique devrait cependant mettre à l'abri de tels entraînements, s'exagère encore dans le public ; et cette attitude en face de faits, à coup sûr exceptionnels, mais surtout mal étudiés, cette assurance qui fixe des limites aussi nettement définies à nos connaissances, en réalité moins certaines que le naïf dogmatisme de la foule ne l'affirme, sont évidemment responsables en partie des actes de désespoir criminel que nous avons rappelés. Elles conduisent à ce raisonnement : puisqu'il ne reste plus aucun espoir, à quoi bon prolonger des souffrances stériles ? De ce raisonnement à l'acte, la distance vient d'être franchie, deux fois, par des êtres de condition sociale très différente, qui se sont toutefois trouvés également sans force pour réagir contre ce qui leur paraissait une terrible, une irréfutable vérité.

Il ne suffit pas, croyons-nous, d'invoquer ici la seule morale pour combattre efficacement ces tentatives ; il faut montrer aussi que l'on n'a pas le droit de dire en pareille circonstance : il n'y a plus d'espoir ! — parce que ce n'est peut-être pas vrai. Nous ne savons pas actuellement jusqu'où peut aller exactement cette influence du mental sur le physique, que décèle la moindre émotion. Elle est pourtant connue depuis longtemps : les statistiques s'accordent pour montrer que les blessés d'une nation victorieuse présentent moins de mortalité et guérissent plus vite que ceux de la nation vaincue, soignés dans les mêmes conditions. L'exemple cité par M. le Pr Marie nous apporte un cas, authentiquement

contrôlé, de guérison d'une maladie prétendue incurable, au moins à ce stade.

Voici qui doit faire réfléchir au sujet des phénomènes analogues, constatés par la Commission médicale de Lourdes, qui enregistre chaque année des guérisons de fractures, de tuberculoses diverses, de tumeurs, observations facilement vérifiables. Pour certaines — nous ne disons pas toutes — guérisons obtenues par les procédés des Christian Scientists et de Coué, — bien que, comme nous le montrerons plus loin, M. Marcel Boll ait raison de condamner ce genre de pratiques, — il doit en être de même.

Alléguer la mythomanie en présence d'observations de ce genre, c'est à la fois trop simple, probablement inexact, et dangereux, puisque c'est en quelque sorte une justification du droit de tuer. Au surplus, la malade, citée par M. le Pr Marie, ne simulait pas la présence d'un cancer : la tumeur existait chez elle assez manifestement, trop même, si l'on peut dire, en ce sens qu'elle n'était plus opérable. Il devient impossible ici, par conséquent, d'invoquer cette commode « hystérie », d'attribuer la maladie et sa guérison à une simulation, non plus qu'à une intervention surnaturelle, comme à Lourdes, ni à une méthode spéciale de thérapeutique, ou au pouvoir d'un guérisseur.

Cette constatation offre l'avantage de souligner les causes d'erreur qui résultent d'explications incomplètes, fantaisistes, ou d'interprétations, péniblement ajustées en vue de forcer les faits à rentrer dans le cadre d'une théorie conçue *a priori*. En face de cette observation de guérison, inespérée autant qu'indiscutable, nous nous proposons de montrer, et qu'elle n'est pas en contradiction avec ce que nous savons du mécanisme de notre vie mentale, qu'elle invite à regarder de plus près des phénomènes analogues, trop aisément rejetés dans le domaine

du surnaturel et du charlatanisme, et qu'elle reste le meilleur argument à opposer au droit de tuer.

§

Si nous avons rapproché des expériences du pendule les guérisons d'affections crues incurables et de cas désespérés, c'est-à-dire deux séries de phénomènes en apparence assez différents, c'est qu'ils renferment tous un élément commun : la *croyance*.

Lorsque Chevreul *croit* aux mouvements du pendule, ils s'exécutent. Dès qu'il n'y croit plus, ils cessent et il devient incapable de reproduire l'expérience, si aisément obtenue au début. M. Marcel Boll, en pareil cas, *croit* uniquement à une mystification de mythomanes et le pendule reste immobile.

D'autre part, la malade de M. le Pr Marie guérit parce qu'elle *croit* à l'efficacité d'une intervention chirurgicale qu'on aurait effectuée, bien que l'opération n'ait pas eu lieu. Ceux de Lourdes *croient* de même à l'intercession de Bernadette ; d'autres, avant eux, avaient *cru*, avec les mêmes résultats, à celle du diacre Pâris. Les clients de Coué *croient* à l'influence bienfaisante des pratiques de la psychothérapie.

Remarquons en passant qu'il est également difficile d'invoquer la simulation à propos de Chevreul ; et, en effet, il s'agit, répétons-le, de la découverte des mouvements inconscients, soit de mouvements exécutés par un sujet normal, à son insu, déterminés par la présence dans son esprit d'une croyance, et qui disparaîtront dès que cette croyance s'évanouira. C'est que, comme on le sait, la croyance ne consiste pas seulement en une opération intellectuelle, mais comporte un accompagnement affectif.

Cette part affective dans la croyance peut devenir considérable, surtout chez des malades, déprimés généralement au point de vue intellectuel et ainsi plus faci-

lement émotifs. La moindre impression, favorable ou défavorable, déchaînera chez eux un torrent d'émotions d'autant plus vives qu'elles ne seront pas endiguées par une raison affaiblie et défaillante. Aussi nous n'aurons pas affaire qu'à des réactions motrices, analogues en quelque sorte à certaines expressions d'émotions, mais aussi à des réactions vaso-motrices, avec toutes les conséquences qu'elles comportent, chaque émotion étant intimement liée à un ensemble de phénomènes physiologiques, affectant la circulation, la respiration, les excrétions, qu'elles accélèrent ou ralentissent, modifiant les échanges chimiques cellulaires, la sécrétion des glandes, etc... Les effets physiques de la douleur et de la joie, de la peur, de la colère, de la tristesse... sont assez connus de chacun de nous pour qu'il soit inutile d'insister.

Notons cependant que les perturbations causées dans l'organisme par certaines émotions, la peur par exemple, peuvent aller jusqu'à une paralysie entraînant la mort. On se rend ainsi compte de l'importance considérable que sont susceptibles d'acquérir les concomitants somatiques de l'émotion.

Si la douleur a été étudiée par de nombreux auteurs, le plaisir, par contre, n'a suscité que peu de recherches, comme le remarquait déjà Th. Ribot :

Est-ce parce que les médecins, depuis des siècles, ont recueilli des observations sur la douleur, tandis qu'il n'existe aucune profession qui ait pour but d'observer le plaisir ? (Th. Ribot : *La Psychologie des sentiments*, Alcan.)

Au sujet de ses manifestations organiques, « elles se résument en un mot » bien vague : « dynamogénie ».

Toutes ces réactions, d'ailleurs, diffèrent énormément d'individu à individu. Ceci est également de notion banale. Telle personne, très vigoureuse, s'évanouira à la seule vue du sang, alors qu'une autre, en apparence plus sensible, demeurera indifférente. Il en est de même aussi pour la mémoire affective, très faible, parfois absente

chez des sujets qui ne se rappelleront un événement agréable ou désagréable qu'en enregistrant le fait au point de vue purement intellectuel, sans pouvoir évoquer le moindre souvenir affectif, sans reproduire la moindre émotion, alors que chez d'autres une souffrance ancienne sera facilement ressentie à nouveau.

Ce que nous venons d'exposer, en l'empruntant à la psychologie courante, ne permet-il pas de comprendre, pour en revenir au sujet qui nous occupe et sans faire intervenir des hypothèses, manifestement en contradiction avec les faits, que, dans quelques cas graves, où la maladie altère plus ou moins profondément le fonctionnement normal de notre vie mentale, effectuant une sorte de dissociation de la personnalité au profit de la partie affective de cette personnalité, il puisse se produire, irrégulièrement, dans des circonstances exceptionnelles, impossibles d'ailleurs à prévoir, sous la double influence de la *croyance*, de cet « état de foi » dont parle Chevreul, et d'actes matériels la fortifiant, une forte réaction bio-chimique, capable de renforcer subitement les moyens ordinaires de défense de l'organisme et d'orienter le malade vers la guérison ?

Il n'y a là rien, en somme, qui ne soit d'accord avec les données, que nous avons rappelées, sur le fonctionnement habituel de notre vie mentale Les observations, devenues banales, que nous avons déjà rapportées, au sujet des blessés de guerre, celle plus caractéristique, empruntée à M. le Pr Marie — pour ne citer que des faits à l'abri de toute critique — confirment cette manière de voir ; au surplus, la nécessité de maintenir, de relever même le « moral » d'un malade, pour en hâter le rétablissement, a toujours été reconnue par tous les médecins.

Inversement, le moindre mot, imprudemment prononcé auprès d'un malade, un geste inopportun des assistants, en vertu de cet affaiblissement de l'intelligence, de la diminution de son pouvoir d'inhibition nor-

mal, dus à la souffrance, risquent de provoquer une répercussion formidable et inattendue, causée par l'exagération corrélative de la sensibilité, comme semble en témoigner l'exemple emprunté par M. Marcel Boll à M. Ch. Baudouin :

Une religieuse s'était alitée l'hiver. Elle entendit ou crut entendre le médecin chuchoter : « Elle ne passera pas l'hiver. » Cette idée s'imposa à son esprit. Cependant, elle guérit, se releva, reprit ses forces. Mais, à chaque visiteur, elle disait, en hochant la tête, qu'elle ne passerait pas l'hiver, qu'elle le sentait. Au 1er avril, l'appétit disparut par enchantement ; elle se remit au lit quelques jours après et s'éteignit doucement un peu avant la fin du mois.

Selon M. Marcel Boll, il ne s'agirait que d'une coïncidence. Mais, nous croyons avoir montré qu'il n'est ni absurde, ni invraisemblable d'attribuer cette mort à la croyance, affirmée par la malade, « qu'elle ne passerait pas l'hiver, qu'elle le sentait ». Un ingénieur, M. Armand Colomb, nous a fait le récit d'un événement analogue, dont il avait été le témoin, pendant qu'il dirigeait l'un des services d'une entreprise minière au Pérou. Un vieil Indien travaillait à la mine avec ses deux fils, qu'il aimait beaucoup. L'un d'eux fut victime d'un accident mortel. Quelques mois après, ce fut le tour de son frère... Atterré par cette double perte, le père s'alita. Au docteur, envoyé par la Direction pour le soigner, il affirma que ses visites resteraient inutiles, car dans trois jours au plus tard, il rejoindrait ses enfants. En effet, il succomba dans le délai qu'il avait indiqué. Le médecin, supposant un suicide, procéda à l'autopsie : elle ne lui révéla aucune trace d'intoxication, de lésions organiques, de misère physiologique ; cet homme eût dû vivre longtemps encore.

Est-ce à dire alors, devant des observations de ce genre, qu'elles légitiment les pratiques des Christian Scientists, de Coué, et que les procédés de l'auto-suggestion soient recommandables ? Il faut ici faire de telles réserves

qu'elles équivalent à la condamnation de cette sorte de thérapeutique.

Tout d'abord, nous avons vu que les réactions dues aux émotions varient d'individu à individu, dans des proportions que rien ne nous permet de doser à l'avance. Il en est de même des degrés de croyance, ce qui interdit une trop rapide généralisation, en ce qui concerne l'efficacité d'un procédé quelconque : il pourra réussir ici, échouer là, sans que nous soyons en mesure de le prévoir et de préciser dans quels cas son application serait ou non utile.

Bien plus, les procédés de la psychothérapie pèchent par leur base même, ainsi que l'on s'en était déjà aperçu au moment de l'emploi de la suggestion comme moyen de traitement de certains troubles neuro-pathologiques. Pour que la suggestion agisse, il est nécessaire, soit que le sujet se trouve déjà en possession d'un mécanisme mental défectueux, comme dans l'hystérie par exemple, soit qu'on détraque en quelque sorte un mécanisme mental en bon état, de façon à donner au facteur somatique-émotif une importance qu'il ne saurait acquérir qu'aux dépens du pouvoir normal d'inhibition de l'intelligence sur la sensibilité.

L'usage de la suggestion perpétue donc, chez le malade, le désordre mental que l'on se proposait précisément de faire disparaître ; chez l'individu normal, la répétition de cette pratique risque de créer un état morbide.

§

Par ce qui précède, nous croyons avoir montré suffisamment qu'il n'est pas besoin de recourir, ni à l'hystérie, ni à d'autres interprétations tout aussi peu fondées, pour expliquer certains faits, qui surprennent au premier abord.

Une désagrégation mentale momentanée, causée par la maladie, un choc émotif, un trouble grave, assurant pour

quelque temps la prédominance de la sensibilité, avec son cortège de réactions bio-chimiques, suffisent pour rendre compte d'effets matériels qui restent, toutes proportions gardées, du même ordre que ceux qu'il est facile de provoquer expérimentalement chez l'hystérique, où s'exagère le jeu des processus normaux.

En résumé, notre science, en pareille matière, a beaucoup encore à apprendre de l'observation patiente, de l'enregistrement méthodique de phénomènes trop facilement dédaignés.

Toutefois, en son état actuel, elle nous autorise déjà à condamner, en dehors de toute considération sentimentale, des désespoirs criminels et mal fondés.

On ne saurait le proclamer trop haut : nul n'est fondé à s'arroger le droit de devancer une heure, qui peut *ne pas sonner*.

GASTON DANVILLE.

LES
EMPRUNTS ET « RÉMINISCENCES » D'UN HISTORIEN DES ARTS

—

M. Louis Gillet a reçu naguère de l'Académie le Grand Prix Gobert pour son *Histoire des Arts* (dans l'*Histoire de la Nation Française*). En toute justice, ne devrait-il pas en distribuer quelques bribes à ses collaborateurs inconnus ? Ce gros et léger in-4° délaie en effet, sans le dire, dans son flux lyrique, dans la « littérature » de ses « couplets » si bien filés, les idées et jusqu'aux expressions d'un peu tout le monde, de Michelet (1) à MM. Jullian, Bédier et E. Mâle.

A qui aurait assez de patience et de pratique des historiens de l'Art, la recherche des « sources » de M. Gillet réserverait sans doute quelques surprises (2). Mais il n'est pas besoin de grande érudition pour découvrir un de ses inspirateurs le plus docilement écouté.

Les importants critiques qui ont couvert d'éloges académiques le livre de M. Gillet ignoraient peut-être, à cause de son aspect scolaire, le petit et précieux volume de M. Louis Hourticq, sur le même sujet : *l'Histoire de l'art en France*, dans la collection *Ars Una*, paru en 1911. M. Gillet, lui, le connaissait bien, et n'a pas dédaigné de

(1) Pour Michelet, qu'on lise, par exemple, dans l'ouvrage de M. Gillet, les lignes sur Jean Goujon : (« *Dans quelles brumes matinales, de quelle buée flottante aux peupliers de Gisors* .. etc. ») (p. 316) — ou encore la page sur Fontainebleau (p. 282) : « *Ce long château de fantaisie*... etc. », et que l'on se reporte aussitôt dans l'*Histoire de France* de Michelet (tome IV) au chapitre XX sur Fontainebleau : « *Fontainebleau est surtout un paysage d'automne*... » — et plus loin : « *Où a-t-il pris ce corps charmant ?*... » N'aperçoit-on pas, non pas l'inspiration, mais le décalque ?

(2) Voir la note en appendice, à la fin de cet article.

puiser libéralement dans ce résumé si riche, dans cette petite merveille d'élégante et savante synthèse.

Ne parlons pas de la marche générale, de l'impulsion visible donnée par le petit volume au grand : cela se sent et ne se démontre pas. Mais c'est dans le détail même, dans un paragraphe entier ou une simple phrase que M. Gillet, par d'inexplicables et soudains caprices, emprunte, sans avertir, tout d'un coup, à son prédécesseur, idées et expressions. « Citations ! » dira-t-on peut-être? Nullement; rien ne les signale d'abord, comme telles, et quelques insignifiantes retouches empêchent ces emprunts d'être trop visiblement textuels. Maladroitement dissimulés, ce n'en sont pas moins des emprunts, d'indiscutables autant qu'inutiles larcins.

Qu'on en juge sur pièces ! En voici quelques-uns relevés au courant d'une simple lecture ; nous ne croyons pas avoir épuisé le sujet :

Combien de villages de France n'ont jamais connu la beauté que sous la forme d'un délicat portail roman !... (Gillet, *H. des Arts*, p. 70.)	Que de villages n'ont jamais connu d'autre œuvre belle qu'un gracieux portail roman ! (Hourticq, *Hist. gén. de l'Art, Ars Una*, p. 39.)
L'architecte... invente le contrefort, il ne le dégage pas encore de la masse ; au contraire, il le dissimule, se plaît à lui donner une apparence ornementale, l'aspect... d'une demi-colonne engagée dont il relie le chapiteau au chapiteau voisin par une série de ces festons rythmiques... Il aime les formes rondes et pleines... L'ensemble affecte une silhouette en forme de pyramide... Il arrive qu'une tour jaillisse... soulage le monstre pesant. (Gillet, *ouv. cit.*, p. 84.)	L'architecte... n'ose pas encore... détacher de la masse les contreforts ; il les dissimule, au contraire, tant qu'il peut, les transforme en ornements, les réunit par des arcatures ou les arrondit de manière à en faire des colonnes engagées ; le roman aime les lignes rondes, les formes pleines... A l'extérieur, la silhouette tend vers la pyramide ... le clocher... révèle un élan vers le ciel dans cet être pesant. (Hourticq, *ouv. cit.*, p. 19.)

Pour gagner le sommet... il lui faut trois étages, trois arrêts, trois départs.

(Gillet, *ouv. cit.*, p. 130.)

... il faut trois étages, trois arrêts, trois départs pour que les piles atteignent le sommet...

(Hourticq, *ouv. cit.*, p. 50.)

Elles (les cathédrales), s'harmonisent merveilleusement à ce ciel... de l'Ile-de-France.

(Gillet, *ouv. cit*, p. 144.)

La cathédrale gothique... produit d'Ile-de-France... s'harmonise merveilleusement à ce ciel...

(Hourticq, *ouv. cit.*, p. 61.)

et toute la suite de ce paragraphe dans les deux ouvrages.

Rapprochons encore deux textes jumeaux, plus probants si possibles :

... d'abord les rois, le léger Jean le Bon... qui, partant captif pour l'Angleterre, emmena ses musiciens ; nous avons son portrait, le plus ancien que l'on possède, *une hure niaise peinte d'une main molle* ; et puis c'est son fils Charles V... qui aimait tant les beaux livres, où il écrivait de sa main : « Ce livre est à moi Charles. »

Voici les frères du roi, le podagre Berry, avec sa grosse face... qui se consolait de la goutte... en feuilletant les pages de ses... manuscrits où ses artistes flamands lui avaient figuré ses châteaux enchantés.

(Gillet, *ouv. cit.*, p. 218.)

... d'abord les rois... Jean le Bon qui, dans sa captivité en Angleterre, se fit accompagner de musiciens ; un peintre nous a laissé son portrait, le plus ancien des tableaux de France, *une hure brutale peinte avec des couleurs molles*. Puis Charles V... qui aimait les beaux manuscrits, sur lesquels il écrivait de sa main : « Ce livre est à moi Charles. »

Voici... les frères de Charles V... le duc de Berry... ; nous connaissons bien sa face joufflue... ; dans sa vieillesse... il aimait à feuilleter ses livres d'heures pour y revoir les merveilleux châteaux qu'il avait fait... pourtraire par ses enlumineurs.

(Hourticq, *ouv. cit.*, p. 86-87.)

Etc., etc. Qu'on lise, toute entière, cette amusante p. 218, chez M. Gillet, et aussitôt après les pages 86 et 87 de M. Hourticq ; il apparaîtra, jusqu'à la stupéfaction, que l'une n'est que... disons, avec un sourire, « le résumé » des autres.

Comparez, de même, dans les deux auteurs, tout le chapitre sur l'Architecture féodale. L'influence de M. Hour-

ticq, sa marque et son empreinte, y sont constamment sensibles : idées et images, M. Gillet, par endroits, trouve tout à sa convenance chez son prédécesseur et guide.

Ainsi à la page 226, par exemple :

Combien de donjons sur nos collines, de la Provence aux Vosges, de la Bourgogne au Périgord... combien de profils de coteaux s'achèvent par la silhouette ébréchée d'une vieille tour ! Lentement la forme opiniâtre... retourne au rocher d'où elle est sortie... on comprend combien ce système, cette architecture tiennent au sol.

(Gillet, *ouv. cit.*, p. 226.)

Cette ingénieuse architecture reprend peu à peu l'aspect du roc d'où on l'a tirée. Que de collines bretonnes, limousines, périgourdines... s'achèvent ainsi par la silhouette encore altière de forteresses démantelées ! on comprend là combien la féodalité et ses châteaux furent les produits naturels du sol.

(Hourticq, *ouv. cit.*, p. 91.)

Parfois c'est un passage aussi simple qu'un fragment de « Joanne » qui est transcrit avec une inexplicable fidélité.

Quelques villes du Nord, Provins, Falaise, Dinan ont conservé des restes importants de leurs anciennes enceintes. Mais c'est seulement dans le Midi que nous trouvons trois villes entières avec leurs fortifications intactes : Aigues-Mortes, Avignon, Carcassonne.

(Gillet, *ouv. cit.*, p. 228.)

Seules quelques villes... Dinan, Saint-Malo, Provins ont conservé des restes importants de leurs remparts. Mais c'est autour de trois villes méridionales qu'on peut encore en trouver d'à peu près intacts : Carcassonne, Aigues-Mortes, Avignon.

(Hourticq, *ouv. cit.*, p. 93.)

Pour parler d'Aigues-Mortes, M. Gillet (pp. 228-230) combine agréablement, sans les sertir d'aucun guillemet, ni plus nommer l'un que l'autre, la *désolation incomparable* et *les flamands roses* célèbres de M. Barrès, et la prose documentaire de M. Hourticq : « *Il fallait au roi de France une fenêtre sur la Méditerranée...* »

Pour Carcassonne, même source (Hourticq, *ouv. cit.*, p. 94, — Gillet, *ouv. cit.*, p. 230). Mais le coup de pouce est ici plus heureux.

Au milieu de longues pages qui paraissent complètement

indépendantes de M. Hourticq, soudaine réminiscence, une image frappante de cet auteur est piquée dans le texte :

leurs vêtements... ressemblent dans la position horizontale aux cannelures d'un fût de colonne renversée.
(Gillet, *ouv. cit.*, p. 250.)

... la draperie... devenait horizontale... comme les cannelures d'une colonne renversée.
(Hourticq, *ouv. cit.*, p. 109-110.)

Encore une heureuse formule commune aux deux historiens :

Le moment vient où les statues dédaigneront d'être expressives pour se contenter d'être belles.
(Gillet, *ouv. cit.*, p. 304.)

... les figures dédaignent d'être expressives et se contentent d'être belles.
(Hourticq, *ouv. cit.*, p. 161.)

Le plaisant, l'ingénieux rapprochement des chevaux d'Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, on peut le lire tout au long, dans l'ouvrage de M. Hourticq (p. 190), avant de le retrouver, brillant ingénument, comme une nouveauté, dans celui de M. Gillet (p. 327) (3).

Et de même encore (Hourticq, p. 186), la comparaison, dans tous ses détails, entre Saint-Etienne-du-Mont et Saint-Gervais (Gillet, p. 331).

Tel mélancolique retour sur les hôtels du Marais et leurs portes « *faites pour le passage des carrosses et qu'écorchent aujourd'hui les camions* », avant d'être de M. Gillet (p. 340), était déjà de M. Hourticq (p. 182)... « *Aujourd'hui que, dans leurs cours, il n'entre plus de carrosses, mais des camions.* »

« *Ces riches bourgeois avaient aussi* « *maison des champs* », dit M. Hourticq, quelques lignes après, et M. Gillet, comme un écho, de répéter (p. 340) :

« *Mais les grands bourgeois qui se faisaient construire ces hôtels avaient aussi leur maison des champs.* »

(3) Celui-ci l'agrémente seulement de quelques fantaisies. Il fait chevaucher à Henri IV un *genet d'Italie*, comme qui dirait un « percheron de Gascogne » ; et il imagine Louis XIII demandant sa monture de bronze à un artiste italien (Daniel de Volterre), mort un demi-siècle avant sa naissance.

On peut poursuivre ce jeu d'échos, s'il amuse le lecteur :

Elle parle avec autant d'aisance son éloquence classique que son vieux roman du moyen âge. (Gillet, *ouv. cit.*, p. 323.)	La France parlera le langage moderne du XVIIe et du XVIIIe avec la même sincérité qu'au XIIIe et XIVe siècle la langue médiévale. (Hourticq, *ouv. cit.*, p. 173.)
Entre l'éclat de la Renaissance et la triomphante splendeur de la jeunesse de Louis XIV tout a l'air de se passer dans l'ombre. (Gillet, p. 325.)	Entre la radieuse Renaissance et le soleil de Louis XIV, la 1re moitié du XVIIe siècle paraît un peu dans l'ombre. (Hourticq, p. 211.)
Germain Pilon a su mieux que personne faire entrer le portrait dans le rythme et la pompe de l'oraison funèbre. (Gillet, p. 316.)	Germain Pilon est un de ceux qui ont le mieux allié l'exactitude du portrait et la cadence de l'Oraison funèbre. (Hourticq, p. 166.)

La suggestive expression de M. Hourticq, dans la préface à son ouvrage *De Poussin à Watteau* (p. 7) : *la Renaissance... non pas seulement phénomène français, mais événement européen*, M. Gillet doit la trouver, lui aussi vraiment neuve puisqu'il la reproduit, p. 277 de son Histoire.

Le couplet charmant sur Versailles, d'allure si spontanée, si inspirée, « *au pied de la façade...* » etc. (Gillet, p. 361), qui évoque « *le palais d'Armide* » n'a qu'un défaut, c'est d'être une répétition. M. Hourticq, avec un plus sobre lyrisme, mais sur les mêmes notes, avec les mêmes coupes de phrases et semblables expressions, avait déjà modulé ce délicieux morceau : « *Au pied s'étale...* » etc. (Hourticq, p. 233). Sans conteste aucun il est sien.

Que de telles pages aussi bien venues sollicitent, passe encore ! mais comment expliquer que M. Gillet se soit attaché à des vétilles, épithètes et idées incidentes appartenant à son prédécesseur, quand il aurait pu, sans aucun doute, en trouver aussi aisément de nouvelles ?

Le mot *chlorotique* appliqué à Lesueur (Gillet, p. 349 ; Hourticq, p. 200). Sur Vouet (Gillet, p. 347 ; Hourticq, p. 199). Sur Poussin (Gillet, p. 351 ; Hourticq, p. 206). Sur

Rigaud (Gillet, p. 388), *son modèle martelé qui met au milieu de ses perruques... des masques incisifs de la Tour...* (Hourticq, p. 251), *ses touches martelées... Enlevez les perruques, voici déjà un masque vif... comme un pastel de la Tour.*

Traitant du XVIIIe siècle, M. Gillet semble abandonner son guide, quand, soudain, au cours d'une page, il le suit un instant aussi étroitement que jamais.

Par exemple, à propos du monument du maréchal de Saxe :

Entouré des symboles de ses victoires, le héros... descend d'un pas ferme, au tombeau... A toute cette éloquence qui distrait, on peut préférer la rêverie indéterminée qui monte des vieux tombeaux gothiques. (Gillet, *ouv. cit.*, p. 396.)	Entouré des symboles de ses victoires, le maréchal... descend d'un pas ferme, au tombeau... Cette agitation tapageuse empêche d'entendre cette méditation paisible qui montait silencieusement des monuments gothiques. (Hourticq, p. 286.)

A propos de l'art de Houdon :

Il n'y aura plus dans la sculpture un point inerte. (Gillet, p. 397.)	... pas un point qui soit inerte... (Hourticq, p. 289.)

A propos de Saint-Sulpice et du Panthéon, *la composition jésuite, plate et pyramidale*, de M. Gillet (p. 417), répondant à *la façade plate et pyramidante des églises jésuites* de M. Hourticq (p. 299), n'est que le plus criant, mais non l'unique emprunt de cette page.

Il serait trop long de relever dans l'exposé de l'art au XIXe siècle, et jusqu'à la conclusion, les ressouvenirs certains de M. Hourticq. Voici seulement, au hasard, dans le portrait de David :

Un bout de phrase :

Ses héros posent et n'agissent pas. (Gillet, p. 440.)	*Ses héros posent et n'agissent pas.* (Hourticq, p. 316.)

Un bout d'idée :

Le style de l'époque où des passions féroces s'expriment en périodes glaciales et compassées...

(Gillet, p. 440.)

... art étrange où des hommes aux passions ardentes affectent de parler le langage de la pure raison...

(Hourticq, p. 316.)

Dans celui de Corot, cette esquisse du peintre nuancé des valeurs lumineuses, terminée sur ce trait charmant que M. Gillet n'a pu oublier dans sa réplique :

... grâce à cette innocente magie, le charmant peintre a pu confondre le plus ingénument du monde ses souvenirs de Némi et de Mortefontaine, d'Albano et de Ville-d'Avray.

(Gillet, p. 472.)

C'est ainsi que Corot a pu confondre, le plus sincèrement du monde, le lac d'Albano et l'étang de Ville-d'Avray, la craie toscane et le brouillard d'Ile de-France.

(Hourticq, p. 360.)

Le parallèle d'Ingres et de Delacroix, chez les deux auteurs, peut enfin nous servir amplement d'exemple concluant. L'emprunt est ici particulièrement prolongé :

Un jeune peintre, ami de Géricault, exposait au Salon de 1822, la Barque de Dante.

... Deux ans plus tard, c'étaient les Massacres de Scio, et ce tableau merveilleux devenait aussitôt le manifeste du romantisme...

(Gillet, p. 459.)

Au Salon de 1822, un jeune ami de Géricault exposait une scène empruntée à la Divine Comédie.... C'est deux ans plus tard seulement, devant les Massacres de Scio, que les classiques crièrent au « massacre de la peinture ».

(Hourticq. p. 333.)

Avant d'être des objets définis... ses tableaux sont des taches par elles-mêmes éloquentes.

... Dans l'ébauche la plus légère, quelques gouttes de pâte... sont déjà de l'orage, de la fièvre, du trouble, de l'inquiétude ou de la mélancolie.

(Gillet, p. 460.)

Son tableau n'est pas un agencement de figures correctement posées ; dans la première esquisse, quelques taches sont déjà de l'orage, de la sérénité, de la mélancolie, de l'épouvante ou de l'horreur.

(Hourticq, p. 338.)

Au même salon de 1824, où éclate le scandale des Massacres

Au même salon de 1824 où les jeunes peintres vinrent admirer le

de Scio, Ingres montrait le Vœu de Louis XIII.

(Gillet, p. 463.)

massacre de Scio, on vit triompher le Vœu de Louis XIII.

(Hourticq, p. 343.)

Ingres a passé trente ans dans une totale solitude à Rome. Il arrive (à Delacroix) de se laisser émouvoir par les faits de son temps, de peindre Gavroche sur les barricades. Ingres, pendant les journées de février, tandis que le trône croule, que les balles claquent sous ses fenêtres, caresse d'une main paisible sa Vénus Anadyomène. Delacroix voulait que ses tableaux rendissent une rage, une émotion instantanée; Ingres achève au soir de sa vie une étude de jeune fille ébauchée dans sa jeunesse, sans que l'on puisse apercevoir la trace d'une reprise...

Delacroix se vantait de porter son monde dans sa tête et de ne jamais peindre d'après le modèle. Ingres n'a jamais tracé une ligne sur le papier, posé une touche sur sa toile sans consulter la nature.

(Gillet, p. 463-464.)

Ingres méprisait son temps... il ne demandait qu'à se retirer à Rome, enfermé dans la contemplation de son idéal... Delacroix montrait... la Liberté victorieuse sur les barricades ; pendant qu'on faisait le coup de feu dans sa rue, Ingres, derrière sa fenêtre, caressait d'un pinceau amoureux, sa Vénus Anadyomène. Vibrant à tous les souffles, emporté par ses impressions d'un moment, Delacroix disait : « Je commence une femme, et je fais un lion. » Ingres acheva sur le tard une étude entreprise dans sa jeunesse, sans que l'on puisse maintenant discerner une discordance d'inspiration ou de métier. Delacroix inventait toujours et ne voulait pas qu'on imitât. Ingres imite continuellement la nature.

(Hourticq, p. 344-345.)

Arrêtons là ce collationnement. Qui voudra le reprendre glanera peut-être encore quelques curieuses trouvailles (4).

(4) Ainsi découvre-t-on, par hasard, avec amusement, quelques traits de M. J.-E. Blanche, le peintre écrivain, noyés dans le portrait de David, par M. Gillet :

David est certainement... un de ceux qui... ne pouvaient être que Français... Laissons le triste et lâche politicien... tout prêt à endosser le frac... du fonctionnaire...

(Gillet, pp. 438-439.)

Si l'on dressait une liste d'artistes français qui ne pouvaient être que des Français, il faudrait inscrire le nom de Louis David en première ligne...
... Si j'écarte le politicien, le triste politicien... trop heureux de troquer la tunique du Romain... contre le frac à passementeries de fonctionnaire de l'Empire.

(J.-E. Blanche, *De David à Degas*, pp. 169 et suiv.)

Pour nous, ce n'est pas au hasard que nous nous sommes adonnés à ce patient travail, et c'est sans trop de surprise que nous en avons recueilli les résultats.

Depuis longtemps, avec plaisir, avec profit, nous lisons les ouvrages agréables et nourris de M. Gillet ; mais non pas, avouons-le, sans quelque soupçonneuse curiosité. Devant tant d'élégantes pages, de brillants résumés, de vives esquisses d'histoire de l'art, pourquoi faut-il, malgré soi, se sentir en éveil ?

C'est que notre auteur, avec une sorte de naïve insouciance, nous y a lui-même, dès longtemps, disposés.

Dans son livre sur *La Peinture au XVIIe et au XVIIIe siècles*, publié chez Laurens, en 1913, au premier chapitre consacré à la peinture italienne, on peut suprendre déjà d'évidents « souvenirs » du *Cicerone* de Burckhardt. Il lui emprunte jusqu'à une erreur de fait manifeste (p. 36, « Le mangeur de lentilles » (*sic*) d'Annibal Carrache).

(Gillet, ouv. cit., *passim*, p. 2, 23, 24, 44...) (Burckhardt, *Cicerone*, traduc. franç., édit. Didot, p. 772, 805, 822...).

Donnons au moins un exemple :

Le recueillement de ces vallées, ces collines richement boisées, empruntées à la « campagne », s'animent spontanément de scènes mythologiques. Et l'exiguïté du format, le précieux, le perlé du dessin, l'émail de la peinture n'empêchent pas une grandeur de formes qui explique que Rubens ait recherché l'amitié d'un tel maître. [Elsheimer.]

(Gillet, *ouv. cit.*, p. 43.)

Dans ces vallées recueillies, sur ces côteaux richement boisés dont il emprunte les motifs à la vaste campagne de Rome, il y a un charme poétique que rehausse encore la scène dont les paysages sont le cadre. Malgré la petitesse du format et le caractère de miniature de ces œuvres d'un coloris presque émaillé, les tableaux d'Elsheimer, loin de paraître chétifs, ont une grandeur dans les formes qui nous fait comprendre que Rubens ait recherché l'amitié d'un tel peintre.

(*Burckhardt*, p. 822.)

Burckhardt est peu lu du grand public ; la chose pourrait

rester inaperçue. Mais, au chapitre du même ouvrage, traitant de la « Peinture flamande », c'est dans un livre aussi connu que *Les Maîtres d'autrefois*, de Fromentin, qu'avec une surprenante indiscrétion M. Gillet puise à pleines mains. Il ne cite pas, il incorpore sans les en distinguer, dans la trame de son texte, il fait siens traits expressifs, images ou épithètes et jusqu'à des lambeaux de phrase tout entiers. Et cela se poursuit dans les premières pages du chapitre suivant, sur « la Peinture Hollandaise ».

On ne saurait donner toutes les références. Pour s'en convaincre, il n'est que de feuilleter, son « Fromentin » ouvert à côté, les pages abondantes où M. Gillet, avec une audacieuse fantaisie, le démarque : les réminiscences textuelles comme des citations sautent aux yeux.

Notons-en au moins quelques-unes :

(Gillet, p. 82, 83. Fromentin, p. 42, 43, 44, 46) à propos de Rubens.

Sur Van Dyck, notre auteur (*La Peinture aux XVII*e *et XVIII*e *s.*, pp. 94, 97, 98, 100, 101) transpose effrontément et tout entière l'inoubliable « esquisse rapide » de Fromentin. Mais, même noyés sous l'estompe, les « *coups de crayons peu fondus* » du maître critique ne sauraient passer inaperçus. Dès le premier mot : *un prince qui n'a pas régné* et tout le reste : *maître parmi ses condisciples... et partout le même être exquis, fêté, choyé, l'ami des grands et des rois... joueur, dissipateur, prodigue, libertin... inflammable et désabusé, des airs de chérubin et de Don Juan*, etc., jusqu'au trait final : *Et pourtant avec tous ses dons, sa grâce, ses talents personnels, que serait Van Dick sans Rubens ?* Tout le portrait, dans sa ligne générale et ses mille touches, porte l'inavouée, mais indéniable signature de Fromentin (*Les Maîtres d'Autrefois*, pp. 135, 136, 137).

Et de Fromentin aussi, de nombreux traits encore de ce Van Dyck (Fromentin, *ouv. cit.*, pp. 138, 139, 140, 141). Pourquoi ne pas citer franchement, au lieu d'arracher çà et là, de

brouiller un peu, et de donner comme originaux des morceaux rajustés ?

Faut-il relever d'autres exemples ? On en trouverait plus d'un aussi typique que le suivant :

Tant qu'elle se confondit avec la Flandre, la Flandre se chargea de penser pour elle. (Gillet, *La Peint. aux XVII*e *et XVIII*e *s.*, p. 117).	Tant qu'elle fut confondue avec les Flandres, ce fut la Flandre qui se chargea de penser pour elle. (Fromentin, *ouv. cit.*, p. 154.)

Enfin la page 120, toute entière, sur la Peinture hollandaise, si caractéristique (Gillet, *La Peinture aux XVII*e *et XVIII*e *s.*, p. 120), n'est qu'un centon des pages 162 à 166 des *Maîtres d'Autrefois*. Il y a là 40 lignes qui sont le plus formel, le moins dissimulé, le plus éclatant des emprunts.

Comme si elle ne suffisait pas, un aveu indirect de l'auteur vient d'ailleurs confirmer cette évidence.

Dans le chapitre sur *la Peinture dans les Pays-Bas au XVII*e *s.*, qu'il a écrit pour la grande *Histoire de l'Art*, d'André Michel (tome VI, 1re partie), M. Gillet se copie tout au long lui-même, — comme c'est bien son droit, cette fois, — et reproduit son texte de chez Laurens, tantôt identique, tantôt remanié, mais il a bien soin de le purger de tout ce qui est de Fromentin. Par quelle inadvertance a-t-il conservé le plus visible de ces emprunts ? Les lignes fameuses des *Maîtres d'Autrefois* sur Rembrandt (p. 371-372) :

Il avait la rage de poser devant un miroir... tout seul... les yeux dans les yeux... Il se retrousssait la moustache, mettait de l'air et du jeu dans sa chevelure...Il empruntait à son vestiaire des toques... il attachait à son cou des chaînes d'or.

Plus tard, on le vit paraître en des tenues plus graves... en vestes sombres, avec un mouchoir en serre-tête... Cette tenue de désabusé...

Toutes ces phrases évocatrices ont passé crûment, non pas citées, mais à peine maquillées et données comme ori-

ginales, pages 351-352, dans l'*Histoire de l'Art*. Qu'en pensera le probe M. André Michel, s'il s'en avise jamais ?

Semblables usages littéraires sont, dit-on, regardés aujourd'hui avec quelque indulgence. Possible chez les romanciers qui marquent tout, comme on sait, du génie de leur griffe ! Mais de bonnes habitudes scientifiques devraient suffire à les interdire, semble-t-il, à un historien. Poursuivi à travers trois ouvrages aux dépens d'auteurs morts et de confrères vivants, ce procédé, plutôt que de tenir du système, paraît offrir par son inutilité, sa capricieuse et naïve audace, un curieux phénomène psychologique, un « cas » exemplaire de souvenir inconscient (5).

JULES LATREILLE.

Appendice. — Cet article était rédigé quand une des surprises possibles dont nous parlions en commençant devait encore nous échoir. Une nouvelle lecture de l'ouvrage passionnant et passionné de M. Camille Jullian : *De la Gaule à la France*, nous révélait bientôt quel cas en faisait aussi M. Louis Gillet. Il lui a résolument emprunté, matière et forme, une bonne partie des quinze premières pages de son propre livre. Dans ces trois paragraphes initiaux de l'*Histoire des Arts*, on retrouve, condensés et étoffés à la fois de quelques parures de style, les deux premiers chapitres du livre de M. Jullian.

Sur cette période préhistorique, il semble évidemment impossible de composer plus clair et plus intelligible résumé que celui de l'historien de la Gaule. C'est bien ce qu'a pensé M. Gillet,

(5) Sans plus de malice, il faut bien relever, car il est trop joli, dans cette *Histoire des Arts*, couronnée du grand Prix Gobert, un aimable raccourci d'anachronismes :

A Loches, c'est là que Charles VIII met sous clef Ludovic le More, tandis que lui-même s'établit avec la belle Agnès... sur l'autre bord du plateau... (Gillet, *H. des Arts*, p. 289).

Chacun sait que « la belle Agnès », morte en 1450, était l'amie de Charles VII et non de son petit-fils Charles VIII. Et que Ludovic le More a été fait prisonnier et enfermé à Loches par Louis XII, successeur du même Charles VIII. M. Gillet donne libéralement à ce pauvre fils de Louis XI les maîtresses de son grand-père, et les prisonniers de marque de son successeur et cousin.

Un candidat à la licence qui laisserait passer semblables fantaisies dans sa copie serait, sans nul doute, prié de revoir ses manuels. Qu'il présente son texte à l'Académie ! Il risque d'avoir un prix.

mais sans en avertir son lecteur. Hardiment, il a grappillé chez son devancier aperçus originaux et rapprochements significatifs.

Ses premières phrases (*H. des Arts*, p. 1 et 2) (*Il n'y a pas un des états traversés par l'humanité primitive dont la trace ne se retrouve...)* jusqu'à la fin du paragraphe, traduisent, exactement et sans la moindre allusion, le début de la *Cité Antique* (p. 4 et 5) de Fustel de Coulanges, cité par M. Jullian, et y insèrent une réflexion de M. Jullian lui-même, cueillie 50 pages plus loin :

Car rien de ce qui est entré dans la conscience humaine n'a le pouvoir d'en sortir ; tout ce qui s'y est inscrit une fois y demeure à jamais transformé, mais non aboli.

(Gillet, *H. des Arts*, p. 2.)

Car rien de ce qui a une fois agité l'intelligence et le cœur humains n'en disparaît pour toujours : l'humanité complète ou transforme ses gains ou ses idées, elle ne les substitue jamais absolument les uns aux autres.

(Jullian, *De la Gaule à la France*, p. 52.)

Au bas de la même page, le dernier paragraphe (*H. des Arts*, p. 2) doit tout à la page 14 *De la Gaule à la France*.

La page suivante ne doit pas moins au même livre :

Taillés par éclats réguliers, sur deux faces symétriques qui s'amincissent sur les tranchants et finissent en pointe au sommet ; certains de ces silex ont l'élégance d'une feuille de hêtre. Utiliser le silex et humaniser le caillou, extraire de la matière une forme intelligente... c'est peut-être par là qu'a commencé chez l'homme la première notion de l'art... Ces premiers linéaments de régularité, le tracé d'une base arrondie et d'une pointe aiguë...

(Gillet, *H. des Arts*, p. 3)

... le premier perfectionnement que l'intelligence humaine a imposé au caillou de pierre, d'y avoir ménagé deux faces symétriques dont la rencontre... forme un double tranchant, et qui à l'extrémité se confondent en une même pointe... Voici qu'apparaissent les linéaments... pour créer avec la matière des formes plaisantes... disons déjà le mot, les indices d'une recherche de l'art..., l'ensemble... a tout à la fois la régularité... et la symétrie élégante d'une feuille de hêtre.

(Jullian, *ouv. cit.*, p. 16-17.)

Les conditions changèrent... les glaciers envahissent la terre... ; les îles de la Grande-Bretagne se

Des changements de tout genre... D'abord ce furent des modifications dans la structure de notre

détachent du continent... La forme de notre sol, le dessin de nos côtes prennent leur figure définitive... L'éléphant et l'hippopotame émigrent de nos climats ; à leur place apparaissent l'ours, le bison, le mammouth. L'homme cherche davantage l'abri des rochers, des cavernes. Les temps deviennent durs... avec sa liberté d'allures, il semble perdre une partie de son génie. Ses armes s'atrophient. Auprès des belles armes de Chelles et de Saint-Acheul, celles de la grotte du Moustiers témoignent d'une grave décadence.

...De ces mêmes cavernes, on allait voir se développer une étonnante Renaissance et assister soudain chez ces pauvres chasseurs à l'épanouissement...

(Gillet, *H. des Arts*, p. 3.)

sol ; la Grande-Bretagne se détacha de la France ; nos contours maritimes prirent la direction qu'ils présentent aujourd'hui. Les glaciers se rapprochèrent de la plaine... Des animaux émigrèrent, d'autres comme le mammouth et l'ours gris apparurent... Il fallut chercher des abris. L'homme se réfugia sous les roches, dans les grottes... des temps plus durs arrivaient...

Quelle différence entre l'arme élégante du plateau de Saint-Acheul et l'outil de la grotte... du Moustier ! Celui-ci n'est jamais taillé que sur une face... ses dimensions sont assez faibles.

(Jullian, *ouv. cit.* p. 18-19.)

Une véritable Renaissance, ou mieux un complet développement... allait être réservé à l'humanité des chasseurs devenue fille des cavernes...

(*Id.* p. 22.)

Peut-être, la nature était redevenue plus clémente... Sans doute, une nouvelle race de type supérieur, *race au front droit et vaste*... était-elle venue, tentée par le climat meilleur et la vie plus facile... La technique de la pierre atteint sa perfection. Dans les dépôts de Solutré, d'Aurignac, de la Madeleine... la pierre revêt une souplesse que l'on n'obtiendra plus, longtemps après, que du métal.

(Gillet, *H. des Arts*, p. 3.

La nature, dit-on, se montra plus clémente... Une nouvelle espèce d'hommes se présenta, peut-être appelée d'ailleurs par les conditions plus faciles de la vie: *race au front droit et vaste*...

La vieille pratique du silex fut portée à sa perfection. On pourrait dire... qu'elle atteignit une souplesse incroyable... ; il n'y aura que le métal pour ramener, longtemps après, un tel résultat... Voyez les instruments d'Aurignac, de Solutré, de la Madeleine.

(*Id.*, p. 22, 23.)

Voici — chose qui fait rêver (et c'est ici la plus récente et la plus merveilleuse des découvertes de l'histoire) — voici que ces vieux hommes... se révélaient une race de prodigieux artistes.

(Gillet, *H. des Arts*, p. 4.)

Voici maintenant la plus grande merveille de ces temps, merveille dont la découverte de nos jours a été la surprise et la joie de tous ceux... : ces chasseurs ont été d'incomparables artistes.

(Jullian, *ouv. cit.*, p. 25.)

Plus loin, l'exposé des hypothèses sur les origines des peintures des cavernes est formulé avec les mêmes termes par les deux historiens, mais, chose plus curieuse encore, se termine chez M. Gillet sur la même réserve, sur la même pénétrante et originale remarque déjà émise par M. Jullian.

L'animal ... serait considéré comme un Dieu, doué de puissances mystérieuses et l'art qui le représente serait une forme de l'idolâtrie. — D'autres y voient l'insigne du clan, le symbole de la tribu..., et l'art à l'origine serait l'expression du bien social.

On peut croire toutefois que si l'art des cavernes avait le sens qu'on lui prête, il serait moins libre, moins vivant ; il paraîtrait plus encombré de théologie et d'hiéroglyphes... En fait, ce que cet art offre peut-être de plus remarquable, c'est l'indépendance absolue, l'absence d'arrière-pensée.

(Gillet, *H. des Arts*, p. 7.)

A-t-il considéré l'animal comme une sorte de Dieu, comme une puissance supérieure ?... Dans ce cas, l'art débute par l'idolâtrie — Ou encore, chacun de ces animaux ne serait-il pas l'insigne... d'une tribu... ? Dans ce cas, l'art aurait commencé par être un agent de la vie sociale.

....

S'il y avait des arrière-pensées cultuelles, elles apparaîtraient plus nettement, et l'image serait moins belle, moins vivante, plus encombrée de marques et de symboles. L'art apparaît dans toute son indépendance et sa franchise.

(Jullian, *ouv. cit.*, p. 27-28.)

Et dans les quelques pages qui suivent, les emprunts à M. Jullian, pour être plus discrets, apparaîtront cependant sans trop de peine au lecteur qui voudra bien parcourir coup sur coup les deux livres.

Quand M. Gillet se décide à nommer incidemment M. Jullian, c'est pour lui attribuer, entre guillemets, une expression qui ne lui appartient pas. *Joyeux breuvage*, lui fait-il dire, d'un tour bachique, au sujet du vin ; M. Jullian, dans un raccourci plus sévère d'historien, ne parlait que de la *joyeuse découverte*,

Arrêtons sur ce mot notre propre découverte, non pas « joyeuse » certes ! mais bien plutôt attristée et déconcertante, à travers tant de pages étincelantes qu'il nous fâcherait de ne pouvoir plus lire désormais, sans qu'une arrière-pensée vienne, malgré nous, troubler notre admiration. — J. L.

SIBYL[1]

—

III

Au lendemain de la journée du Pausilippe j'avais fait la connaissance du Révérend John Knox Wilson, oncle de Sibyl et clergyman américain. Depuis lors, sous les dehors d'une fausse cordialité, nous formions une paire d'ennemis inséparables, irréconciliables et farouches. Nous nous détestions avec un véritable attachement, mêlé d'une sorte de mépris à la fois souriant et grinçant. Il feignait ne pouvoir se passer de ma présence, afin de s'interposer toujours entre Sibyl et moi.

Toujours ruminant et combinant, le Révérend Wilson inventait chaque jour des buts de promenades et nous entraînait à sa suite, préparant tout, réglant tout, s'occupant de prendre les billets, de retenir les places, d'embaucher des guides. Il m'exaspérait, tout en me désarmant à force d'habileté. Il poussait au génie le plaisir d'être importun.

A vrai dire, Sibyl semblait se complaire à ce jeu de cache-cache autour de son oncle, elle mettait une coquetterie réticente à céder aux caprices de l'infatigable et fastidieux bonhomme et poussait l'ironie jusqu'à m'obliger parfois à témoigner ma gratitude au cher homme qui se donnait tant de peines et de tracas pour nous distraire.

Grâce à l'obstiné concours que lui prêtait le Révérend, Sibyl réussissait à me fuir tout en me recherchant.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 640 et 641.

Depuis le soir où j'avais connu l'avant-goût de sa chair, parmi les ombres complices d'un beau jardin du Pausilippe, j'étais affamé d'elle qui, cédant à l'instinct ancestral de la femelle, s'acharnait à m'échapper sans cesser jamais de m'attirer. A chaque instant, je prenais la résolution de brusquer les choses, de jouer mon va-tout ; il faut, me disais-je, qu'elle se donne ou je l'abandonne, mais une inflexion plus caressante de sa voix me laissait hésitant.

J'étais venu me réfugier à Naples pour y trouver le calme, propice à la méditation de grands desseins, j'y dispersais ma vie au sein de vaines agitations. Insatisfait et mécontent, flanqué de la nièce et de l'oncle, j'errais par les routes, en rechignant, sous le fouet d'un désir absurde qui tournait à la passion. Je vivais dans un état de désillusion éperdue ; stérile et désolé comme un désert, comme lui hanté de mirages, mourant de soif, mais halluciné par la vision de l'eau.

Je passais ma hargne sur le Révérend, m'efforçant de le mettre hors de ses gonds et d'engager le fer en l'acculant à des discussions désagréables, auxquelles je préludais en proférant de truculents blasphèmes. Plein d'une condescendance angélique, évangélique et joviale, le pasteur m'opposait les sourires d'une éternelle bonne humeur.

Rompant toujours, il répondait à mes énormités en déclarant d'un air fin :

— C'est une excellente plaisanterie.

Lorsque nous nous quittions le soir, il ne manquait jamais de me secouer la main, à l'américaine, en y mettant toute l'énergie de la sourde fureur qu'il avait accumulée pendant la journée, et, rituellement, il me disait :

— Décidément, vous êtes un joyeux farceur et un excellent compagnon ; à demain.

Durant des nuits de cauchemar je voyais en rêve,

sous le plumage d'un hibou, le ministre de Dieu qui me narguait, perché sur sa Bible.

Je fourbissais contre lui, dans mes heures de solitude, de minutieuses et savantes vengeances. Grâce à lui, j'en étais venu, presque, à ne plus souffrir des déceptions incessantes de mon amour, ni des fulgurations de mon désir inassouvi. L'obsession du Révérend me tenait lieu de morphine.

Ce grand vieillard glabre, à la chevelure d'argent, au teint de brique, aux lèvres minces, gourmé dans sa redingote boutonnée, verrouillé dans un gilet fermant haut, surmonté d'un petit dépassant blanc, m'apparaissait, avec ses larges pieds et ses fortes mains, grassouillettes et soignées, comme l'incarnation de l'esprit de pesanteur. Imbu de dignité professionnelle, derrière les hublots de ses lunettes d'écaille, il se posait devant moi comme un problème de mécanique céleste. A cet extrême, la gravité ne pouvait dépendre à coup sûr que des lois de l'universelle gravité. Le Révérend était plus qu'un homme et mieux qu'une institution, une pièce indispensable du système du monde.

John Knox Wilson traitait Naples avec morgue et dédain : s'il consentait à louer son ciel et sa lumière, c'était du bout des lèvres — nous avons mieux, disait-il, en Californie ; — quant à la ville même, il la trouvait répugnante, infâme et fétide. Il témoignait aux habitants un mépris plein d'aversion, et les plaignait chrétiennement d'être tombés si bas dans l'abjection et de se complaire dans la désolation de l'abomination.

Le digne pasteur poussait même jusqu'à prétendre qu'en Sa Suprême Sagesse, le Créateur avait rassemblé les êtres dissolus et dégradés qui composent la population napolitaine au pied d'un volcan, afin que le remède fût à la portée du mal, et que l'instrument de la vengeance divine puisse entrer en action sans délai, à chaque fois que sonnait l'heure du châtiment. La divine

Providence faisait trembler la terre et ruisseler la lave à proportion des besoins de Sa Justice.

En bon clergyman, John Knox Wilson, en toutes circonstances, émaillait ses discours de citations bibliques qu'il psalmodiait d'une voix solennelle et lente. A cours de raisons et d'arguments, il se réfugiait derrière sa Bible et s'y sentait inexpugnable.

Si je ne réussissais plus à voir Sibyl sans le pasteur, j'évitais du moins soigneusement, de crainte d'une algarade imprévue, de rencontrer le pasteur sans Sibyl. La présence de mon amie apportait un tempérament à mes humeurs ; sous son regard, l'acidité corrosive virait à l'aigre-doux inoffensif.

Ce matin, je vais chercher la nièce et l'oncle à leur hôtel, le Révérend vient seul à ma rencontre, en m'annonçant que Sibyl un peu lasse préfère garder la chambre.

— Mais, ajoute-t-il, rien n'est changé, nous allons faire ensemble cette fameuse promenade à travers Naples dont vous espérez la modification de mes sentiments, que vous estimez trop sévères.

J'ai la présence d'esprit de répondre par une feinte qui ne peut guère tromper le trop aimable vieillard :

— Hélas ! que de regrets, monsieur le pasteur, je venais justement pour me dégager. Un ami m'est arrivé de Rome cette nuit, par le rapide ; il s'embarque ce soir pour la Sicile et nous avons à débattre en quelques heures des affaires très importantes...

Je répète avec complaisance : *très importantes*, pour bien marquer le caractère à la fois urgent, plausible et cependant invraisemblable de mon excuse. Je continue :

— Néanmoins, je me suis permis de vous amener mon cocher Bembo, qui vous pilotera plus savamment que quiconque à travers le dédale des rues et des places de la cité. Napolitain par toutes ses fibres, Bembo est un brave père de famille, aimant par-dessus tout sa ville

et sachant la faire aimer. Afin que, malgré les contretemps, votre matinée ne soit pas perdue, acceptez que je vous confie à lui.

N'ayant sans doute rien de mieux à faire, le Révérend accepta mon offre avec force remerciements pour l'attention.

Je l'installe dans le fiacre en donnant mission à Bembo de promener ce client lentement, longuement, où bon lui semblerait.

Je souhaite mentalement qu'il l'emmène au diable.

Avant de le quitter, je confirme à l'oncle notre rendez-vous à trois, pour le lendemain matin. Comme il était convenu, nous devions nous retrouver au départ du bateau de Capri. Compagnons inséparables, nous faisions escorte à Sibyl, qui désirait passer quelques jours dans l'île pour rendre visite à des amis.

Bembo fouetta sa bête et le Révérend disparut au détour de la rue.

Je ne saurais dire ce que je fis le reste du jour. J'errai de ci, de là, l'âme en peine, en état de privation, ne retrouvant mes esprits que par phase, le reste du temps somnambule.

Dans une pâtisserie achalandée et bruissante de la Chiaïa où je suis entré, l'idée me vient soudain que Sibyl avait ourdi, pour éloigner son oncle, une ruse à laquelle, stupide, je n'avais rien compris. Pas de doute, elle m'attend, chez elle ou chez moi. Je me précipite dans la rue en toute hâte, mais à peine ai-je fait quelques pas que ma sottise m'apparaît. De cette subite émotion je reste moite et le cœur battant. Puis je rebrousse chemin, lentement, en hésitant. Je m'évertue à me dompter, je m'exhorte au calme, je fais appel à ma dignité.

Comme fait la feuille morte au gré du vent, je tournoie dans la rue ; un passant pressé me bouscule, une voiture me frôle...

Errant, irrésolu, je vague, tel un chien perdu, parmi

les quartiers populeux de Naples... La sensation de la faim m'incite à pénétrer dans une petite trattorie quelconque, assez sordide et fumeuse. Au premier instant, le tumulte qu'on y mène me berce comme pourrait faire la rumeur de la mer, mais à la longue il m'étourdit et m'énerve. Je déjeune rapidement, de n'importe quoi... Puis j'ai repris ma promenade dolente et sans but.

Après un morne crépuscule, ce fut enfin la nuit... et j'étais harassé.

*

Le lendemain à l'aube — une aube revêche et tardive de fin d'année, qui donne à songer au réveil des condamnés à mort, — je sors du lit. J'ai mal dormi, j'ai l'âme et le corps courbaturés ; un sentiment d'écœurement me possède. Je fais ma toilette dans cette fausse et double lumière où les lampes pâlissantes voient ternir leur éclat par la lueur blafarde du petit matin, qui frissonne à la grisaille des vitres.

Longtemps avant l'heure du départ, j'erre sur le quai presque désert, arpentant les débarcadères où se meuvent en somnolant les mariniers. Le bateau de Capri fait sa pression, la cheminée disparaît dans les volutes d'une épaisse fumée. Le château de l'Œuf, prison sinistre et muette, laisse les petites vagues pressées harceler les soubassements de ses murailles gluantes et verdâtres. Le ciel et la mer, confondus, semblent un infini fragile de verre dépoli.

Enfin, le soleil magicien, émergeant de derrière les collines, balaye d'un large souffle d'or les spectres indécis de cette aurore chlorotique.

Comme s'entr'ouvre une corolle, tout humide et pesante encore de rosée, la fleur de la joie écarte ses pétales.

Parmi d'autres voyageurs, Sibyl et son oncle paraissent, suivis d'un faquin qui porte leurs valises. Je me

précipite vers eux ; ma bien-aimée, plus belle d'un jour d'absence, paraît un peu lasse et maussade. Le Révérend se montre distant et sévère.

A peine sommes-nous parvenus sur le pont supérieur que le petit navire démarre plein de lente dignité. Tandis que la nièce, frileusement enveloppée dans un grand manteau de voyage, s'assied dans un coin à l'abri du vent frais, l'oncle me saisit par la manche et me tire vers l'avant.

Après m'avoir toisé quelques instants d'un regard courroucé, le Révérend me lance d'un ton sec et sans réplique :

— Monsieur, vous vous êtes moqué de moi.

Sans trop savoir comment, j'ai donc enfin réussi à l'irriter ; j'en conçois sur le coup un sentiment de bienfaisant plaisir. Je l'assure néanmoins du respect que m'inspirent sa personne et sa qualité de ministre du culte, et je repousse, dans un mouvement de feinte indignation, la seule pensée d'avoir pu lui manquer en quoi que ce soit.

Le bonhomme doit en avoir gros sur le cœur ; il me considère de nouveau sans bienveillance et reprend avec solennité :

— Vous m'avez recommandé hier un cocher...

— Bembo.

— C'est cela... qui est le plus bas coquin et le plus méprisable homme que j'aie vu de ma vie. Vous m'avez donné un guide pour me faire connaître et mieux apprécier Naples. Depuis hier, cette ville et ses habitants me donnent la nausée. Je les méprisais, maintenant je les abhorre, — il insista avec force, — oui, je les abhorre.

— Expliquez-vous plus clairement, monsieur le Révérend.

— Je veux le faire, bien que cela me soit gênant. A peine avions-nous roulé pendant un quart d'heure que votre cocher — Dieu pourvoie à son châtiment ! — se pen-

cha vers moi, proposant de me conduire chez une femme de mauvaise vie ; je dédaignai de lui répondre. Il m'offrit ensuite d'aller visiter certaine maison de réjouissance où des femmes et de jeunes hommes nus, dans une hideuse promiscuité, se livrent à des ébats lubriques. Votre cocher dénommait cela des scènes pompéiennes. Je lui intimai l'ordre de se taire en affirmant avec colère ma répugnance pour ces spectacles odieux. Alors... — un instant le souffle lui manqua — alors, comble d'immoralité, le nauséabond personnage revint à la charge, me proposant de faire la connaissance de jeunes garçons très beaux... et très complaisants... Vous comprenez ?....

Le Révérend, croisant les bras sur sa poitrine et tête haute, me jette un regard foudroyant

— La voilà bien, Monsieur, votre Naples !... les voilà, vos Napolitains !...

J'éclate de rire franchement, en le regardant bien en face.

Un instant décontenancé, il finit par s'irriter davantage :

— Vous trouvez cela drôle ?...

— Très...

— Ah ! par exemple ! fit-il, avec emportement.

— Je trouve cela parfaitement comique, insistai-je. Mais n'allez pas vous méprendre sur le sens de mes paroles. Ce qui me paraît, passez-moi le terme, burlesque, c'est moins votre indignation que la direction que vous lui donnez.

— La direction que je lui donne ?... répète-t-il interloqué.

— Certes. Vous vous indignez contre un malheureux cocher, qui n'est en somme qu'une sorte d'esclave public, l'humble serviteur des désirs de sa clientèle. Je reconnais qu'il n'a pas été bon physionomiste avec vous et qu'il s'est lourdement trompé. Quant à ce qui me

concerne, je puis vous affirmer — j'insistai complaisamment sur ce mensonge — que jamais le bonhomme ne m'a fait une proposition malséante.

— Cela s'aggrave alors d'une offense particulière à mon égard....

— Vous vous indignez, monsieur le pasteur, contre l'esclave, vous englobez dans votre réprobation Naples tout entière et les Napolitains, alors que seuls devraient vous indigner les étrangers qui viennent ici fort nombreux, précisément pour trouver ce que Bembo vous offrit avec tant de naïve complaisance.

» Cette débauche crapuleuse qu'il vous a fait entrevoir, elle n'existe que par ceux qui la recherchent. Vous n'êtes pas sans connaître la grande loi de l'offre et de la demande, de la demande qui crée l'offre.

» Alors, mon cher pasteur, quoi qu'il puisse nous en coûter, il faut en faire l'aveu, ce ne sont point les Napolitains, mais certains de nos semblables, qui, pour la plus grande honte de l'humanité, entretiennent de leur or la dissolution des mœurs dans quelques couches, spéciales et restreintes, de la population à Naples.

» Ce qu'on n'ose faire, ni même avouer chez soi, sous le masque complaisant du voyageur, on le sollicite ici.

» Je vais plus loin, pour une part, c'est à vous qu'incombe la responsabilité de ces turpitudes...

Le Révérend fait mine de se cabrer, mais je poursuis, imperturbable et pressant :

— La contrainte et l'hypocrisie des mœurs dans certaines contrées d'Occident, les beaux désirs refoulés par des superstitions malsaines, savamment entretenues par une morale inhumaine, font aux hommes cette âme marécageuse, cette âme de vase et de boue, qu'ils tentent de venir sécher en l'étalant ici, au grand soleil, sur cette terre mystérieuse et noble. Mais ce qui sort du marais garde l'odeur croupissante et tenace du

marais ; de là ce relent infect de vice caché que vous surprenez parfois.

» J'en conviens avec vous, le vice qui se plaît à raser les murs, à hanter les lieux interdits et les impasses crépusculaires, porte la marque de la honte, de la laideur et du mal.

Complètement abasourdi, démonté par l'imprévu de ce discours, le Révérend assombri reste songeur.

— Vous n'irez pas cependant jusqu'à soutenir, risque-t-il après un moment, que Naples soit une cité vertueuse.

— Que les Dieux l'en préservent ! Ignorante pour elle-même du vice, Naples ignore nécessairement la vertu ; car l'un est inséparable de l'autre. Le dérèglement suppose la règle ; plus la règle est étroite et rigide, plus le dérèglement est sans mesure et désastreux.

» Ce qui peut caractériser l'idéal de la terre napolitaine, dans son originelle pureté, ce par quoi s'exprime l'âme même des divinités indigètes, se résume en deux mots : l'innocence et la candeur, qui sont la floraison des instincts libres et des faciles satisfactions.

Le Révérend, s'étant un peu ressaisi, s'efforce maintenant de reprendre à mon égard une attitude narquoise :

— Vous êtes, me dit-il, un sophiste amusant, mais un homme profondément immoral.

Je feins de me confiner dans la réserve d'un silence pensif.

Rongeant l'ongle de son index, l'honorable clergyman, tout renfrogné, mâchonne à voix basse, à seule destination de soi-même, des bouts de phrases, puis soudain il laisse éclater sa colère, dans un mouvement d'indignation vraiment biblique :

— Et moi, je vous le dis en vérité, cette ville est une sentine d'abomination ; tôt ou tard la main de Dieu s'appesantira sur ses habitants, et le Seigneur leur enverra

le châtiment, car en vérité c'est ici Sodome et Gomorrhe !

Fouillant fiévreusement la poche de sa redingote, il en sort la petite Bible qui ne le quitte jamais, la feuillette d'un doigt impatient et lit :

— Genèse XIX, 13 et 14... Nous allons détruire ce lieu, parce que le crime de ses habitants est grand devant l'Eternel. L'Eternel nous a envoyés pour le détruire... Ecoutez encore : Genèse XIX, 23 à 25... Le soleil se levait sur la terre lorsque Lot entra dans le Tsoar. Alors l'Eternel fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu, de par l'Eternel. Il détruisit les villes, toute la plaine et tous les habitants des villes et les plantes de la terre...

Tel Antée touchant le sol, John Knox Wilson reprend ses forces au contact du Livre ; il me lance un regard triomphant.

D'un geste preste, je lui retire des mains sa Bible ouverte et, du même ton solennel et péremptoire, je continue :

— Genèse, XIX, 30 à 35... Lot quitta Tsoar pour la hauteur et se fixa sur la montagne avec ses deux filles, car il craignait de rester à Tsoar. Il habita dans une caverne, lui et ses deux filles. L'aînée dit à la plus jeune : Notre père est vieux ; et il n'y a point d'homme dans la contrée pour venir à nous, selon l'usage de tous les pays. Viens, faisons boire du vin à notre père et couchons avec lui, afin que nous conservions la race de notre père. Elles firent donc boire du vin à leur père cette nuit-là ; et l'aînée alla coucher avec son père : il ne s'aperçut ni quand elle se coucha, ni quand elle se leva. Le lendemain, l'aînée dit à la plus jeune : Voici, j'ai couché la nuit dernière avec mon père ; faisons-lui boire du vin encore cette nuit et va coucher avec lui, afin que nous conservions la race de notre père. Elles firent boire du vin à leur père encore cette nuit-là ; et la cadette alla coucher avec lui...

Immobile, attendant la fin de l'averse, le Révérend grimace et ricane.

Avec l'emphase du moraliste blessé, je lui lance :

— Je suis épouvanté de songer que c'est par des lectures de cette sorte que vous vous efforcez à protéger la vertu de vos filles.

Une voix sèche rétorque aussitôt :

— La vertu de nos filles n'a pas besoin d'être protégée. Votre plaisanterie est indécente et ridicule. Malgré toute votre malveillance, vous n'êtes pas sans savoir que les versets que vous venez de lire ont un sens purement symbolique.

— Avouez que le symbole, — pour ma part je renonce à le découvrir — est pour le moins singulièrement indécent.

— Votre pensée seule est indécente. Il faut aborder la lecture de ce texte d'une âme humble et d'un cœur pur.

— Je vais plus loin que vous, mon cher Révérend, et je prétends qu'il faut accepter toutes choses d'une âme humble et d'un cœur pur, impartialement. Mais, vous êtes-vous un seul instant demandé si les phrases du très piètre et modeste Bembo, cocher napolitain et créature de Dieu, n'avait pas, elles aussi, comme vous dites : un sens symbolique ?

Du ton de brique cuite qu'il avait à l'ordinaire, le visage glabre du pasteur vire au rouge ardent de la tomate mûre. Un afflux brutal de sang l'étouffe ; après un instant, la gorge contractée, il profère avec difficulté, d'une voix basse d'exorciste, ce seul mot : — Belzébuth !

Puis dignement, noblement, ecclésiastiquement, il me tourne le dos et, d'un pas décidé, s'en va.

Mettant sa fuite à profit, je m'empresse d'aller rejoindre Sibyl.

Frileusement enroulée dans les plis de son manteau,

le regard bas, elle m'accueille d'un air morne et craintif que je ne lui connais pas.

M'asseyant auprès d'elle, je l'interroge :

— Vous voilà bien morose ?

De la tête et des yeux, elle esquisse un geste vague...

Le pont vibre, on entend souffler les machines et battre l'hélice. Comme un ruban de soie, le sillage se déploie sur l'eau morte... Entre nous un abîme de silence bée... J'entreprends de parler :

— Je viens d'avoir une discussion plutôt vive avec votre excellent oncle. Pour conclure, il m'a tourné le dos assez cavalièrement, paraissant de fort mauvaise humeur. Si je l'ai blessé, j'en suis profondément heureux... et pourtant je vous en demande pardon.

— Vous n'avez aucune pitié pour le pauvre homme.

— Erreur, le malheureux m'inspire une pitié sans borne.

— N'oubliez pas, repartit-elle vivement, qu'il est mon oncle et qu'il a les cheveux blancs.

— Deux fois hélas !... Blancheur n'est point sagesse, mais innocence. Il est parfois coupable d'être innocent. Cessez de me faire grise mine, mon amie, et permettez que je vous donne un conseil, aussi sage qu'intéressé. Gardez-lui vos sévérités et réservez-moi votre indulgence. Tout sera pour le mieux alors, car chacun sera traité selon ses mérites.

Comme le faisceau d'un phare effleurant la voile d'une barque, dans la triple solitude de la mer, du ciel et de la nuit, un fugace sourire fit glisser sa clarté sur le visage clos de mon amie. Je m'apprête à parler encore, lorsque, du ton le plus naturel, elle entreprend de me questionner sur tels détails du paysage :

— Que sont ces maisons là-bas ?

— Castellamare.

— Et là ?

— Torre Annunziata.

— Et celles-ci ?

— Torre del Greco...

— Et tout au pied du Vésuve ?

— Boscotrecase.

Après ces noms, elle me demande d'autres détails, écoute mes réponses dans une feinte de profond intérêt et ne cesse de questionner, tandis que nous approchons du rivage. De son balcon de roc qui domine la mer, Sorrente accueille la paix candide du matin. Le petit vapeur interrompt un moment sa course, quelques voyageurs débarquent, puis, sur un coup de sirène impérieux, il repart. A dix pas de nous, immobile, penché sur le bastingage, le Révérend présente un dos hostile et noir qui épouse la forme même du reproche.

Inlassable, fidèle à sa tactique, Sibyl reprend son questionnaire et dévide la litanie des banalités.

Saintes banalités qu'elle sème, telle Atalante ses pommes d'or, dans le secret dessein de retarder ma course vers elle, et qui pourtant nous rapprochent quand même, par la vertu musicale des paroles.

Phrases insignifiantes, mots dénués de sens... mais sa présence, son parfum et le chant de sa voix !

Maintenant, avec ses monts jumeaux crevant la tunique trop étroite des flots, tels deux seins érigés vers l'azur, l'île voluptueuse, Capri, vient au-devant de nous, enluminée de soleil et tout éclaboussée de lumière.

Bruit de chaînes, passerelle qu'on abaisse, bouillonnement de l'eau que l'hélice fouette à contre-sens, jaillissement d'écume, appel bruyant des bateliers ; descente abrupte de l'escalier sur le flanc du bateau, saut dans une barque qui penche, battement de rames et bientôt l'on débarque.

A peine avions-nous mis les pieds à terre que se précipitent à notre rencontre les amis de Sibyl : un homme jeune qu'accompagne une jeune femme. Présentations, au milieu d'un cercle de bateliers et de gamins qui nous

assaillent de propositions et nous assourdissent de leurs criailleries.

Le ciel étant parfaitement pur et la mer calme, les amis de Sibyl suggèrent que nous allions en barque visiter la Grotte d'Azur. Avec empressement, Sibyl accepte ; l'oncle décline l'invitation sèchement ; je fais de même, mais avec aménité.

Nous nous séparons alors. La barque s'éloigne, emportant Sibyl et les autres, qui nous rejoindront plus tard.

Suivis d'un porteur d'hôtel qui traîne nos valises, John Knox Wilson et moi, nous allons prendre le funiculaire qui, parmi les oliviers et les vignes, va nous hisser jusqu'au bourg de Capri. Dans le compartiment, le Révérend, sans s'adresser directement à moi, grogne entre ses dents :

— Décidément ma nièce a de singulières relations.

Je ne pipe mot, il poursuit, élevant un peu la voix :

— Quel besoin avait-elle de venir à Naples ?... Quel besoin éprouve-t-elle aujourd'hui de rendre visite à ces Juifs qu'elle a connus je ne sais où, et qu'elle ne recevrait pas chez elle, à Boston ?

Je persiste à me taire ; après un temps, le Révérend affirme avec force et conviction :

— Je n'aime pas beaucoup les Juifs.

Nous étions arrivés au terme de notre brève ascension. Suivant le porteur de notre bagage, nous prenons, côte à côte, le chemin de l'hôtel. Le Révérend, se tournant alors vers moi, me lance d'un air agressif et soupçonneux :

— Vous devez aimer les Juifs ?

— C'est selon... Je n'ai de haine ni de mépris à l'égard d'aucun d'entre eux personnellement. J'en ai connu d'insupportables, de prétentieux et d'indiscrets, mais d'autres aussi fins, affectueux, séduisants et cultivés. Par principe, je suis sans prévention contre les individus, mais je porte une haine profonde au judaïsme qui, sous toutes ses

formes, m'apparaît comme la philosophie des maudits et la religion des réprouvés.

John Knox Wilson, daignant sourire et m'approuver, explique :

— Chez nous, aux Etats-Unis, il n'y a pas d'antisémitisme ; cette stupide chose est inconnue ; cependant, on tient les Juifs à l'écart de la bonne société. Ni dans les salons, ni dans les clubs « aristocratiques », on ne les admet. Ils sont des citoyens comme les autres, mais on ne les aime guère...

Il illustra son exposé de multiples exemples ; plus il allait, plus je feignais de l'écouter d'un air approbateur, et plus il se faisait aimable et cordial à mon endroit.

En arrivant à l'hôtel, il avait chaud ; un grand soleil inondait les rues ; le visage rayonnant, il s'éponge le front. Entre nous tout semble oublié, la sympathie naît, l'amitié ne peut tarder à suivre. Pour la première fois, nous nous sommes découvert — ce semble du moins au Révérend — de communes inimitiés.

Après avoir inspecté nos chambres et rempli, selon l'usage, sous l'œil d'un maître d'hôtel impeccable, les fiches d'identité, nous nous retrouvons dans le jardin derrière l'hôtel.

Baigné de soleil, planté d'aloès et de cactus épineux, rébarbatifs et tropicaux, mais aussi d'eucalyptus, de citronniers et de mimosas, ce lieu solitaire est charmant. Dans un coin, belvédère délicieux qu'abrite un poivrier tamisant le soleil sur les tables et les chaises rustiques, il règne une clarté douce mêlée de fines ombres dentelées et mouvantes. Nous nous installons là.

Le regard peut s'y déployer sans contrainte, à travers une longue coulée de jardins en terrasses, où s'emmêlent les chevelures luisantes et foncées des orangers et celles, argentées, ternes et pâles des oliviers. Au loin, très loin... le ciel... la mer. Il fait bon vivre.

— Mon cher Révérend, dis-je à mon compagnon, lui

consentant hypocritement un avantage, tout à l'heure, sur le bateau, je me suis peut-être conduit comme un plaisantin, mais vous m'avez traité durement....

Condescendant et bonasse, il sourit avec indulgence à ma plainte, croyant y découvrir un aveu de faiblesse, et d'un geste il me signifie à la fois le pardon et l'oubli ; je poursuis :

— ... Il s'agit maintenant de sceller notre réconciliation. Puisque j'ai tous les torts, c'est à moi d'avoir des exigences ; je réclame de vous un acte exceptionnel.

— Lequel ? interroge-t-il avec un sourire élargi.

— Je vous sollicite, faisant infraction à vos habitudes de sobriété, de vider avec moi une bouteille de l'excellent vin que produit ce rocher calcaire et brûlé de soleil. Sous l'espèce du vin, symbolisant le sang ardent de l'île, nous communierons en Capri.

Sans se faire prier trop, John Knox Wilson accepte, puis ajoute, magnanime :

— Je ne suis pas absolument l'ennemi du vin, tant qu'on n'en fait pas abus.

Lorsque le vin est versé, face à face nous levons nos verres avec une solennité comique, avant d'en ingurgiter le contenu d'un trait, car nous avions soif.

Au second verre, le Révérend abandonne ce qui lui restait de morgue ecclésiastique ; au troisième, son visage reflète une molle béatitude, il accueille d'un sourire sans apprêt la torpeur insinuante du jour.

Dans un élan de joie spontané, me sentant le corps et le cœur léger, je me lance à l'abordage du Révérend, le verre à la main et le rire aux lèvres:

— Ne trouvez-vous pas, mon cher Révérend, que tout ici respire l'indulgence et la bonté de Dieu, sa complaisance, sa paternelle et tendre faiblesse à l'égard de notre humanité de pécheurs ?

D'un geste vague et bénévole il acquiesce et je poursuis :

— Comme nous voilà loin du Jahvé colérique et rustre des Hébreux.

Il hoche la tête en signe d'assentiment.

— ... ou du Dieu sévère et sourcilleux des puritains.

Il se contracte, se fige soudain et son visage se rembrunit. Je lui verse avec bonne humeur une nouvelle rasade de vin odorant et grenat, puis j'attends un peu que le philtre agisse avant de poursuivre :

— Dans le désert ou dans les brumes, Dieu présente volontiers un visage farouche. Mais le Tout-Puissant ne dédaigne pas de venir parfois se détendre et sourire en posant son regard sur ces terres méridionales qu'il a faites si caressantes et si belles. Les voies du Seigneur sont insondables et mystérieuses, mais Ses desseins sont marqués du sceau de Sa suprême sagesse. Dieu qui est tout, Dieu qui peut tout, a voulu que les hommes l'aperçoivent sous des visages divers. Celui qui créa les races et marqua la diversité des latitudes a voulu mettre de la variété dans son unité...

Dodelinant du chef, les yeux mi-clos, jouant avec ses doigts dont il considérait les ombres capricieuses glissant sur la blancheur de la nappe ensoleillée, John Knox Wilson sent la bonté de Dieu flotter sur lui, s'insinuer dans ses veines et l'envelopper d'une tiédeur paradisiaque.

— Dieu est bon !... murmure-t-il avec un rire muet, Dieu est bon... Seigneur, vous êtes doux et miséricordieux !

J'insiste :

— Les hommes, dans leur orgueil, méconnaissent trop souvent Sa miséricorde et Sa bonté

— En vérité, répète le Révérend, les hommes méconnaissent Sa miséricorde et Sa bonté... ils méconnaissent, en vérité... ils méconnaissent !

— Quelques-uns cependant, que visite l'Esprit ou que leur nature incline à l'indulgence envers soi-même

conçoivent le Tout-Puissant à l'image de leur cœur. Je songe à Pontano, l'humaniste, esprit charmant et délié, qui considère l'Eternel sous l'angle d'une familiarité plénière. Dans le *Quinquennius,* dialogue délicieux, tout retentissant du babil joyeux d'un enfant de cinq ans interrogeant sa mère, Dieu dépouille toute majesté, pour séduire, aïeul bienveillant, une petite âme naïve.

» En relisant le *Quinquennius,* j'ai noté, l'autre jour, sur les feuilles de mon carnet, un fragment du dialogue qui me ravit et m'enchante. Ecoutez plutôt. Le petit Cinq-Ans demande à sa mère Pelvina qui donc est le Bon Dieu, la maman répond :

C'est celui qui donne à pleines mains les pommes de paradis et les tartes dorées aux enfants qui apprennent bien leurs lettres et leurs fables.

CINQ-ANS. — *Est-ce qu'il me donnera aussi des fraises et un petit panier de cerises, si demain je suis sage à l'école ?*

PELVINA. — *J'y joindrais moi-même un cédrat et des abricots encore attachés à leur vert rameau, si tu ne faisais plus pipi la nuit contre le giron d'Ottilie qui t'a donné le sein, quand tu étais tout petit. N'as-tu pas honte, grand comme tu es, de faire encore pipi au lit ?*

CINQ-ANS. — *Oh ! maman, cesse de me gronder. C'est le soleil qui m'accable. Je crois jouer dans l'ombre avec des enfants. Je nage sur le bord du rivage. J'enferme des petits poissons dans ma nasse, je me plonge dans le fleuve, et de mon corps mouillé dégoutte la rosée. Il faut dire, maman, au Bon Dieu de réveiller ton enfant quand il dort et de lui apporter le pot. Alors je lui donnerai, moi, mes figues sèches et mon gâteau doré.*

» Ce bavardage n'est-il point adorable ?

Comme un écho, le Révérend répondit d'une voix de songe : Adorable...

Notre seconde bouteille était déjà fortement entamée. John Knox Wilson, souriant fixement, suivait d'un œil embué l'envol de ses rêves imprécis. Soudain, son visage se durcit et sa mâchoire se contracte. Brusquement il frappe de son poing la table qui frémit tandis que gre-

lottent les verres, pris d'une terreur cristalline. Je le regarde, surpris. Sous le choc de je ne sais quelle saute d'idée il profère :

— Dites-moi donc, mon cher ami, que nous veut donc Sibyl avec ses Juifs ?... Je n'aime pas ces gens-là... Après tout, nous n'aimons pas ces gens-là, n'est-ce pas ?... Qu'ils rentrent chez eux !...

— Qu'ils n'oublient surtout pas, répliquai-je en riant, d'emporter leur dieu jaloux, le sinistre Jahvé.

— Qu'ils aillent au diable, eux-mêmes et leur Jahvé... Je dis qu'ils aillent au diable !... Qu'en pensez-vous ?

— Ce que vous en pensez vous-même, mon cher pasteur, seulement...

— Seulement ? interroge-t-il d'un air soupçonneux.

— ... lorsqu'ils seront partis, emportant, selon votre forte expression, leur dieu au diable, par qui le remplacera-t-on ?

— Comment cela ?

— Après tout, leur Dieu, le Dieu de l'Ancien Testament, est un peu le vôtre, à vous tous, chrétiens, protestants, puritains... N'êtes-vous pas en quelque manière des Juifs hérétiques et dissidents ?...

Sous le coup de cette parole qui le soufflette, le Révérend se dresse tout d'une pièce, apoplectique et menaçant. En le forçant doucement à se rasseoir je m'aperçois qu'il n'est plus en état de résister. Il s'agite pourtant encore.

— Du calme, mon cher Révérend, du calme... Ne voyez dans mes paroles rien qui doive vous offenser... Je plaisante... mais oui, je plaisante. Allons... voyons... Ne sommes-nous pas une paire d'amis ?... Je sais bien qu'il y a des différences essentielles entre votre Dieu et le leur... Le leur est un vieux garçon, un célibataire endurci ; le vôtre n'est-il pas le père d'un fils unique ? Là, vous voyez bien... Une fois encore trinquons, portons un toast à l'amitié.

— A l'amitié ! dit le Révérend radouci, d'une voix déjà pâteuse, en soulevant le verre qu'il porte à ses lèvres et vide à petites gorgées, avec une sorte de gloussement.

Je repris alors mon discours, sans plus être bien sûr qu'il soit capable de me suivre, par besoin d'épanchement, par plaisir de jouer avec des paroles :

— Trêve de plaisanterie ! Soyons francs ; il n'est pas contestable, en dépit de toutes les arguties, que vous autres, puritains, vous ayez accepté de la main des Juifs le don redoutable de Jahvé, Dieu du désert, Seigneur des solitudes arides du Sinaï, tyran malfaisant, brutal et borné. En accueillant Jahvé, en l'agréant pour maître, fils de Luther et de Calvin, fils des anabaptistes et de tous autres fous intoxiqués d'Ancien Testament, vous vous êtes faits les colporteurs du poison, de cet alcool frelaté qui pourrit les âmes et d'où naît le mal qui ronge le monde, détruisant les civilisations et le bonheur de l'existence. Pour vous distinguer de vos maîtres, vous refusez de circoncire votre chair, mais vos âmes sont circoncises. Car, non contents de circoncire leur sexe, les Juifs ont circonci l'univers, ils lui ont arraché ce petit appendice qui s'appelle la joie de vivre. Ils ont accablé le monde sous le poids de vaines terreurs et d'insatiables mécontentements.

Les mains croisées sur le ventre, épanoui, nageant dans la béatitude, le Révérend m'écoute. Incapable désormais d'objecter et de rétorquer, voire même de rien comprendre, comme un automate remonté, il multiplie les signes d'approbation et du geste m'incite à poursuivre. Sans doute le bruit de ma voix et la rumeur que font les mots bercent-ils agréablement la somnolence qui doucement l'investit.

Bien qu'il me soit nettement visible que mon interlocuteur, avec une indicible satisfaction peinte sur le visage, soit tout près d'accueillir l'étreinte bienfaisante

du sommeil, emporté par mon délire verbal je n'en continue pas moins. Je me sens étrangement lucide, un flot de paroles se presse sur mes lèvres et j'éprouve une sorte de tournoyante volupté à discourir avec une aérienne volubilité.

Si le Révérend est parfaitement ivre, à n'en pas douter je suis un peu gris. Je parle :

— A l'instar des pharisiens, vos pères, vertueux puritains ! vous avez proscrit le luxe en prescrivant l'avarice, proscrit l'amour et prescrit l'hypocrisie, mère du vice et des raffinements pervers. Votre Dieu, c'est moins encore Jahvé que Mammon.

» Sous prétexte que les biens matériels sont les dons de la divinité, vous avez mis le monde au pillage, vous avez fait main-basse sur tous les trésors de la planète ; vous avez créé cette civilisation mensongère dont le prétexte est l'argent et le but l'argent. Vous avez sacrifié l'homme au lucre, et vous avez revêtu le lucre, dont la hideuse nudité vous effrayait, du sinistre manteau de la moralité.

» Vous avez déchaîné d'innombrables guerres, des entreprises de conquête et de piraterie, mais toujours graves et de noir vêtus, la Bible dans votre poche, consacrant le dimanche, nouveau sabbat, à vous remémorer vos gains, afin d'en mieux remercier le Seigneur. Vous fûtes négriers par vertu, usuriers par vertu, traitants par vertu. Vous avez fini par vous persuader vous-mêmes, barbares, que vous étiez le sel de la terre, la fleur suprême et l'aboutissement de toute la civilisation.

» Vous en êtes la négation.

» Vous êtes de pauvres diables, très riches, très laborieux, mais parfaitement, irrémédiablement ignorants de ce qui constitue la beauté, la noblesse de la vie.

» Vous ayant reconnus pour son semblable et son frère, le Juif vous suit partout, prospère sous votre protection et s'attache à vos pas comme une ombre. Der-

rière vous, rempart de Jahvé-Mammon, silencieusement et patiemment, il s'empare du monde que vous avez conquis... pour lui.

» Exploitant avec vous la richesse et la misère, soufflant l'impérialisme et la révolte, prophète et marchand, marchand et prophète, paradoxal, absurde et tragique courtier pour qui la guerre est une affaire grandiose de fournitures et le champ de bataille un colossal chantier de reconstruction, il vous suit et vous guette.

» C'est le marchand de cercueils qui se fait assassin pour écouler sa marchandise à la famille de la victime.

» Il y a des entrepreneurs de révolution comme il y a des entrepreneurs de démolition ; on dit que le métier est bon.

» Vertigineuses affaires ! Les impérialismes qu'on dresse les uns contre les autres, les haines qu'on exalte, l'envie qu'on exacerbe, les guerres intestines, les luttes civiles, la révolte qu'on caresse d'une main, jusqu'à l'exaspérer et qu'on mitraille de l'autre. Bénéfice, double bénéfice, triple bénéfice... La mitraille se paye. L'émeute pille et détruit, on participe au pillage avant de s'enrichir dans la reconstruction. On gagne à saccager l'ordre, on gagne à recréer l'ordre. On gagne à tout coup ; pour Israël, il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises affaires, tout n'est qu'une question de coup d'œil et d'à-propos : il y a les affaires tout court.

» Du fond de sa solitude orageuse, Jahvé veille farouche, orgueilleux de son peuple qui lui offre le monde sanglant en holocauste, en attendant... les Temps !

» Si vous persistez dans la voie ténébreuse où vous êtes engagés, vous avez encore à apprendre de vos maîtres, puritains désastreux, sous peine qu'ils vous dévorent. Vous croyez encore aux patries, ils vous en dissuaderont ; la leur est mobile, ils la transportent avec eux, comme une tente. On s'installe, puis on repart. La vraie vie, c'est la vie du nomade, la vie instable de

l'homme du désert. Aussi comme ils s'entendent à créer autour d'eux le désert, à faucher les civilisations, à les ravager, tel un vol de sauterelles s'abattant sur les blés !

» Restez encore à leur école, les études sont ruineuses, mais vous n'avez pas tout appris encore, il faut accomplir des progrès. Comprimez, écrasez vos instincts humains, érigez la négation de l'homme en vertu, tuez l'amour, chassez la beauté, traquez le rêve et la divine paresse ! Continuez à former des individus à l'image du négoce, faites de la piété l'école du parfait marchand !...

Dans mon gosier desséché ma voix s'enroue ; à bout de souffle, je demeure haletant. Une fièvre d'éloquence me dévore ; le cerveau fulgurant, l'invective aux lèvres, je veux convaincre l'adversaire ou l'écraser.

Plaisante et vaine besogne ! Le sourire de l'innocence incrusté sur les lèvres, ridicule et béat, le menton sur le gilet, les bras ballants, le Révérend John Knox Wilson dort, grand polichinelle noir abandonné sur un fauteuil.

La vague froide du silence, succédant aux éclats du discours brusquement interrompu, le dérange de son somme. Il entr'ouvre des yeux mornes, se soulève, vacille, mâchonne quelques syllabes d'une voix indistincte, puis, las de cet immense effort, s'arrête incertain.

— Mon cher Révérend, lui dis-je charitablement, le soleil, la chaleur, la fatigue vous éprouvent. Prenez mon bras, je vais vous conduire à votre chambre, afin que vous puissiez prendre quelque repos.

Tâtonnant, titubant, passif comme un ruminant, il se laisse emmener. Je le rentre à l'hôtel, je le pousse dans l'ascenseur, je le débarque à l'étage, puis je le traîne dans les couloirs jusqu'à sa chambre. Là, je l'aide à délacer ses souliers, à retirer sa redingote et à dégrafer son col. Après l'avoir installé sur le lit en chaussettes et bras de chemise, je tire les rideaux pour faire de l'ombre et m'éloigne à pas de loup.

Aussitôt sorti de la chambre, je fais, presque malgré moi, cette réflexion : Le Révérend Wilson ayant perdu son centre de gravité, j'ai chance d'avoir Sibyl pour moi tout seul cet après-midi.

Installé sur un rocking-chair, dans le hall, je me balance du bout du pied, en fumant distraitement une cigarette.

Mon exaltation dionysiaque de tout à l'heure est passée, je me sens calme.

Enfin paraît Sibyl, fleur lumineuse.

Je me lève, elle s'approche et fronce un peu le sourcil.

— Vous êtes seul ?

— Comme vous voyez.

— Et mon oncle ?

— Je l'ai assassiné.

— Ne plaisantez pas toujours. Qu'est devenu mon oncle ?

— Le cher homme était un peu las, il dort du sommeil de la réconciliation.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis est pourtant clair : votre oncle, se sentant fatigué, se repose dans sa chambre.

— Je vais monter le voir.

— Allez, mais revenez vite. Il se fait tard, vous devez avoir faim comme moi. Nous déjeunerons ensemble.

Elle avait déjà disparu. Je recommence à me bercer, la cigarette entre les doigts, suivant d'un œil distrait le jeu serpentin des volutes de fumée dans un rais de soleil qui filtre à travers les persiennes.

Arrêt du temps, âme engourdie, douceur, torpeur... Sibyl est devant moi, le visage bouleversé.

— Qu'a donc mon oncle ? Je crains qu'il ne soit malade. Il a la figure congestionnée et rouge, il dort si profondément que j'ai eu peine à l'éveiller. Il a marmonné quelques paroles incompréhensibles, puis s'est aussitôt rendormi.

— Soyez sans inquiétude et laissez-le dormir. Le Révérend Wilson est victime de son bon cœur. Pour sceller notre réconciliation, il accepta de vider avec moi quelques coupes de vin. La chaleur et le manque d'habitude aidant, ces libations l'ont un peu troublé. Un bon somme, il n'y paraîtra plus.

— Vous êtes bien sûr qu'il n'est pas malade ?

— Je suis absolument certain que Monsieur votre oncle est ivre, tout bonnement.

Je lui lance ces paroles en la regardant bien en face. Elle reste embarrassée, sourit faiblement avec un air de souffrance, puis ajoute :

— Décidément vous êtes un détestable garçon.

— A table maintenant ! Je vous raconterai par le menu comment votre oncle et moi nous nous sommes réconciliés avec l'assistance divine de Dionysos-Bacchus, le Dieu couronné de pampres.

Le déjeuner en tête à tête fut charmant. Je me garde de toute allusion à son attitude fuyante et maussade des jours précédents. Elle me raconte sa promenade avec enjouement, je lui donne la réplique tout juste assez pour faire rebondir son babil joyeux.

Au jardin, nous prenons le café dans les lieux mêmes où nous bûmes immodérément ce matin, son oncle et moi. Sans m'appesantir, je lui raconte l'affaire sur le mode plaisant ; elle s'en amuse de bon cœur. A cette heure, tout en elle est sourire.

Bientôt, n'échangeant plus que des syllabes et communiant dans la paix du jour, nous nous laissons aller au repos. Mollement renversée sur son fauteuil, Sibyl s'abandonne dans une belle attitude et me laisse l'admirer.

L'après-midi s'avance avec une gravité souveraine au milieu d'un calme absolu. Pas un souffle d'air, pas un bruit d'aile, personne, toutes voix se sont tues. L'île s'enveloppe d'une immense écharpe de soleil lamée de l'om-

bre des choses. Au loin le ciel, la mer, l'infini ; au sein d'une ivresse caressante, on perçoit l'harmonie secrète des sphères : bourdonnement d'or et d'azur, qui se détache en clair sur le velours noir du silence.

Sibyl réagit la première à l'engourdissement qui nous envahit.

— Si nous allions faire une promenade, propose-t-elle.

Nous avons quitté le chemin capricieux qui serpente en contournant les jardins et les villas pour nous engager sur le sentier pierreux et rude qui grimpe en plein soleil vers le Capo.

Nous marchons lentement, heureux du bonheur même des choses, heureux d'une herbe foulée ou d'une branche cueillie, d'un regard échangé, d'une fleur entrevue, heureux que l'air soit tiède et la saison complaisante.

En moi s'endort la sensualité ; j'ai miraculeusement retrouvé mon âme d'adolescent, passionnée et sensible. Pour un instant, plus précieux d'être éphémère, le temps a rebroussé sa route.

Je suis ce que je fus, un dédale d'aspirations confuses et magnifiques, ambitieuses et naïves, noyées encore dans les souvenirs de l'enfance.

Chers souvenirs ! enfance bénie ! féerique pays où rien n'est impossible ! émouvante clarté sur un empire d'illusions ! Et l'amour à seize ans !... chagrins immenses, bonheur silencieux, mélancolique douceur, adagio de la sonate au clair de lune, désir encore captif dans une gangue de tendresse...

Les passantes, les amies, jeunes filles ou femmes, on les imagine toutes très chastes et très bonnes, et si parfois la chair frissonne, on croit encore que c'est l'âme...

Parfaitement accordée à cette résurrection d'une chair innocente dans ma chair qu'ont triturée les ans, les voluptés et les douleurs, Sibyl, si pure encore et vraiment proche des sources juvéniles, laisse la joie s'incar-

ner dans des gestes, se répandre dans des sourires, s'épancher autour d'elle et ruisseler parmi les choses.

Lorsque l'amour, par la seule vertu de sa puissance lustrale, vous restitue un instant cette plénitude d'innocence, on respire sur les cimes. La vie atteint à son zénith et culmine, l'empire du monde tient dans les prunelles d'une femme.

Celui qui connaît cette heure, aussi rare que l'illumination du génie, justifie l'imperator Antoine, couronné de roses, rampant aux pieds de Cléopâtre, tandis que s'accomplissent les destins et que tremble déjà le sol sous les pas des légions ennemies.

. . . .

Nous marchons sous le soleil, non point exaltés, mais superbement joyeux et divinement calmes. Aux passages les plus abrupts, Sibyl me prend la main pour que je l'aide et, côte à côte, nous montons comme deux enfants qui vagabondent en s'en revenant de l'école.

Je n'éprouve plus aucune envie de l'étonner, elle ne désire pas que je l'étonne. Tout étalage de soi, sentiments ou pensées, n'eussent été qu'impudeur et que cynisme. Nous n'avons besoin de rien pour nous comprendre. Nous échangeons des paroles sans importance, mais pourtant si profondes que par elles nos âmes communiquent à plein.

A l'écart du chemin nous nous sommes assis, puis étendus sur une herbe rêche et, sans qu'on sache comment, la nuit est venue. Dans le ciel transparent, une étoile énorme scintille.

Nous sommes là, corps contre corps, lèvres contre lèvres, dans une étreinte non point sensuelle, mais harmonieuse, harassés de bonheur, sans courage, n'osant plus rien après n'avoir rien osé. Confinés dans le silence, timides, effrayés de nous-mêmes, nous sommes deux ombres enlacées dans l'ombre où gravitent les univers...

Les abîmes bleus, où voyagent depuis des millénaires

les constellations, sont pris de vertige à se pencher sur nos prunelles. L'infini nous est familier, rien n'est trop grand pour nous ce soir !... Nous avons jugulé le temps, et nous atteignons avec aisance à l'indifférence sublime de l'immobile éternité.

Les plus hautaines métaphysiques qui luttent tragiquement avec Dieu pour le contraindre à se définir, sont-elles autre chose que le commentaire abstrus et le souvenir bégayant d'un seul instant d'amour atteignant à son idéal sommet.

Tout est si simple alors que plus rien ne l'exprime, et qu'à vouloir le saisir pour le redire, on épuise en vain tous les mots de toutes les langues de la terre.

Mais cet instant n'est qu'un instant, sphère de cristal en miraculeux équilibre sur la pointe d'un aiguillon d'abeille ; qu'un souffle passe, elle tombe et vole en mille éclats.

Le frémissement d'une aile, la plainte soudaine d'un oiseau nocturne, nous précipitent des hauteurs et nous laissent pantelants. C'est fini, plus rien à faire, les temps du souvenir sont commencés...

Je me décide à parler, avec quel regret :

— Il faut partir, Sibyl.

D'une voix parfaitement calme elle répond :

— C'est bien, rentrons.

Mais à peine avons-nous fait trois pas qu'elle s'arrête pour ajouter, avec une poignante intonation qui rend sa voix méconnaissable :

— Comme je voudrais être morte !...

... et nous redescendîmes vers Capri.

Après nous être un instant quittés, comme pour mieux songer l'un à l'autre, nous nous retrouvons en tête à tête pour le dîner, calmes en apparence, presque cérémonieux, en tenue de soirée. Le Révérend ne descendait pas à table, un reste d'écœurement, mêlé sans doute d'un sentiment de honte, l'incitait à garder la chambre. Nous

dînons silencieusement, dans un coin de la salle à manger très éclairée, parmi des étrangers indifférents et sous l'œil déférent des garçons affairés. J'ai glissé ma jambe contre la jambe de mon amie et cet immobile contact, qu'elle accepte, suffit à satisfaire notre besoin secret d'unisson.

Il était convenu que nous irions passer la soirée chez les amis de Sibyl qui, m'affirme-t-elle, désirent lier plus ample connaissance avec moi. J'aurais préféré que nous restions seuls, mais qu'y faire ? L'invitation était de stricte politesse, il eût été malgracieux de la décliner ; j'en concevais pourtant de l'agacement.

Ma compagne ayant jeté sur ses épaules nues une grande cape, nous nous en fûmes par les chemins et par la nuit, hantée d'un bruit lointain de ressac, écho furtif et tamisé du dialogue éternel de l'île et de la mer.

Je tâtonne à chercher le bouton de la grille qui cède enfin en grinçant ; le petit gravier de l'allée craque sous nos pas et je sonne à la porte de la villa, qui s'ouvre presque aussitôt. Nous tardions, on nous attendait. Nous sommes assaillis par un flot de lumière et de cordialité. Surpris comme deux oiseaux des ténèbres, aux douces ailes silencieuses, nous restons un instant interdits, aveuglés et comme hésitants à reprendre notre vol nuptial à travers l'espace nocturne.

On nous fait passer à travers un salon pour nous conduire à la vérandah vitrée où nous attendent le thé, les liqueurs, les cigarettes, disposés sur des tables basses. Des lampes voilées de rose, d'orange et de pourpre pâle, répandent parmi les meubles et les tentures une pénombre irisée.

Une abondance de fleurs très odorantes font l'atmosphère dense et grisante. Un spectacle incomparable s'offre aux regards à travers les glaces sans tain : le golfe de Naples tout entier, de la pointe qui couvre Sorrente au cap Misène. Sous le ciel de saphir serti de dia-

mants, un gouffre de nuit que cernent sur l'horizon le clignotement indistinct d'innombrables lueurs, indiquant la ville, les bourgs, les villages... Une humanité muette et lointaine, vue d'un balcon céleste... et les phares, d'un grand geste las, régulier, toujours le même, marquent d'un trait de lumière la succession fatale des instants et la fuite irréversible du temps.

Tandis qu'on échange les politesses de l'accueil, j'examine les maîtres de céans, les Levinson, le frère et la sœur. Lui, frisant la quarantaine, plutôt petit, un peu fort, brun, glabre, les yeux et le nez décelant la race, très correct dans son smoking — un type banal de Juif camouflé en Américain. Elle, grande, mince, onduleuse, des cheveux noirs coiffés en bandeaux plats, d'immenses yeux sombres fendus en amandes, très beaux, des mains un peu molles, d'une forme admirable, aux doigts fins et longs. Beaucoup de charme avec quelque chose d'inquiétant : l'éternelle Dalila.

Après les banalités d'usage, sourires et compliments, Sibyl entreprend de bavarder avec son amie. Penchées l'une vers l'autre, harmonie et contraste, elles sont ravissantes.

Levinson m'entreprend et la conversation s'engage.

— Notre amie Sibyl nous a parlé de vous comme d'un personnage extraordinaire...

— Elle me flatte.

Il pousse une sorte de grognement satisfait et poursuit :

— Un païen !... Il paraît que vous êtes un païen, un mécréant qui puise partout des raisons contre le christianisme, un blasphémateur intransigeant et convaincu.

— Ma plus forte conviction, je crois, est de n'en pas avoir et je ne me connais d'intransigeance qu'en matière de dilettantisme. Mais vous-même ?

— En matière de religion, je suis comme vous un sceptique : en notre siècle...

— Permettez, cher monsieur Levinson, il n'est qu'en matière de religion qu'on ne puisse être sceptique. Ce serait absurde et contradictoire.

Soudain désorienté, le voilà qui s'inquiète :

— Mistress Sibyl m'a bien dit que vous étiez un esprit paradoxal ; mais, je dois l'avouer, je vous saisis mal.

— Pour préciser, je puis être sceptique tant qu'il s'agit de la religion des autres. Quant à la mienne — et qui n'a la sienne ? — j'ai tout l'aveuglement de la foi la plus farouche. Vivrait-on si la vie tout entière n'était un acte de foi ?

— Je crois vous comprendre maintenant, dit-il, avec un visible soulagement. Vous n'admettez pas les religions constituées, les Eglises quelles qu'elles soient, mais vous avez, comme tout homme qui pense, votre religion personnelle. Serait-il indiscret de demander à la connaître ?

— Je serais fort en peine d'en formuler les dogmes, voire d'en préciser les rites. Je ne suis ni prêtre ni docteur, mais le plus humble des fidèles. Je suis mon propre fidèle et pour l'heure mon seul fidèle.

— Je comprends, murmure-t-il d'un air passablement ahuri, je comprends.

Puis brusquement, il reprend sur un ton d'ardente conviction :

— Il n'est pas contestable que le monde moderne, j'entends par là principalement l'Occident, subit actuellement une crise profonde et d'une extrême gravité. Le malaise est général, les signes s'en voient partout ; aussi bien dans la société que dans les consciences, dans la politique que dans les affaires. Je dis même dans les affaires, car de certaine manière elles sont le baromètre de tout. Mais ce qu'on aperçoit moins, ce sont les causes réelles du malaise qui résident dans le fait que le monde traverse une crise religieuse. Le christianisme, à

qui le monde est, malgré tout, redevable d'un certain nombre de grandes choses et d'idées nobles, est défaillant, il est près de mourir...

— Il est mort et l'odeur de son cadavre en décomposition empoisonne le monde.

— Nous sommes parfaitement d'accord... Le christianisme, qu'on le veuille ou non, demeure cependant la pierre angulaire, l'assise principale de notre civilisation telle qu'elle est. C'est pourquoi notre civilisation lézardée et branlante menace ruine.

— Je vois, dis-je avec un sourire, que vous êtes philosophe.

— A vrai dire, je ne suis pas philosophe, mais homme d'affaires, banquier, l'un des associés de la firme Kahn, Levinson and C° ; cependant, mon labeur professionnel terminé, j'aime à songer chaque jour aux grands problèmes humains. Mon métier est de manier de l'argent, mais, quelque agrément qu'on en ait, l'argent n'est qu'un moyen, un levier...

— Un forceps.

— Pourquoi donc un forceps ? insiste-t-il, soudain soupçonneux.

— Parce qu'il doit vous servir à accoucher le monde en gestation de l'idéal nouveau vers lequel vous aspirez.

— C'est très juste, fait-il avec force, nous nous comprenons à merveille...

Se tournant alors vers Sibyl, il ajoute pour témoigner de sa satisfaction à mon égard :

— Votre ami est un homme très intelligent.

— Sans doute, repartit Sibyl en souriant, mais c'est également un homme terriblement méchant.

— Mais non, mais non, réplique Levinson d'un air satisfait et plein de sous-entendus. Puis il revient à moi.

— J'ai perdu le fil de la conversation... Ah ! oui...

Comme il reste hésitant, je l'encourage :

— Qu'importe, si vous ne trouvez pas la suite, recommencez par un autre bout.

Il réfléchit encore une minute et reprend enfin, lentement :

— Le monde souffre, et le fond ignoré de sa souffrance réside dans l'insatisfaction de son besoin religieux. Quelques-uns escomptent encore le salut d'une transformation, d'une sorte de renaissance du christianisme. Leur rêve doit être déçu. Le christianisme est une création hybride, bâtarde et, par conséquent, inféconde.

— Comme le mulet, né de l'âne et du cheval.

— L'image est amusante et juste, approuve-t-il en riant.

— Ce n'est point qu'une image, c'est un symbole. L'âne joue un rôle éminent dans l'histoire du christianisme. Souvenez-vous de la fuite en Egypte, de Jésus entrant à Jérusalem sur un âne, songez au fait que les Romains prétendaient que les Chrétiens adoraient un dieu à tête d'âne. Tout cela ne saurait être fortuit. Dès la naissance du Christ, dans la crèche de Bethléem, un âne se penche tendrement sur le nouveau-né...

Tous m'écoutent, je m'interromps un instant avant de conclure avec un imperturbable sérieux :

— Indubitablement cet âne figure le judaïsme.

Je me tourne vers les deux femmes qui suivent attentivement la conversation. Sibyl sourit d'un air amusé, tandis que la belle Rachel m'enveloppe d'un lourd regard interrogateur. Quant à Levinson, visiblement contrarié du caractère désobligeant de mon interprétation du symbole, il reste interloqué. Comme il demeure silencieux et pensif, je lui demande de mon air le plus naïf :

— Ne croyez-vous pas que j'aie raison ?

Avec une précipitation qui dissimule mal son embarras, il répond :

— Sans doute... sans aucun doute.

Je m'excuse que cette parenthèse lui ait fait perdre à

nouveau le fil de son discours et je l'invite à continuer.

Alors, comme un qui saisit le taureau par les cornes, il repart résolument :

— En ce qui concerne la carence du christianisme, nous sommes d'accord, il me semble. Mais par quoi le remplacer ? Certains se sont tournés vers la science comme vers une idole. En vain. Ainsi que l'a dit un des nôtres, la science n'a que des clartés froides comme celles d'un soleil polaire, et sur les âmes mal trempées par l'instinct, son baume est un narcotique et un poison. Elle ne sera saine et vivante que si elle retrouve dans l'instinct moral la sève et la chaleur de vie et si elle s'emploie à réaliser le dieu dans l'homme. Cette formule est à la fois belle et vraie. Le fait incontestable est que de plus en plus l'humanité cesse de se sentir à l'aise dans la solution chrétienne du grand problème des destinées. Je ne suis pas croyant, je ne fréquente pas la synagogue, je n'observe pas les commandements de la Loi, qui me paraissent étriqués et vieillis, je suis un matérialiste sceptique, un libre esprit. Je suis obligé de constater cependant, car c'est là le fruit de toutes mes réflexions, que l'éclosion de la science à la Renaissance et son évolution depuis lors, la philosophie destructive du XVIII[e] siècle, la Révolution française et le socialisme international ont ramené la question aux termes où l'avaient posée les vieux prophètes d'Israël : réaliser la justice sur la terre sans l'appui des sanctions d'outre-tombe. La religion nouvelle ne peut naître que de la fusion du prophétisme et de la science.

» En dépit, je le répète, de son légalisme étroit, par delà les subtilités ridicules des rabbins et les excès des dévots, je crois que le judaïsme recèle des richesses inexploitées, des possibilités d'avenir à peine entrevues. Le judaïsme incarne l'espérance indéfectible qu'a le voyageur d'atteindre un jour, malgré les obstacles, les contretemps et les embûches, la Terre Promise, le Royaume du

Juste. L'humanité ne peut vivre sans croire à la possibilité du bonheur futur.

— Pourquoi futur ?

Ma question reste sans réponse.

La voix prophétique s'étant tue, l'éternelle voix de l'impossible espoir et de la révolte d'Israël, un long silence règne dans la chambre chaude et parfumée. L'indolente Rachel se décide à le rompre en s'adressant à moi :

— Vous paraissez bien songeur ?

De sa pochette de soie, Levinson, triomphant, tamponne son front où perle la sueur. Je me décide à répondre avec lenteur :

— Oui, je reste songeur, car à l'instant m'apparaît l'extrême profondeur de certaine parole que je tenais jusqu'ici pour une simple boutade...

Je prends mon temps avant de continuer avec gravité :

— ... On rapporte que l'Empereur Frédéric II, abordant en Palestine, s'écria : « Si le Dieu des Juifs avait connu la Campanie, il n'eût pas fait tant de tintamarre avec sa terre de promission. » Pourquoi chercher toujours ailleurs, à travers l'espace et le temps ?...

Le silence retomba sur nous pesant ; un silence gauche, étriqué, gênant comme un vêtement trop étroit.

La conversation finit cependant par reprendre, heurtée et languissante, pour s'égarer parmi les banalités jusqu'à l'heure du départ. Nos adieux furent à la fois cordiaux et réticents.

Une lampe à la main, Levinson nous a reconduits jusqu'à la porte du jardin qu'il ferme derrière nous. Bruit de ferraille, grincement de la clef qu'on tourne dans la serrure rouillée ; lumière qui décroît, puis disparaît... Nous sommes de nouveau seuls parmi l'ombre, maintenant plus fraîche, et le large silence. En mon esprit se répercutent les échos de la conversation de tout à l'heure.

— Comme tous ceux de sa race, dis-je à Sibyl, Levinson est possédé d'une angoisse pathétique et de certaine fougue impatiente, mais il n'a pas de sagesse.

Puis, me parlant plutôt à moi-même, je poursuis :

— Si chacun s'occupait un peu plus de son bonheur présent, un peu moins du bonheur futur des autres, il y aurait moins de mécontents et de malheureux... Mais l'amour de soi est difficile, bien plus difficile qu'on n'a coutume d'imaginer. Le plus souvent, c'est par dégoût de soi, par dépit de ne point réussir à s'aimer soi-même qu'on se détermine à vouloir aimer les autres d'un amour malfaisant et tyrannique. Ne croyez-vous pas ?

— Je crois comme vous, répond la voix docile de mon amie.

La nuit bleue nous enveloppe dans un pan de son manteau ; nous n'entendons que le bruit irrégulier de nos pas qui résonnent sur le chemin. J'aperçois un petit mur bas où je m'assieds ; Sibyl s'arrête. Avant qu'elle ait soufflé mot, d'un geste ferme et caressant je l'attire sur mes genoux. Chaude, pesante, abandonnée, elle se réfugie consentante dans mes bras en berceau. Elle ferme les yeux, muette ; je mets ma bouche sur sa bouche et, passant les mains sous sa cape, lentement, longuement, minutieusement, je caresse son corps souple à travers la soie de sa robe. Elle halette un peu, je presse mes caresses, frôlant puis palpant ses hanches, suivant le galbe de son buste et montant jusqu'à la nuque pour redescendre furtivement le long de sa gorge nue jusqu'à ce que ma main atteigne un sein ferme à la pointe érigée et frémissante.

Elle sursaute et veut se dégager ; j'insiste en resserrant doucement mon étreinte. Elle accepte alors mon joug, laissant échapper une faible plainte suivie d'un long soupir...

Après des minutes et des minutes, lorsque enfin j'y

consens, elle se dégage et se dresse gênée en murmurant :

— Ce n'est pas bien.

— Ne dites pas cela, Sibyl.

— Ce n'est pas bien.

— Ne pensez pas cela, Sibyl.

Plus silencieux que jamais, nous avons repris notre course. Comme nous traversons un espace inondé de clair de lune, je saisis sa main pour la retenir...

— Je vous aime, Sibyl.

— Je vous aime aussi.

Ce disant, elle se tourne vers moi franchement ; je vois alors son visage, ravagé d'une détresse inconnue, refléter une émotion poignante et magnifique. De ses yeux, éperdument ouverts, sourdent des larmes...

— Ma beauté !...

J'aurais voulu m'agenouiller à vos pieds et prier, car le bonheur est divin et l'on doit accueillir la manifestation de son grave et religieux mystère, selon les rites, humblement, les mains jointes et le cœur pur.

C'est au sein de ces joies que vos esprits, usés et ridés par les siècles, proclament transitoires et banales, hommes de peu de foi, c'est au sein des joies profondes et simples qui sont la floraison de vos instincts sacrés, hommes trop tôt blasés, c'est au sein des joies naïves qui conservent l'éternelle fraîcheur de la jeunesse, que résident le Paradis et la Terre-Promise !

Vous souffrez pour l'avoir sottement oublié.

Le secret trésor dont vous poursuivez vainement la conquête dans les lointains au-delà, par deçà le Temps et la Mort, il est à chaque jour, à chaque instant, à portée de vos mains, mais vos yeux aveugles ont désappris de le voir.

Le désir est divin, divine est la soif, divine aussi la satiété, le repos de midi dans la torpeur des sens apaisés. Divine est la flamme qu'un soin jaloux entretient et qui

jaillit droite dans l'air calme. Divine est aussi la cendre, car le souvenir est divin qui fait l'âme plus riche. Divin l'oubli qui vous restitue un cœur vierge ! Divine la fleur et divin l'arbre, divins l'oiseau qui passe, le chemin, le ciel bleu ! Divine la femme au corps mystérieux, si doux à caresser et beau, creuset d'amour où s'élabore la vie qui dans la chair périssable se recrée.

Divin est l'enfant dont les petites mains malhabiles savent saisir partout la joie qui vous échappe.

Hommes de peu de foi, divin est l'univers aux cent mille visages dont d'innombrables matins n'ont pu ternir la jeunesse...

Ouvrez les yeux, inclinez-vous, tendez les mains ; voyez, prenez, respirez... tout est à vous !

Qu'importe si plus tard, après la moisson faite et las de tant d'efforts, vous devez consentir à refermer les yeux, à retirer les mains...

Surgis de l'insondable nuit, à l'appel tout puissant de l'instinctif désir et de l'amour charnel, vous retournerez à la nuit.

Celle dont vous provenez vous a-t-elle laissé de tristes souvenirs ? Que non pas !... mais la paix.

Sachez rester un éternel enfant, vous vous endormirez alors comme l'enfant sage ; près de vous, attentive et très bonne, votre vieille nourrice, la Terre-Mère, vous chantera sa berceuse : « Dors, petit enfant, dors... »

Dans le rayonnement si grave de mon bonheur, la pensée de l'amour et la pensée de la mort s'appellent et se concilient.

Les anciens, dans leur sagesse, symbolisaient souvent la Mort par un Amour tenant sa torche renversée ; une distance infinie sépare ces images, gracieuses dans leur mélancolie que teinte un dernier sourire, des cauchemars moyenâgeux avec les squelettes sautants et ricanants de leurs danses macabres.

Sous un prétexte idéal, le christianisme enlaidit et profane même la mort.

Ces pensées qui m'assaillent et qui lui appartiennent, je voudrais les confier à Sibyl, et point ne l'ose.

Je devrais lui crier : « Mon amour est si grand et si fort et si sûr de sa force qu'il affronte la mort en lui prêtant un ingénu sourire. » Mais point ne l'ose, et nous marchons côte à côte, silencieux, en nous donnant la main, pareils maintenant à des enfants sages. Au détour de la rue, l'hôtel surgit, une lanterne se balance sous le porche et, par la porte vitrée, on aperçoit le hall vide à cette heure, mais encore éclairé. Nous délions nos mains et reprenons un masque d'indifférence pour entrer. Le portier somnolent nous conduit à l'ascenseur.

Parvenue devant la porte de sa chambre, Sibyl me dit doucement, en me donnant ses doigts à baiser :

— Je ne sais ce qui m'a faite si lasse. A demain, ami. Bonne nuit.

Je rentre chez moi — dans la chambre anonyme, avec son lit froid, ses meubles banals, sa propreté revêche — comme un seigneur d'Arabie dans son palais enchanté. Mes yeux multiplient les lumières et rayonnent de la splendeur, une griserie superbe me possède. Pareil au chasseur après une journée à travers plaines et halliers, j'ai le corps brisé, pantelant, mais de quelle heureuse fatigue ! Bras et jambes coupés, reins cassés, et une envie éperdue de chanter... Privé de tout pouvoir de réfléchir, je n'imagine rien, nul souvenir ne s'impose à moi, nul souci ; le passé dort, l'avenir est clos, c'est Dimanche !... Rien que du bonheur.

En cette minute, je savoure avec une sorte d'extase la plénitude de mon être dilaté.

Le repos ! le sommeil !... vanité... Sibyl et moi !... rien que Sibyl et rien que moi !...

L'univers est entre mes mains, docile, parfait et limité.

A quoi bon dormir ?... Je ne dormirai pas, je me l'af-

firme à moi-même. Dans mon lit, toutes lumières éteintes, je reste les yeux grands ouverts dans l'ombre...

Le sommeil m'a surpris comme un enfant.

Caressant et complaisant sommeil, sommeil lustral du premier âge, mystérieux bienfait du balancement des berceaux !...

GEORGES BATAULT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Félix Gaiffe : *L'Envers du grand siècle*, Albin Michel. — Vauban : *Lettres intimes inédites adressées au marquis de Puyzieulx.* Introduction et notes de Hyrvoix de Landolsle. Avec deux autographes et un portrait gravé sur bois par Ouvré, Editions Bossard. — Francis Baumal : *Molière, auteur précieux*, La Renaissance du Livre. — Mémento.

En donnant à son ouvrage le titre : **L'Envers du grand siècle**, M. Félix Gaiffe a pris nettement une position de combat. Il n'a pas dû s'étonner de rencontrer tout de suite des adversaires passionnés. Il prévoyait, sa préface le laisse entendre, leur intervention et leurs sarcasmes ; il se préparait à les affronter avec sérénité.

On sent, à certains de ses propos, que les apologistes de Louis XIV, l'ayant longtemps agacé, ont provoqué son entrée en lice. Peut-être M. Félix Gaiffe eût-il mieux fait de rire de ces drôles qui, méprisant le progrès, rêvent de mariner dans la crotte d'autrefois et volontiers tiendraient, sous la poigne de quelque seigneur ou de quelque financier, le rôle de domestique impliqué par leur actuelle situation sociale.

Il faut pourtant distinguer entre eux deux catégories. Les niais incurables composent l'une ; les habiles l'autre. Sur les premiers, le livre de M. Félix Gaiffe restera inopérant. Les seconds sont trop cultivés pour ignorer tout ce que M. Félix Gaiffe souhaite leur apprendre. Ils font de la louange d'un passé, dont ils connaissent exactement les tares, un système politique contre le présent. Leur hypocrisie ne doit pas exciter la colère. Mieux vaut que de tenter de les instruire, dévoiler leurs intentions obscures et, de cette sorte, rendre inefficiente leur action.

Le réquisitoire de M. Félix Gaiffe, fort bien équilibré, divisé en chapitres solides, présenté en un style limpide avec toutes les ressources d'une adroite dialectique, nous apporte-t-il des docu-

ments sensationnels, véritablement nouveaux? Nous ne le croyons pas. Ses sources sont, au contraire, peu nombreuses. Elles ont été maintes fois utilisées. Nous ne les critiquons pas. Nous les croyons probantes en bien des cas, même les plus vilipendées, celles, par exemple, extraites des chansonniers Clairambault et Maurepas qui, d'ordinaire, reflètent l'actualité avec ironie plutôt qu'avec malignité.

M. Félix Gaiffe se hâte de nous avertir qu'il n'écrit pas pour les érudits, suffisamment informés, mais pour le grand public, généralement ignare et en proie aux bruyants mensonges des plumitifs monarchistes. C'est pourquoi il a recherché et il publie des textes frappants. L'historien eût évidemment préféré que la vérité éclatât à l'aide d'un faisceau de preuves. Néanmoins nous convenons que les textes de M. Félix Gaiffe, si réduits soient-ils, aboutissent à nous présenter une image des mœurs de la cour et de la ville au XVIIe siècle, image dont on aurait enlevé les éléments décoratifs pour ne laisser subsister que les éléments réalistes. Une étude synthétique, utilisant les deux éléments, faisant apparaître, sous son éclat de pensée, de raison, de mesure, de magnificence, cette époque où se prolonge, en se cachant un peu, le dérèglement du siècle précédent, où se prépare, dans l'ombre, la libération des esprits, paraîtrait préférable à d'absurdes apologies ou à des peintures trop pessimistes. Elle n'existe pas encore. Peut-être l'élaborera-t-on un jour.

En attendant, M. Félix Gaiffe, non sans justesse, nous démontre-t-il que la moralité du « grand roi » dans les domaines familial, conjugal, politique même, fut peu digne d'éloges. La cour, à son dire, foyer de scandales et de corruptions, brillait surtout par son luxe, sa morgue et ses appétits. Dans la famille, la jeune fille et l'épouse, sous le joug du père et du mari, subissaient une servitude qui explique singulièrement leurs écarts. Les deniers du trésor, aux mains de financiers voraces protégés par des ministres (Colbert, entre autres, aujourd'hui si exalté) soucieux de leur propre fortune, servaient plus souvent à payer des complaisances qu'à améliorer le sort du citoyen. La justice, généralement composée de parlementaires compromis dans les « partis », rendait rarement un arrêt équitable, prolongeait indéfiniment les causes, écoutait les sollicitations monnayées. La liberté était précaire, l'hygiène nulle. En face des princes regor-

geant de richesses, des seigneurs criblés de gratifications et de pensions, jouissant de mille privilèges, des églises et des couvents gorgés de biens, les artisans et les paysans menaient une existence vermiculaire, écrasés d'impôts, quasiment hors la loi, pourvus de salaires ou de revenus de famine, victimes des disette et des épidémies.

Il y aurait bien d'autres choses à dire. On ne peut d'ailleurs, en ces brèves pages, analyser en détail le livre de M. Félix Gaiffe, ni même y ajouter ce qui paraît y manquer. Sur la grande sottise de Louis XIV, sur cette révocation de l'Edit de Nantes qui priva la France de ses forces économiques vitales, toutes aux mains des huguenots, M. Félix Gaiffe ne fournit que de brèves notes. Il n'a pas puisé ses documents aux bons endroits, parmi les pièces de ce fonds O[1] des Archives nationales où subsistent, dans toute leur horreur, les preuves de la persécution.

Les meilleurs serviteurs du roi n'approuvèrent point celui-ci, les yeux clos dans son geste de violence. Vauban, en particulier, que l'on ne peut considérer, au même titre que Saint-Simon, comme un sujet sarcastique, blâma son souverain de s'abandonner à l'influence de la « moinerie ». M. Hyrvoix de Landolsle qui publie, en un petit volume de la *Collection des chefs-d'œuvre méconnus*, les **Lettres intimes inédites de Vauban adressées au marquis de Puyzieulx**, nous montre, dans son importante et lucide introduction à cette correspondance, le maréchal pas toujours aussi docile qu'on l'a prétendu.

Il n'y avait pas, en ce temps, d'homme plus dévoué à la monarchie que Vauban, mais peut-être le grand ingénieur préférait-il encore la France à la monarchie. Il ne se plaignit guère d'être cantonné dans son rôle de bâtisseur et d'assiégeant de places fortes, et d'attendre jusqu'à un âge avancé le bâton de maréchal et quelque commandement d'armée. L'injustice dont il souffrit n'attiédit point son zèle. Ses seules plaintes lui furent dictées par l'intérêt d'un pays dont les destinées l'inquiétaient et qu'il jugea souvent mal gouverné.

Dans ses *Lettres à M. de Puyzieulx*, où l'on peut découvrir sa véritable pensée sur quelques événements du règne de Louis XIV, il s'élève avec vigueur contre les prétentions du roi à l'hégémonie et envisage non sans terreur les préliminaires à la guerre de la succession d'Espagne. Ses propos prennent forme

très nette d'improbation. Il est dommage que Vauban n'ait pas été plus souvent consulté et que le roi, sourd aux doléances de son peuple, ait repoussé son *Projet de dixme royale* qui eût assurément amélioré le système de répartition des impôts.

Louis XIV ne semble pas avoir compris quelle supérieure intelligence il laissait inutilisée en Vauban. Il ne voulait de lui que sa science en matière de fortifications. Il tendait, dans l'organisation du royaume, à une classification trop étroite. Peut-être fut-il mal conseillé. Dans l'affaire du *Projet de dixme*, la responsabilité du président de Harlay, chargé d'examiner ce projet, semble surtout engagée. « Votre projet est trop bon, écrit M. de Puyzieulx à Vauban, pour avoir un bon succès. » Cette simple phrase juge le régime monarchique à la fin du XVIIe siècle.

Il est vrai, à cette époque, l'esprit du roi s'est alourdi. Il subit l'action du milieu dévot que commande dans l'ombre l'énigmatique Mme de Maintenon. Le diable s'est fait ermite. Il fut un temps, le temps des fières et libres amours, où les objurgations du milieu dévot étaient entendues avec impatience. En ce temps-là, Louis XIV encourageait, non à vrai dire la littérature, mais un certain « libertinage » contenu dans une certaine littérature, et Molière put devenir, comme on l'a affirmé, un auxiliaire contre la cabale, un auxiliaire travesti en Mascarille et qui prêtait son dos à la bastonnade.

Aucun document probant n'a subsisté qui permette d'apprécier nettement, dans ce domaine, les gestes du roi et son entente avec Molière. La protection accordée au comédien est occulte, mais on la discerne à plusieurs signes. Sans cette protection, comment l'auteur de Tartufe eût-il résisté aux entreprises des confrères de la Compagnie du Saint-Sacrement ?

M. Francis Baumal, dans un volume intitulé *Molière et les dévots*, a contribué à éclairer les phases du combat livré par le comédien à cette compagnie. Depuis, il a étudié, avec un rare bonheur et une pénétrante faculté d'analyse, la participation de ce dernier au mouvement précieux. Cette question paraît n'avoir aucun rapport avec la précédente. Elle s'y rattache étroitement cependant, car le mouvement précieux est un mouvement de libération de la femme, une véhémente protestation de cette dernière contre la sujétion familiale et conjugale.

Dans maintes de ses œuvres, Molière a soutenu cette protesta-

tion, la portant à la scène pour lui donner plus de force et de diffusion. **Molière, auteur précieux**, récemment publié par M. Francis Baumal, suite et corollaire de son *Féminisme au temps de Molière*, contribue à le démontrer, mais M. Baumal paraît, dans ce dernier volume, sortir de son sujet, ne plus l'envisager sous son aspect véritable. Assurément le comédien, inféodé au groupe précieux, reflétant ses doctrines, traduit, dans ses comédies galantes, bien des aspects de cette religion de l'amour qui dominait les ruelles. Mais, à notre sens, il faut envisager son rôle à un autre point de vue.

La société précieuse se divisait en deux groupes bien distincts: les précieuses galantes, qui rêvaient l'émancipation de la femme et associaient les épicuriennes, les libertines, toutes les indépendantes d'esprit ; les précieuses prudes, qui attiraient dans leurs cercles prospères les dévotes, les diseuses de galimatias, les savantes, les pédantes et qui étaient pénétrées de l'esprit de tradition. La Compagnie du Saint-Sacrement soutenait obscurément les secondes. Les deux partis se livraient une lutte sans merci. Du triomphe de l'un deux devait dériver l'assujettissement ou l'affranchissement définitif de la femme, la domination ou la déroute de la religion. Molière, dans cette lutte, prit parti pour les précieuses galantes, trouva auprès d'elles des inspirations et un concours actifs et, sous couleur de présenter à la scène quelques problèmes de mœurs, continua, en réalité, à combattre les dévots, ses ennemis naturels. Quand, par un prudent euphémisme dans l'une de ses préfaces, il départage les précieuses en fausses et en vraies, il veut dire: précieuses dévotes et précieuses galantes, et il stigmatise les premières.

Cette question mériterait un long développement. Elle se rattache à l'histoire du groupe de La Mothe Le Vayer, d'Honorée de Bussy, de Mme de La Sablière et de Ninon de Lenclos. M. Francis Baumal l'a amorcée avec une rare lucidité, une compréhension vraiment remarquable, un soin louable de s'écarter des opinions acquises. Ses petits volumes méritent, dans la Bibliographie moliéresque si touffue, si chargée d'inutilités, une place de premier ordre.

Mémento. — Il faut aussi signaler, parmi les nouveaux apports à la Bibliographie moliéresque, l'ouvrage de M. Louis Thuasne : *Les privilèges des Éditions originales de Molière* (L. Giraud-Badin, édi-

teur). Ce volume, orné de vingt-trois reproductions de titres en facsimilés, contient les textes des enregistrements de privilèges conservés dans les répertoires originaux de la communauté des librairies. On distingue, de ci de là, entre ces textes et ceux portés sur les volumes imprimés, quelques variantes notables. M. Louis Thuasne les accompagne des enregistrements concernant des ouvrages se rapportant à l'œuvre de Molière, comme, par exemple, des pièces de Somaize. Ses annotations, précises et fort doctes, seront précieuses pour les moliéristes. On trouvera, en outre, dans ce travail, de curieux renseignements sur le libraire Ribou, dont le comédien eut fortement à se plaindre. — Dans les *Premières de Jean Racine* (Delagrave, éditeur), comme dans ses précédents ouvrages de même nature consacrés à Molière et à Corneille, M. Henry Lyonnet établit, d'après des documents contemporains, la véritable date de représentation des pièces du poète tragique et donne, en outre, mêlée à l'histoire de ces pièces, une étude biographique fragmentée de leur auteur. Très consciencieux travail, construit par un spécialiste des questions théâtrales. — Après les Allemands, les Anglais apportent d'importantes contributions à l'histoire de notre littérature On a signalé dans cette revue la *Madame de Lafayette* de M. H. Ashton, la meilleure étude qui ait été écrite sur l'auteur de la *Princesse de Clèves*. Plus tard, M. Lancaster faisait une publication remarquable du manuscrit de Mahelot. Aujourd'hui, M. Gustave L. Van Roosbroock nous donne les *Poésies inédites de La Fare* (Edouard Champion, éditeur), tirées de manuscrits de la *Bibliothèque nationale*. Le texte du volume est en anglais, les poésies en français. Celles-ci valaient la peine d'être exhumées des recueils où elles dormaient. Elles enrichissent l'œuvre spirituelle et galante, un peu ténue, du poète léger qui fut l'amant inconstant de Mme de La Sablière et l'un des fols de la fameuse société épicurienne du Temple. — Des *Héroïnes de Corneille* (Edouard Champion, éditeur), étudiées avec vénération par Mme Maria Tastevin, on paraissait avoir tout dit. Il ne semble pas que leur nouvelle admiratrice ait découvert en elles quelques vertus nouvelles. Elle nous vante leur cœur vibrant, leur richesse d'amour, leur goût de l'abnégation et nous invite à prodiguer notre sympathie au vieux Corneille qui exalta l'héroïsme et répandit le culte de la volonté. Le vieux Corneille est-il donc si dédaigné ? — Signalons deux bonnes réimpressions : *Histoire de la Dragonne, contenant les actions militaires et les aventures de Geneviève Premoy sous le nom du chevalier Baltazar* (La Renaissance du Livre, éditeur), biographie romanesque, publiée en 1703, d'une amazone travestie en homme et qui bataille sur tous les champs de l'Europe. M. Georges Girard, le nouvel éditeur de ce texte, le complète de quelques détails inédits sur la personnalité de l'aventurière. M. Jules Patouillet, éditeur de l'autre réimpression : *Le Napolitain ou le Défen-*

seur de sa maîtresse (Les Presses universitaires, éditeur) l'enrichit non d'une étude sur de Germont, l'auteur mystérieux du volume, mais de considérations bien documentées sur les diverses formes de la sensibilité et de l'amour dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. Le *Napolitain*, roman d'amour par lettres, s'apparente pour ses qualités de style, l'ardeur de passion qui s'y manifeste, aux fameuses *Lettres portugaises* ; il s'en écarte par sa fin originale : « La religion, ici, dit M. Jules Patouillet [comme dans la Princesse de Clèves] n'immole pas l'amour, elle le purifie, l'élève jusqu'à Dieu,... il ne périt pas dans l'âme expirante, il est, comme pense et dit déjà une amante du temps, plus fort que la mort ».

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Olivier-Hourcade (Olivier Bag) : *Chansons du Pays de Gascogne et de Béarn*, « le Divan ». — Maurice-André Saint-George : *Poèmes religieux, suivis des Poèmes pour l'Amie pensive*, imprim. Libert. — Alliette Audra : *Trois Méditations sur sainte Rose de Viterbe*, Rouart et Watelin. — Emmanuel Lochac : *L'oiseau sur la Pyramide*, Messein. — André Mora : *Polyphonies*, Messein. — Louis-Pascal Réjon : *Jonchées de Roses*, « éditions Poésia ». — Jean Ricour de Bourgies : *Les Morts amoureuses*, « les Gémeaux ». Jean-Joseph Rabearivelo : *La Coupe de Cendres*, Pitot de la Beaujardière, Tananarivé.

Précédées d'un poème de Francis Jammes et d'une ballade française de Paul Fort, ornées d'un dessin simple et émouvant de Tobeen et d'un portrait photographié, voici, posthumes, d'Olivier-Hourcade, abattu par une balle le 21 septembre 1914, à l'âge de vingt deux ans, les **Chansons du Pays de Gascogne et de Béarn**. Les lecteur du *Mercure* se souviennent que ce livre aurait dû paraître du vivant de l'auteur, alors qu'il avait vingt ans. Son ami M. Henri Duclos leur a conté, dans le numéro du 15 mai dernier, par suite de quelles invraisemblables circonstances ces vers, recueillis en vue de leur publication, jugés sur épreuves licencieux par le directeur de l'imprimerie à laquelle ils avaient été confiés, sont demeurés inédits, tandis que l'auteur, après s'être fait oblat de l'ordre de Saint-Benoît, était, en 1913, appelé sous les drapeaux. En 1920, un autre imprimeur en égare le texte, à moins que ce soit l'étrange éditeur (de nom, d'ailleurs, très connu) qui rejette sur lui sa faute personnelle. Des amis, à l'aide d'épreuves mal tirées, peu soignées, et avec le secours pieux de leurs souvenirs personnels, sont par-

venus enfin à reconstituer, à mettre au jour ce texte, et le voici.

Que ce soit l'œuvre d'un enfant de vingt ans, voilà, en vérité, la première surprise. L'exemple tant répété de Rimbaud ne diminue pas cet étonnement, et, à cet âge, Ephraïm Mikhaël également avait produit la part la plus solide de son œuvre. Je citerais plus d'un nom... Il y a, non moins que chez ceux-là, une maturité d'esprit exceptionnelle chez Olivier-Hourcade, non point la fulguration unique d'un Rimbaud, mais tout de même une force de concentration, de conscience, une virilité d'esprit extraordinaires. Au surplus, tous ceux qui l'ont connu en témoignent et, M. Duclos a raison de le rappeler, dix ans après sa disparition, le souvenir de cet enfant poète, qui n'avait publié qu'un recueil de vers à l'âge de dix-sept ans, est demeuré vivace dans les groupes littéraires où il passa, au *Mercure de France*, au *Divan*...

Je ne suis pas de ceux qui l'ont rencontré ; je ne le connais que par ses poèmes. Je me rends compte, en dépit de leur valeur inégale et souvent cahotante, de ce qu'ils renferment de puissance résolue, de ferveur lyrique non moins que religieuse, de piété, d'amour profond et universel. Olivier-Hourcade a aimé d'un même amour la terre et les prestiges, les mœurs et le peuple. de sa patrie gasconne, la langue qu'on y parle, les coutumes surannées et simples qui s'expriment dans les chansons populaires en patois ou en langue d'oïl ; il a associé, confondu cet amour au culte de ses amis, à l'espoir d'une vie infinie sous l'aide tutélaire du Sauveur. On peut regretter que parfois sa verve se fasse presque agressive à l'égard de quiconque n'a pas senti, aimé, chanté à la façon qu'il révère chez les grands maîtres à qui sa pensée s'est dévouée, Francis Jammes, Paul Fort, Vielé-Griffin, Charles Vildrac, même Saint-Pol Roux ou Jean Royère, car il était sensible à l'art le plus nuancé et le plus délicat s'il ne le pratiquait pas lui-même ; il est vrai que cette nuance procède encore d'une ferveur de sincérité toute juvénile ; il essaya de transcrire en une langue neuve et vivante, aux rythmes amples, sans surcharges, dépourvue des platitudes routinières, tant les élans de son inspiration personnelle (amitié, religion, patrie) que les accents traînants ou enjoués des vieilles chansons locales de sa province natale.

Le plus souvent il y réussit, et de la grandeur véritable se dégage de ces tentatives, qui fréquemment aboutissent à des

œuvres originales, troublantes et très fortes. En son art comme en sa vie, Jammes le caractérise :

Des ailes, eût-on dit, portaient ses pieds d'apôtre.

Dans son premier recueil, M. Maurice-André Saint George assemble des **Poèmes religieux suivis des poèmes pour l'Amie Pensive.** Il les dédie à Georges Duhamel « en témoignage d'admiration profonde ». Il a raison, le poète enfant se dégage à peine des traces qu'il a prétendu suivre de son pas enthousiaste et fervent. Celles de M. Duhamel s'y distinguent auprès de celles de Verlaine. Mais déjà un sentiment bien personnel se découvre au milieu d'inévitables vestiges d'influence qui vont s'atténuant, sans que la volonté du poète s'abaisse à les vouloir rejeter. Or, plus exactement, l'amalgame est en voie de formation évidente, on surprend dans ces vers, parce qu'ils sont purs, tout d'un jet inspirés et par-dessus tout d'une sincérité de cristal, la naissance assurée d'une voix qui chante selon qu'une âme s'exaltera, qu'un cœur saignera ou sera épris. Et déjà maints poèmes parmi ceux-ci, implorants ou doucement énamourés, dédaigneux d'un charme trop facile, sont frappants par leur simplicité de ton et la sûreté de la diction qui chante.

Mlle Alliette Audra a écrit trois extatiques et pieuses **Méditations sur sainte Rose de Viterbe** dans la forme du poème en prose. Elle s'y émeut, selon ses propres expressions, « plus que des miracles et des œuvres visibles » de la Sainte, « de ce qui en elle était volontairement caché : l'acceptation héroïque de la grâce ». La langue dont use Mlle Audra est sûre, aisée, ample. Ces méditations sont d'un poète aussi bien que d'un esprit plutôt religieux dans l'apaisement que dans la fièvre de la mysticité. Des dessins, signés Eres Sibellato, accompagnent dignement le texte, dont la présentation, au demeurant, dans cette belle édition est parfaite.

L'Oiseau sur la Pyramide, dans la collection de *la Phalange*, avec préface de M. Royère. Ces tercets équivalent, au gré de M. Emmanuel Lochac, leur auteur, à ce que sont aux yeux des Nippons les trois vers des Haï-Kaï. Le mérite de ceux-ci, c'est, bien qu'ils paraissent tard, de n'avoir pas attendu, pour être composés, l'heure de la vogue actuelle. Ces premières tentatives datent du temps de la guerre russo-japonaise, et puis, si le poète

s'astreint aux limites resserrées de cette forme qui ne vaut que d'être allégée et allusive, il ne la considère que comme exceptionnelle et n'a pas l'intention de s'y attarder davantage. Qualité rare, lorsqu'on réussit à ce point dans une innovation, de n'y attacher pas l'importance d'un principe exclusif de tout autre, surtout lorsque, à l'égal de M. Lochac, on a le souci de construire, par la répartition concertée et le groupement de ses poèmes, un poème total dont chacun forme un élément indispensable, d'édifier un ensemble harmonieux en vue d'un effet volontaire et unique. Une simple fantaisie n'est point son fait; de ce poème menu, le plus fin, le plus fugace qui se conçoive, il tire un instrument propre à manifester avec certitude une puissance lyrique plus grande, tissée de tendresse profonde et de clairvoyance intellectuelle. Images courtes, évidemment, d'une disposition, à mon gré, un peu monotone à la longue:

Si tu murmurais : « Que désires-tu ? » — L'écluse
Ferait son bruit sous la Grande Ourse, régulier. —
« Me souvenir », dirais-je, « et pourtant oublier ».

Polyphonies, le livre de vers aux échos retentissants, un peu sourds dans leur complexité instrumentale, que M. André Mora fait paraître dans la même collection, se divisent en deux parties nettement distinctes. La première, *Journal de Bord*, est formée d'une succession de poèmes tantôt en vers réguliers, tantôt en vers polymorphes, larges, chargés de matière et aux couleurs brisées et scintillantes, où le poète s'enivre d'un rêve océanique, d'espace, du frémissement des lumières, ou, tout à coup, du pittoresque étrange et contrasté de milieux équivoques bruyants, brutaux et réels. Les visions en sont menées de main d'artiste fort expert, quoique, néanmoins, à chacune à peu près se superpose, par allusion lointaine non point par soin d'imitation, une sorte de répondant dans l'art d'un aîné, Rimbaud, Apollinaire, André Salmon... Néanmoins, plusieurs de ces morceaux, plus d'un artiste ingénieux et habile que d'un poète spontanément poussé du dedans de son être, sont impressionnants et, de tous points, très élevés par l'inspiration et par le talent. Mais la seconde partie, *La Mort*, est d'un très grand, très personnel et admirable poète. Parbleu oui, dans la pénombre, le souvenir de maîtres; mais M. Mora ne craint plus d'évoquer leur présence : le mot *Ulalume* figure quelque part à la rime; Baudelaire, Mallarmé,

Aloysius Bertrand fournissent, avec plusieurs épigraphes, des motifs, des mouvements de pensée et se mêlent aux sensations du poète nouveau venu. M. Mora a été douloureusement éprouvé ; il erre au millieu d'hallucinations qui ne l'enserrent point tant d'apparitions spectrales à formes définies que d'un tourbillon confus, chaotique, chaud et désert à la fois, dont l'haleine le bouleverse, le transporte, le délaisse pantelant et déçu dans la lassitude ardente de son désespoir. Il n'y a rien là qui fasse songer aux fanfares des déclamations romantiques et funéraires. Non, un deuil inconsolable qui se veut maîtriser, assujetti aux conditions inévitables de l'existence, quelque chose d'ineffablement tendre où inconsciemment fond la tristesse virile, et qui est devenu l'âme même de la pensée, le rythme et la respiration de la vie.

Précédé d'une préface suffisamment analytique et engageante par M. Jean Dutheil, le recueil de M. Louis-Pascal Réjon, **Jonchées de Roses**, se recommande par des qualités de simplicité juvénile, presque naïve, d'où émane un charme jusqu'à un certain point attachant. Point, certes, de grande nouveauté; une grâce tendre, de la souplesse aimable, de la fraîcheur confinant presque parfois à un peu d'enfantillage. Mais les vers fluides et musicaux sont bien écrits et timbrés.

Les douze courts poèmes — plusieurs des sonnets — de M. Jean Ricour de Bourgies, sous le titre **les Morts Amoureuses**, célèbrent le destin diversement lamentable ou tragique d'Adonis, de Penthésilée, de Didon, de Sophonisbe, de Dahut d'Armor, d'Iseult, d'Aude, de Giulietta, de Don Quichotte de la Manche et de la délicieuse Rosette d'*On ne badine pas avec l'Amour*. Choix un peu hétéroclite, qu'importe, si du moins l'art y était partout égal ou séduisant. Mais le poète manie gauchement les petits vers, s'il réussit mieux les alexandrins.

De Tananarive cette plaquette des poèmes désabusés, **La Coupe de Cendres** où des vers réguliers ou libres agréablement façonnés précèdent, traduits par l'auteur lui-même, M. Jean-Joseph Rabearivelo, un joli choix de poèmes malgaches, simples, ardents et nostalgiques.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Binet-Valmer : *Le Sang. Le taureau*, E. Flammarion. — Louis-Jean Finot : *Le héros voluptueux*, E. Fasquelle. — Charles Régismanset : *Couronné par l'Académie Goncourt*, Editions du Siècle. — Charles Oulmont : *La femme a ses raisons...*, G. Crès et Cie. — Jean-Jacques Bernard : *Les tendresses menacées*, E. Flammarion. — Gabriel Reuillard : *Le réprouvé*, Editions Baudinière. — Léon Bocquet : *Le fardeau des jours*, Albin Michel. — Paul Prist : *Le miracle des hommes*, Editions Kemplen. — Nicolas Ségur : *L'amour passe*, E. Flammarion. — Mémento.

Le sang. — Le taureau, par Binet-Valmer. Sans doute est-ce en poursuivant ses méditations sur le meurtre qui lui inspira *Une femme a tué* que M. Binet-Valmer a été amené à écrire *Le Sang*. Le même homme qui tua, en temps de guerre, dans d'effroyables corps à corps, et mérita par là d'être appelé un héros, devient-il, en temps de paix, un vulgaire assassin le jour où il se débarrasse d'un adversaire, cependant de beaucoup plus méprisable que les Allemands qu'il a immolés ? A cette question, M. Binet-Valmer ne répond pas de façon formelle. Mais les faits parlent pour lui. Les remords rongent et bientôt acculent au suicide le capitaine Levraux qui, pour avoir été un spécialiste du coup de main dans les tranchées, se croit capable de supprimer sans scrupule le misérable qui le tourmente et l'humilie odieusement. Qu'est-ce à dire ? Qu'en temps de guerre, il n'était que le serviteur de la patrie ; un instrument — conscient, certes ! — mais mû ou animé par la volonté de tout un peuple, luttant pour le salut général, et que chacun de ses actes recevait l'approbation de ses supérieurs et suscitait l'admiration de ses égaux. En temps de paix, c'est à l'insu de tous, contre la loi commune qu'il a agi, en ne prenant conseil que de lui-même... L'orgueil qui lavait le sang de ses mains, après chaque meurtre d'ennemi, se refuse à effacer « la petite tache » laissée sur elles par l'assassinat d'un Français. *All the perfumes of Arabia will not sweeten..*, « tous les parfums de l'Arabie ».., gémissait lady Macbeth. Ce n'est pas pour le plaisir de faire une citation que j'évoque la sombre héroïne de Shakespeare, mais parce que l'art de M. Binet Valmer est essentiellement dramatique. Cet écrivain vigoureux, brutal même, n'analyse pas par le menu ses personnages, il les fait agir et parler devant nous, et leur psychologie est presque toujours, sinon toujours, gouvernée par la physiologie. Ils ne pensent qu'en fonction du rythme de leur cœur et du

jeu de leurs organes, et, si le procédé selon lequel le romancier les observe est peut être un peu sommaire, il a, du moins, le très grand mérite de la sincérité. Vraie pour *Le Sang*, une telle remarque l'est plus encore, peut-être, pour *Le Taureau*, *Cette haine* et *Les deux vieillards*, c'est-à-dire pour les trois nouvelles qui composent le second des volumes de M. Binet-Valmer dont je rends compte dans cette chronique.

Dans *Le Taureau*, nous voyons, en effet, un homme dont le génie n'était qu'une des formes ou l'expression même de l'ardeur sexuelle, déchoir subitement, puis cesser presque aussitôt de vivre quand s'éteint sa virilité. *Cette haine* nous fait assister à la transformation de la jalousie en pitié, puis en dégoût, et de l'amour en rancune, puis en haine, chez deux individus dont les impressions successives ou accumulées s'aigrissent et s'altèrent pour produire, en se combinant comme des mélanges chimiques, les phénomènes les plus opposés. *Les deux vieillards*, enfin, attestent, encore une fois, le caractère précaire de la sagesse des hommes, la fragilité de leur philosophie, dès qu'une occasion s'offre à eux de recommencer à attendre quelque chose de l'existence, même au seuil de la tombe, dès qu'un espoir de survie vient troubler d'un mirage leur résignation... Je comprends qu'on n'aime pas le talent de M. Binet-Valmer, et j'avoue qu'il ne me satisfait pas entièrement. Mais on ne saurait nier sa puissance. Il y a, à l'origine des œuvres excessives de cet écrivain, à défaut d'une vue de l'esprit, ou, si l'on préfère, d'une métaphysique, un sentiment personnel de la nature des hommes et de leurs rapports entre eux qui a sa grandeur et sa poésie. Enfin M. Binet-Valmer sait construire un roman et en *passionner* l'action. Il a sa façon d'écrire qui ne laisse pas d'entraîner d'importants sacrifices, mais dont l'allure directe et les brusques raccourcis conviennent à la fougue de son tempérament. Et tout cela lui constitue une originalité.

Le héros voluptueux, par Louis-Jean Finot. Ce qui rappe tout d'abord dans l'émouvant roman de M. Finot, et le recommande à la sympathie du critique, malgré les réserves que celui-ci peut avoir à faire à son propos, c'est la sincérité dont il déborde. Aussi bien, cette sincérité est-elle si impérieuse, si tyrannique même, que je serais tenté de la rendre responsable du caractère, on dirait d'improvisation, qui marque l'œuvre de

M. Finot ou qui accuse une disproportion et quelque déséquilibre entre ses parties. Dans son généreux désir de traduire la déception des jeunes hommes qui ont fait la guerre, devant l'indifférence générale où s'anéantit la grandeur de leur sacrifice et devant le cynique égoïsme des profiteurs, M. Finot s'est, sans doute, laissé emporter par l'indignation, et il n'a peut-être pas su conserver toute l'objectivité nécessaire pour analyser le trouble, et bientôt le vertige qui s'est emparé de ces jeunes hommes. Il a senti leurs révoltes et éprouvé par sympathie leurs défaillances, mais il n'a pas suivi les unes et les autres dans leur développement comme il l'eût fait si, s'en dégageant, il s'était élevé au-dessus d'elles pour les juger. Il a écrit, avec une vibrante éloquence, une sorte de roman lyrique, au lieu du roman psychologique que ses qualités d'observateur lui permettaient de nous donner. Dans sa hâte de plaider pour son héros, M. Finot passe un peu trop rapidement sur certains faits d'âme ou de sensibilité qui auraient dû le retenir. Par exemple, il nous montre Daniel contractant, pendant ses congés, des habitudes de plaisir dangereuses ; mais ces mêmes habitudes — dont il avait cependant noté avec justesse l'effet sur ses nerfs — il semble les tenir pour négligeables soixante pages plus loin... M. Finot ne m'en voudra pas de le chicaner sur des détails. Si je lui signale sans ménagement ses erreurs, c'est que je suis persuadé qu'elles tiennent à son tempérament qui est riche. C'est que je crois qu'il a du talent, et un véritable talent de romancier.

Couronné par l'Académie Goncourt, par Charles Régismanset. Il y a, dans la spirituelle et mordante *Stratégie littéraire* de M. Fernand Divoire, un chapitre où cet ermite, qui s'est fait diable pour les besoins de la cause, indique aux écrivains, soucieux d'inscrire un prix littéraire à leur tableau, les sentiers à suivre pour trouver ce gros gibier au bout de leur fusil. Je m'attendais, sur la foi du titre de son livre, que M. Régismanset développât ce chapitre, et se révélât plus machiavélique encore que M. Divoire. Mais point. C'est un roman de valeur que, sans avoir été dupe et encore moins complice de manœuvres tortueuses, l'Académie des Dix couronne. M. Joseph Paturin-Miraut n'achète pas le succès. L'aventure de ce nouveau surriche d'après-guerre, à qui la fortune ne saurait suffire et que le démon de la gloire tourmente, illustre seulement cette vérité

que le bourgeois ambitieux préfère aujourd'hui, à la particule dont il rêvait jadis, la célébrité et la célébrité littéraire, surtout, qui confère un titre de noblesse. M. Régismanset connaît les milieux parisiens où il nous introduit, et il en dessine les physionomies avec humour et bonne humeur. La satire, notamment, est drôle et verveuse que, bouclant la boucle du cycle romanesque, il fait des différents sujets entre lesquels un écrivain peut choisir. Son roman peut paraître hybride ; mais c'est qu'il est à la fois réaliste et fantaisiste, sceptique et sentimental. Je ne serais pas surpris que Dickens fût un de ses auteurs de chevet.

La femme a ses raisons..., par Charles Oulmont. Poursuivant sa subtile analyse de l'antagonisme des sexes, qu'il avait considéré du point de vue sentimental (*Adam et Eve*) et du point de vue passionnel (*Le livre des amants*), M. Oulmont étudie aujourd'hui l'évolution mentale de cet antagonisme. Sans doute, il ne dissocie pas, arbitrairement, comme s'ils se produisaient indépendamment les uns des autres, les modes d'activité du cœur, des sens et du cerveau. Sa division n'est que provisoire, et sa trilogie compose une unité idéale. Mettons qu'il en aille de celle-ci comme de ces images en couleurs qu'on obtient par coups successifs de pochoir. Chacun des livres de M. Oulmont apporte sa teinte particulière au dessin en noir. Et voilà encore, ici, sous prétexte de présentation de trois couples exemplaires, trois histoires dans une. Un ménage qui vit toutes portes fermées (spirituellement, s'entend). Un ménage dont le mari ouvre seul ses portes avec l'orgueilleuse prétention d'absorber sa femme toujours spirituellement, cela va de soi. Enfin, un ménage qui vit toutes portes ouvertes et réalise par ce moyen le bonheur. Chez M. Oulmont, le moraliste rivalise de finesse avec le psychologue, et d'ingéniosité avec l'artiste dont le tempérament est classique, M. Oulmont réduit l'anecdote ou les anecdotes au minimum pour donner toute l'importance à l'observation du jeu des âmes, de leurs moindres et plus fugitives réactions. Le meilleur éloge qu'on puisse lui faire est de reconnaître que sans intrigue, et en escamotant même des incidents marquants (l'infidélité de Philippe, notamment), il intéresse d'un bout à l'autre de son livre.

Les tendresses menacées, par Jean-Jacques Bernard. Ignorerait-on que M. Bernard est un auteur dramatique qu'on

le devinerait aux nouvelles ou aux petits récits, entre le poème et l'essai, qui composent ce recueil charmant. Si son théâtre, en effet, tient du roman par la subtilité nuancée de l'analyse, ses contes tiennent du théâtre par la manière, en vérité scénique, dont leur action, quelque simple qu'elle soit, se déroule. M. Bernard *voit*, en dramaturge, rêver, pleurer, souffrir ou s'attendrir ses personnages ; et il les voit, le plus souvent, en mouvement et dans un décor : *Le vieux poète, La petite bernicle, Les pages ont tourné, Le dixième jour*, etc... Nulle éloquence, chez lui, cependant ; aucune recherche de la tirade ; un souci, peut-être, de l'effet, du trait final, mais celui-ci tellement discret, celui-là si peu appuyé, qu'on aurait mauvaise grâce à les lui reprocher. Les réactions de la sensibilité de M. Bernard se révèlent bien délicates. L'artiste, chez lui, vaut l'homme, et l'homme dont la mélancolie s'adoucit de sourires, les sourires se voilent de tristesse, est tout imprégné de pitié.

Le réprouvé, par Gabriel Reuillard. Certes! il est exceptionnel qu'on soit nain, et le personnage dont M. Reuillard nous conte la vie lamentable avec quelque chose de la pitié d'un Charles Louis-Philippe nous émeut moins, peut-être, que ne le veulent ses malheurs, à cause de l'étrangeté de son cas. Reconnaissons-le, cependant, M. Reuillard sait dégager une signification générale de ce cas très particulier; et ni plus ni moins extraordinaire, à tout prendre, que celle de maints misérables nous apparaît la destinée du pauvre Vincent Thibaut qui, trop faible pour accomplir une besogne suivie, se voit renvoyer successivement de toutes les maisons où il travaille, puis devient pitre dans un cirque, connaît un court instant la gloire et finit ignominieusement dans une maison de filles. Tout lui manque, et sa bonté même, sa tendresse, la candeur touchante de son âme, plus que sa laideur et sa difformité même, font de lui une victime promise à la cruauté du sort. M. Reuillard n'a pas essayé une peinture du monde des acrobates, des clowns et des écuyères, et le décor de son drame est à peine ébauché, les comparses de ce drame à peine esquissés. Il y a, peut-être, quelque invraisemblance, ou une certaine exagération dans les détails de son récit; mais ce récit est entraînant et d'une vibrante psychologie.

Le fardeau des jours, par Léon Bocquet. Le roman était à faire de la vie douloureuse des habitants de nos régions dévas-

lées, revenant prendre possession de leur terre natale, la tourmente passée, et réédifiant sur ses ruines le village de leurs ancêtres. Ce roman, nul mieux que le poète Léon Bocquet, qui a vécu dans la familiarité de nos paysans du Nord, ne le pouvait écrire, et, en l'écrivant, créer une œuvre émouvante et vraie. Ses personnages sont vigoureusement brossés et s'enlèvent avec pittoresque sur le paysage, d'une exactitude précise, où il les anime. Du vieux Bécu, qui semble éternel, au sensible Narcisse, l'infirme, en secret épris de Mélanie la réprouvée, il nous les montre tous dans la poursuite obstinée de leur tâche, avec leurs tares et leurs misères, leurs passions et leurs vices, mais aussi leurs vertus, en historien impartial et en observateur naturaliste, qui, par le souci d'art et l'amour du style, se révèle plus près de Flaubert que de Zola.

Le miracle des hommes, par Paul Prist. En même temps que M. Bocquet composait comme une vivante fresque le roman des populations du Nord, guérissant leur sol blessé et le forçant de redevenir fécond, M. Paul Prist, sous la même inspiration, dessinait comme un fusain sévère cette nouvelle dont l'action se passe en Flandre, dans la campagne d'Ypres. C'est sur un effort individuel, — et qui résume l'effort collectif d'une race, — qu'il a concentré son attention. Il oppose, avec enthousiasme, l'efficacité de cet effort au mensonge et à la dérision de l'aide officielle ; mais son enthousiasme ne procède point de l'exaltation sentimentale. On le sent grave et réfléchi. M. Prist est simple, un peu rude même. Les deux autres récits qui suivent *Le miracle des hommes* confirment, du reste, l'impression que cause celui-ci. Ils sont d'inspiration virile et généreuse et d'une grande probité.

L'amour passe, par Nicolas Ségur. Avec une grâce un peu surannée, et dans une langue fluidement musicale, en disciple de l'auteur du *Lys rouge*, auquel il vient de consacrer un livre d'une très intelligente piété, M. Ségur nous conte, ici, l'histoire d'une femme trop sensitive, que la crainte de souffrir empêche de s'abandonner à temps à l'amour.... Il y a en M. Ségur quelque chose de la mélancolie qu'il prête à Anatole France. Comme Anatole France, en outre, il a le goût des digressions nonchalantes, et se plaît moins à serrer l'intrigue d'un récit qu'à le fleurir de réflexions, artistiques et philosophiques. Il souligne avec

légèreté la psychologie de ses personnages, il ne la fouille pas. Mais il a des notations bien délicates et d'une très fine indication. Par exemple, la scène où son héroïne, de la terrasse du pavillon qu'elle habite, correspond dans la nuit, par la seule étincelle, « sans cesse ravivée et sans cesse couverte de cendres d'une cigarette », avec l'homme qui l'aime, et se livre immatériellement à lui.

Mémento. — La nouvelle est jolie que sous ce titre, *Le Grand sommeil bleu*, Mme Suzanne Sourioux-Picard publie à la Renaissance d'Occident. Elle illustre poétiquement, je dirai même philosophiquement, l'idée de la crainte que peut inspirer à des hommes venus d'une lointaine étoile l'obligation de dormir, à laquelle les habitants de la terre sont soumis. Qu'une telle obligation puisse répugner à des êtres qui n'ont pas, dès leur naissance, contracté l'habitude d'entrer chaque nuit dans une mort temporaire, on le conçoit, à la réflexion. Mais cette réflexion, c'est le mérite de Mme Sourioux-Picard de nous l'avoir fait faire, et de nous inciter d'y rêver. — J'aurais voulu signaler, au moment des étrennes, pour les enfants dont il eût fait la joie, le recueil de contes de M. Jacques des Gachons : *Sur pattes*, publié par les éditions du « Monde Nouveau ». Mais il n'est pas trop tard pour le recommander. Les fraîches images de Mme Andrée Sikorska illustrent avec esprit ce recueil où abondent, dans un style sans mièvrerie, les plus ingénieuses et amusantes trouvailles.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Les Nouveaux Messieurs, comédie en quatre actes de MM. Robert de Flers et Francis de Croisset, Théâtre de l'Athénée (14 février). — *Vêtir ceux qui sont nus*, pièce en trois actes de Luigi Pirandello, version française de M. Benjamin Crémieux, Théâtre de la Renaissance (19 février). — *Henri IV*, pièce en trois actes de Luigi Pirandello, version française de M. Benjamin Crémieux, Théâtre des Arts (24 février).

Les Nouveaux Messieurs, de MM. Robert de Flers et Francis de Croisset, sont une pièce dont je suis sûr au moins qu'elle n'aura pas quitté l'affiche avant que paraisse mon article. Pour la critique de revue, c'est une petite satisfaction d'autant plus agréable qu'elle est moins fréquente.

Les « nouveaux messieurs », je ne sais trop pourquoi je m'étais figuré que cette expression désignait toute une catégorie sociale, un peu plus restreinte sans doute que les nouveaux riches, néanmoins assez vaste, et j'avais l'impression, en atten-

dant le lever du rideau, d'en découvrir déjà beaucoup dans la salle. Je songeais : « MM. de Flers et de Croisset ont tort de se moquer des « nouveaux messieurs », c'est la moitié de leur clientèle. » Tous ces gens s'amusaient par anticipation et ne cachaient pas leur plaisir. J'ai souvent remarqué qu'avant même que les chandelles soient allumées, l'atmosphère d'une salle de théâtre a exactement la température de la pièce qu'on y va jouer. Les spectateurs s'ennuient ou s'amusent d'avance en vertu d'un infaillible pressentiment. Venus pour s'amuser et assurés de ne pas en regretter la dépense, les spectateurs de l'Athénée avaient, tous, l'autre soir, cette physionomie animée, cet air de se féliciter d'être là qui est bien caractéristique d'un certain public parisien moyen, public de gens qui paient volontiers leur place, mais à condition de se sentir en confiance.

Tout le premier acte des *Nouveaux Messieurs* est construit sur une excellente maxime de psychologie amoureuse, à savoir qu'à défaut des avantages naturels qui font qu'on vous aime pour vous-même, il faut, si l'on tient à ne pas jouer les Sganarelle : 1° rehausser autant que possible les femmes dans leur propre idée ; autrement dit, les prendre par l'amour-propre ; 2° leur créer toutes sortes d'occupations qui les distraient de l'amour en encombrant leur vie. Cela n'est peut-être pas d'une invention extraordinaire, mais les deux auteurs des *Nouveaux Messieurs* en ont tiré une plaisante discussion entre un vieux beau à l'ancienne mode et son confident-tapeur. Le confident tapeur, personnage à la fois utile dans son rôle de confident et pittoresque dans son rôle de tapeur, a beaucoup servi depuis quelques années. Il y en a un, si j'ai bonne mémoire, dans une pièce de M. Charles Méré qui se joue actuellement au Théâtre de Paris, *La Tentation*. Il y en a certainement d'autres dans d'autres pièces. Mais revenons au premier acte des *Nouveaux Messieurs*. Nous y voyons donc un vieux beau, noble et sénateur — sénateur de droite, cela va sans dire — installer dans un luxueux hôtel une petite théâtreuse dont sa haute protection obtient en même temps l'engagement à la Comédie-Française. L'enfant, émerveillée, n'en croit ses yeux ni ses oreilles. Elle a toutes sortes de petites mines, de petits gestes, de petits sauts que nous avons déjà eu le plaisir de goûter dans maintes autres comédies du boulevard, et ce plaisir, Dieu merci, durera longtemps encore.

Mlle Gaby Morlay n'a pas fini de faire dire à ses admirateurs ravis d'aise : « Elle est charmante ! » Comme elle aurait tort de changer sa manière !

A la fin du premier acte apparaît un ouvrier électricien, en cotte bleue, qui chante

Tout ça ne vaut pas l'amour !

ce qui donne fort à point un démenti aux théories du sénateur. Effet facile, et même un peu vulgaire, mais le public en est enchanté. Au deuxième acte, l'ouvrier électricien, qui n'est autre que le prestigieux M. Victor Boucher — un des meilleurs comédiens d'aujourd'hui, un des plus naturels — se montre à nous dans l'exercice de ses fonctions syndicales. Secrétaire général du syndicat des électriciens à la Confédération internationale du Travail, il refuse d'être député par pur désintéressement et au grand désespoir de ses camarades. Survient la petite actrice, convoquée à la C. I. T. pour un arbitrage, car son sénateur, continuant de mettre en pratique la psychologie exposée plus haut, l'a fait nommer membre d'une commission au syndicat des acteurs. Comme on se retrouve ! L'électricien tombe séance tenante amoureux de l'actrice, et réciproquement. Survient le sénateur qui s'est dérangé en personne, s'il vous plaît, pour remettre au secrétaire du syndicat une lettre tombée de la poche de celui-ci. Bienheureuse lettre ! Le sénateur s'amuse beaucoup de tout ce qu'il voit. Et il s'en va pour permettre à sa petite amie de rentrer en scène et de prendre rendez-vous, dans trois mois, avec le bel électricien. Troublé au contact, au parfum du luxe qu'il vient de respirer, l'électricien accepte d'être député.

Quand le rideau se relève, il est ministre. Ascension d'une rapidité invraisemblable. N'importe ! Nous n'allons point, n'est-ce pas, nous montrer choqués d'une invraisemblance de plus ou de moins dans cette comédie toute tissée de rencontres et de coïncidences forcées jusqu'à l'extrême limite de la fantaisie ? A la vérité, les conventions en vigueur sont ici celles de l'opérette. Il ne manque aux *Nouveaux Messieurs* que de la musique et des couplets... L'ouvrier électricien est, au troisième acte, devenu ministre du Travail. Bon. Mais voici le jour fixé pour le rendez-vous donné à l'acte précédent... On m'excusera, je sens que je n'aurai pas le courage de raconter la pièce jusqu'au bout. Elle m'a déçu, puis-

que je croyais y trouver une satire portant sur toute une classe sociale et qu'elle vise seulement le cas particulier d'un Jouhaux. Dans la même sorte de pièce à étages, je veux dire de pièce nous montrant un personnage aux différentes étapes de son ascension, je préfère beaucoup *L'Ecole des Cocottes*, de MM. Armon et Gerbidon. *L'Ecole des Cocottes*, j'y retournerais de bon cœur, et je tiens, en apportant ce témoignage d'admiration à *l'Ecole des Cocottes*, à bien marquer que je ne nourris aucun préjugé contre la comédie fantaisiste. Il y a des pièces réussies, il y en a d'autres qui ne le sont pas. Celle de MM. de Fiers et de Croisset ne l'est qu'à moitié, et je ne suis pas sûr que le public de l'Athénée ne le sente pas confusément.

§

Une vague de pirandellisme. Dans l'espace de quelques jours, nous avons eu deux pièces de cet auteur, toutes deux traduites, comme les précédentes, par un jeune critique plein de conscience et de zèle, M. Benjamin Crémieux, qui joint à ses talents d'essayiste et de romancier, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature italiennes. Par certains côtés de son tempérament intellectuel, M. Crémieux me rappelle le regretté Jean Florence, autre italianisant, autre grand remueur d'idées.

Vêtir ceux qui sont nus a succédé sur l'affiche de la Renaissance à la *Vierge au grand cœur*. La pièce était sue, prête à passer, Mme Simone l'ayant déjà promenée en Amérique. La contexture, si l'on peut dire, matérielle en est assez embrouillée, et le spectateur a pendant deux actes quelque peine à s'y retrouver, mais aux dernières scènes tout s'éclaire et la pensée fondamentale du drame apparaît dans son plein, avec une parfaite clarté. C'est une pensée très juste et très belle, c'est une vue psychologique analogue au « bovarysme » de M. Jules de Gaultier, avec cette différence pourtant qu'elle le contredit un peu. Le *bovarysme* M. Jules de Gaultier désigne de ce nom la tendance, innée en l'homme, à se concevoir autre qu'il n'est. Au contraire, l'héroïne de M. Pirandello se voit dans toute la laideur, dans toute la nudité de sa nature; et elle a honte de cette nudité sur laquelle elle tente de jeter, au moment de mourir, le voile d'un mensonge flatteur. Se tuant par dégoût d'elle-même, elle essaie de faire croire à un désespoir d'amour et rejette la

responsabilité de sa mort sur son ex fiancé qui en effet l'a trahie, mais qu'elle a trompé et oublié de son côté. Elle échappe à la mort et un romancier qui, on ne sait trop pourquoi, s'est allé loger dans un appartement fort vilainement meublé et tenu par une affreuse mégère, dans une sordide ruelle, la recueille par curiosité professionnelle. Les journaux sont pleins des interviews de la jeune fille. Aussi bien ne s'est-elle pas contentée de mettre en cause un jeune homme qu'elle n'aime plus, elle a poussé la malignité jusqu'à charger la famille chez qui elle était placée comme gouvernante et à lui reprocher sa cruauté à son égard. Or, elle n'a quitté cette famille que parce qu'elle était devenue la maîtresse du mari et que par l'effet de sa négligence; l'enfant dont elle avait la garde était tombé du haut d'une terrasse et s'était tué. Mais la ville entière s'apitoie sur la pauvre suicidée, qui se trouve bientôt empêtrée dans ses mensonges comme dans un filet où elle étouffe. Son ex fiancé, repentant et persuadé qu'elle a été réellement désespérée de sa trahison, veut à tout prix réparer la faute qu'il a commise et l'épouser, cependant que l'homme marié, son amant, qui a lu les journaux lui aussi, et qui n'y comprend plus rien, vient exiger qu'elle se rétracte, car sa femme menace, si j'ai bien compris, de procéder à des représailles. Bref, traquée jusque dans le dernier repli de ses mensonges, la jeune fille avoue tout. Elle laisse tomber les fictions romanesques dont elle avait essayé de parer avant de mourir la vulgarité de son âme, et elle se tue une seconde fois, qui est la bonne, elle se tue telle qu'elle est, telle qu'on s'est acharné à la mettre : toute nue. Cette scène finale emporte le succès de la pièce qui jusqu'alors laisse le spectateur un peu flottant, d'abord parce qu'il a le sentiment d'être perdu dans cette double intrigue, extérieure aux faits mêmes du drame, et puis parce qu'il n'a devant les yeux aucun personnage sympathique. Mais l'explosion de désespoir de l'héroïne déjà touchée par la mort, la protestation violente qu'elle fait entendre au nom de sa pudeur morale douloureusement violée, apporte un soulagement général, et toute notre sympathie trop longtemps contenue s'élance d'un coup vers cette malheureuse. Mme Simone a trouvé là un rôle à sa convenance, un rôle difficile où elle a obtenu un vif succès. Je ne dirai rien de l'ensemble de l'interprétation qui est convenable. Quant à la signification qu'il convient de donner aux bruits de la rue, si fréquemment répétés tout

le long des deux premiers actes, j'attendrai, pour en parler, d'avoir sur ce point les explications de quelque pirandelliste autorisé.

Henry IV, au Théâtre des Arts, a souffert de son voisinage immédiat avec *Vêtir ceux qui sont nus*. Trop de Pirandello nuit... Mais on aurait tort de s'en prendre à M. Benjamin Crémieux dont ce n'est point la faute si, entre la *Vierge au grand cœur* et *Un drame dans le monde*, l'œuvre prochaine de MM. Paul Bourget et Francis Carco, Mme Simone, obligée de boucher un trou, l'a bouché avec ce qu'elle avait sous la main. *Henry IV*, pièce beaucoup plus ambitieuse que *Vêtir ceux qui sont nus*, nous ramène à la métaphysique de *Chacun sa vérité*. Tout est dans rien, rien n'est dans tout, la réalité n'est nulle part et les plus fous ne sont pas ceux qu'on pense, car les apparences des choses ne constituent que de vains simulacres et nous prenons souvent pour des fonctions passagères des réalités permanentes. Traduisez cela en jargon philosophique et *Henry IV* vous apparaîtra comme un chef-d'œuvre. Pour moi, cette pièce dont l'humour rend, çà et là, le son du *Napoléon de Notting-Hill*, de Chesterton, est loin de valoir *Vêtir ceux qui sont nus*. Un homme qui, à l'occasion d'une fête masquée, avait revêtu le costume d'Henry IV empereur d'Allemagne — l'Henry IV de Canossa — a perdu la raison dans une chute de cheval. A partir de cette minute, il s'est cru pour de bon Henry IV, il a été figé et comme pétrifié mentalement dans la pensée qu'il était Henry IV. Au bout de quelques années, il a recouvré ses facultés, s'est bien gardé de le faire savoir à son entourage et il a continué, tout en étant sain d'esprit, de donner tous les signes extérieurs de la folie. Une femme qu'il a aimée, un homme qui a été son rival et qui, peut-être, a provoqué l'accident de cheval dont il a été jadis la victime, se présentent devant lui en compagnie d'un médecin aliéniste et se rendent compte qu'il n'est plus fou. Une seconde expérience, plus décisive que la première, oblige Henry IV à se démasquer. Il en profite pour tuer son rival d'un coup de son impériale épée, non sans avoir surabondamment prouvé à tous les assistants qu'ils sont beaucoup plus fous que lui. Après quoi, il rentre dans son déguisement, dans sa folie, où il a du moins la satisfaction de vivre en paix. Toute philosophie à part, quel homme de théâtre que M. Pirandello!

M. Pitoeff, sorte de de Max enroué, nous a, dans le rôle

d'Henry IV, offert une suite de belles attitudes savamment drapées. C'est un digne artiste auquel nous sont heureusement réservées de meilleures occasions de dire la considération très distinguée que nous éprouvons pour lui.

ANDRÉ BILLY.

HISTOIRE

Jacques Bainville : *Heur et Malheur des Français*, Nouvelle Librairie Nationale. — Ch. Seignobos : *Histoire politique de l'Europe Contemporaine*. 1814-1914. Septième édition entièrement refondue et considérablement augmentée, Armand Colin — Soulgé : *Le Régime féodal et la Propriété paysanne*, Edouard Champion. — Mémento.

M. Jacques Bainville vient de réunir en un premier volume de son « Œuvre », sous ce titre : **Heur et Malheur des Français**, trois de ses ouvrages : « Histoire de Deux Peuples » (France et Allemagne), « Histoire de Trois Générations » (1815-1918), « Histoire de France ». Ainsi rapprochés sous l'éclairage d'un commun titre, ils accusent plus complètement, s'il est possible, leur signification. Une chose, au moins, est à considérer ici : l'enseignement qui ressort de ces pages, cet enseignement historique, qui n'est pas un article abstrait d'école, mais le témoignage de la réalité vivante, apparaît comme une chose que la vie, tout compte fait de ses chances connues, ne saurait, même en présence d'un avenir difficile, et plus ou moins imprévisible, infirmer absolument. Ce n'est pas un petit éloge, sans doute ; et certes, le positivisme peut n'être pas tout en Histoire, où l'incalculable demeure irréductible pour se jouer de nos estimations. Mais si le positivisme le plus pratique n'a qu'une valeur objective relativement limitée, il est du moins, psychologiquement parlant, chez chacun de nous, la façon de sentir la moins hasardeuse qui soit. Cette connaissance raisonnable du point de vue historique, portée par M. Bainville à un degré d'éclatante lucidité, se trouvait à peu près désuète en France, à la veille de la Guerre. On l'a trop oublié. C'est cette même connaissance, peu répandue alors, qui, en cette tragique époque, où le Libéralisme, au bord même de la catastrophe, multipliait si dangereusement ses mirages, inspira certaines tentatives positivistes, isolées et méconnues, tendant à relever, par exemple, chez nous et pour notre usage, l'idée de Force, trop générale-

ment diffamée. On traitait avec légèreté les notions concrètes. L'agression allemande nous fit jeter notre bagage d'idées abstraites, — il le fallait bien ! — ce bagage qui était pour trop de gens, en France, la seule conquête mentale trouvée dans le trésor de nos annales. (D'ailleurs, on s'est empressé de le ramasser, et même d'y ajouter.) Jamais l' « épicurisme social », ainsi que dit M. Bainville, n'avait négligé le point de vue historique autant que pendant la période immédiatement antérieure à l'année 1914. On n'aurait pas eu à réformer si impromptu, avec tant d'imperfections, sous le feu même de l'ennemi, ses façons de penser, si des habitudes d'appréciation plus réalistes, celles en faveur de qui M. Bainville et d'autres plaidaient de leur mieux, avaient été prises plus tôt. Mais il s'agissait bien de cela !

Il s'agissait, dit M. Bainville, d'organiser définitivement en France un régime sur l'idée du renoncement et de la paix, une Société affranchie des traditions et des disciplines d'un autre âge, libérée du passif légué par les générations antérieures, un Etat dont le principal souci serait d'assurer à l'individu la somme des satisfactions que peuvent procurer les lois sans ruiner l'ordre public. Le droit au bonheur deviendrait le premier des droits.

Un tel droit, d'une façon générale, serait, en somme, fort légitime. Mais ce « droit au bonheur » a, ici, une acception politique pleine de dangereuses chimères intellectuelles. Et, malheureusement, on est bien forcé de constater, aujourd'hui, que cet épicurisme, si affaiblissant pour les conceptions historiques, est une chose d'après-guerre autant que d'avant-guerre. Autant, et même plus. Et c'est un péril. Comme dit M. Bainville, parlant de l'avenir :

Si, dans cette grande mêlée de forces et d'intérêts, la France n'apportait que le petit bagage de formules qu'elle tient de la démocratie libérale, elle serait bien dépourvue. Au cours de ces années terribles, nous avons vu renaître, tels qu'ils étaient au milieu du siècle dernier, les rêves et les idées qui, alors, avaient si cruellement desservi le peuple français. Principe des nationalités, Société des Nations, guerre aux autocrates et aux puissances réactionnaires, confiance aux peuples (1) et au progrès : voilà de vieilles connaissances.

(1) Il faut noter, d'ailleurs, que M. Bainville semble professer une théorie du Suffrage universel nullement négative. La place nous manque pour exposer cela. Nous y reviendrons en quelque occasion.

M. Bainville fait la part de verbalisme que l'on discerne de plus en plus aujourd'hui dans ces idées, « qu'un réalisme acquis par de dures épreuves... tolère par une sorte de respect humain ». Mais une chose qui n'en reste pas moins à noter, c'est que le libéralisme, l'épicurisme d'après-guerre, s'il est peut être moins purement abstrait qu'avant la guerre, a pris, en revanche, une sorte de brutalité, de violence, de grossièreté expéditive, qu'il n'avait pas, ou qu'il avait à un degré bien moindre. Nous sommes dans l'époque, où, comme le rappelle M. Bainville, on a proposé tout uniment la constitution d'une Société anonyme au capital de je ne sais combien de milliards pour remédier aux difficultés de l'Europe. Et, entre autres choses, il n'y aura plus d'Histoire. Les milliards de cette Société, voilà toute l'Histoire.

Eh ! bien, il y en a une, une véritable, il y en a toujours une ! Heureusement ! Et la façon de la concevoir, de l'écrire, cette Histoire réelle, qui n'a pas succombé malgré les pires abstractions, elle vient d'être montrée par Jacques Bainville dans son « Histoire de France ». Avec quel extraordinaire succès, on le sait assez. L'utilité de ce livre, c'est qu'il rétablit, au lendemain d'un cataclysme qui a remis dans la mesure un modernisme vaniteux et béat, c'est, disons-nous, qu'il rétablit l'unité, le lien, la *suite*, de notre Histoire. Temps anciens et Temps modernes, tout est lié, en une interdépendance où toutes les parties se correspondent, et se nécessitent, et s'expliquent mutuellement. Elle montre vraiment, cette Histoire de France, qui pourrait avoir pour titre celui du volume où elle est comprise : *Heur et Malheur des Français*, elle montre vraiment « la suite de nos crises et de nos renaissances, de nos retours et de nos folies » ; et il en sort un espoir, qui n'est autre que l'assurance mise dans notre esprit, à qui se découvrent, d'un bout à l'autre, les raisons des faits. « Un bon averti... » Il était dit qu'un écrivain, de formation traditionaliste, habitué de longue date à penser d'une manière positive, armé, par l'étude, la réflexion, l'esprit de comparaison, d'une *placidité* imperturbable devant les phénomènes historiques les plus inopinés et les plus bouleversants en apparence, il était dit que cet écrivain, M. Jacques Bainville, écrirait, au lendemain de la grande guerre, l'histoire de notre pays comme l'opinion publique, ou une importante et grandissante fraction de cette opinion, sentait qu'elle devait être désormais écrite.

Dans la Préface de son **Histoire politique de l'Europe contemporaine,** M. Ch. Seignobos a précisé ses idées sur sa manière d'écrire l'histoire, spécialement l'histoire de nos jours. La question documentaire, si ardue ici, est pratiquement résolue ainsi : acceptation provisoire et d'ailleurs forcée de l'inaccessibilité, plus ou moins durable pour diverses raisons, des sources originales ; mais, en revanche, utilisation de maintes collections ou maints corps de documents publics de première main. Nul mieux que M. Seignobos ne connaît ces documents, dont il fixe la valeur et qu'il cite, du reste, en de copieuses bibliographies à la fin de chacun de ses chapitres. C'est avec eux qu'il a écrit cette Histoire Politique.

Tels quels, il les juge capables de servir à l'explication des faits politiques, aujourd'hui, dans nos démocraties, les plus immédiats de tous.

Ces faits, il les classe en trois catégories : ordre géographique, ordre chronologique, ordre logique. L'ordre géographique « permet d'expliquer plus clairement l'organisation et l'évolution politiques particulières à chaque peuple » ; quant à l'ordre chronologique, « il est plus commode pour présenter les événements communs à plusieurs pays et l'action réciproque des Etats » ; enfin « l'ordre logique... est celui qui fait le mieux ressortir les traits communs à toutes les nations de l'Europe et les traits particuliers à chacune ».

M. Seignobos a employé ces trois ordres successivement. Si la table des matières ne garde pas grande trace de cette méthode, nul doute, en revanche, que le public historique ne fasse son profit d'un texte où il trouvera, répandus à chaque page, les faits spécifiés par l'auteur dans sa préface.

On goûtera, étant donnée l'époque où nous vivons, les aperçus de M. Seignobos sur l'histoire politique, qui est, dit-il, l'histoire de l'*accident* (opposé à la loi) :

La vie politique, explique-t-il, consiste en phénomènes superficiels dont l'équilibre est si instable qu'un faible accident suffit pour les bouleverser, tant il dépend des conjonctures. Et cependant la crise dont nous souffrons depuis dix ans, crise assurément d'origine politique, nous fait sentir que de pareils accidents décident du sort des peuples ; elle nous oblige à reconnaître à quel point les phénomènes superficiels de la vie politique dominent les phénomènes profonds de la vie économique, intellectuelle et sociale.

Il semble que, pour la recherche de ces faits ou accidents politiques, M. Seignobos ait été amené à étudier surtout, dans chaque pays, la formation, la composition et la tactique des partis. L'évolution politique de l'Europe contemporaine découlerait principalement de là. M. Seignobos, sans nier « l'action des individus sur le sort des peuples », ne s'occupe point de leur psychologie. « Tout tableau d'ensemble du caractère d'un homme reste une conjecture dont il est impossible de donner la preuve. » Discuter cette proposition entraînerait trop loin. Nous ne rechercherons donc pas si cette psychologie serait, autant que le croit M. Seignobos, pure « littérature ». Reconnaissons, d'ailleurs, que les faits collectifs, tels que les peut comporter, de préférence, l'évolution d'une Europe plus ou moins démocratisée, sont, de leur nature, assez probants. M. Seignobos en a donc fait, disons-nous, son étude unique. « C'est, dit-il, en rapprochant les faits généraux déjà connus, mais restés épars, que je pense avoir atteint des conclusions nouvelles sur le caractère et l'évolution de la vie politique. » Cela explique aussi la nature des documents utilisés ici, documents *impersonnels*, si l'on peut dire, comme doivent l'être ceux d'une histoire démocratique.

Il faut louer, pour sa solidité, l'œuvre de M. Ch. Seignobos.

Publié en guise d' « Essai d'Introduction à la publication des Terriers Foréziens », l'ouvrage de M. Soulgé : **Le Régime féodal et la Propriété paysanne**, est un exemple de ce que peut l'étude des faits pour infirmer les généralisations factices du libéralisme en ce qui concerne la Féodalité. Entre toutes les histoires, celle des temps féodaux a été l'objet de ces généralisations. Ce qu'on en peut apprendre de plus exact, d'une telle histoire, se trouve, non dans les petits papiers abstraits du Libéralisme, mais dans les papiers terriers tels que ceux dont M. Soulgé travaille depuis longtemps à donner l'inventaire pour le Forez. Cette documentation féodale du Forez, la compétence spéciale et aussi le temps et la place nous manquent pour en parler, même d'après un ouvrage aussi précis que celui ci ; et nous devons nous borner à signaler, nous ne dirons pas aux spécialistes, nous n'avons pas cette prétention, mais, d'une façon générale, aux amateurs de positivisme historique, — ce savant travail. Il sera sans nul doute très apprécié dans ses parties techniques, dans ses recherches minutieuses sur les formes de la propriété paysanne

aux temps féodaux (formes moins mauvaises qu'on ne croit), sur la condition des personnes (encore bien des préjugés à secouer), sur les modes de la fiscalité, etc. Nous tenons surtout à faire lire un ou deux aperçus, dont l'autorité, fondée sur un aussi considérable labeur de spécialiste, sera sans doute admise. Les vues de M. Soulgé sur le système féodal sont très larges et exemptes de parti pris en aucun sens.

Je n'essayerai pas, dit-il, de satisfaire le besoin de clarté, de certitude, qui torture tant d'esprits et engendre les théories simples, mais fausses... Des hommes éminents ont professé jusqu'à la fin du XIXe siècle que la féodalité avait des sources romaines ou germaniques que la critique documentaire n'admet plus tout uniment. Il n'y a pas de dates à l'origine de la féodalité ; on ne détermine ni toutes les causes, ni les procédés exacts de l'installation d'un mode social commun à des peuples et à des temps divers, et qui, dit Fustel de Coulanges, appartient à la nature humaine.

Chez nous, il s'est formé tout naturellement depuis le VIIe siècle.

L'Etatisme n'est pas une forme sociale meilleure que la Féodalité.

Les légistes étatistes (soit dit en passant, M. Soulgé fait des réserves sur cette source de documentation) ont toujours affirmé que la féodalité procédait d'une vaste usurpation seigneuriale des droits du roi. En tout cas, le roi ne se défendit guère : les immunités en témoignent. Ne serait-ce pas que le consentement général était entraîné par une nécessité nouvelle : celle de remplacer un seul pouvoir lointain par des forces particulières appropriées aux lieux... L'Etat, depuis, a pris sa revanche, trop lourde; et la faveur de l'Un et Indivisible, souvent impotent, pâlit de nouveau.

La féodalité fut consentie :

Ce qu'on peut observer, c'est que le régime féodal ne fut pas imposé, mais organisé d'un commun accord, comme sauvegarde de l'ordre nécessaire à la vie.

L'examen, même rapide, de ce scientifique et intéressant ouvrage est ainsi plein de suggestions. L'ayant parcouru, on trouve plus singulier ce discrédit jeté, depuis la Révolution, ou depuis la Réforme, sur l'Histoire du moyen âge. Il n'est comparable qu'à celui que le Christianisme fit peser sur l'Antiquité païenne. On discerne peut-être, ici et là, des motifs psychologiques intrinsèquement pareils. Mais le Libéralisme moderne ne doit pas croire

— surtout après la Guerre mondiale et ses suites, — qu'il est aussi supérieur au Christianisme que celui-ci le fut au Paganisme. Ah ! non ! Il s'en faut ! Un peu de modestie...

Mémento — *Revue Historique* (novembre-décembre 1924). Ch. Petit-Dutaillis. Le dé-héritement de Jean-sans-Terre et le meurtre d'Arthur de Bretagne : étude critique sur la formation et la fortune d'une légende (*1er article*). (Belle et très intéressante étude. Examen de toutes les données récentes de la question.) M. Petit-Dutaillis pense que le jugement qui enleva à Jean-sans-Terre ses possession de France est antérieur au meurtre d'Arthur de Bretagne. Par conséquent, ce ne fut point à cause de ce crime qu'il perdit ses États sur le continent. Tout ceci fut l'effet de la politique de Philippe-Auguste ». — Emile Gabory. Les patriotes réfugiés de la Vendée. Bulletin historique. Histoire de France. Le moyen âge jusqu'aux Valois, par Louis Halpen. — *Id.* (Janvier-février 1925), Ch. Petit-Dutaillis. Le déshéritement de Jean-sans-Terre. etc. (*suite et fin*). (Voir ci-dessus.) Albert Mathiez: Un club révolutionnaire inconnu : le club de la Réunion. Bulletin historique. Histoire de Suisse, 1922-1923, par Paul-E -Martin. Dans les deux numéros : Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et Sociétés savantes. Chronique. — Huitième Table générale de la *Revue Historique* (tome CVI, 1911, à tome CXXXVI, 1920). Paris, Alcan.

Revue des Etudes Historiques (octobre-décembre 1924). Emile Eude : Le vieux moulin de « La Chapelle près Paris » (Moulin sis sur le territoire de La Chapelle-Saint-Denis. Mais où? C'est ce que recherche ce mémoire. Ce moulin, si l'on en croit les anciennes chroniques, fut aussi célèbre que celui de la butte Montmartre). J. Bergougnioux : Fénelon docteur en théologie de l'Université de Cahors. G. du Bosc de Beaumont : Une haine de village sous la Terreur. Comt Weil : Metternich dans l'embarras (1837) (Incidents de politique intérieure peu connus aujourd'hui, mais embarrassants pour Metternich, malgré sa toute-puissance. Intéressant historique de ces incidents. La Revue salue la mémoire du Comt Weil, décédé récemment, qui fut son collaborateur.) René-P. Legros : Une victime des Septembriseurs. Bibliographie.

La Révolution Française (octobre-novembre-décembre 1924). I. Les Blancs à Machecoul, mars-avril 1793, par Gaston Martin. II. L'esprit d'opposition à Strasbourg, de 1830 à 1848, par Robert Vivier. III. La Corse au moment de la convocation des Etats généraux, par M. Peyre. IV. La conscription de l'an VII et celle de l'an VIII, par Erik Achorn. V. La littérature russe contemporaine sur la Révolution française, par B. Mirkine-Guétzévitch (très intéressant). VI. Notes de lecture :

Anatole France et les débuts de M. Aulard à la Sorbonne. VII. Chronique et Bibliographie.

Nous parlerons la prochaine fois de la *Revue d'Histoire de la Guerre Mondiale*, ainsi que de la *Revue des Etudes Napoléoniennes*.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

H. Delacroix : *Le langage et la pensée*, Alcan. — J. Piaget : *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé. — J. Rasmussen : *Psychologie de l'enfant, l'enfant entre 4 et 7 ans*, traduit du danois par Mme E. Cornet ; Alcan. — *Journal de Psychologie*, 1924, Alcan. — *Archives de Psychologie*, 1924, Genève, Kundig. — Mémento.

Les philosophes théoriciens du langage — artificialistes du XVIIIe siècle ou théologiens — n'y voyaient qu'un système de signes extérieurs à la pensée, moyen dont cette pensée use et dans une certaine mesure profite, mais simple instrument dont elle peut, ou non, se servir. Les grands linguistes du XIXe siècle, avec des intentions contraires, qui tendaient à supposer l'autonomie non de la pensée, mais du langage, admirent pareillement que la philologie se constitue à part de la psychologie. Abordant le problème dans toute son ampleur, après dépouillement d'une abondante littérature psychologique et linguistique, M. Delacroix montre que langage et pensée s'impliquent au point de ne se séparer qu'au prix d'une abstraction dont nous ne devons pas être dupes.

Le langage est intérieur à la pensée. Sans lui, elle ne serait qu'une « nébuleuse » imprécise et inefficace. Nos paroles sont des actes ; c'est parce que nous les agissons que nous les concevons ; nos idées ne sont que les résidus d'opérations que constitue l'expression verbale. Ceci est vrai à la lettre de la réflexion philosophique naissant du rite religieux, comme du sens commun sortant de l'expérience vulgaire. Non seulement le langage est un moyen de réalisation de la pensée, mais il implique un moment de la constitution des choses par l'esprit, puisque ces actes que représentent nos paroles découpent dans le vague du donné ce que nous appelons des objets.

La pensée est intérieure au langage. Un livre magistral de M. F. Brunot, *La pensée et la langue* (1922), a prouvé que les plus adéquates classifications grammaticales appartiennent à l'ordre psychologique. Depuis plus d'un demi-siècle, le Herbartien

Steinthal a établi que chaque langue exprime « une métaphysique et une logique naturelles », car elle implique et un point de vue sur le monde, par son verbalisme, et une technique des relations, par sa grammaire. C'est un signe des temps que, tandis que les physiciens des toutes dernières années ont volontiers philosophé, les linguistes de la même période s'orientèrent souvent vers la psychologie. Si la linguistique historique n'épuise pas le contenu de la science du langage, il y faut ajouter, dit Schuchardt, la psychologie du langage (45). Le maître des maîtres, A. Meillet, découvre dans les phénomènes sociaux l'explication de la direction dans laquelle, parmi toutes les possibilités théoriques, s'aiguille l'évolution linguistique. Or le social, interprété par M. Delacroix, c'est de la vie psychique.

A la lumière de ces principes directeurs, non posés *à priori*, mais extraits des faits, y compris ces faits particuliers qui sont les doctrines, on analyse le langage dans ses conditions et dans sa structure. Il dérive de trois sources : la vie sociale, l'expression des émotions, la structure de l'intelligence. Il suppose trois systèmes : une phonétique, un vocabulaire, une grammaire. Trop longtemps nous n'y avons trouvé qu'une nomenclature, méconnaissant que des termes n'existent jamais que dans des rapports, de même que psychologiquement le concept implique une indéfinie possibilité de jugements. Le mot enveloppe forme auditive et motrice, signification et relation. La conception de ces trois données n'exclut pas, d'ailleurs, une certaine autonomie de chacune : « L'évolution des formes grammaticales ou celle du vocabulaire n'est pas liée nécessairement à l'évolution phonétique ».

Refusant de séparer les mots des rapports qui les suscitent et leur confèrent une valeur, M. Delacroix montre à la fois la portée psychologique et la signification logique du langage. L'intelligence, utilisation ingénieuse de mécanismes préexistants, n'aboutit à l'analyse qu'en faisant jouer — dirions-nous — des efforts de synthèse conçus sous des biais différents, mais qui finissent par devenir complémentaires. Le langage est un moyen de distinction, parce qu'il relie des qualités à des sujets, des opérations à des agents. Quoique les conditions du langage imposent un rudiment de logique, ne nous aventurons pas à identifier les catégories grammaticales aux catégories logiques :

« une langue obéit à trop d'impulsions pour en venir à ne refléter que l'esprit ».

Nous ne saurions indiquer ici ce que renferment d'aperçus pénétrants et d'efforts organisateurs les sections de l'ouvrage sur l'acquisition, l'emploi, la perte de la fonction du langage. On retrouve l'esprit compréhensif, les souples méthodes mises en œuvre dans *la Raison et la Foi*. De la critique — jamais négative — des doctrines, l'auteur passe insensiblement à des interprétations dont il s'abstient de faire valoir l'originalité, mais dont la personnalité n'échappera qu'aux profanes ou aux inattentifs (1).

Retenons seulement, comme transition vers ce qui doit constituer la seconde partie de ce compte rendu, les idées de M. Delacroix sur l'acquisition du langage par l'enfant. Deux périodes devancent l'apparition de cette fonction : celle du cri, celle du babillage, sons articulés, mais non significatifs. Le langage débute par des mots isolés, mais ayant la valeur de phrases et exprimant non des choses, mais des attitudes, des actes. « La compréhension précède et déborde l'élocution ». « Les relations sont d'abord sous entendues; puis maladroitement exprimées. » L'essentiel, pressenti sans doute de très bonne heure, se précise donc assez tard, par l'acquisition graduelle de la logique grammaticale.

M. Piaget, disciple de M. Delacroix et de l'éminent psychologue genevois, Ed. Claparède, traite ce sujet en un travail que d'autres vont suivre et qui ouvre une phase nouvelle dans la connaissance de l'âme enfantine. La méthode est originale à maints égards. Au lieu d'interpréter l'enfant par l'adulte, on accepte ce postulat, que la mentalité des tout petits obéit à des lois spéciales, qu'il faut explorer, non préjuger. Le même progrès qu'a fait faire M. Lévy-Bruhl à la science des sociétés inférieures, en prenant pour principe l'irréductibilité de la pensée primitive, *sui generis* et prélogique, ce même progrès va rénover la psychologie infantile. Cette psychologie diffère de celle de l'adulte bien plus en qualité qu'en quantité : elle est intermédiaire entre l' « autisme » (Bleuler) et la logique des grandes personnes d'un sens

(1) On comparera ces exposés si nuancés au sommaire précis fourni par l'auteur, sur ces problèmes de la pensée et du langage, dans le *Traité de Psychologie* du Dr G. Dumas, t. II, p. 113-183 (Alcan, 1924).

commun normal. L'investigation consiste en interrogatoires suivis, auxquels on soumet des sujets de 4 à 11 ans. Les matières envisagées, ce sont les fonctions du langage, les types et stades des conversations, la compréhension et l'explication verbale, enfin les questions enfantines.

De véritables découvertes sont obtenues de la sorte. La parole, « avant d'avoir pour fonction de socialiser la pensée, a pour rôle d'accompagner et de renforcer l'activité individuelle ». L'enfant pense en parlant — si bien qu'il est convaincu, vers 4 et 5 ans, que la pensée est fonction de la bouche (*R. Philosophique*, mars 1925, le Réalisme nominal chez l'enfant). Il monologue, non pas simplement quand il est seul, mais quand on croit qu'il converse et même questionne. L'expérience, l'éducation ne forcent que peu à peu et difficilement l'entrée de ce monde intérieur dans lequel se passent les premiers stades de la vie psychologique. Les notions relatives à la causalité, à l'ordre des choses, à l'équivalence des objets et des mots, rapprochent étrangement, à ces autres égards encore, la pensée enfantine de la pensée des civilisations inférieures.

Un remarquable complément des deux livres que nous venons de signaler se rencontre dans le numéro exceptionnel du *Journal de Psychologie*, paru en janvier-mars 1924, et consacré tant à la psychologie de l'enfant qu'à la pédagogie. Les 319 pages de ce volume abondent en documentation, en suggestions, et marquent l'importance des progrès accomplis ou amorcés, depuis peu d'années, sur un sujet jusque-là traité sans méthode, mais non sans préjugés. Dans ce recueil d'articles rivalisent les pédagogues français contemporains, bien isolés et sans discipline d'école, avec les chercheurs de l'Institut J.-J. Rousseau dociles aux directions de Claparède, mais surtout héritiers de notre Binet, le véritable maître en ce qui concerne toutes les applications pratiques de la psychologie depuis vingt ans (1).

Outre la collaboration des auteurs cités dans cet article, mentionnons les pages consacrées par M. O. Bloch à l'étude des phrases enfantines. Les mots y ont une valeur indéterminée, que l'on fausse si on l'interprète en verbes ou en substantifs. La juxtaposition est la seule sorte de relation primitive et spontanée, tant que l'éducation n'a pas infusé nos catégories grammaticales.

(1) Rappelons, entre autres, l'article *Langage et Pensée*, « Année Psych. », XIV.

Nous n'avons garde d'omettre les travaux de G.-H. Luquet sur les dessins d'enfants, poursuivis dans le numéro d'octobre du même périodique. On se rendra compte des progrès accomplis ou en préparation, si l'on compare ces enquêtes, ces statistiques aux vagues inductions dont nous nous contentions naguère.

Le livre de Rasmussen paraîtra bien faible auprès de ceux de Piaget en ce qui concerne « la conception du monde par l'enfant ». Ses sections sur les dessins et l'intelligence des tout petits méritent encore d'être consultées ; regrettons qu'on ne s'y rende pas mieux compte de la principale originalité de l'auteur : la connaissance de ce qui distingue « l'enfant élevé à la maison » et l'enfant élevé au dehors.

Les articles et les analyses bibliographiques parus dans les *Archives de Psychologie* excellent à initier le public aux extensions de la psychotechnie. Cette discipline nouvelle comporte, en particulier, des applications à la psychologie infantile. A cet égard l'ouvrage récent de Claparède : *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers* (Flammarion, 1924) rendra de grands services. Lippmann (congrès d'Oxford, *Arch. Psy.*, XIX, 84) et Delacroix (*Lang. et P.*, 99) s'accordent à reconnaître que la méthode des tests détermine la capacité de réaction à une situation artificielle plutôt que l'intelligence spontanée. Pourtant les tests d'intelligence compléteraient utilement les examens scolaires : c'est ce dont s'avisa depuis deux ans déjà le Département anglais de l'instruction publique (*Archives Psych.*, ibid. 186, d'après Young).

Mémento. — La Librairie du Travail publie les *Réflexions* d'Albert Thierry *sur l'Education*. L'auteur, mort jeune, était l'espoir de la pédagogie syndicaliste-révolutionnaire, antimilitariste, quoique « non antipatriote ». Il y a de la sagesse et de la générosité dans ces pages. Mais qui peut souhaiter que la jeunesse sache très tôt combien les adultes sont divisés sur les brûlantes questions sociales ? Si l'école se souille de sectarisme, fût-ce au nom d'une libération des esprits, où la jeunesse apprendra-t-elle ce qui a le plus de prix pour l'humanité comme pour la science, l'impartialité ?

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La crise de la physique moderne et les quanta. — Indépendamment des applications pratiques, que nous voyons chaque jour se développer sous nos yeux et qui transforment peu à peu les conditions mêmes de la vie sur la terre, la science du monde inorganique — de la matière brute — s'est épanouie en une immense synthèse, la *physique*, qui caresse l'espoir d'englober dans une explication unique et cohérente l'ensemble de l'univers tout entier.

On se rappelle sans doute les chapitres étanches et isolés qui constituaient un manuel de physique, publié il y a vingt-cinq ou trente ans : pesanteur, hydrostatique, acoustique, chaleur, optique, électricité, magnétisme. Les phénomènes étaient décrits à la queue leu leu, en se fondant sur la diversité des apparences sensorielles, telles que le poids, la rigidité, le son, la lumière, etc. Une telle compréhension des phénomènes physiques, approuvée par Auguste Comte, était alors indispensable, puisque, seule, elle rendait possible l'acquisition des données expérimentales, qui allaient servir de base à toute spéculation ultérieure. Toutefois, elle laissait la physique sous la domination de la biologie, en considérant comme fondamentaux des effets en quelque sorte fortuits, où la nature même de l'observateur jouait un rôle excessif. Il fallut *désubjectiver* la physique.

Le premier pas fut franchi par l'énergétique, qui montra que, quelles que soient leurs actions physiologiques, les multiples formes de l'énergie sont équivalentes et largement interchangeables. Puis, l'électromagnétisme prouva l'identité profonde de la lumière et de l'électricité. Enfin, la théorie de la relativité eut, entre autres, pour conséquences d'unifier d'une part le mouvement et la gravitation, d'autre part, la matière et l'énergie.

Dans un tout autre ordre d'idées, la chimie imposait la conception d'atomes ou grains de matière, dont la réalité objective ne fait plus de doute depuis le début de ce siècle. Les nouvelles découvertes sur la radioactivité et le passage de la décharge électrique dans les gaz conduisirent, de même, à un grain d'électricité négative, l'électron, puis à un grain d'électricité positive, le proton ; en même temps, l'atome finissait par être conçu comme un assemblage d'électrons et de protons, ce qui réduisait la matière à l'électricité.

Les deux types d'explications, qui sont rappelés dans les deux alinéas précédents, sont contradictoires, formellement tout au moins, puisque l'univers est considéré tantôt comme continu, tantôt comme discontinu ; assimilé à une carafe d'eau et à un sac de lentilles... Le conflit entre ces diverses théories, chacune adaptée au domaine qui lui est propre, ne paraît pas s'aplanir à l'heure actuelle, loin de là ; et c'est en cela que consiste essentiellement **la crise de la physique moderne**, qui fait l'objet d'un important article de Léon Brillouin (*Revue philosophique*, juillet-août 1924, p. 11-66). Léon Brillouin est un des physiciens les plus compétents de la jeune génération, et son ouvrage intitulé *La théorie des quanta et l'atome de Bohr* (Les Presses universitaires) est le travail d'ensemble le plus complet qui ait paru en France sur ce sujet (1).

Il est bien difficile de donner en quelques lignes une idée d'un article aussi précis et aussi complet. L'auteur prend soin d'y montrer que l'aspect actuel de la crise se confond avec l'invasion des **quanta** dans tous les domaines de la physique. Ces quanta ont été imaginés en 1900 par l'Allemand Max Planck, pour s'affranchir des conséquence absurdes, encore que nécessaires, nées de la confrontation de deux théories également fécondes, l'électromagnétisme et l'atomistique. Entre 1900 et 1915, les quanta de Planck furent l'objet de travaux nombreux, dus à Henri Poincaré, à Albert Einstein et à bien d'autres savants. Mais leur forme concrète est l'œuvre du Danois Niels Bohr.

Depuis plus de vingt ans, notre compatriote Jean Perrin pense et professe que les atomes, dont est faite toute matière, sont des systèmes solaires en miniature ; mais ce fut Ernest Rutherford qui étaya cette conception de preuves expérimentales suffisantes. Le soleil s'appelle ici *noyau* et les satellites, comme la Terre, électrons. Continuateur de Rutherford, Bohr indiqua que l'analogie ne devait pas être poussée trop loin, car, à l'inverse de la Terre, les satellites atomiques ne décrivent pas continuellement la même trajectoire : de temps à autre, ces satellites font un saut brusque et se placent, tout en continuant à tourner, à

(1) Parmi les ouvrages étrangers, on peut recommander : Niels Bohr, *Les spectres et la constitution de l'atome*, N. R. Campbell, *Théorie quantique des spectres*, N. R. Campbell, *La structure de l'atome*, tous trois traduits par Arthur Corvisy et publiés à la librairie Hermann.

une distance plus grande de leur soleil, quatre fois, neuf fois, seize fois... plus grande ; on dit qu'ils ont alors *absorbé un quantum, deux quanta, trois quanta,...* Puis, plus tard, ils retombent à leur place primitive, en restituant un quantum, deux quanta, trois quanta,... En d'autres termes, parmi toutes les trajectoires logiquement possibles, seules certaines se trouvent effectivement réalisées. La discontinuité réapparaît sous une forme encore plus étrange que toutes les autres, celle de grains d'énergie ; l'atome est en quelque sorte un « distributeur automatique » d'énergie et non un appareil qui, comme un robinet de gaz, pourrait en fournir une dose aussi infime qu'on voudrait. Mais il y a, comme dit Bohr, une certaine *correspondance* entre les résultats exacts calculés à partir des quanta et les résultats approchés fournis par la théorie classique.

Si ces mystérieux quanta ont conquis la première place dans la physique contemporaine, c'est qu'ils ont seuls été capables de nous expliquer l'émission de lumière — qu'il s'agisse des lampes à incandescence ou des tubes lumineux, — les propriétés de la matière à très basse température, les apparences multiples des corps qui nous entourent et leurs incessantes transformations. On trouvera quelques développements très simples sur la question dans le petit livre *L'Atomistique* (Gauthier-Villars), de Bernard Bavink et André Juliard, dont j'ai eu déjà l'occasion de parler (1); et je ne saurais trop conseiller l'étude de l'article, cité plus haut, de Léon Brillouin, où le lecteur, qui s'intéresse aux côtés philosophiques de la science, comprendra comment les théories nouvelles menacent de ruiner notre hypothèse de l'intelligibilité du monde et les assises mêmes du principe de causalité.

Mémento. — Quand on n'hésite pas à prouver l'incompétence ou l'illogisme de certains auteurs, il faut s'attendre à ce qu'ils excipent de leur droit de réponse et viennent étaler aux yeux du public leur dépit ou leur fureur. Les récriminations, insérées de temps à autre dans les *Echos*, sont du plus haut intérêt pour le psychologue qui se divertit des réactions idiosyncrasiques ; mais, jusqu'ici, le critique scientifique n'y a rien trouvé qui l'obligeât à expliciter sa pensée ou à modifier son opinion. Ce qu'il ne manquera pas de faire, le cas échéant, en consacrant à la discussion une de ses chroniques ultérieures.

MARCEL BOLL.

(1) *Mercure de France*, 15 février 1924, p. 186.

SCIENCE SOCIALE

René Masse : *La Production des Richesses*, préface de Raphaël-Georges Lévy, Marcel Giard. — C. Bouglé : *Le Solidarisme*, Marcel Giard. — Paul Gaultier : *L'Avenir de la France. Les Maux. Les Remèdes*, Perrin. — Mémento.

C'est un véritable monument que M. René Masse a élevé à **la Production des Richesses** ! Monument par l'ampleur d'abord, puisqu'il s'agit d'un énorme in-4° de près de mille pages très denses, comprenant la matière d'une dizaine de volumes ordinaires, et par la valeur ensuite, l'ouvrage élucidant avec une compétence parfaite une question qui est le point central et vital de toute l'économie politique.

Car tout le problème du bonheur matériel de l'humanité (le bonheur spirituel étant d'une tout autre zone), tout le progrès du bien-être, tout ce qui constitue vraiment la question sociale, revient à ceci : produire le plus possible de richesses. La misère n'est que le résultat d'un manque de richesses, et quoique la circulation et la répartition desdites richesses soient choses fort importantes, elles le sont moins que leur production, c'est l'évidence même. Donc, accroître celle-ci sera le moyen de beaucoup le plus efficace de combattre la misère et d'augmenter le bien-être matériel des hommes.

Or, quel est le meilleur moyen d'accroître cette production ? M. René Masse répond, avec tous les économistes, et même avec tous les gens de bon sens : c'est d'intensifier et d'harmoniser les trois éléments fondamentaux : nature, travail, capital. Aucun, en effet, ne peut se passer des deux autres, et aucun, non plus, ne peut dominer les deux autres. Tout ce qu'on pourrait observer à propos de cette trilogie classique, c'est qu'elle ne fait pas place suffisante à l'invention scientifique, qui n'est ni du travail dans le sens que les économistes et les socialistes donnent à ce mot, ni du capital ; ce serait plutôt du capital que du travail psychologiquement, mais il vaut mieux en faire un élément à part et transformer ainsi la trilogie en tétralogie. Ceci ne change rien d'ailleurs au fond, car le programme, intensifier et harmoniser, reste le même.

Successivement, donc, M. René Masse étudie : 1° Le facteur Nature : milieu, matières premières, forces naturelles. 2° Le facteur Travail. Comment obtenir une population nombreuse ? c'est le problème de la natalité et de l'immigration. Comment

obtenir une population saine et vigoureuse ? c'est le problème de l'hygiène publique. Comment obtenir une population sachant produire ? c'est le problème de l'enseignement technique. 3° Le facteur Capital ; théorie et pratique des moyens de porter et maintenir au maximum dans un pays, d'une part la quantité de capital (l'épargne et ses stimulants, le fisc, la monnaie), d'autre part l'utilité du capital (le crédit, le change, la balance des comptes). 4° Les combinaisons de ces facteurs (évolution de la propriété privée, du capitalisme, du travail libre incorporé à l'entreprise). Et l'ouvrage se termine par une synthèse de notre économie moderne, fondée sur l'individualisme libéral et sur la productivité indéfinie des richesses.

Tous ces chapitres sont aussi riches d'informations que solides de conclusions ; c'est la Somme de la science économique (car il y a une science économique, n'en déplaise à ses négateurs) adaptée aux besoins et aux tendances du temps contemporain. Sans doute, le collectivisme-communisme n'en subsistera pas moins en face, mais c'est parce que cette doctrine adverse se désintéresse justement de la production des richesses. La civilisation humaine a toujours eu le choix entre deux idéals : une abondance de richesses obtenue par le travail libre et la science intense, et impliquant d'ailleurs répartition inégale de cette abondance, ou une répartition égale obtenue par la contrainte, mais entraînant raréfaction de ces richesses ; les points de vue sont absolument inconciliables, et aucune des doctrines ne prévaudra contre l'autre. C'est à chaque temps, race ou individu de choisir. Le simple bon sens devrait faire préférer l'abondance à la misère, mais le cœur a ses raisons que la raison ignore, et certains préféreront crever de faim, de froid et de peste, pourvu que tous leurs semblables crèvent avec eux, plutôt que de vivre dans le confortable si tel voisin est un peu mieux partagé ; on ne raisonne pas avec de pareilles idées, et il y aura toujours, hélas ! des envieux et des haineux parmi les hommes.

Quoique l'ensemble du livre de M. Masse soit d'une solidité indéniable, certaines de ces conclusions peuvent, comme en toute science, prêter à discussion. C'est ainsi que M. Raphaël-Georges Lévy, préfacier, n'approuve pas la Caisse d'équité demandée pour favoriser la natalité, institution pourtant très plausible et que pour ma part j'ai déjà proposée ici même. Sur un autre point,

c'est à M. Masse que je donnerai tort quand il indique la surtaxe de pavillon comme mesure de protection pour notre marine marchande, dont il a raison de souligner l'importance au point de vue de notre balance des comptes internationaux ; surtaxer les pavillons des autres pays fera surtaxer à son tour notre pavillon par ces pays et on se retrouvera au même point, avec ce résultat que, les navires n'ayant plus de fret de retour, il faudra dorénavant deux voyages où il n'en fallait jusqu'alors qu'un, d'où accroissement des frais et renchérissement des produits ; c'est d'ailleurs ce que produit toujours le protectionnisme. Il est étrange que M. René Masse, qui approuve en thèse le libre-échange, ne s'en soit pas tout de suite aperçu. Mais ce n'est qu'un détail, et, sur mille pages bondées de faits et d'idées, on peut bien vaciller une fois. Qu'il suffise de redire en définitive que ce savant et complet traité de la production des richesses, obtenue par la liberté et la concorde, est une des œuvres les plus justes et les plus utiles qui aient paru depuis longtemps en science sociale.

§

En face de ce savant et sérieux ouvrage, le petit volume de M. Bouglé, **Le Solidarisme**, fait piètre figure. « La doctrine solidariste, appuyée sur la double théorie de la dette sociale et du quasi contrat, semble en passe, nous dit l'auteur, de devenir une manière de philosophie officielle pour la troisième République. » En ce cas, tant pis pour celle-ci, car c'est une doctrine sans valeur. Son origine est assez simplette. Un jour, un professeur député, M. Léon Bourgeois, se rendant compte que la thèse jean-jacquiste du *Contrat social* était décidément insoutenable, se dit : Peut-être avec un demi-contrat ça marcherait-il. Il avait dû entendre parler de ces quasi-contrats du droit civil qui sont des contrats sans convention, et il accoucha facilement de cette théorie nouvelle : L'homme, par cela seul qu'il naît dans une société, est l'obligé de cette société, qui peut du coup lui réclamer tout ce qu'elle veut à titre de créancière « immense et sans limite », comme la mer de Monsieur Scribe. Et ceci en bouchait un coin aux anarchistes qui sévissaient alors (c'était en 1896). Mais vraiment, rien de tout cela ne tenait debout. D'abord le *quasi-contrat*, au sens juridique du mot, découle d'un acte volontaire, l'article 1371 du Code civil le dit expressément ; une naissance involon-

taire ne peut donc constituer un quasi-contrat ; aussi bien pourrait-on le considérer comme un quasi-délit, ce qui donnerait barre plus complète à la société sur l'individu. Il est donc ridicule juridiquement de parler de *dette sociale* ; la métaphore est bonne tout au plus pour les philosophes-sociologues qui s'en gargarisent. Et quant au solidarisme, c'est encore une expression de droit pénal (les condamnés doivent payer « solidairement » l'amende) qu'il est absurde de transplanter en droit administratif. Il ne reste donc pas plus de la philosophie officielle de M. Bourgeois que de celle de Victor Cousin, et, n'en déplaise à M. Bouglé, personne ne s'attarde aujourd'hui à cette vieille lune. Solidarisme et solidarité ont été de grosses ficelles pour ligoter l'individualisme et la liberté, mais, quelque déplorable que ceci puisse paraître à tous les étatistes jacobins de droite et de gauche, le progrès social consiste à être de plus en plus conventionnel et de moins en moins solidarisé. Le Contrat social de Jean-Jacques était du moins un fier coup d'aile vers la liberté ; le quasi-contrat de MM. Bourgeois, Bouglé, Durkheim et *tutti quanti* n'est qu'un coup de croupe vers l'asservissement ; il n'y avait pas lieu d'en rééditer le panégyrique.

Si la troisième République veut absolument se donner une doctrine officielle, au lieu de prendre des titres d'ouvrages de philosophie sorbonique, qu'elle prenne le titre du dernier ouvrage de M. Paul Gaultier. **L'Avenir de la France. Les Maux. Les Remèdes.** Voilà qui est autrement clair, net et vif que les grands mots en isme dont on nous rebat les oreilles. M. Paul Gaultier est professeur lui aussi, mais il a l'esprit pratique et ne se perd pas dans la phraséologie. Tout son livre est à lire et à étudier ; et sans doute, quoique d'accord avec lui en principe sur les causes de ces maux et les moyens de les guérir, on pourra différer d'avis sur tel ou tel remède ; mais, dans ce genre de discussion, on est toujours sur un terrain solide, on ne quitte pas la réalité et on cherche l'efficacité, tandis qu'avec le quasi-contrat, la solidarité et la dette sociale, on nage en plein métafouillis, pour parler comme M. Herriot. Dette sociale, qu'est cela ? quelles sont ses limites ? où sont ses titres ? qui la représente ? Voilà le type des mots qu'il faut éviter en science sociale, domaine de chiffres et de faits. Mais ce domaine n'a rien, hélas, qui le défende des charlatans, et il suffit de pratiquer le parler

de l'*Ile du Docteur Moreau* pour s'y installer en maître. Ah! qui le délivrera de tous ses envahisseurs, socialistes de la chaussette à clous, socialistes du moulin à raisonnements, socialistes de la chaire à certificats primaires ?

Mémento. — Henri Busson, Joseph Fèvre et Henri Hauser : *Les Principales puissances d'aujourd'hui*. 5e édition, Alcan. Cette réédition d'un livre connu, mise au courant de la « science », rendra de précieux services au lecteur. Il est indispensable de connaître en quoi ces puissances sont puissantes. Le livre ne parle d'ailleurs que des pays étrangers, ce qui est fâcheux ; un chapitre sur le nôtre aurait permis d'utiles comparaisons. — Marianne Rauze : *L'Anti-Guerre, essai d'une doctrine et d'une philosophie de l'antimilitarisme en 1923*, Niort, 27, rue Basse. Le livre, dont on devine l'esprit, est agrémenté d'une préface anglaise de W. Wallock, d'une préface allemande du Dr Stocker et d'une postface française de Romain Rolland, sans parler d'illustrations vraiment bien médiocres d'un nommé Sam. Les auteurs pourraient bien prêcher leur évangile de fraternité, très noble d'ailleurs, aux antipatriotes qui sont souvent beaucoup plus bellicistes et enragés que les patriotes. — Barbedette : *La Cité fraternelle*, étude sociologique ; ce petit livre, de très haute inspiration et de très sage réalisation, est édité par la *Fraternité universitaire* que l'auteur a fondée à Luxeuil, 6, rue de la Tour (Haute-Saône) et qui a lié partie avec la *Cité nouvelle*, revue paraissant à Paris, 6, rue Labrouste, XVe. — Le *Bulletin de la Ligue du Libre échange*, janvier 1925, apprécie sévèrement la politique d'intervention de l'Etat dans la production agricole. En somme tout a empiré, au dedans et au dehors, depuis l'arrivée au pouvoir des radicaux-socialistes, mais ceux-ci ont réponse à tout : c'est la faute à Poincaré. — *La Revue politique et parlementaire* donne, en son numéro de février, un tableau optimiste de *La Situation économique de la France en 1924* : Balance commerciale en excédent de 1.322 millions au lieu des déficits antérieurs ; Circulation fiduciaire assez stable (2 milliards pourtant en plus) ; Remboursement de 1 milliard 1/2 à la Banque de France ; Réduction de moitié du déficit de la Trésorerie (9 milliards au lieu de 18). Economies dans les services publics. Tout cela est exact, et la situation économique générale autorise, en effet, toutes les espérances ; mais la situation politique, par contre, légitime toutes les craintes, et chacun peut voir, hausse des prix, baisse du franc, marasme des affaires, onérosité des emprunts, etc., les contre-coups de nos imprudences socialistes. Il n'y a plus un jour à perdre ni une faute à commettre, le pays est au bord du fossé.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Responsabilité civile. — Chose inanimée. — Automobile conduite. — Accident. — Gardien de la chose. — Présomption de faute. — Charge de la preuve. — Renversement de la preuve. — Propriété littéraire. — Pseudonyme. — Indivision.

Celui qui réclame ou revendique doit prouver la légitimité de sa revendication ou réclamation. Il en est ainsi aussi bien en droit pénal, où le revendiquant s'appelle « ministère public » et « partie civile », qu'en droit civil où il porte le titre de « demandeur ».

Cette règle, l'une des plus générales de notre droit, reçoit une exception en matière de **responsabilité civile**, sur un point particulier.

Il s'agit de l'art. 1384, al. 1, du Code civil, en tant que ce texte s'applique au propriétaire d'une chose, d'une *chose inanimée*. Si cette chose provoque un dommage, ce n'est pas à celui qui revendique la réparation de ce dommage à faire la preuve que ce dommage est bien *le fait de la chose ;* c'est au contraire au propriétaire, ou plutôt au *gardien* de la chose, à établir que le dommage : ou bien n'est point le fait de la chose, ou bien provient d'un cas fortuit ou d'un cas de force majeure.

Pourquoi la jurisprudence s'est-elle crue autorisée à apporter à un principe si essentiel une exception aussi nette ? — Parce que l'art. 1384, al. 1, renferme les mots que je souligne.

On est responsable non seulement du dommage que l'on cause par son propre fait, mais encore de celui qui est causé par le fait des personnes dont on doit répondre, ou des choses que l'on a *sous sa garde*.

Si votre chose, tandis qu'elle se trouve sous votre garde (car votre responsabilité disparaît si la chose est sous la garde d'autrui) produit un accident, c'est parce que — déclare la jurisprudence — la garde que vous devez exercer n'a pas été suffisante. Vous êtes en *présomption de faute*, et il vous appartient d'établir que cette présomption n'est pas fondée.

§

Quid, lorsque l'accident a été produit, non pas par la chose toute seule et en dehors d'une intervention quelconque de son gardien — comme, par exemple, quand une tuile tombe d'un toit sur la tête d'un passant ; mais par la chose actionnée par la

main de l'homme — comme, par exemple, quand une automobile écrase un passant ?

Jusqu'ici, la Cour de cassation ne considérait pas *l'automobile conduite* comme une chose, au sens de l'art. 1384. L'accident produit par cette auto n'était pas considéré comme le fait d'une chose, mais comme le *fait de l'homme*. C'est l'art. 1382, lequel est ainsi conçu :

Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par la faute duquel il est arrivé à le réparer,

qui était alors applicable. En conséquence le demandeur en responsabilité avait à faire la preuve que le conducteur de l'auto était en faute.

Un arrêt de cassation en date du 29 juillet 1924 (*Gaz. Pal.* 1924, 1, 385) apporte à cette jurisprudence un changement radical.

Il s'agissait d'un accident que le conducteur d'une auto prétendait avoir été causé non point par sa maladresse ou son imprudence, mais par un défaut de la machine à lui confiée par la Compagnie «l'Abeille» : insuffisance de résistance, de serrage ou d'ajustage de boulons d'une des roues. N'étant pas en mesure d'établir la responsabilité par faute personnelle du conducteur, la victime (une boutiquière que l'auto, en suite d'un dérapage, était venue cueillir dans sa boutique) acceptait l'explication proposée par le conducteur. Expertise. Il en résulta que « la cassure des boulons » avait été « la conséquence et non la cause de l'accident », et que cet accident ne pouvait être attribué au mauvais état de la voiture ». La Cour de Paris (6 janvier 1922) enregistrant les conclusions de l'expert, décida que cette expertise libérait la Cie «l'Abeille» de la présomption de faute pesant sur elle aux termes de l'art. 1384, al. 1. Et comme la victime ne prouvait point que le conducteur eût commis une faute, l'arrêt débouta ladite victime, — ce qu'avait fait aussi le jugement de première instance.

Supposez une minute que vous soyez cette boutiquière, ou même un passant pur et simple atteint sur le trottoir par une auto déchaînée, et que l'on vous déboute comme la boutiquière fut. Vous admettrez difficilement une solution aussi injuste, — et même si l'on vous prouve que vous êtes débouté suivant les règles les plus juridiques.

§

La Cour de cassation n'a pas admis que ce débouté fût le dernier mot de l'art.

Vu l'art. 1384, al. 1. C. civ. ; attendu que la présomption de faute établie par cet article à l'encontre de celui qui a sous sa garde la chose inanimée qui a causé le dommage ne peut être détruite que par la preuve d'un cas fortuit ou de force majeure, ou d'une cause étrangère qui ne lui soit pas imputable ; qu'il ne suffit pas de prouver qu'il n'a commis aucune faute ou que la cause du dommage est demeurée inconnue...

Voilà qui est clair. quoi qu'en disent maints juristes des protestations desquels la *Gazette des Tribunaux* (30-31. 1.25) se fait l'interprète. Voilà qui me paraît clair et qui ne justifie pas un récent arrêt de la Cour de Nîmes, 9 janvier (*Gaz. Pal.*, 30 janvier) ou je lis « qu'on ne saurait inférer » de l'arrêt susdit « un revirement de jurisprudence ».

Sans doute, la Cour de cassation a été incitée à changer sa jurisprudence nettement signifiée à plusieurs reprises et notamment le 22 mars 1911 (Dalloz, 1911. 1. 354) — par les circonstances de l'espèce ; et si je ne craignais pas de manquer de respect à cette haute juridiction, je dirais qu'elle a été embarquée dans le nouvel esquif un peu malgré elle. Mais une fois embarquée, elle a marché de bon cœur. Et l'arrêt a été rendu, fait qui ne se produit que dans les grandes occasions, qu'*après délibération en chambre du conseil.*

En agissant ainsi, la Cour a obéi, sans le dire, à des considérations qu'un arrêt du Conseil d'État des 13 et 22 décembre dernier affirme, lui, sans ambages (*Gaz. Trib.*, 30-31. 1. 25.)

Considérant que les conditions particulièrement dangereuses de la circulation automobile à l'heure actuelle doivent faire admettre une présomption de faute à la charge du conducteur d'automobile qui a causé l'accident ; mais que cette présomption peut être détruite par la preuve que l'accident est, dans l'espèce, imputable soit à une cause étrangère à son auteur, soit à un cas fortuit ou de force majeure...

Droit prétorien ! s'écrie-t-on, et la nouvelle jurisprudence va trouver — l'arrêt de Nîmes en est la preuve — assez de résistances pour exiger quelque jour prochain un référé devant la Cour suprême, toutes chambres réunies. Mais quant à moi, je la

trouve parfaitement justifiée et ayant le seul tort d'arriver plus tard qu'il aurait fallu.

§

L'automobile n'est pas une chose comme les autres. C'est une chose plus dangereuse que les autres choses; dangereuse non pas d'une façon exceptionnelle, mais d'une façon fréquente et *de plus en plus fréquente*. C'est tellement vrai qu'elle procure, à elle seule, *beaucoup plus d'accidents que toutes les autres choses réunies*.

Elle fait courir au piéton (et même à d'autres, demandez à la boutiquière) un *risque* auquel aucune autre chose ne les expose. Pourquoi ? Parce qu'elle ne mérite pas, au même titre que les autres choses, cette épithète d' « inanimée », que la jurisprudence accole à la chose telle que la définit l'art. 1384. Elle constitue comme un organisme vivant, puissant, indépendant dans une large mesure de la volonté du conducteur, même le plus attentif et le plus expérimenté. Elle provoque des accidents dans lesquels son conducteur — je ne dis point : n'a pas de responsabilité, mais je dirai : des accidents dans lesquels, souvent, la responsabilité de son conducteur n'est pas visible, n'est pas saisissable, *n'est pas juridiquement rapportable*. La victime de l'automobiliste, dans la majorité des cas, se trouve par trop handicapé vis-à-vis de l'automobiliste, lorsqu'ils se présentent dans le prétoire. Et c'est ce que les magistrats du Parquet ont trop souvent l'occasion de voir, puisque, *pour ne pas ôter toutes possibilités aux victimes d'accident d'automobile d'obtenir des dommages-intérêts*, si la poursuite correctionnelle que ces magistrats exerceraient se terminait par un acquittement, lesdits magistrats classent sans suite les trois quarts des affaires d'accidents.

Nous avons avec l'automobile, « chose » que le législateur du Code civil ne prévoyait pas, un être hybride qui n'est pas un *être vivant*, mais qui n'est pas non plus une *chose inanimée*. Il participe de l'un et de l'autre caractère. Continuer à le traiter comme s'il ne participait que du second caractère ne serait point sage; et j'ajoute : ne serait *plus* juridique. Car enfin, ce n'est pas le législateur qui a établi la présomption de faute du gardien de chose. Cette présomption est une pure création de la jurisprudence; et une création, qui plus est, récente. Elle ne date, en effet, si j'en crois Planiol : *Traité élément. de Droit civil*, II, p. 309

que de 1896 (Cass. 11 ou 16 juin 1896, Dalloz, 97.1.433) Auparavant, le propriétaire d'une chose se trouvait dans les conditions générales de la responsabilité. Et pour obtenir des dommages-intérêts, la victime ou ses représentants devaient prouver une faute à la charge du conducteur.

Qu'on ne parle donc pas d'arbitraire, de droit prétorien. Ce que la jurisprudence a pu faire, il lui appartient de le défaire, ou plutôt... de le compléter.

Est-ce à dire que la nouvelle manière de voir soit absolument indiscutable ? Certes, non ! et je me chargerais de remplir ce fascicule en montrant tout ce qui est à dire contre elle. Mais alors, il m'en faudrait deux pour attester tous ses mérites. Des inconvénients, elle en a, mais elle a beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients, et cela suffit. On ne fait pas une omelette sans casser des œufs ; mais l'omelette que la Cour de cassation et le Conseil d'État viennent de cuire, dans la poêle du bon sens, est meilleure et nourrira plus de gens que la précédente... qui était aussi une omelette.

Et il est vraisemblable qu'elle cassera moins d'œufs ; je veux dire qu'elle écrasera moins de gens. En tous cas, on pourra avec elle dire : qui casse les œufs, qu'il les paie, et que celui-là qui écrase les gens les indemnise ! Au surplus, il n'est pas question de condamner l'automobiliste sans l'entendre; il s'agit de le priver d'un privilège que rien ne justifiait ni en équité, ni en droit. En réalité on ne rend pas sa position mauvaise, mais on tire sa victime — ou plutôt la victime de la chose redoutable qu'il manie — d'une position tout à fait funeste.

Mémento. — Tandis que je corrige mes épreuves, arrive le *1er cahier 1925 de Dalloz*. Il s'ouvre par un abondant et serré commentaire de M. G. Ripert, professeur à la Faculté de droit de Paris, à notre arrêt. Le distingué juriste se montre tout à fait partisan de la nouvelle jurisprudence. Il signale, en même temps, que l'arrêt fait aussi jurisprudence nouvelle en décidant que, malgré l'acquittement d'un automobiliste par la juridiction pénale, la victime peut se retourner contre lui au civil, sans qu'on puisse lui opposer l'autorité de la chose jugée, si la juridiction pénale n'a statué que sur la question de culpabilité. (Je viens précisément de montrer combien, jusqu'ici, la crainte de la chose jugée était redoutable au ministère public, soucieux de ne pas risquer de nuire aux intérêts de l'accidenté !) — Dans ce fascicule du *Dalloz*, M. R. Savatier, professeur à la Faculté de Poitiers, commente un arrêt

de Paris du 23 mai 1924, rendu en matière de *pseudonyme littéraire*. L'arrêt, rendu conformément à la demande des consorts Vincent, interdit aux héritiers du sieur Causse d'user du nom de *Pierre Maël*, nom que ledit sieur Causse utilisait pour signer des livres écrits en collaboration avec le sieur Vincent. Il confirme, en principe, une décision du Tribunal de la Seine du 28 février 1922, dont j'ai parlé en son temps (*Mercure*, 1-IX-1912), et applique les règles admises en matière de *propriété littéraire* et d'*indivision*; règles que j'ai exposées bien des fois.

MARCEL COULON.

FOLKLORE

Friedrich Seiler : *Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts*, *Das Deutsche Lehnsprichwort*, Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, quatre fascicules in-16, de 305,202, 65 et 176 pages. — Henri Basset : *Les Proverbes de l'Ahaggar*, Extr. de la *Revue Africaine*, Alger, Carbonnel, 8°.

La parémiologie est l'étude scientifique des proverbes; et comme ceux-ci se distinguent parfois difficilement des dictons, des maximes, des manières de parler et même des anecdotes que conclut une formule brève ou que résume un tour de phrase particulier, on doit étendre le sens et regarder cette science, car c'en est devenu une, comme consacrée à l'étude des manières de parler collectives et traditionnelles. Cependant, on laisse en dehors les formules magiques et incantations, les formulettes enfantines à danser, etc. ; il faut que la formule contienne une constatation dite philosophique et qui corresponde à une certaine évaluation morale.

Depuis la publication par Leroux de Lincy, en 1859, du *Livre des Proverbes français*, liste étendue suivie d'appendices critiques et historiques, la parémiologie a fait de grands progrès; mais il semble bien que c'est Leroux de Lincy qui en a été le fondateur ; avant lui, bien des auteurs, chez nous dès le XIIe siècle, avaient compilé des listes de proverbes et dictons; Leroux le premier a étudié cette prétendue « sagesse populaire » à la fois dans ses formes et dans ses origines. Mais surtout, le développement du folklore et l'entrée dans la littérature de recueils hongrois, slaves, finnois, arabes, hindous, japonais, etc., a forcé d'élargir les problèmes, qui sont, à peu de choses près, ceux là mêmes qui se posent à propos des contes populaires, des chansons popu-

laires, etc., et qui se résument toujours dans l'alternative : création originale ou emprunt?

La filiation des proverbes, maximes et dictons en usage dans toute l'Europe centrale et méridionale (j'exclus les Russes, Hongrois et Finnois, sur lesquels je ne suis pas assez renseigné) semble pour 90 o/o assez facile à déterminer, au moins pour les langues romanes. Pour les germaniques, on était davantage dans l'indécision, par la faute surtout du courant pangermanique et *echtdeutsch* qui avait pénétré dans les milieux scientifiques, de sorte que la « sagesse allemande » devait être originale, indépendante du reste de la « sagesse des nations ». Ainsi le proverbe allemand : *chacun sait le mieux où son soulier lui fait mal* (en français, *où le bât le blesse*), avait dû être inventé par quelque chemineau teuton à la suite d'une expérience personnelle. Mais à ce compte, que faire des proverbes anglais et italien identiques, et surtout du texte de Plutarque qui fait dire à Paul Emile : « Certes, cette chaussure est belle et neuve, mais nul ne sait où elle me fait mal ».

J'emprunte cet exemple typique, parmi d'autres qui ne le sont pas moins, à M. Fr. Seiler, dont l'excellente monographie sur **Les Proverbes allemands empruntés** doit être aussi entre les mains des savants d'autres pays, parce que la comparaison instituée par l'auteur comprend les proverbes classiques (grecs et latins) du moyen âge et modernes de toute l'Europe. M. Seiler est d'ailleurs un spécialiste en parémiologie; on lui devait déjà un *Traité des Proverbes allemands*, qui est à tous égards excellent.

Voici le contenu des fascicules parus :

L'exposé général du mécanisme de l'emprunt est suivi, dans le fascicule I, d'une longue liste de proverbes considérés isolément et dont l'origine est expliquée ; par exemple *Ein Hund ist nicht lange an eine Brawurst gebunden* (un chien n'est pas attaché longtemps à une saucisse), qui fait l'effet bien « indigène », vient de Plaute : *alligem canem fugitivam agninis lactibus* (j'aimerais mieux attacher un chien avec des intestins d'agneau). Ou bien : *Der Mensch ist eine Wasserblase* (l'homme est une bulle de savon) vient de Varron, *est homo bulla*, qui l'a peut être des Grecs : *pomphylix o anthropos.*

Le fascicule II donne l'explication détaillée de la forme-type et

des variantes : ainsi, *pendre son manteau selon la direction du vent*, qui en français est : *mets ton manteau comme vient le vent*, n'est intelligible que si on se reporte aux prototypes où il est parlé à la fois de manteau et de voile, à quoi répond le français : *selon le vent, la voile*, parce que les marins grecs et latins, et même ceux du moyen âge, utilisaient comme voile leur toge, pèlerine, cape ou autre pièce d'étoffe dans laquelle ils s'enveloppaient. L'étude de cette catégorie de proverbes touche donc à la sémantique.

Le fascicule III comprend trois index, l'un des proverbes allemands empruntés, un autre des proverbes, etc., latins du moyen âge, qui sera très utile aux savants français, et, le dernier, des prototypes grecs.

Le quatrième fascicule traite d'une forme particulière de dictons, dans laquelle il y a combinaison de deux éléments ; ils paraissent plus primitifs que les proverbes proprement dits : quelqu'un dit ou fait quelque chose et remarque aussitôt que sa parole ou son acte présentent un sens spécial, ou inattendu. Cette série est souvent désignée sous le nom *d'apophtegmes* ou d'*apologues proverbiaux*.

M. Seiler propose de les nommer *Sagwoerter*, à quoi je ne vois pas de bonne traduction française. C'est en somme un récit raccourci au possible. Voici un exemple allemand : *n'aie pas peur, dit le coq au ver de terre ; et il l'avala* ; ou bien : *je te donne ma bénédiction* (*Segen*), *dit le curé au menuisier* ; *mais celui-ci répondit : des scies* (*Saegen*) *j'en ai ; ce qui me manque, ce sont des planches*.

Beaucoup de ces dictons sont donc formés d'un jeu de mots ou d'un coq-à-l'âne. Ils n'ont rien de spécifiquement allemand, puisque le genre est déjà défini par le rhéteur Quintilien comme courant chez les Grecs : *paroimias genus illud quo est velut fabella brevior et per allegoriam accipitur*. C'est donc plutôt à l'étude de cette série que conviendrait le nom de *parémiologie* ; mais l'usage a limité le terme à la série des proverbes.

En France aussi elle est connue ; et l'on peut y classer : *Oh, oh! dit-il en portugais* ; ainsi que maints passages de La Fontaine passés dans le langage courant. La liste constituée par M. Seiler est considérable ; les exemples les plus curieux sont d'ailleurs en dialecte. Plusieurs d'entre eux ont une origine historique que

l'auteur a réussi à déterminer. Ainsi : *er ist ein wahrer Jacob* (c'est un Jacques véritable) date de la fin du XIe siècle, alors que les pèlerinages à divers sanctuaires consacrés à divers saints Jacques (apôtre, etc.) furent déplacés dans la dévotion populaire par celui de saint Jacques de Compostelle, où se faisait le plus grand nombre de miracles. Un index des proverbes, dictons, etc., connus en Allemagne avant la Réforme, complète ce fascicule.

Si pour la série des *Sagwoerter* il est difficile de discerner le mode d'invention et de diffusion, avec les proverbes on possède par contre une sécurité relative. Il convient de se rappeler que, pendant tout le moyen âge, seule la tradition était acceptée, ainsi que le recours à une autorité ; aussi le recueil français du XIIIe siècle a-t-il soin de donner l'équivalent latin. Les sources écrites sont d'abord la Bible et les Pères de l'Eglise, où abondent les sentences grecques et latines en forme de proverbes ; puis, les copies d'auteurs classiques faites dans les couvents. Mais, en passant d'une langue à l'autre, la forme a souvent changé, bien que le sens interne soit dans l'immense majorité des cas resté le même. M. Seiler insiste naturellement sur ces sources écrites ; à défaut de documents, il est difficile d'affirmer que les tribus germaniques ou gauloises avaient des proverbes et des dictons ; le fait que tous les « sauvages » en ont serait un argument ; mais il est impossible aujourd'hui de faire le départ.

Pourtant, il reste parmi les proverbes européens une série qui ne remonte pas à l'antiquité classique ; c'est celle que M. Seiler nomme « médiévale commune » ; la plupart proviennent d'exercices d'école, semblent avoir été inventés en France et n'avoir passé que plus tard en Allemagne (fasc. I, p. 49). En voici quelques-uns : *Dieu sait qui est bon pèlerin* ; *les plus courts chemins ne sont pas toujours les meilleurs* ; *premier venu, premier moulu* ; *tant va la cruche*, etc. ; *telle eau, tels poissons* ; *chacun pour soi et Dieu*, etc. ; *la fin couronne les œuvres.*

On peut distinguer approximativement l'âge de l'emprunt d'après la rime ; ainsi *chacun mont a son vallon* ne donne pas de rime en allemand (*hinter jedem Berg liegt ein Tal*). Mais cette règle n'est pas absolue, parce que beaucoup d'entre nos vieux proverbes français ne sont pas rimés du tout ; ou s'il y a rime, elle peut être obtenue aussi dans la traduction ; ainsi : *chose forcée, de petite durée* a donné *Zwang waehrt nich lang.*

Le proverbe est la généralisation d'une expérience individuelle ; aussi est-il arrivé que certaines expériences de ce genre ont été le point de départ de proverbes nouveaux. Il existe en Allemagne l'expression *chercher le jour d'hier*. Elle vient de ce que le duc Jean Frédéric, ayant répété le mot de Marc-Aurèle, *j'ai perdu ma journée*, son fou lui dit : « Ne t'en fais pas, demain nous la chercherons tous ensemble et nous finirons bien par la retrouver. »

Même le fait que le proverbe ou le dicton est exprimé en patois ou en dialecte n'est pas une preuve d'invention originale, comme l'ont cru plusieurs savants, M. Seiler montre que des formes intermédiaires existent, et que d'ailleurs la diffusion est aussi difficile à définir linguistiquement que géographiquement.

Bref, c'est là une bonne monographie, bien documentée et sagement critique. Les conclusions pourront en être appliquées ailleurs, par exemple aux **Proverbes de l'Ahaggar** analysés par M. Henri Basset d'après des textes recueillis par le P. de Foucauld. Les collections de proverbes, dictons et maximes berbères sont encore rares, au lieu que ceux de proverbes, etc., arabes nord-africains sont assez nombreux déjà. M. Basset a simplement analysé le contenu des proverbes touareg, sans s'occuper des questions d'origine. Comme il est au courant de la littérature arabe et berbère, il devrait entreprendre une étude comparative : je ne serais pas étonné qu'il finisse par découvrir sous leur vêtement arabe ou berbère des formules grecques et latines exactement semblables à celles qu'a classées M. Seiler.

Pourtant, certains faits géographiques, climatiques et surtout historiques ont pu introduire dans le fonds importé dans l'Afrique du Nord une série originale, qui a dû se combiner avec les séries antérieures (nègre, numido-berbère, carthaginoise, etc.).

Et à ceux de mes lecteurs qui savent l'anglais, j'offre le dicton suivant, à double sens, l'un commun, l'autre scolastique :

What's matter ? never mind.
Wat's mind ? no matter.

Pour les autres, voici une traduction approximative. Sens commun : *De quoi s'agit-il ? De rien du tout. Qu'y a-t-il donc ? Rien d'important.* Sens scolastique. *Qu'est ce que la Matière ?*

Ce n'est jamais la Pensée. Qu'est-ce que la Pensée ? Ce n'est pas la Matière.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Gilbert de Voisins : *Ecrit en Chine*, 2 vol., G. Crès. — Albert Maybon : *Le Japon d'aujourd'hui*, Flammarion. — Alain Gerbault : *Seul à travers l'Atlantique*, Bernard Grasset.

Les voyages en Chine, les relations sur le pays, les habitants, les mœurs, — les décors souvent délicieux et bizarres qui caractérisent les cités du Céleste-Empire — ont été nombreux au cours surtout du XIXe siècle. Mais c'est une matière toujours abondante, et qui se renouvelle, peut-on dire, avec la vision de chacun. Aussi ne sera-t-on pas surpris de l'intérêt qu'offre la relation de M. Gilbert de Voisins : **Ecrit en Chine**, qui est diverse, pleine d'aperçus nouveaux, traduit directement la vision sagace de l'auteur et nous promène parmi des spectacles, des paysages, des choses et des êtres souvent curieux, — parfois étranges — et qui laissent toujours l'impression qu'ils sont le produit d'un autre monde, — d'une terre différente, d'une terre qui n'a jamais été la nôtre.

M. Gilbert de Voisins arrive en Chine par la voie de terre, par le transsibérien — à travers la Russie bolcheviste — et finit par se trouver à Alexandrowno, gare frontière où veille la douane. On arrête là nombre de Chinois qui se livrent à la contrebande des dentelles et des cigares, — dans une scène de désolation tragi-comique.

Après avoir passé à Kharbine, le voyageur entre définitivement en Chine. Traversant Moukden, il a constaté d'ailleurs que « dans les champs, au bord de la voie et jusque dans les gares régionales », il y a trop de cochons. Mais le porc est une bête quasi-nationale au Céleste-Empire et, avec le riz, constitue la base de la nourriture. Nous arrivons à Pékin, par Tien-Tsin, où il fait un long séjour dans la vieille capitale chinoise, notant pêle-mêle les impressions de ses promenades du Temple du Ciel au temple de Pi yun-sseu où se trouvent cinq cent huit Bouddhas en bois doré. Ailleurs, il donne de très curieux détails sur le théâtre, incohérent et bizarre et où les acteurs qui portent volontiers les costumes somptueux des dynasties éteintes, hurlent, glapissent

et se démènent avec une conviction qu'on finit par leur envier. M. Gilbert de Voisins note spécialement d'ailleurs la cacophonie de l'orchestre, — et donne ensuite l'aspect des petites rues d'un quartier éloigné de la ville, dans lequel il s'égare. Puis c'est une promenade aux environs, au « temple de la Grasse-Arche ». Et il visite au Temple du Ciel la collection innombrable de ses poissons rouges, aux formes si bizarres et qui sont bien une des curiosités de la Chine. A propos de la rue à Pékin, c'est une dissertation sur les odeurs ; mais l'odeur « de Chinois » se retrouve partout en Extrême-Orient, et c'est même une caractéristique de la région. M. Gilbert de Voisins visite aux environs les tombeaux des Si-ling, puis ceux des Ming. Il va ensuite de Pékin à Lan-tcheou, passe à Pao-ting-fou et séjourne dans une curieuse auberge, se trouve à Ting-tcheou, qui est à la fois une ville et un village, cite les très beaux paysages de Ou-t'ai-cham et assiste à T'aï-yen-fou à une exécution capitale, — d'ailleurs avec les raffinements de cruauté qu'on rencontre surtout en Chine.

Après de multiples incidents, ayant passé par de nombreux endroits, le voyageur se retrouva à Lan-tcheou. — La promenade se poursuivit avec des incidents et des péripéties ; puis M. Gilbert de Voisins prit le chemin du retour et, sur un bon paquebot des Messageries, gagna Saïgon, puis Aden, la Méditerranée, etc., pour retrouver avec plaisir les paperasses de son cabinet de travail.

Son récit est d'ailleurs intéressant à suivre, et l'on en goûtera l'esprit d'observation, sans doute plus encore que les péripéties.

§

L'étude de M. Albert Maybon sur **le Japon d'aujourd'hui** nous apporte surtout la constatation d'un fait, c'est que l'antique pays des Samouraïs, des Geishas, des Kakimonos, des boîtes et des coffrets de laque, entré dans « le concert des nations Européennes » comme aurait dit M. Prudhomme, s'est complètement transformé, a adopté non seulement notre art militaire et notre matériel naval, mais notre industrie, nos mœurs politiques, a modifié son outillage, enfin s'est mis en état de battre en des guerres récentes la Chine, puis l'immense Russie ;

et il est prêt à se mesurer dorénavant avec l'un ou l'autre adversaire qui se mettrait sur sa route.

La révolution de 1868, qui provoqua la restauration impériale, amena bientôt le Japon, si fermé jusqu'alors, à s'ouvrir aux idées, aux appétits, au commerce, dés races européennes. Un détail indique quel fut l'engouement des Japonais pour les choses de l'Europe : un de leurs nationaux, enthousiaste de l'Amérique, écrivit un ouvrage intitulé l'*Encouragement aux Sciences* et dont 7 millions d'exemplaires furent enlevés, — soit, pour le pays, un lecteur sur cent soixante habitants. En 1877, on fonda des « mission schools » où courut la jeunesse pour apprendre l'anglais, mais aussi avec l'espoir naïf de surprendre le secret de la supériorité matérielle des nations étrangères. Le Japonais jaloux voulait, en général, nous dit M. Albert Maybon, construire une société nouvelle sur le modèle de l'Occident.

Le Japon, on le sait, « s'enivre de sa propre contemplation » ; mais il reste toujours amoureux du plus fort, — on l'a vu pour l'Allemagne au cours de la dernière guerre. Tant que l'Allemagne parut invincible, on ne réprouva nullement ses méthodes autoritaires; quand elle commença à trébucher et que l'Entente prit la supériorité, le Japon se hâta de publier que « l'amour et la paix des peuples avaient toujours été l'essence de son gouvernement et qu'il ne pouvait que s'élever contre les procédés germaniques ».

Le volume de M. Albert Maybon passe cependant en revue les débuts du mouvement socialiste dans les chapitres concernant le malaise en ce pays avec l'éveil de l'individualisme ; ce sont ensuite les leçons de la Grande Guerre et une nouvelle mentalité nationaliste, enfin le prestige des idées démocratiques. Plus loin, on parle de la spéculation philosophique, des diverses écoles culturistes, des écoles littéraires, des maîtres d'une Renaissance ; de même qu'il est parlé de l'esthétisme, du réalisme des humanitaires ; des idéalistes religieux, du néo catholicisme des hommes de lettres, poètes, etc., du jeune théâtre japonais et de la réformation théâtrale, des nouveaux dramaturges. Il est enfin question des révolutionnaires, de l'invasion progressive du socialisme dans les îles, de la femme émancipée et de sa situation juridique et morale, des premières féministes, des employées et « commises ». On arrive au tremblement de terre du 1er septembre 1923, qui a causé bien des ravages à Tokio, mais qui ne sera

cause probablement d'aucune modification dans la vie de la capitale reconstituée.

Le volume de M. Albert Maybon est surtout théorique d'ailleurs ; mais nous savons que l'archipel du Soleil-Levant est devenu un bagne industriel, et que l'introduction des procédés d'Europe, — des idées, des théories, des modèles, du goût de l'Occident — arrive fatalement à supprimer la beauté de l'art du pays.

Au musée Guimet, on pouvait voir naguère, dans la section japonaise, un objet de réelle valeur. C'était un coffre de voyage, une malle de daïmio, sorte de très grand coffret, aux contours arrondis, couvert d'une laque d'or bruni. De grosses cordes de soie, de couleur bleu-clair, servaient à suspendre la malle à un bambou que deux coolies devaient porter sur l'épaule. Je n'ai pas retrouvé cette malle si belle, et qui caractérise toute une civilisation, dans une visite récente, mais elle me reste toujours dans le souvenir. Quand le Japon moderne aura produit l'équivalent de cet objet d'usage, qui est en même temps une pièce d'art d'une valeur inestimable, nous retirerons notre chapeau ; d'ici là, nous le garderons sur la tête.

§

Je ne dirai pas que j'ai accompagné avec grand intérêt M. Alain Gerbault dans sa pérégrination solitaire sur le petit navire qui porta ses destinées, car j'ai toujours pensé que le plaisir du voyage n'existait réellement que lorsque la route est faite avec un ami en communion de pensée et avec la même préoccupation d'un idéal. Le voyage de M. Alain Gerbault : **Seul à travers l'Atlantique**, reste en somme une curiosité, mais je doute qu'il ait beaucoup d'imitateurs (malgré les lettres reçues à ce sujet), même parmi ceux qui peuvent dépenser sans compter, ne recherchant que des satisfactions d'amour propre, et ont le goût de la mer, avec celui des sensations rares.

Le *Firecrest*, acheté en Angleterre, est un petit yacht à la quille lestée de plomb, — ce qui devait lui donner une stabilité étonnante sur l'eau, et dont M. Alain Gerbault constituait à lui seul tout l'équipage. Après de nombreuses excursions sur les côtes de France, la traversée de l'Atlantique se trouva dans le projet du navigateur. Il partit de Cannes pour son grand voyage. Sa première découverte fut Minorque, une des îles Baléares, mais

le yacht se contenta de reconnaître la terre et continua sa marche. Il fit escale bientôt à Gibraltar, ayant à compléter ses approvisionnements et son outillage. L'impression qu'il donne de Gibraltar est d'ailleurs curieuse malgré sa brièveté. Il emportait quatre mois de vivres et quitta le port le 6 juin. Les poissons sont si nombreux, constate-t-il bientôt, que l'eau semblait bouillonner. Puis, commença une existence monotone, malgré le spectacle toujours changeant du ciel et de l'eau. Le navigateur passe son temps à raccommoder ses voiles qu'arrache le vent, se bat avec de fréquentes tempêtes et, lorsqu'il attache la barre, la nuit venue, pour aller se coucher, le petit bateau mis à la cape s'en va tout seul à l'aventure, sans crainte de mauvaise rencontre, puisqu'il est seul dans l'immensité de l'Océan. Mais M. Alain Gerbault doit constater bientôt qu'il a été volé par les fournisseurs : ceux-ci lui ont livré par exemple un tonneau de viande qui ne contient sous la première couche que du gras et des os. Sa provision d'eau sera insuffisante, le liquide contenu dans deux barils de chêne ayant été corrompu par l'acide tannique du bois et devenu imbuvable. Un moment, les poissons volants, qui se montrent surtout le matin, arrivent jusque sur le pont, et il en peut faire maintes fritures. Il fait aussi la pêche aux dorades, poissons d'un naturel curieux, qu'il attire en trempant ses pieds nus dans l'eau ou en faisant tournoyer une assiette blanche au bout d'une ficelle ; les poissons pris atteignaient plus d'un mètre. Il traverse la mer des Sargasses, cet étrange plateau sous-marin couvert d'herbes marines, et qu'on a pensé être un reste de l'Atlantide submergée.

Plus tard, il fait la rencontre d'une baleine, déplaçant des tonnes d'eau et que suivent des nervals, ses ennemis habituels.

Il est de nouveau assailli par d'horribles tempêtes, qui arrachent la voilure, détériorant la mâture et les agrès, et même, un moment, il se trouve en présence d'une trombe d'eau, une colonne en tire-bouchon, qui réunissait la mer furieuse et le ciel bas où galopaient des nuages couleur de plomb. Je passe sur les réparations qu'il est obligé de faire à son matériel après chaque coup de mer, et qui le mettent souvent dans des positions dangereuses. Enfin il approche des côtes d'Amérique et aperçoit les premiers navires faisant route au large. Puis, c'est un grand paquebot grec transportant des émigrants et dont deux officiers viennent à bord, apportant de l'alcool et des boîtes de conserves dont notre homme

n'a cure. Bientôt, c'est encore la rencontre d'un navire de pêche français, dont l'équipage lui fait un accueil enthousiaste. Invité à bord du navire, il s'y rend dans un des canots, un « doris » comme on les appelle à Terre-Neuve ; le voyageur peut manger, pour la première fois depuis quatre-vingt-dix jours, du pain frais et de la viande *idem*. La terre approchait d'ailleurs ; des vols essaimés d'oiseaux annonçaient son voisinage.

Enfin, il aperçut l'île de Nantucket ; bientôt East-River ; enfin le fort Totten, près duquel il jette l'ancre. Le voyage depuis Gibraltar avait duré cent-un jours. Mais le vapeur grec rencontré en mer avait signalé son arrivée. On avait cru d'abord à une plaisanterie, à une « galéjade », comme on dit à Marseille. Quand la vérité fut connue, ce fut de l'enthousiasme. Il dut répondre pendant toute une journée aux questions des journalistes, se laisser clicher, photographier dans toutes les poses et sous tous les aspects, — même répondre à certains qui supposaient qu'il faisait le commerce de l'alcool.

Je passerai sur les propositions qui furent faites à M. Alain Gerbault et sur ses projets d'avenir. Il reste qu'il a fait un curieux voyage et montré qu'un homme déterminé peut traverser seul l'Atlantique, même sur un petit navire, mais quasi insubmersible comme s'est trouvé le sien. C'est, je crois bien, toute la morale de cette histoire.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Facettes : plusieurs poèmes de M. Albert Flad. — *L'Europe nouvelle* : un manifeste communiste en Chine, antérieur à Karl Marx. — *La Vie des Lettres et des Arts* : invectives et sentences de M. Nicolas Beauduin. — *Revue bleue* : Comment Joseph, ministre du Pharaon, fut sourcier de l'armée anglaise en 1917. — Naissance : *Le Radeau*. — Mémento.

Les Facettes, l'excellente revue de M. Léon Vérane, consacre son fascicule de février à un choix de poèmes de M. Albert Flad. C'est un poète musical, qui a le don de la couleur, ne pèche point cependant contre la clarté et sait construire ses vers. Cela n'est pas banal aujourd'hui, on en conviendra.

HOMMAGE A JEAN MORÉAS

Des poètes du jour fuyant le vain concert,
Les accents flagorneurs et l'inhumain délire,

Tu fus l'aède, au fond du « mégaron » désert,
Charmant ta solitude au son pur de ta lyre.

Douloureux Moréas, ton poème immortel,
Sur la tombe des cœurs qu'a tués leur blessure,
Dresse fier, éclatant, tragique, vers le ciel,
Un cippe de Paros à la nette cassure.

Tu m'as, Athénien, révélé mon Paris,
Et qui sut, mieux que toi, chanter notre langage ?
C'est qu'entre les deux sœurs ton amour s'est mépris,
Tant la Grèce et la France ont le même visage.

Voilà un maître chanté sur un mode digne de sa lyre classique! M. Flad, certes, lui doit beaucoup. Il apporte une sensibilité frissonnante qui renouvelle d'anciens thèmes, témoin ce pur quatrain :

Je songe, au bord des flots caressants ou sauvages,
Que la mer et l'amour
Tourmentent sans repos du même vain retour
Les cœurs et les rivages.

Très heureuse nous semble aussi cette formule d' « art poétique » :

Je trouve encore à ma pointure
De ces vieux thèmes éculés
Sur les chemins de la nature
Que tous les siècles ont foulés.

Mais avec eux pris dans l'étreinte
Et de l'amour et du trépas,
Je veux marquer moins une empreinte
Que la mesure de mes pas.

Les « contre-flèches pour Eros » de M. Albert Flad sont le délicat passe-temps d'un homme d'esprit :

Tu n'es, pauvre amant qui roucoules,
Que l'homme de Platon :
Coq plumé qui — le croira-t-on ? —
Est plumé par les poules.

Moi je dis : bon voyage ! à l'homme qui prend femme
Comme au voilier qui prend la mer ;
Car la femme, ce n'est qu'une onde faite chair,
Et tout y souffle, sauf une âme.

§

L'Europe nouvelle (14 février) publie dans sa rubrique si intéressante : « la valise entr'ouverte », une note sur le « communisme chinois », qui montre la Chine fort en avance sur l'Occident pour les revendications sociales des masses :

Karl Marx a publié son *Manifeste communiste* en 1848. A cette date, la Chine était, comme aujourd'hui, ravagée par des guerres civiles. L'insurrection des Taï-Ping avait éclaté six ans auparavant, en 1842. C'était un mouvement politique dirigé contre la dynastie mandchoue, et conduit par des chefs militaires qui ressemblaient beaucoup aux maréchaux ambitieux d'aujourd'hui ; mais il y avait, à la base du mouvement, une agitation profonde des masses populaires, travaillées par des réformateurs qui avaient eux-mêmes assimilé, à leur manière, la prédication morale et sociale des missionnaires chrétiens.

La révolte des Taï-Ping échoua politiquement ; mais leur agitation réformatrice survécut à leur entreprise. Vers 1850, très peu de temps par conséquent après la publication du manifeste marxiste, on voit apparaître en Chine une sorte de franc-maçonnerie qui existe encore de nos jours : c'est la secte des Houngs, ou « Confrérie de l'Alliance du Ciel et de la Terre ». Les membres de cette société secrète, qui compte des millions d'initiés, s'engagent à observer des règles de vie très sévères. Ils ont le double devoir d'observer le silence à l'égard des autorités, et de propager moralement la doctrine parmi « les mendiants, les sans-travail, les sans-abri, les marchands en faillite, les soldats oisifs qui jouent aux dés à l'ombre d'un mur, et tous les déshérités de la terre ». Le manifeste qu'ils doivent savoir par cœur contient, par exemple, ceci :

« Nous sommes appelés par l'Etre suprême à abolir le contraste maudit de la richesse et de la misère. Les riches et les pauvres naissent et meurent de la même manière. L'Etre suprême ne veut pas que des millions de fils du Ciel soient les esclaves de quelques milliers de leurs frères. Les biens de ces privilégiés ne sont que le produit du travail des asservis. Tous les trésors de notre mère la Terre, fécondés par le rayonnement auguste de notre père le Soleil, forment un patrimoine commun qui doit être repris au petit nombre des usurpateurs et remis aux mains des humbles que dépouillent les grands et les riches... Frères de toutes conditions, unissez-vous dans le silence, l'obéissance et l'action. »

On voit que les propagandistes du type de Sun-Yat-Sen ont eu la besogne facile, et qu'ils n'ont eu qu'à rendre publique une prédication souterraine qui se poursuivait depuis soixante-quinze ans.

§

§

Certes, M. Nicolas Beauduin — qui est un poète et un grand chercheur de nouveau sous le soleil du Parnasse — peut n'avoir pas eu connaissance du vieux manifeste chinois qu'on vient de lire. C'est pourtant la même inspiration qui le fait écrire, sur le ton prophétique, ses ardentes « Invectives et sentences » publiées dans le nº XVIII de **La Vie des Lettres et des Arts** :

Ils m'ont dit encore, au seuil de la dernière aube où montait un vol haletant de présages ; Les démocraties sont prisonnières des financiers, profiteurs du massacre, qui cachent, sous trop de gants d'automobilistes, leurs mains rouges de bouchers. Il faut arracher ta Patrie à cette lèpre. Mais dis-moi, ta justice est-elle si ridée qu'elle n'ose plus se faire voir de face ! Qui a huilé les cordes pour les pendre tous au nez et à la barbe des agents, soudainement changés en statues d'épouvante !

Dans ta Capitale, crevée de trous et pullulante d'odieuses formes, as-tu dressé un grand gibet expiatoire, et rasé de frais cette vieille maison, hantée de gens sans âge, qu'on appelle le Parlement ! As-tu, dans une lumière sanglante et drue, braqué les canons vengeurs et tiré 666 coups plus un ? As-tu nettoyé au pétrole le visage maquillé des Banques, et purifié les bouges de tapages nocturnes chancelants au bord des trottoirs? Et la révolte aux mains coupées, l'as-tu ressuscitée entière, pour lui faire battre du tambour, au soir de la fête aux lanternes, quand toutes les têtes tombent comme les étoiles au ciel de la fin.

Si tu veux que l'air de la Patrie soit respirable, il faut lancer les âmes dans un arc-en-ciel de Victoire, où de beaux oiseaux invisibles chantent les chants des sept couleurs. Si tu veux que les enfants croient à la Vertu et ne balancent plus en naissant des faces désabusées de cadavres, crève le Gros-corps-sans-tête, et au plus tôt cache son ventre. Puis regarde au bord du lieu profond s'il ne se fait aucun signe. Peut-être une aube surnaturelle va luire, et surgir une nouvelle figure, tatouée de flammes, que tu reconnaîtras.

Suis-je Nommé ? Tu es Nommé. Entends ces appels qui percent la nue, dans un allégro puissant d'Esprit qui vole ! Ils sont semblables à ceux qui montent du désert, au temps de l'Espérance où les vivants sont reconnus.

Et, plus outre, M. Nicolas Bauduin interpelle et questionne :

Ho, Combattants, humbles frères de la terre nue, est-ce pour cette nuit charnelle où sanglotent tant de cœurs purs, que vous êtes tombés bras en croix, dans les soirs de relève et par ces matins d'assauts où le soleil bondissait des tranchées tout pâle d'épouvante !

Où es-tu, « Civilisation » ! Je te cherche en vain dans ce chaos de brutes et d'hommes et cette grande absence de vérité !

Et toi « Liberté » si souvent invoquée, vin fort dans nos ténèbres, illusion qui pend des nues, je sais quels traitants s'étaient embusqués sous ton signe : Liberté de mal faire, et la planche aux billets, et la danse du scalp sur le tas des têtes humaines !...

On ne saurait, dans une revue des revues, ne tenir compte d'accents pareils. Nous sommes ici loin des discussions académiques sur l'influence de tel ou tel maître. Du haut de sa tour d'ivoire, un poète voit le monde, et il est pris de la terreur sacrée des Inspirés, au spectacle d'une civilisation frappée de mort par la pourriture de ses dirigeants :

Déjà des doigts mystérieux tracent sur les maisons de joie les trois mots qui font culbuter les Empires, tête par-dessus bord, et se regarder les spectres du bal, dans le brusque arrêt des musiques coupées en deux. Est-ce qu'un vent de jugement, tout débordant de tempêtes, va souffler, emportant les gloires fictives, les discours des rhéteurs assermentés et les faux grands hommes de ce siècle d'imposteurs ! Est-ce bientôt la tombée des Archanges porteurs des sentences ? Et du sud au nord, de l'est à l'ouest, l'immense prostitution va-t-elle, cessant de rire, se contempler soudain de ses prunelles crevées ?

Non, l'heure n'est point ouverte, le Signe que j'attends n'est pas fait. La parade continue et tous les figurants défilent. Automates et mannequins tournent dans les boîtes de nuit. Le jazz hurle. Les derniers fantômes se noient dans les coktails. Les morts sont sans yeux et les vivants sans oreilles. Et sur les boulevards, aucun Christ décloué ne se promène avec sa croix. Ciel clos. Ventres pleins. Terre lourde. L'oiseau bleu des poètes n'est plus qu'un oiseau noir. Allons, passe ton smoking, petit Français de la Grande-Guerre, tu danseras encore ce soir.

§

Sir Basil Thomson, « ancien chef de Scotland Yard », conte dans la **Revue bleue** (7 février) « comment Joseph, ancien ministre du Pharaon, apporta son concours à une armée anglaise dix huit siècles après sa mort ». Il y a un lapsus dans ce titre, ou bien le plus fameux des enfants de Jacob aurait pu rencontrer le Messie et devenir chrétien. Mais, l'histoire de Sir Basil est curieuse. Fin 1916, il reçoit dans son cabinet de Londres un Juif de quarante ans qui arrive de Jérusalem alors occupé par

une armée austro-turque commandée par Djemal-pacha, — un nommé Aaronson.

Pourquoi était-il venu directement me voir ? —écrit sir B.Thomson. Sur ce point, il fut également franc : il était sioniste et, à son avis, la seule espérance pour le sionisme se trouvait dans le succès de l'armée anglaise commandée par Lord Allenby. Or, il avait entendu dire à Jérusalem que les troupes anglaises étaient obligées de faire venir l'eau qui leur était nécessaire, du Caire, par chemin de fer, ce qui était un handicap considérable pour leur avance. Comme il était convaincu que sous les pieds même de l'armée anglaise se trouvaient des couches d'eau artésiennes, il avait voulu venir m'en informer.

Et comment savez-vous que l'eau se trouve en cet endroit ? lui demandai-je.

« De deux façons, me répondit-il. 1° Par le livre de Joseph : de son temps, un homme pouvait marcher pendant toute une journée, c'est-à-dire 8 heures, en sortant des murs de Cæsarée, sans quitter les jardins. Aujourd'hui, le désert s'étend jusqu'aux murs mêmes de la ville. Comme il n'y a pas eu de changement de climat important, l'eau dont Joseph parle dans son livre se trouve maintenant sous le sable. Voilà tout.

« 2° Mes études géologiques de la Palestine m'ont convaincu que dans les couches profondes il se trouve de l'eau, non seulement en Palestine, mais même sous le désert de Sinaï. Un jour, ce désert sera un champ de blé, et le miracle de Moïse frappant le roc pour faire jaillir de l'eau n'est probablement qu'une fiction poétique pour expliquer la façon dont il a découvert la couche souterraine.

« Envoyez-moi, dit-il, à votre armée en Palestine, et je montrerai à vos ingénieurs comment ils peuvent tirer de l'eau. »

Sir Basil fit confiance à l'homme. Dépêché en Egypte, il eut peine à vaincre l'incrédulité des ingénieurs de l'armée anglaise. On découvrit l'eau à la profondeur indiquée. « Cette découverte eut des conséquences importantes pour la conquête de Jérusalem », déclare Sir B. Thomson. Il a revu son homme à Paris en qualité de chef de la députation sioniste à la conférence de la Paix. Ayant obtenu de M. Lloyd George la création d'un Etat sioniste, il partit par avion en annoncer la nouvelle à ses coreligionnaires de Londres. L'aéroplane tomba dans la Manche. On n'a plus rien su de ses passagers.

§

Naissance :

Le Radeau (n° 1, du 31 janvier). Adresse : 13, rue de la

Grange-Batelière. Directeur : M. Jacques Calmy. Cette revue mensuelle annonce héroïquement que son douzième numéro sera le dernier. Les six premiers doivent être, chacun dans l'ordre de leur publication : éclectique ; dogmatique ; humoristique ; philosophique ; érotique ; esthétique.

Dans ce numéro initial, qui est éclectique, M. René Guénon — « Vierge vigie », selon M. Calmy — plaide pour l'Orient contre l'Occident ; M. Pierre Reverdy donne des « Poèmes » ; sous ce titre : « Comme si », M. René Crevel fait peut-être de la philosophie ; M. Joseph Delteil publie « Trois hymnes » dont celui-ci, « Au Verbe » :

O Verbe, Verbe tétradactyle et quadrangulaire, assises de la pensée et armature de l'esprit, instrument de mesure et de précision, distribution et articulation de l'idée, fondage et moulage, tentative de groupement et d'unification, essai d harmonie, ô Verbe substantiel et volatil, Verbe spatial et temporel, pourvu de valeur physique et de sens moral, Verbe lisse et Verbe haut, ô Verbe, je suspend à tes épaules toutes les cordes de ma voix, et je consacre à ton autel toutes les parties de mon corps !

Il y a encore : « L'acte divers », de M. André Harlaire, « Trois poèmes », de M. J. Calmy, où l'on trouve cette phrase et quelques autres du même mode : « Les rideaux rouges étranglent les ampoules pieuses des insulaires de la louange préalable ». Ajoutons que, parfois, M. Calmy s'exprime avec le bon sens d'un vrai poète : « Dieu fait pisser les robinets ».

Mme Olga Anhoury commence par ces mots un récit qui a pour titre « Raisins » :

Les murs sont orange.
— Couleur intellectuelle ou sensuelle ?

Il y a, aussi, un poème de M. Blaise Cendrars : « Brésilienne », et des articles de critique.

Ceci, qui n'est pas signé, est d'un humoriste fort divertissant et qui nous semble, là, s'être amusé à un pastiche de M. Max Jacob :

DE NOS JOURS

1er janvier. — Les seuls grands poètes du siècle, les seuls authentiques, ceux qui peuvent justifier les espérances les plus folles, mes amis, mes grands amis de toujours, Lucien Chaise, Georges Duval, Maurice-A. Encrier, René Nuit-Hermance, Félix Janvier.

4 mars. — Des poètes ? Combien y en a-t-il ? D'authentiques, de ceux qui peuvent soutenir nos espérances ? Trois — et c'est tout ; trois que je m'honore de compter pour mes amis : Georges Duval, Maurice-A. Encrier, René Nuit-Hermance.

16 mai.— Morte la poésie. Pas un poète, pas un authentique poète. Pas un seul, vous dis-je.

8 août. — Saluons la poésie. Laissez-moi vous saluer, vous Léon Attache, vous Jacques Milan, vous Gabriello Aventino, vous Oscar Muttermilch, poètes authentiques, poètes sur qui reposent nos plus anxieuses ferveurs.

Et cela continue.

Mémento — *La nouvelle aurore* (15 février) : « Le premier parlement juif », par M. E. Artziéli. — « L'idéalisme est-il compatible avec les affaires ? », par M. W. Stolpner. — « Les juifs dans la littérature française », par M. André Spire.

Cahiers de la nouvelle journée (nº 2) : « Le Témoignage d'une génération ». M. Maurice Brillant : « Maurice Denis et Claude Debussy ». — « Souvenirs sur le Sillon », par M. Paul Renaudin. — Philonoüs : « Vingt années d'exégèse et d'histoire catholiques ».

Cahiers Léon Bloy (janvier-février) : Commencement du « Journal d'enfance de Léon Bloy ». — « Un petit précurseur », par M. René Martineau qui nomme ainsi, par rapport à Bloy, Laurent Jan, écrivain romantique oublié.

L'esprit nouveau (nº 28) : « Le panlyrisme », par M. Paul Dermée. — Enquête sur « Les Pyramides ». — « Le complexe d'Œdipe », par M. le Dr Allendy.

Revue anglo-américaine (février): « La révolte de l'Inde contre Shakespeare », par M. E. Legouis. — « J.-M. Synge et son œuvre », par Mlle Simone Téry.

La Nouvelle revue critique (15 février) : M. R.-A. Fleury : « De l'idéalisme absolu ». — « Les tendances actuelles de la biologie », par M. Jean Delphy.

Les Lettres (février) : « Gandhi, prophète de l'Inde », par le Sphinx.

La Revue mondiale (15 février) : « Le début littéraire de Pierre Loti », par M. Emile Ripert.

La Revue de Paris (15 février) commence « Le divertissement provincial », un nouveau et bien remarquable roman de M. Henri de Régnier. — « L'œuvre de la civilisation indienne », par M. Silvain Lévi. — « L'agonie du Français en Louisiane », par M. F.-L. Schœll.

La Revue de France (15 février) : « Les rois aveugles », par Mme Hélène Isvolsky et J. Kessel, roman documentaire de la révolution bolcheviste. On s'étonne d'y voir, fin 1916, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovith tenir à l'ambassadeur de France ce propos :

— Mon bon ami Jules Claretie se plaignait toujours du mal qu'il avait à diriger le Théâtre-Français. Nos acteurs sont plus difficiles à manier— et plus dangereux. Que devient ce cher ami, Monsieur l'ambassadeur ? Avez-vous de ses nouvelles ?

— Comme tout le monde, la guerre l'absorbe, Votre Altesse Impériale.

La réponse du diplomate surprend bien davantage, car il ne pouvait ignorer que M. Jules Claretie était décédé.

Revue des Deux Mondes (15 février) : « Lettres de Charlotte, impératrice du Mexique », publiées par Mme de Reinach Foussemagne.

Les Marges (15 février) : « Contes espagnoles », inédits de J. L. Talon. — « Alphabet de la mer », poèmes de M. Guy Lavaud.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Un inédit de Baudelaire (supplément littéraire du *Figaro*, 7 février). — A propos de la crise du roman (*Paris-Midi*, 2 février, *La Victoire*, 9 février). — *Le Petit Ludovicien*, 15 février.

M. Paul Fuchs nous présente, dans le *Supplément littéraire* du **Figaro**, un inédit de Baudelaire qui est un document fort curieux :

Son authenticité est certaine, écrit M. Fuchs : il figure dans un album que je tiens de mon aïeule, et où les autographes des écrivains illustres du romantisme voisinent avec ceux de personnalités connues de ce temps. Charmant objet que ce petit volume ! Format à l'italienne, couverture maroquin repoussé à froid et encadrée d'un triple filet d'or, il est, rien que par son extérieur, daté de manière aussi exacte que par cette inscription tracée à la plume à la première page en caractères gothiques, si fins, si nets, qu'on pourrait les croire gravés ; Album. A Mme F... L... Souvenir de ses amis. 1837.

Voici la page de Baudelaire que je copie sur le texte autographié du *Figaro* :

A mesure que l'homme avance dans la vie, et qu'il voit les choses de plus haut, ce que le monde est convenu d'appeler la beauté perd bien de son importance et aussi la volupté et bien d'autres balivernes. Aux hommes désabusés et désormais clairvoyants, toutes les saisons ont leur valeur, et l'hiver n'est pas la plus mauvaise ni la moins féerique. Dès lors la beauté ne sera plus que la *promesse du bonheur* ! C'est Stendhal, je crois, qui a dit cela. La beauté sera la force qui garantit le plus de bonté, de fidélité au serment, de loyauté dans l'exécution du contrat, de finesse dans l'intelligence des rapports.

La laideur sera cruauté, avarice, sottise, mensonge.

La plupart des jeunes gens ignorent ces choses, et ils ne les apprennent qu'à leurs dépens. Quelques-uns d'entre nous savent aujourd'hui ; mais on ne sait que pour soi seul. Quels moyens pourrais-je efficacement employer pour persuader à un jeune étourdi que l'irrésistible sympathie que j'éprouve pour les vieilles femmes, ces êtres qui ont beaucoup souffert par leurs amants, leurs maris, leurs enfants, et aussi par leurs propres fautes, n'est mêlée d'aucun appétit sexuel.

. . . .

Si l'idée de la Vertu et de l'Amour universel n'est pas mêlée à tous nos plaisirs, tous nos plaisirs deviendront tortures et remords.

CHARLES BAUDELAIRE.

26 août 1851.

M. Paul Fuchs situe ainsi l'autographe dans la vie du poète : *A ce moment Baudelaire passe par une crise bien imprévue.*

En 1851, il figure parmi les collaborateurs de la *République du peuple,* almanach démocratique, qui est inscrit au *Journal de la Librairie,* avec cette mention : « Baudelaire, gérant ». Cette période de sa vie est d'ailleurs assez mal connue. On sait pourtant qu'à cette époque, il accepta la place de rédacteur en chef du *Journal de Châteauroux.* Son premier article débutait ainsi : « Lorsque Marat, cet homme doux, et Robespierre, cet homme propre... ». L'expérience ne dura que quelques jours et semble l'avoir dégoûté de la politique. A partir de 1852, revirement complet. Ses « journaux intimes » témoignent d'une horreur croissante pour la démocratie. Dans *Mon cœur mis à nu* (XXX) on lit : « Mon ivresse de 1848. De quelle nature était cette ivresse ? Goût de la vengeance. Plaisir naturel de démolition. Ivresse littéraire ; souvenir des lectures... Les horreurs de juin. Folie du peuple et folie de la bourgeoisie. Amour naturel du crime, etc. » Et plus loin (XXXI) : « 1848 ne fut charmant que par l'excès même du ridicule. (XXXIII) Monarchie ou République bâties sur la démocratie sont également absurdes et faibles... »

Faut-il attribuer à l'ivresse passagère de 1847-1852 ce ton plutôt grave (malgré certaines bizarreries de style comme « d'autres balivernes ») et cette sorte d'appel à une morale élevée, dépouillée de tout paradoxe, qu'on trouve dans le document du 26 août 1851, que nous reproduisons ici ?

Voilà des phrases — la dernière surtout — dont l'inspiration (à part les mots : torture, remords) ressemble bien peu à celle des *Fleurs du Mal.* Mais tout est si déconcertant, si contradictoire, si énigmatique chez Baudelaire, que son caractère déroute l'analyse. N'est-il pas de lui, cet aveu (*Mon cœur mis à nu,* XXXIII) : «... J'ai quelques convictions,

dans un sens plus élevé, et, qui ne peut être compris par les gens de mon temps. »

Ce qui, d'autre part, ne changera pas chez lui, c'est « l'irrésistible sympathie qu'il éprouve pour les vieilles femmes ». Ce goût, nous le retrouverons dans *Les petites vieilles* (*Fleurs du Mal. Tableaux parisiens*) et dans ce bizarre *Eloge du maquillage de « L'art romantique »*. Pourtant cet amour prend ici un accent qui ne lui est pas habituel et que nous ne retrouvons guère plus tard, celui de la pitié.

Mais continuons à feuilleter avec M. Paul Fuchs l'album romantique qui contient encore, pour la partie familiale, des dessins naïfs à la mine de plomb, des fleurs en soie cousues à même la page, des découpures en papier multicolore, véritables dentelles. Enfin parmi les autographes précieux, le sonnet célèbre (inédit alors) de Banville :

Ainsi Pasiphaé, la fille du Soleil...

tracé à l'encre bleue, de cette petite écriture fine et ronde que le poète conservera jusqu'à son dernier jour.

Voici d'un tracé irrégulier, où se révèle déjà la maladie, une vingtaine de lignes, que j'ai tout lieu de croire inédites, de Champfleury : *La Mort de mon chat*, puis une chanson de Pierre Dupont — écriture couchée, quasi féminine, aux arabesques imaginatives — et des vers de ce curieux chantre rustique trop peu connu, Gustave Mathieu, qui parle ainsi de la forêt :

Là le poète écoute : il s'inspire et traduit
Les senteurs, les aspects, la couleur et le bruit.
S'il fait chaud, il s'étend ; quand il gèle, il va vite
Et s'il pleut, dans le creux d'un vieux chêne il s'abrite...

Voici trois lignes de musique d'un compositeur qui eut son heure de célébrité, Masini ; deux fermes croquis à la plume de Chapron, un vigoureux dessin de Maurice Sand — un paysan du Berry solidement campé, qui, besace au dos, bâton à la main, s'avance au soleil couchant, etc., etc.

Evoquant encore les mœurs sévères de cette époque, M. Fuchs écrit que les femmes alors, vivant comme en prison, « vivent secrètement, pour elles seules, des très imaginaires et merveilleuses ». Il semble bien, en effet, que la grande liberté de nos mœurs actuelles ait éteint tout le merveilleux de l'imagination et de l'amour. Il y a plus d'amour et de sensualité dans un cloître que dans un dancing ; et peut-être que nos jeunes filles et nos

jeunes femmes d'aujourd'hui, par des expériences trop hâtives ou trop faciles, empêchent de mûrir le fruit des belles sensualités, dorées par le rêve et l'imagination. Le véritable intérêt de la morale, c'est peut-être de donner une valeur aux sentiments et aux gestes de l'amour et de les diviniser.

§

A propos de la crise du roman, M. Maurice de Waleffe épilogue dans **Paris-Midi**. A bas le roman! s'écrie-t-il. C'est un genre littéraire usé. Et il se réjouit que d'autres critiques aient attaqué ce genre « usé ».

J'en suis content surtout parce que la *Société des Conférences* — la Conférence, autre genre désuet et assommant ! — donnait précisément hier une Conférence de M. Estaunié, de l'Académie française, sur ce thème : *Le Roman est-il un danger* ? Et M Estaunié, qui est orfèvre, a conclu sa conférence en prédisant que le roman durera autant que la littérature !

Eh bien ! non ! Le roman ne durera pas. Car s'il ne veut pas mourir, nous le tuerons. Il y va de l'honneur, de l'agrément et de l'utilité des heures trop rares que nous consacrons encore à la lecture.

M. Estaunié, à vrai dire, appelle *Roman* tout récit d'aventures imaginées. Les Muses me préservent de faire le procès de l'*Odyssée* ou de *Robinson Crusoé*, qui nous promènent dans des temps ou des pays lointains dont nous n'aurions aucune idée sans eux. L'affabulation n'est ici qu'un hors-d'œuvre. J'en dirai autant pour *Manon Lescaut* ou *Madame Bovary*, qui nous font connaître le Paris de Louis XV ou la province de 1850, et pour toute narration d'un milieu contemporain inconnu.

Mais quand les femmes ou les jeunes gens demandent au libraire un *roman*, c'est du roman d'amour qu'il s'agit. C'est celui-là qui a envahi la littérature française au point de la dépouiller de toute énergie éducative ou instructive. C'est donc celui-là qu'il faut combattre par le mépris et par le ridicule, comme Cervantès écrivit *Don Quichotte* pour combattre les absurdes romans de chevalerie. Et pour commencer, il faut cesser de l'encourager par des prix dits littéraires.

Il le faut, non seulement dans l'intérêt de nos esprits, dans celui des historiens, des éditeurs de *Mémoires*, des voyageurs ou des vulgarisateurs scientifiques, des écrivains politiques ou moralistes, vraie nourriture de l'âme et vrais fruits du verger français, qu'étouffe cette accaparante exubérance de littérature obscène, mais il le faut, même dans l'intérêt de l'amour, dont ces milliers de marchands de tarte à la crème finiraient par nous donner la nausée !

Les littérateurs anglais, allemands ou russes s'occupent d'autre chose que d'érotisme. Ils font de la littérature virile.

A bas le roman qui efféмine la nôtre !

Non, ne tuons pas le roman qui peut et doit être une forme de la confession psychologique, un poème de sensualité intellectualisée, et aussi une synthèse de types curieux d'humanité.

C'est tout à fait ce qu'écrit M. Emile Henriot dans ce même journal et dont M. Ernest Prévost nous donne un résumé dans sa chronique des Lettres de **La Victoire** :

M. Emile Henriot, lui, plaide en faveur des ouvrages d'imagination. Il dit, et cela paraît fort juste, que le roman, le vrai, englobe tous les genres littéraires : qu'on trouve, dans un roman bien fait, à la fois de l'histoire, de la philosophie et de la psychologie, de la critique, de la morale, en même temps que du pittoresque et du sentiment. Les romanciers, pense-t-il, sont les véritables historiens et les seuls analystes de leur temps. Ce qu'aucun document d'archives ne saurait révéler, c'est-à-dire la mentalité, l'état d'âme, l'atmosphère d'une époque, le roman le révèle : « Sans la *Comédie humaine,* l'histoire du dix-neuvième siècle serait impossible ». Et, ayant ainsi réhabilité le genre, il montre aussi tout ce que l'on trouve, en dehors de l'amour, de pensée, d'humanité, d'enseignement dans les romans sentimentaux des Balzac, des Stendhal, des Daudet, des Tolstoï.

... Il reste que le roman vaut ce que vaut l'écrivain, et que le mauvais romancier sera aussi un médiocre essayiste, car les deux genres se rejoignent, et peut-être qu'un bon roman, ce n'est en réalité qu'un essai philosophique ou critique, d'auto-psychologie. Les romans que j'aime ne sont en réalité presque pas des romans, mais des aveux transposés ou stylisés, et les personnages n'y symbolisent que des idées ou des états de sentiment. C'est l'envers de la formule de M. Estaunié : « récit d'aventures imaginées ». Que peut-on imaginer qui atteigne la réalité, ou alors on retombe dans l'essai ou la divagation philosophiques. Les personnages de Balzac ne sont qu'un éparpillement de lui-même, et Flaubert disait : « Madame Bovary ? C'est moi ».

Je suis tout à fait de l'avis de M. de Waleffe au sujet de la Conférence, qui est un genre « désuet et assommant ».

Remy de Gourmont avait coutume de répondre à ceux qui l'invitaient gracieusement à venir perdre un après-midi ou une soirée à les entendre prononcer une conférence : « Lorsque vous

aurez publié votre conférence, envoyez-la moi ; j'aurai sans doute plaisir et profit à la lire chez moi. »

Au sujet de l'œuvre littéraire, M. t' Serstevens soulève une grosse question dans un article de *Comœdia*, dont j'emprunte encore le résumé substantiel à M. Ernest Prévost.

« Le livre, écrit M. t' Sterstevens, est fait pour les lecteurs et non pour les auteurs. Il satisfait l'indolence du public ; on y agit, on y aime, on y souffre, on y pense pour lui. Il faut donc qu'il le lise. C'est sa pâture, c'est son devoir, c'est même sa seule raison d'être ! » Pour l'auteur, au contraire, le livre d'autrui est dangereux. Le sentiment de la vie, l'écrivain doit le chercher dans la vie même. Le livre peut désorganiser le cours de son travail, la discipline qu'il s'est imposé à grand peine et qu'il ne maintient pas sans volonté : « Il n'est rien de plus illettré, conclut-il, qu'un écrivain de métier ! »

Hélas ! oui, le métier d'écrivain devient de plus en plus le refuge de l'inculture. C'est le régime de l'intuition créatrice ; c'est pourquoi « le livre d'autrui est dangereux »... Mais que nous apportent ces « illettrés » de génie ? une redécouverte d'une vie déjà domestiquée par l'art. Non, c'est là une conception tout à fait dangereuse du métier d'écrivain, qui pour le lecteur doit représenter la culture. Un écrivain doit tout lire, tout connaître, ne fût-ce que pour mieux se dissocier, se différencier des autres : c'est par la culture qu'il acquiert sa véritable originalité et personnalité. On se découvre dans les autres, et la vie directe est trop restreinte pour qu'elle puisse suffire à notre documentation. C'est à cause de ce manque absolu de culture que l'on peut lire dans certains livres actuels des notations philosophiques ou psychologiques déjà désuètes au temps de Sénèque ; jamais la plus forte culture n'a diminué la personnalité d'un écrivain. Il n'y a que les médiocres qui ont peur des influences. Et quant à cette désorganisation du cours de son travail qu'apporterait la lecture à l'écrivain, elle ne se comprend que pour les périodes de réalisation.

Tout de même, je crois que cet aveu de M. t' Serstevens, qui est d'ailleurs un très probe écrivain, pourrait être signé de beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui.

S'ils pouvaient être aussi sincères que M. t' Serstevens, on voudrait leur demander de répondre à cette question : « Lisez-vous les livres d'autrui, ou bien considérez-vous que ces livres

seraient dangereux pour votre personnalité et la discipline de votre précieux travail ? »

Je veux saluer l'apparition du **Petit Ludovicien**, « le plus fort tirage des journaux de l'Ile Saint-Louis ». Ce petit journal de bon goût, dont voici le 2e numéro, sera la tribune discrète des écrivains, des artistes et des savants de l'Ile Saint-Louis. Dans ce dernier numéro, un conte fantastique de Mme Louise Faure-Favier, qui est le songe d'une aviatrice mystique.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Le Tombeau d'Aristoxène, par M. le Professeur Urbain, de l'Académie des Sciences.

Ce volume fait partie de l'*Encyclopédie scientifique* publiée par la librairie Octave Doin sous la direction du Dr Toulouse et cette collection embrassant à peu près toutes les sciences, **le Tombeau d'Aristoxène** appartient à la section intitulée *Bibliothèque d'Histoire et de Philosophie des Sciences*, dirigée par le Professeur A. Rey. En recevant cet ouvrage, on se réjouit de voir les études musicales s'introduire de plus en plus chez nous dans le domaine scientifique qui est sa véritable place, car le reste est littérature. La musique est l'art de la combinaison des sons et pas autre chose. Or le son est un phénomène objectif et d'une admirable complexité. Les sons, dont les combinaisons ont engendré l'art musical, sont constitués de vibrations dont le nombre détermine leur hauteur absolue ou relative, leurs rapports et, conséquemment, leurs fonctions dans la langue sonore. En se souvenant qu'*on ne connaît que ce qu'on a mesuré*, on peut se convaincre par là qu'aucun art et, même, aucune science ne semblent mieux placés que la musique au regard de la connaissance. On en conçoit que le génie des vieux Hellènes, source de toute beauté et de toute intelligence, lui ait conféré le titre de Science et Art suprêmes, et que ses spéculations aient pu passionner Pythagore, Platon, Aristote, Périclès et les plus grands esprits de l'antiquité. M. le Professeur Urbain étant, par surcroît, membre de l'Académie des Sciences, on ne pouvait douter à priori de l'intérêt fécond qu'un savant aussi qualifié que lui ne pouvait manquer de trouver, et de nous faire partager, à l'étude d'une matière aussi propice. On est si amèrement déçu qu'on ne peut se soustraire à un

sentiment de gêne assez pénible. Il est bien peu de pages, dans ce *Tombeau d'Aristoxène* qui ne contiennent de multiples erreurs, de lourdes bévues et, souvent, des énormités. Pour apprendre ou expliquer à l'auteur tout ce qu'il ignore, méconnaît ou confond, il faudrait un livre deux ou trois fois plus gros que le sien. M. Urbain confesse d'ailleurs en sa préface que son travail n'était pas destiné à la publication. On n'en est pas moins surpris de voir un savant authentique se lancer avec assurance dans une aventure de ce genre sans autre préparation que des lectures fatalement hâtives, lui procurant une pseudo-érudition de seconde, troisième ou *nième* main. M. Urbain, pourtant, a lu la *Théorie physiologique de la Musique* de Helmholtz, mais, dans cette analyse approfondie du phénomène sonore objectif, il n'a rien discerné « en matière d'applications musicales », sinon de quoi « donner quelques conseils aux facteurs d'instruments et aux accordeurs, en admettant qu'ils en eussent besoin ». Etant passé sans comprendre devant le fondement de toutes connaissances indispensables à la tâche qu'il entreprenait, il se rabattit sur les théories d'école et, celles-ci variant d'époque en époque à mesure de l'évolution, il en conclut « qu'il n'y avait guère que des conventions dans l'art ». Et il en conclut aussi cette assertion formidable, qu'il appelle « une nouvelle et importante vérité », à savoir que : « Toujours la musique a subi l'influence des théories qui guidaient les musiciens ». De sorte que, plus loin (p. 45 et 46), il attribue tout tranquillement l'*organum* « à l'*invention* d'un moine nommé Hucbald ». On se demande où M. Urbain s'est informé à cet égard, mais s'il eût été mieux averti sur l'objet en cause et avait lu le texte d'Hucbald de Saint-Amand, — ce qui ne lui était pas difficile, car les ouvrages de ce moine sont dans la *Patrologie* de Migne, — il aurait su que, non seulement dans les *de harmonica institutione* et *musica enchiriadis* d'Hucbald, mais avant celui-ci chez Scot Erigène et également chez Réginon de Prum, il est parlé de l'*organum* comme d'un art d'une pratique courante sur lequel ces auteurs fournissaient leurs explications. Enfin, si M. Urbain était suffisamment documenté pour pouvoir confronter depuis quelques siècles les œuvres avec les théories, il aurait reconnu que, à quelque moment que ce soit, les théories ne furent jamais qu'une codification généralement tardive de l'empirisme des

artistes créateurs ou une interprétation spéculative des combinaisons sonores réalisées. C'est ainsi, par exemple entre mille, que l'accord de *neuvième* ne pénétra dans les traités des théoriciens que près d'un siècle après son apparition dans les œuvres et tout spécialement chez Mozart; que le premier *Traité de Fugue* (1753), dû à Marpurg, date de trois ans après la mort de Bach. Ce qui rend plus déconcertant l'avis de M. Urbain, c'est que, dès la page 2 de son livre, il constate avec M. Lenormand combien les théories de Conservatoire actuelles sont en retard sur la pratique des compositeurs contemporains. Si encore il connaissait ces théories préalables et omnipotentes, que, selon lui, « des faits musicaux ont consacrées après coup ». Mais, dès son exorde, il en trahit son ignorance. Il évoque sans embarras « le finalisme mathématique des anciens Grecs et plus particulièrement de Pythagore et d'Aristoxène », qui aurait « exercé durant plus de trente siècles une influence très nette sur les destinées de la musique ». M. Urbain eût été bien aimable de révéler ce « finalisme mathématique d'Aristoxène », qui vécut d'ailleurs plus de deux siècles après Pythagore, et dont les théories, surtout spéculatives, arrivèrent trop tard pour, même de son temps, exercer une influence quelconque sur un art subjectif de virtuosité décadente, de plus en plus étranger aux virtualités intellectuelles propres à l'art primitif et classique. Quant à Pythagore, ainsi que je l'ai montré dans *les Fondements naturels de la Musique grecque antique*, imprimés jadis à Leipzig par la *Revue internationale de Musique*, il fut le créateur de la science musicale par l'analyse du phénomène sonore à l'aide du *monocorde* et, par ses expériences sur les cordes tendues, découvrit, dès le VIe siècle avant notre ère, les lois de vibration des cordes et établit le rapport numérique inverse entre les longueurs de cordes et les nombres de vibrations. Ces précieux enseignements de l'antiquité hellénique parvinrent au moyen âge par l'intermédiaire de Boëce et il est assez légitime qu'ils soient demeurés la base de toute la science musicale, puisque, en fait, ils la constituaient. Mais, dans cette analyse purement objective du phénomène sonore, où M. Urbain aperçoit-il un « finalisme mathématique » ? Tout simplement dans ce qu'il nomme « la vertu des premiers nombres », se figurant, comme bien d'autres, que la gamme dite « pythagoricienne » fut l'invention (car ici on peut

employer le mot), de Pythagore. En réalité, cette gamme, qui n'utilise que les rapports d'*octave* $\frac{2}{1}$, de *quinte* $\frac{3}{2}$ et de *quarte* $\frac{4}{3}$, ne fut point l'œuvre de Pythagore, mais de ses disciples lointains, qui en formèrent le premier des « tempéraments », un « tempérament par quintes », et elle n'apparaît que comme un cas isolé parmi les formules de tétracordes que Ptolémée nous a transmises, et où se rencontrent des rapports de *tierce*, de *septième*, de *onzième* naturelles et d'autres beaucoup plus complexes. Que la théorie musicale ait longtemps ergoté sur « la vertu des premiers nombres » et maintenu ceux-ci comme base de sa systématisation des intervalles, ce n'est qu'un témoignage de plus des mœurs tardigrades spéciales aux théoriciens et de la pérennité des traditions scolastiques. Mais cela eut si peu d'influence sur les productions des musiciens et, même, sur la pratique des chanteurs que, dès le XIIIe siècle, Walter Odington n'en fut nullement empêché de pressentir que la *quinte* $\frac{3}{2}$ devait être divisée en *tierces* majeure $\frac{5}{4}$ et mineure $\frac{6}{5}$, et de constater que la voix humaine usait spontanément de ces intervalles naturels et non pas du *diton* $\frac{81}{64}$ et du *trihémiton* $\frac{32}{27}$ « pythagoriciens » ; jusqu'au moment où, en 1482, Ramos de Pareja restaura la vérité harmonique conformément à la nature du phénomène objectif. Ce qui hypnotisa M. Urbain sur cette « vertu des premiers nombres » est la fameuse « loi du moindre effort », imaginée par le « pragmatisme scientifique », et grâce à quoi cette « loi des premiers nombres », autrement dite « des rapports simples », devait régner parce qu'elle était « plus commode ». La « loi du moindre effort » est une des nombreuses âneries inventées par les mathématiciens. Qu'elle puisse séduire les routiniers de l'abstraction stérile, cela ne change rien à la réalité des faits qui ruinent et renouvellent périodiquement les théories caduques. L'évolution de tout art, autant que de toute science, procède du simple au complexe, et c'est inévitable, car il faut bien commencer par le commencement pour pouvoir continuer par ce qui suit. Cette évolution ressemblerait assez à un escalier qu'il faut monter.

L'effort n'est aucunement « moindre » pour gravir la première ou les quatre premières marches que pour gravir les dernières, surtout lorsque, comme en l'espèce, on s'arrête à chaque degré et qu'on met des siècles à cette opération. L'évolution de tout art et de toute science faisant généralement boule de neige, son processus allant toujours en se précipitant, il semble même que ce soit tout le contraire, et que « l'effort » aille en s'amoindrissant. On n'est certes point étonné que M. Urbain se figure « qu'il n'y a guère que des conventions dans l'art », puisqu'il assimile celui-ci aux successives théories d'école qui en seraient l'unique raison d'être et en auraient arbitrairement déterminé l'évolution. S'il s'était rappelé que Pasteur, à l'école, apprit la théorie de la génération spontanée, il eût sans doute plus sainement apprécié le rôle et la valeur des théories consécutives. De même que l'expérience et l'observation pour la science, pareillement c'est l'empirisme des artistes créateurs qui engendre l'évolution d'un art. Dans l'art musical, c'est la sensibilité sensorielle qui, par une accoutumance séculaire et graduelle, a réagi au phénomène vibratoire objectif ambiant, par un processus tout à fait analogue à une lente réaction chimique (telle que celle d'un métal à l'air libre), et en a déchiffré peu à peu la complexité progressive pour une évolution d'admirable autant qu'implacable logique. Si M. Urbain avait suivi pas à pas cette évolution dans les œuvres depuis et y compris l'*organum*, il aurait constaté que les intervalles, successivement exploités *d'instinct* par les musiciens, ont apparu dans cet ordre : d'abord l'*octave* $\frac{2}{1}$, la *quinte* $\frac{3}{2}$ et la *quarte* $\frac{4}{3}$; puis, dès la fin du XIIe siècle, les *tierces* majeure $\frac{5}{4}$ et mineure $\frac{6}{5}$; au XVIe siècle, la *septième* naturelle $\frac{7}{4}$; au XVIIe, la *neuvième* $\frac{9}{4}$; au XIXe, les *onzièmes* $\frac{11}{4}$ et *treizièmes* $\frac{13}{4}$ naturelles, et enfin actuellement les *dix-septièmes* $\frac{17}{4}$ et *dix-neuvièmes* $\frac{19}{4}$; c'est-à-dire dans l'ordre régulier des *harmoniques* qui constituent le complexe du son musical ; de sorte que cette évolution se décèle inéluctablement déterminée d'un bout à l'autre par la constitution essen-

tielle du phénomène sonore objectif graduellement autant qu'inconsciemment analysé par la sensibilité sensorielle. C'est là l'escalier qu'il fallait gravir, et non certes d'après la « loi du moindre effort », car les débuts de sa montée s'attestent singulièrement ardus et laborieux, tandis qu'à l'heure qu'il est l'évolution semble avoir pris le mors aux dents. J'ai écrit tant de fois depuis vingt ans ces choses au *Mercure* et ailleurs que j'éprouve quelque embarras à me répéter sans cesse, mais la nécessité s'en impose toujours de nouveau et inlassablement. Sans doute serait-il préférable que tout cela fût condensé et publié dans un ouvrage complet en soi, qui est en train depuis longtemps, et où, en partant du *son*, phénomène objectif complexe, je conduis le lecteur sans la moindre lacune jusqu'aux plus récentes manifestations de l'art musical. Une bonne partie en est déjà prête, mais elle attend toujours un éditeur, qu'au surplus je n'ai jamais cherché que mollement. Après l'avoir lu, M. Urbain ne serait probablement plus tenté d'affirmer, comme il le fait (p. 18), que « cette soi-disant science musicale paraît ignorer totalement le principe d'évolution qui est absolument général ». En effet, il est général, et plus évident peut-être que partout ailleurs en musique. Mais, rien qu'en compulsant les théories d'école, en passant nommément par Ramos de Pareja, Zarlino et Rameau, qui y sont des points de repère, M. Urbain eût pu en acquérir quelque notion. Il aurait vu les théories se transformer insensiblement sous l'influence de l'empirisme des créateurs. Il y aurait vu la théorie des *accords* succéder à celle des *intervalles* ; le terme *trias harmonica* (4-5-6), qu'il attribue à Gevaert (*triade*), apparaître chez Lippius en 1609 ; Sorge et Tartini réclamer, au XVIII[e] siècle, l'admission de l'harmonique 7 en tant qu'intervalle naturel indépendant parmi les autres. Cette lecture des traités des théoriciens jusqu'à Rameau est fort intéressante. Jusque-là l'enseignement musical comportait une théorie *pratique* et une théorie *spéculative*, laquelle instruisait le musicien sur le phénomène sonore, matière première inéluctable de son art. Depuis la fin du XVIII[e] siècle, c'est-à-dire depuis l'institution des Conservatoires, la partie spéculative a disparu de l'enseignement de la musique, et ces établissements sont envahis par le plus induré primarisme. M. Urbain, qui base tout l'art musical sur les théoriciens, négligea ou n'eut point le temps de les lire tous. Il se contenta d'en choisir deux,

qu'il estima les plus typiques, Rameau et Fétis. Pour ce dernier, c'est à peu près comme si, traitant de l'évolution de la chimie, il avait eu l'idée de s'appuyer sur Raspail. La théorie de Rameau, quoique très captivante, n'échappe pas pourtant à la tare conventionnelle, par sa formation arbitraire des accords au moyen de tierces superposées et son refus d'accorder une personnalité indépendante à l'harmonique 7. Toute théorie, en effet, qui récuse un seul des éléments du phénomène objectif, est forcément plus ou moins conventionnelle et, partant, transitoire. Quant à « l'influence indéniable » que la théorie de Rameau exercerait « sur notre musique moderne » (p. 6), elle est nulle, car aucun musicien n'en connaît le premier mot. Tout au plus sa formation des accords par superposition de tierces a-t-elle laissé quelques traces dans les traités périmés de Conservatoires et, pour ce qui est du principe du renversement des accords, qu'on lui attribue souvent, il est consigné tout au long dans le *Hodecus curiosus* d'Andreas Werckmeister (1687). Enfin, au sujet de cette théorie de Rameau, M. Urbain a grand tort d'avancer (p. 75) que « les harmoniques 3 et 5 étaient alors les seul connus ». Puisque M. le Professeur Urbain est membre de l'Académie des Sciences, qu'il y veuille bien consulter à la bibliothèque l'*Histoire* et les *Mémoires* de cette Académie pour les années 1700 et suivantes. Il y trouvera l'exposé de ce que Sauveur dénommait la *résonance multiple*, où il montrait qu'en vibrant une corde tendue se divise spontanément en ses parties aliquotes produisant la série des *harmoniques* du son de la corde totale. Et il ajoutait : « Il paraît donc que, toutes les fois que la nature fait par elle même, pour ainsi dire, un système de musique, elle n'y emploie que cette espèce de sons, et cependant ils étaient demeurés jusqu'à présent inconnus à la théorie des musiciens. Quand on les entendait, on les traitait de bizarres et d'irréguliers, et l'on se dispensait par là de faire brèche au système imparfait et borné qui était en règne. » Les sons « bizarres et irréguliers » dont il s'agit sont les harmoniques 7, 11 et autres semblables. Rameau s'inspira ouvertement, pour sa théorie, des travaux de Sauveur, mais n'obéit que timidement à ses suggestions. Sauveur, qui créa le terme *Acòustique*, est le véritable fondateur de la science musicale moderne. Aujourd'hui, il semble si totalement oublié qu'un de ses successeurs à l'Académie qu'il illustra,

et qui peut-être occupe son fauteuil, ne le nomme même pas à propos de Rameau; Helmholtz, d'ailleurs, qui le pilla, ne le cite pas non plus. Quelle gloire serait pourtant la sienne, s'il fut né Allemand! Certes, nous avons trop le sentiment du ridicule pour tomber dans la grotesque admiration de soi-même qui est la marque de nos voisins d'outre-Rhin, mais vraiment nous exagérons la modestie indifférente, et jusqu'au point d'avoir l'air de ne même pas savoir que, du XVIIIe au XIXe siècles, à peu près toutes les sciences ont été fondées chez nous. En ce qui concerne plus étroitement la technique, le discours de M. Urbain offre un mélange de scolastique inassimilée et d'amateurisme. Il use d'un vocabulaire spécial assez curieux. Il parle d'une « harmonie stricte », qu'on doit, selon lui, « considérer comme un ensemble d'usages musicaux caractérisant un style particulier ». Et c'est un spectacle parfois aussi divertissant qu'effarant que celui d'un savant qui, en présence de chaque transformation de la théorie et des styles, n'y distingue qu'un « ensemble d'usages » succédant quasiment par génération spontanée à un autre « ensemble d'usages », sans lien, sans ordre apparent, sans autre perceptible cause que la fantaisie arbitraire, « l'invention » des systématisateurs. Cette « harmonie stricte », explique M. Urbain, « part du principe qui a dominé l'art classique, voire l'art romantique : celui de la tonalité ». Et plus loin : « L'harmonie stricte est dominée par le principe du moindre effort. [Elle aussi!] Elle convenait à une époque où la musique était un simple délassement de l'esprit et où son idéal était la suavité des sons. » Ainsi le concept de *tonalité*, qui mit plus de deux siècles à naître et à se libérer de la *modalité* des tons ecclésiastiques, procéderait du « principe du moindre effort », et l'art de Bach et de Mozart, où gît l'intellectualité la plus profonde qui se puisse rencontrer, non seulement dans l'art musical, mais dans la pensée humaine toute entière, serait « un simple délassement de l'esprit ». Peut-être, mais, alors, « délassement » de cerveaux de démiurges. Et si, à cet « idéal de suavité », M. Urbain ajoute que « le style strict est à la musique ce que le « faire lisse », est à la peinture » c'est évidemment qu'il n'a jamais lu les fugues 12 et 13 et leur *inversa* de *l'Art de la Fugue*, entre maintes autres pages de Bach, — chez qui la logique de la marche des voix polyphoniques, l'abondance des « retards » et des « notes de passage » se soucient si peu de

« suavité » qu'il leur advient d'offenser fréquemment, parfois cruellement l'oreille ; — et qu'il ignore que, grâce à la témérité sans précédent de ses appogiatures, la musique de Mozart a pu paraître *fausse* aux oreilles de certains de ses contemporains, — tel ce magnat de Hongrie qui, accusant les artistes de sa chapelle de jouer faux un quatuor du doux Maître, en déchira de rage la partition où les inculpés lui apportaient la preuve de leur innocence. M. Urbain paraît se faire aussi une singulière idée du « tempérament égal ». Je ne répéterai pas ce que j'ai dit à ce sujet à propos de l'*Initiation musicale* de M. Widor dans le *Mercure* du 1er décembre dernier et je me permets d'en recommander la lecture à M. Urbain, qui se figure que, « actuellement, *si* ♯ ne se distingue plus de *do* ». M. Urbain croirait-il qu'un musicien quelconque écrive aujourd'hui l'accord parfait sous la forme *Do — mi — Sol — Si* ♯ ? M. Urbain confond ici les *sons* avec les *notes* de nos claviers « tempérés », lesquelles sont intentionnellement altérées dans un but pratique afin précisément de représenter chacune plusieurs *sons*. Mais le plus fort est quand, au bas de la page 143, il observe froidement que « partisan résolu du tempérament égal, Bach n'eût pas volontiers écrit une fugue en mode *dorien* ». C'est exactement comme s'il disait que Bach n'eût pas volontiers écrit une fugue en mode majeur, lequel n'est autre chose que le *lydien* des modes grecs et l'*hypolydien* des tons d'Eglise. Et il se trouve justement, comme l'a fort bien indiqué Spitta, que Bach ne reconnaissait en principe que deux gammes, celle du mode majeur et celle de l'*éolien* (ou *hypodorien*) pour le mode mineur, laquelle il a décrite en détail, par tons et demi tons, dans le *Clavierbuch* d'Anna-Magdalena Bach, sa seconde femme. M. Urbain croit aussi, d'ailleurs comme tout le monde, que « les noms grecs donnés aux tons ecclésiastiques sont fautifs dès le moyen âge », alors que ces dénominations sont parfaitement logiques. La démonstration m'en entraînerait trop loin, mais, comme elle est intéressante, je tâcherai d'y revenir quelque jour. Encore une fois, on remplirait deux ou trois *Mercure*, s'il fallait relever les erreurs ou contre sens qui émaillent presque chaque page de l'ouvrage de M. Urbain. On se demande où il a bien pu se renseigner sur la musique antique et celle du moyen âge. Il identifie (p. 41) le « système musical d'Aristoxène et celui de Pythagore »,

en entendant par ce dernier la gamme dite « pythagoricienne », et « dérivée de la suite des quintes », alors qu'Aristoxène est, au contraire, le seul théoricien de l'antiquité dont les formules de tétracordes ne comprennent point le *diatonique ditonié* (*243 — 256 — 288 — 324*) des Pythagoriciens, avec ses deux tons $\frac{9}{8}$ et son *limma* $\frac{256}{243}$. Son exposé de l'*organum* et du *déchant* a les allures d'une vraie fumisterie. Et cependant M. Urbain est sincère, mais, outre le défaut d'une documentation suffisante et de première main, il fut égaré par le « pragmatisme intellectuel » dont il s'avoue quelque peu « l'inventeur » et selon lequel « les théories ne sont jamais ni vraies ni fausses, mais seulement plus ou moins commodes ». On n'invente pas impunément quelque chose, surtout un « pragmatisme », et il est naturel qu'on en conserve la hantise. Aussi, des trois données du problème auquel il s'attaquait, M. Urbain ne considéra-t-il que l'élément « théoricien ». Il en avait deux autres à sa disposition : d'abord le *son*, matière première de l'art musical, et ses propriétés constitutives ; ensuite les *œuvres* des artistes créateurs depuis le XIIe siècle au moins. Leur examen et analyse lui auraient dévoilé la longue et imperturbable *évolution harmonique* qui, non seulement par l'enrichissement qui s'ensuivait des ressources expressives, mais par ses effets déterminants sur *l'inspiration mélodique* et, grâce aux concepts d'affinité tonale et de modulation, sur les *formes*, est, en réalité, l'unique raison d'être de l'art musical. Ces deux dernières données, qui lui auraient été un incassable fil d'Ariane dans le dédale des théories consécutives, M. Urbain les méconnaît et, d'ailleurs, « ses occupations professionnelles » ne lui eussent point laissé le temps de les approfondir assez pour pouvoir les utiliser. Pour connaître quelque peu un art ou une science, il faut une vie d'homme. En somme, on ne peut malgré tout en vouloir à M. le Professeur Urbain d'avoir « écrit ce livre durant les loisirs forcés d'une convalescence », et dans l'intention « d'établir des liens logiques entre les idées éparses qu'il avait acquises au cours de ses investigations musicales ». Une telle préoccupation est le signe d'un esprit sérieux, aux aspirations élevées. M. le Professeur Urbain y prit sans doute un grand plaisir et il trouva un éditeur. Qu'il en soit doublement félicité.

JEAN MARNOLD.

ART

Exposition des peintres du Paris Moderne : galerie Siot-Decauville. — Exposition Antoine Villard : galerie Bernheim-Jeune. — Exposition Frédéric Deshayes : galerie Marguerite-Henry. — Exposition Le Sidaner : galerie Georges Petit. — Exposition Alfred Lombard : galerie Druet. — Exposition Maurice Berjonneau, etc. : galerie Laterrade. — Exposition des Aquarellistes Indépendants : galerie Marcel Bernheim. — Exposition Sarluis : salles du *Journal*.

Peut-être pourrait-on demander aux peintres du **Paris Moderne** un peu plus de recherche à varier leurs motifs. Il faut l'ingéniosité féminine d'une artiste, Mme Marie Alix, pour que, parmi les quais célèbres et les Notre-Dames monotones, surgisse l'amusement imprévu d'un jardin rue Mouffetard, dans un éclat joli de printemps. Or, nous le savons, depuis les périples parisiens de Banville et de Paul Arène, que la ville énorme recèle bien des provinces heureuses et que des coins peu connus y miroitent de fantaisie arborescente et de caprice architectural. Plutôt que de tenter la découverte des oasis du pittoresque urbain dans le désert de pierres et les amoncellements de maisons de rapport, les peintres varient le programme par des digressions. C'est leur droit, c'est le droit de Leveillé de peindre en strict costume, turban doré, manteau ajusté de cuir, une Parisienne à l'air très décidé. C'est le droit d'André Chapuy de nous mener dans le clair atelier d'une maison de couture, d'y faire chatoyer les étoffes et d'ajuster les mannequins dans la gamme de colorations la plus agréable. Et Luce, épris de la vie artisane à côté d'un de ses chantiers qu'il parsème d'ouvriers stylisés, nous plaît en nous montrant ces symboles du travail redevenus simplement des hommes, des hommes altérés et qui tarissent gaiement leurs verres chez le bistro.

Tout de même, le vrai Paris-Moderne, dans son hérissement de voitures rapides, est plus curieux que ce Paris calme, silencieux et qui tient la pose, bien tranquille, isolé et spacieux devant la plupart de ses portraitistes, spécialement conviés au Paris Moderne pictural.

Notons parmi les excursionnistes du Paris pittoresque, Jean Lefort, avec de spirituelles aquarelles : forains laids et massifs près de leur roulotte, hercules impassibles dans le bruit du boniment. Parmi les chercheurs de visions de Paris grandiose par le ilence et l'interprétation de l'heure crépusculaire, Antoine Vil-

lard, peintre de crépuscules sur les lignes de la Grande Ceinture, atteignant le rendu de l'immense tristesse des hautes maisons sombres des quartiers populaires, par des crépuscules de froid et de neige qui fond ; Antral, qui décrit avec une diligence curieuse et une sobriété un peu sèche, mais émouvante, l'aspect froid et pauvre des faubourgs, Marie-Jeanne Barbey dont les notations sont finement accentuées, Giran Max et son coin des Halles, Jean Peské qui atténue sa puissance luminariste, nous donne la couleur exacte du ciel septentrional de Paris et les perles de clarté rosâtre sur les façades grises.

Emile Alder, à travers la vitre d'un atelier joliment éclairé, profile la masse sombre et résumée du Sacré-Cœur. Igounet de Villers est un fidèle des bords de Seine et des plus experts à rendre l'animation des petits ports fluviaux. De bonnes toiles de Jacquemot, de Leprin qui peint Montmartre avec une sorte de frénésie romantique à la fois et très réaliste ; un peu d'observation et beaucoup de fougue.

Einar Wegener choisit des minutes blafardes avec l'orage imminent sur les maisons crayeuses.

Notons Joubin, d'une belle âpreté, et Kousnetzoff ; variations distinguées, tremblotantes et presque sentimentales sur la ville et les eaux.

§

Antoine Villard s'est constitué le peintre de Belle-Isle-sur-Mer. L'an dernier déjà, nous avions admiré, de lui, chez Bernheim-Jeune, une nombreuse série d'études très poussées, de marines où les flots de l'Océan s'écrasaient contre les rocs énormes. Il y passait un grand souffle sombre, une belle sensation de vent du large et de résistance terrestre.

Cette année, Antoine Villard expose une nouvelle série de paysages de Belle-Isle. On y retrouve de ces études de criques grises où un peu de clarté miroite encore en émaux pâles au pied des énormes massifs de pierre noirâtre Mais il s'est attaché aussi à donner le paysage de l'intérieur de l'île, les terrains plutôt ombrés que couverts de verdure maigre, les petits murs de pierre qui séparent les propriétés, les maisons esseulées dans la plaine aux arbres rares, frêles et ramassés sous la menace du vent. La description de Belle-Isle est ainsi plus complète et plus vivante,

sous les ciels tragiques dont il note avec détail les courses des nuées grises.

Parallèlement, il nous montre une belle série d'éclatantes natures-mortes, d'une belle ordonnance et d'une belle puissance d'accent très vibrante.

§

M. **Frédéric Deshayes** expose, à la galerie Marguerite-Henry, quelques nus féminins d'une consciencieuse étude, très serrés de dessins, émergeant de fonds un peu sombres, des natures-mortes agréables et une série d'aquarelles, la plupart décrivant des ports bretons silencieux et calmes, d'une ordonnance très juste.

§

Il y a chez **Henri Le Sidaner** de magnifiques qualités de peintre. Il rend la largeur et le frémissement de l'espace, il varie ingénieusement ses ciels. Les natures mortes qu'il dispose sur des tables désertes dans des jardins spacieux, les bouquets de roses qu'il place devant l'horizon d'une fenêtre ouverte par où l'air pénètre, chantant et subtil, tout cela est d'un art délicat et d'une harmonie singulière.

Il a le droit de se considérer comme un peintre poète, car il imprègne de magie les vies muettes des choses, et il discerne les minutes rares des heures qui passent. Il transporte ceux qui regardent ses tableaux à un plan plus élevé que leur vision ordinaire, et son faire léger appuie bien et juste sur la dominante du sentiment de son paysage. Il manque, à quelques-unes de ces toiles harmonieuses, le relief d'une présence humaine, dont la sculpturalité donnerait l'accent à tant d'émotion contenue et de nuance sentimentale et délicatement spiritualisée.

§

Raoul Ullman expose de nombreuses notations de Paris, de Bretagne, du Morvan. A Paris, il cerne d'air humide l'Ile Saint-Louis, évoque dans les ondes multiples de ses fumées, trouées de lumière pâle, la gare de Bercy, nous promène aux bords de la Seine, en fixant notre attention sur les ciels brouillés, aux formes de nuages diffuses, presque fondues, qui planent sur l'eau du fleuve et les maisons des quais.

Une nombreuse série de Bretagne, où la mer joue le grand rôle, avec l'apparente solidification, au lointain, des flots en lames d'argent ou de plomb, et les jeux d'écume légère s'échevelant aux brise lames.

Quelques paysages du Morvan, gris ou crépusculaires, d'une mélancolie très ressentie, avec des lointains bien gradués et des arbres d'un dessin étonnamment détaillé dans leur belle impression synthétique.

§

Alfred Lombard est doué d'un tempérament de décorateur qu'il affirme dans de grandes compositions comme celle où il interprète spirituellement et très plastiquement la comédie italienne, ou dans des cartons d'équilibre très classique, d'accent noble et précis comme ceux qu'il destinait à la Cour des métiers de l'Exposition des Arts Décoratifs. Le jury a préféré à ces évocations légendaires des transcriptions d'aspects de vie moderne, bruissante du passage des automobiles et recherchant les grandes lignes plastiques de l'outillage moderne. Quelque avis que l'on professe sur la position du sujet, les compositions de Lombard, comme celles de Girieud, offrent, pour leur part, un intérêt certain.

Lombard peint aussi des nus, inondés de clarté par la lumière du midi, qui pavoise de rose doré les murs de chambres très sobrement ornées de fleurs, des aspects de villes de province, telle la place d'Autun, avec des maisons comme recueillies à l'ombre de l'église, des bassins d'eau lourde, pittoresques parmi des arborescences rares, de larges aspects du Dauphiné. La peinture est solide et l'artiste doué de variété.

§

Il faut retenir le nom de M. **Van Hasselt** qui nous montre chez Druet une nombreuse et très intéressante série de marines et de paysages. C'est un coloriste aussi nuancé et ingénieux que Morrice et qui se plaît à des accords de tons rares, sobrement présentés et sur une flexion des lignes solide et sobre.

Il présente une série de visions d'Arcachon, attachantes par leur sérénité et l'émotion de sa transcription, jeux d'enfants sur la plage, ciels entrevus à travers les hautes haies des arbres, visions d'Ile-de-France avec la vivante présence, comme méditative et

limpide de la Seine. Tout cela d'une vision très distinguée et de claire interprétation.

§

Galerie Laterrade, une nouvelle galerie, éclose rue de Bourgogne, de jolies notations de M. Berjonneau, des aspects de Paris bien présentés par Mme Maggy-Monier, de jolis jardins de M. Verdier, des sculptures de M. Monier, et aussi d'agréables toiles de M. Andrey-Prevost ; de M. Bourly, des paysages de Versailles, en somme un groupe de jeunes épris de belle matière et de vision juste.

A l'exposition des **Aquarellistes indépendants,** des aquarelles de Paul Signac avec la richesse de leur éblouissement coloré, des barques qui glissent sur les eaux ensoleillées avec une extraordinaire fanfare de voiles, pareilles à des oiseaux lumineux ; des jardins féeriques d'Othon Friesz, des paysages sombres et touffus de Vlaminck, de spirituelles, de paradoxales notations de Pascin, les agréables vignettes romantiques d'un tour moderne d'Hermine David; des paysages très résumés de Picart le Doux, des villages cursifs de Raoul Dufy, d'agréables notations de Lebasque. Tous nos bons peintres sont représentés là. Parmi les jeunes, Lagar, avec de jolis et rapides portraits de Catalanes, Moïse Arnaud avec des paysages très nuancés et précis, Sabbagh avec des études d'enfants d'une profonde vérité de mouvements, Thomsen précis et appuyé, Marcel Roche avec des fleurs de belle harmonie simple et de gracieuses notations de baigneuses.

§

Dans les salles du *Journal*, rue Richelieu, **Sarluis** expose de vastes compositions décoratives, dont plusieurs font partie d'une série sur Psyché, d'une conception, semble-t-il, originale, encore qu'on en jugera mieux devant la série complète ; Psyché âme ou femme, envisagée en figure mythologique ou apparition de féerie, offre un type oriental accentué. Le dessin de Sarluis, comme sa couleur, doit beaucoup au Musée, et il le faut juger non par ce qu'il apporte de tour personnel, mais pour ce qu'il présente de combinaisons curieuses.

A côté de réminiscences trop évidentes pour n'être pas volon-

taires, on peut noter certaines courbes heureuses des corps et d'ingénieuses présentations de profils dans des ombres claires. Malheureusement, tous ces personnages, même ceux qui sont cherchés dans la grâce, et ce sont de beaucoup les plus nombreux, regardent avec des yeux terriblement écarquillés. Malgré ses défauts et son orientation vers le passé, ce travail de décorateur est persévérant et nombreux.

GUSTAVE KAHN.

CINÉMATOGRAPHIE

Cinéma descriptif et cinéma poétique. — Musique et images. — Féeries : *L'Inhumaine*, de Marcel L'Herbier, et *Le Voleur de Bagdad* avec Douglas Fairbanks. — *Les Lois de l'Hospitalité*, film comique américain. — Le cinéma au *Vieux-Colombier*.

Des essais récents replacent au premier plan de l'actualité la question de l'association du cinéma et de la musique.

En cinégraphie, les idées sont si floues en général, et procèdent de méditations si complexes, qu'il ne faut pas hésiter à revenir souvent en arrière et à se répéter, lorsqu'on a déjà tenté de fixer un raisonnement et un sentiment — logique et émotion — à l'égard d'un moyen d'expression original qui appelle à son aide toutes les bonnes volontés.

Nous avons eu, jusqu'à ce jour, le cinéma théâtral, le cinéma pictural, le cinéma musical, voire le cinéma littéraire, sans compter bien d'autres formes moins nobles d'intention, mais nous attendons encore le cinéma cinématographique, c'est-à-dire la photogénie ou, si l'on veut, cet aspect poétique extrême des choses et des hommes susceptible de nous être exclusivement révélé par le cinématographe.

Conséquences et conclusions : le cinéma peut exposer et commenter des actes et des gestes, donc être **descriptif**, forme vulgaire ; il peut aussi exposer et commenter des sortes d'états d'âmes — pour employer une expression qui a quelque peu vieilli, — forme suprême, c'est-à-dire être **poétique**. Nous allons ainsi du ciné-roman au poème cinégraphique en passant par différents genres légitimes, qui empruntent un peu partout et mal, et à tort, le plus souvent.

Dans son principe, nous posons donc que l'image animée doit se suffire à elle-même — plastique cinématique. Mais peu ont encore songé à cette expression absolue de la cinégraphie. Seul,

le peintre Survage, dès 1914, créait ses *Rythmes colorés*, succession de formes et de couleurs sans lien anecdotique, qui sont bien ce que nous connaissons de plus pur dans le domaine imaginatif. Il reste qu'objectivement et mécaniquement le poème cinégraphique qui réalisera la véritable synthèse visuelle est à créer. Il est assez proche de ces *Photogénies* que Jean Epstein a extraites de certains films documentaires et de la fête foraine de *Cœur fidèle*.

En attendant ces œuvres puissamment originales, on s'étonne vraiment qu'on n'ait pas logiquement commencé par associer profondément la musique et l'image. Vuillermoz, critique incisif, a souvent traité de ce problème. André Obey, l'auteur de *Savreux vainqueur* et de cet *Orgue du Stade* qui est la plus admirable expression vivante de ce lyrisme sportif dont nous attendons encore plus d'actes que d'œuvres, est allé jusqu'à composer des scénarios sur des musiques de Debussy, avec une pénétration du sentiment et une puissance d'analyse technique qui n'est pas sans bouleverser. Pourtant le poète ne voit là également qu'une œuvre de préparation : « On peut, au début, a-t-il écrit, pour amener le public au nouvel art, rêver images sur une musique existante (avec quel respect, quel tact, quel Amour !) et puis on peut souhaiter entrevoir la collaboration d'un poète, d'un musicien, d'un metteur en scène et d'un opérateur ». Le synchronisme de l'écran et de l'orchestre est assuré par des appareils inventés et perfectionnés récemment. *Le Ballet mécanique* de Léger et de Murphy, sur lequel je reviendrai, est conduit avec le ciné-pupitre de M. Delacommune.

Mais c'est dans le domaine descriptif que la production s'affirme toujours plus intense et, hélas ! aussi médiocre. Les films dignes d'attention restent l'exception. Et les 44 millions de francs dont se vante la publicité de cette plate production américaine : *Les 10 commandements* présentée avec un luxe de mauvais goût vraiment excessif, ne sont pas sans nous faire monter quelque peu le sang au visage. Ce désordre et ce gaspillage sont cependant logiques et normaux dans une industrie si économiquement dépendante du capital et que l'Etat français, par exemple, s'obstine à assimiler au commerce forain, — même après la présentation, si nouvelle, du *Miracle des Loups* à l'Opéra !

§

Depuis le réalisme parfaitement abouti du film de l'Allemand Lupu-Pick, *La Nuit de la Saint-Sylvestre*; celui plus simple et plus ingénu du film russe *Polikuchka*, d'Alexandre Sanine ; celui enfin, rayonnant, grâce à une interprétation remarquable, du film juif *Baruch*, nous avons connu plusieurs essais expressionnistes, dont *La Galerie des Monstres* et surtout **l'Inhumaine** de Marcel L'Herbier avec Jaque Catelain.

L'Inhumaine est signalée *féerie*, c'est-à-dire que la réalité s'y transpose en fantastique à chaque culbute du sentiment et que l'humanité s'y découvre difficilement au cœur de complications picturales, littéraires et scéniques. La collaboration d'un architecte tel que Mallet-Stevens et de peintres comme Léger, Autant-Lara et Cavalcanti, assure une cohésion et une originalité à une expression plastique que la lumière, remarquablement servie par le cinéaste, magnifie suprêmement. Le déséquilibre, provocateur parfois de gêne, doit être recherché moins dans les développements parallèles et multiples de l'action sentimentale qui sert de thème d'invraisemblance à l'œuvre elle-même, que dans les formes artificielles que prennent en général ces développements. Féerie? Incomplète, qui ne participe pas assez de la vérité angoissante, aiguë, du moderne. Le monde mécanique de Léger manque de matière et de puissance active, sinon d'ingéniosité, et n'obéit pas assez, par faiblesse, à l'étincelle électrique, — danger de mort. L'ingénieur qui anime ce monde n'a pas le front déformé par la mathématique rigoureuse d'un mouvement qui s'exalte, à sa volonté, en catastrophes et en cataclysmes à travers les choses et l'homme, jusqu'à ressusciter une idole épuisée de vie. L'agitation éparpille les chiffres du problème au lieu d'en rassembler la masse pour nous écraser de sa fatalité merveilleuse, et la discipline ne sévit pas assez dans cet antre diabolique et étonnant de la science. C'est que la science est froide, implacable, et que l'émotion est au delà des forces qu'elle met en œuvre et dont elle dispose redoutablement. La magie cinégraphique reprend ses droits, et les plus extrêmes, et plastiques, dans certaines scènes, notamment la fuite éperdue de l'auto jusqu'à l'accident simulé, ou la soirée tumultueuse du théâtre des Champs-Elysées. Les attaques de certains, rivés à on ne

sait quels intérêts étranges, et nos critiques nombreuses ne pourront rien contre ce film, car telle est sa vertu essentielle qu'il n'est point victime de ses erreurs, mais les écrase.

Autre féerie : **Le Voleur de Bagdad**, avec Douglas Fairbanks. Mais, ici, féerie est pris dans un sens littéraire traditionnel, et beaucoup moins genre « Châtelet » qu'on ne l'a dit en général. J'estime que le réalisme truqué du *Voleur de Bagdad* et l'interprétation dansée de Douglas Fairbanks valent l'expressionnisme truqué de *l'Inhumaine*, si tant est qu'on puisse comparer des méthodes et des procédés si différents. Dans le film américain, on a pensé justement utiliser tous les moyens techniques que le cinématographe met à la disposition des cinéastes pour créer l'invraisemblable et le fantastique déjà imaginés par les poètes : le tapis volant, le cheval ailé, le vaisseau fantôme, la levée magique d'une armée, etc. Voilà bien de quoi séduire des esprits nourris de contes et de légendes. Seulement, dans *le Voleur de Bagdad* tout se trouve transposé si l'on veut conventionnellement, c'est la matérialisation de l'impossible, des rêves, tandis que, dans *l'Inhumaine*, la féerie, avec ses inégalités foncières, reste proprement originale et nous fournit des éléments surprenants et inédits de poésie. Différence essentielle qui fait que le film américain est actuellement peut-être plus près de la majorité-masse des habitués du cinéma, mais qui me pousse à donner rendez-vous, dans cinq ans, au film de L'Herbier, dans une grande salle populaire.

§

J'ai suffisamment expliqué les caractères du génie de Charlie Chaplin, dans cette chronique, pour ne pas revenir sur les raisons qui me font considérer ses créations comme exceptionnelles et si essentiellement personnelles qui elles ne sauraient servir de bases à la cinégraphie proprement dite. M. Gilles Anthelme, dans une excellente étude, a justement remarqué que Charlie Chaplin « fait le vide ». J'ai également essayé de dire pourquoi le genre comique était né en Amérique des procédés de Mack Sennett. On trouvera la confirmation de tout ceci dans un film comique excellent, **Les Lois de l'Hospitalité**, interprété conventionnellement d'ailleurs par Buster Keaton.

Nous voici bien, enfin, en présence d'un rythme étudié pour

déclancher en nous, mathématiquement, le rire, grâce à une succession de trouvailles burlesques et imprévues. A part quelque lenteur au début, je ne vois rien à reprendre à la succession des épisodes, et, dans les épisodes, des éléments qui ont fourni, nourri, exalté le thème banal de la poursuite jusqu'à nous rendre sympathique la vulgarité de quelques scènes.

Le premier chemin de fer constitue une trouvaille comique de premier ordre, non moins que cette synthèse finale des « clous », si en faveur dans les « superproductions » dramatiques américaines, laquelle atteint à la meilleure parodie. Truquages, science de l'éclairage, précision du montage, contribuent à faire des *Lois de l'Hospitalité*, — Charlot mis à part, — un des premiers films comiques du cinéma enfin révélé.

§

Il convient de signaler, avec toute la sympathie qu'elle mérite, la tentative de M. Jean Tédesco au **Vieux-Colombier**. La cinégraphie a enfin une salle où, déjà, ont été présentés des programmes de choix qui permettent à ceux qui ont foi dans les destinées du septième art de fixer mieux leur jugement et de développer leur conviction.

Dans le programme mélangé des salles banales, il est impossible à quelqu'un de non averti de démêler les films dignes d'attention. Il y a trop de risques à vouloir affronter l'écœurante vulgarité de l'actuelle production internationale. Au Vieux-Colombier, on est initié au cinéma grâce à des œuvres oubliées ou méconnues injustement, à des essais originaux dont le mercantilisme présent contrarie le développement. On est certain, enfin, de trouver une sélection cinégraphique intéressante, voire passionnante.

Si certains journalistes cinématographistes nous accusent souvent d'être *néfastes* au cinéma, par les critiques ou les éloges que nous formulons ici même, ils ne manqueront pas de s'employer à détruire le succès des séances cinématographiques du Vieux-Colombier. C'est pourquoi il convient que ce succès soit implacable.

Je signale tout particulièrement les rééditions de *Fièvre* de Louis Delluc, d'*El Dorado* de Marcel L'Herbier, du *Lys brisé* de D.-W. Griffith, de *L'Homme aux yeux clairs* avec William

Hart, de *la Roue* d'Abel Gance, des *Trois Lumières* de Fritz Lang, de *la Charrette fantôme* et des *Proscrits* de Sjostrom, du *Trésor d'âme* de Stiller, de *Cœur fidèle* de Jean Epstein et des principaux chefs-d'œuvre de Charlie Chaplin, actuellement saboté par les éditeurs français au bénéfice de petites gloires comiques américaines.

LÉON MOUSSINAC.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Une erreur de fait, touchant les « Serments de Strasbourg », dans l' « Histoire de la littérature française », publiée sous la direction de MM. Bédier et Hazard. — Cela semblera presque une profanation de signaler une erreur de fait dans un ouvrage qu'on a tant exalté. Toutefois, puisque l'erreur y est et qu'elle demeure encore, après les « additions et corrections » que de savants collaborateurs y ont apportées deux fois, je me permets d'ajouter un appendice à leurs corrections.

Le premier chapitre de cet ouvrage commence ainsi :

« Le 14 février 842, à Strasbourg, Charles le Chauve et son frère « Louis le Germanique conclurent un traité qu'ils scellèrent par « des serments. Charles le Chauve et ses fidèles jurèrent en alle- « mand, Louis le Germanique et ses fidèles en français. »

Ceux qui connaissent l'histoire politique de France ou l'histoire de la langue française savent que, le 14 février 842, les choses ne se sont pas passées ainsi. Charles le Chauve et Louis le Germanique, s'étant accordés contre les prétentions de leur aîné Lothaire, se prêtèrent serment de fidélité devant leurs troupes, et voulurent associer celles-ci à leur pacte.

Louis, jurant devant les Gallo-Francs, qui étaient les soldats de son frère, parla en roman français afin d'être compris, et c'est dans cet idiome que les soldats de son frère lui répondirent. Charles, au contraire, jura en germanique pour se faire comprendre des fidèles de Louis, et ceux-ci répondirent dans leur langue.

Cela est très évident dans le texte même des quatre serments (deux en roman et deux en tudesque) que l'historien Nithard nous a transmis dans la langue où chacun fut prononcé.

L'un des deux serments en roman est celui de Louis, l'autre est celui des fidèles de Charles et non pas des fidèles de Louis,

comme veut l'*Histoire de la Littérature française* de Bédier et Hazard.

Le texte même de Nithard nous le dit clairement :

Si Lodhuvigs sagrament, que son fradre Karlo jurat, conservat, et Karlus meos sendra de suo part non lo suon tanit, [= et que **Charles, mon seigneur**, de sa part n'observe pas le sien] *si io returnar non l'int pois, ne io ne neüls cui eo returnar int pois, in nulla aiudha contra Lodhuvig non li iv er.* [= si je ne puis l'en détourner, je ne lui prêterai en cela aucun appui, ni moi ni nul que j'en pourrai détourner].

Il serait puéril de penser que les savants collaborateurs de l'ouvrage en question ignorent cela. Mais on a le droit de relever cette erreur si l'on pense :

qu'elle ait échappée à l'attention de M. Edmond Faral, professeur à l'Ecole des Hautes Etudes, auteur du premier chapitre de l'ouvrage ;

qu'elle ait échappée ensuite à la sagacité perçante des directeurs de l'ouvrage, M. Bédier, de l'Académie française, et M. Hazard, de la Sorbonne ;

qu'elle y demeure encore, après les corrections que de savants collaborateurs y ont apportées, une première fois dans l'*Errata* à la fin du premier volume, une seconde fois dans les *Additions et corrections au 1er tome*, à la fin du second volume.

ANGELO GIORGINI.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Le premier opéra de Richard Wagner : « Das Liebesverbot ». — Richard Wagner, né à Leipzig en 1813, arriva, on le savait, tard à la célébrité. On glisse généralement sur sa carrière de chef d'orchestre à Madgdebourg, puis à Kœnigsberg, puis à Riga, sur ses visites à Londres et Paris, où il chercha vainement fortune. Sa vie ne semble vraiment commencer que lorsque, ayant repris, en 1848, le chemin de l'Allemagne, il vit — ainsi le dit-il à la fin de son *Autobiographische Skizze*, insérée en 1871 au tome I de ses *Œuvres complètes*, en 10 volumes — « pour la première fois le Rhin et, les larmes aux yeux, jura, pauvre artiste, éternelle fidélité à sa patrie allemande ». C'était le moment où *Rienzi* allait passer triomphalement sur

le Théâtre Royal de Dresde. Le *Vaisseau Fantôme* devait être représenté au même théâtre, avec un succès moindre, l'année suivante, et l'auteur, nommé maître de la chapelle — poste gardé jusqu'en 1848 (1).— confessera, en 1851, dans *Eine Mitteilung an meine Freunde*, que ce fut alors que commença sa carrière de poète et qu'il « cessa de confectionner des textes d'opéra » (réimprimé au tome IV des *Œuvres*).

Parmi les opéras ainsi « confectionnés », il en est un, le premier, composé à 21 ans, qui mérite qu'on lui consacre quelques lignes, inédites en France. C'est celui où l'inspiration de la Jeune Allemagne — l' *Ardinghello* de Heine, *Das Junge Europa* de Laube, son ami — se manifeste le mieux. L'influence du *Roméo et Juliette* de Bellini ne doit pas non plus être tue, car cette musique italienne si peu « classique », en ébranlant — incarnée en une artiste aussi haute que Wilhelmine Schröder-Devrient — ses convictions juvéniles, facilita singulièrement la transition de son esprit avide de sensualité et de réalité objective vers l'opéra français et italien modernes et exaspéra son désir de produire, à son tour, une œuvre où se serait affirmée sa fièvre. C'est ainsi que, par une chaude journée de juin 1834, à la Schlackenburg, près de Teplitz, le plan de sa première création musicale : *Das Liebesverbot* (La défense d'aimer), fut conçu.

La matière en est empruntée à *Measure for Measure*, cette « tragi-comédie » shakespearienne si entièrement tragique, du commencement à la fin, et qui remonte peut-être à 1603. Mais Wagner l'a refondue en conformité avec son état d'âme turbulent de « Jeune Européen », et la sensualité libre et franche y triomphe naturellement et spontanément sur la puritaine hypocrisie. Comme, le mois suivant, il fut nommé *Musikdirektor* du théâtre de Magdebourg, il était évident que ses efforts allaient aussitôt tendre à ce qu'y fût représentée cette audacieuse création, dont la partition ne fut, toutefois, terminée qu'au dernier jour de décembre 1835. L'instrumentation fut menée plus rapidement à bonne fin et, après que, sur l'intimation de la police, le titre primitif avait été mué en celui, plus inoffensif, de *Die Novize von Paler-*

(1) J'ai, dans un article de la *Revue Germanique* de juillet-août 1907, p.361-407, raconté naguère comment Johanna Kinkel avait, dans son roman posthume de 1860 : *Hans Ibeles in London*, utilisé certaines caractéristiques du Wagner de 1848 pour ébaucher la personne d'Hans Ibeles.

mo, Wagner, qui n'avait devant lui que 12 jours avant la fin de la saison — alors fixée au 1er avril 1836, — fit jouer l'opéra le 29 mars, confiant, pour le succès, dans l'art du souffleur et surtout dans sa baguette de chef d'orchestre.

Le texte n'avait pu être imprimé. Les chanteurs ne savaient qu'à demi leurs rôles. Ce fut un four complet. Personne ne comprit rien à cette œuvre. On l'applaudit cependant, par politesse. La deuxième représentation n'eut pas lieu. La *Magdeburgische Zeitung* l'avait annoncée en ces termes :

Aujourd'hui mercredi, 30 mars — abonnement suspendu, prix courants, à cause du bénéfice de M. le Directeur de Musique Richard Wagner —, pour la seconde fois *Die Novize von Palermo*, grand opéra en deux actes, paroles et partition de Richard Wagner.

A quoi Wagner avait ajouté :

J'ai l'honneur d'annoncer par la présente à un respectable public qu'aujourd'hui 30 mars l'opéra de ma composition : *Die Novize von Palermo*, sera joué à mon bénéfice et comme dernière représentation de notre Opéra. Je prie en conséquence le très respectable public de vouloir bien y assister, en l'y invitant le plus amicalement. RICHARD WAGNER, *Musikdirektor* du Théâtre Municipal de Magdebourg.

Officiellement, la représentation n'eut pas lieu « à cause d'empêchements survenus » (*eingetretener Hindernisse halber*). Hélas ! l'histoire officielle est presque toujours vague, ou menteuse ! La vérité vraie se trouve dans les gazettes du lieu. Un peu avant le commencement de l'ouverture, nous disent-elles, l'époux de l'actrice qui chantait le rôle d'Isabelle en vint aux mains, dans la coulisse, avec le beau chevalier servant de cette Vénus, qui chantait, lui, le rôle de Claude. Des soufflets retentirent. Ce fut un scandale, qui, dégénérant en bataille, rangea hors de combat le couple énamouré ! Cet incident mit un terme à la carrière musicale de Wagner à Magdebourg. Comme, cependant, personne n'avait soufflé mot, dans la presse musicale, de cet opéra malheureux, l'auteur se décida à publier dans la *Neue Zeitschrift für Musik*, 36e livraison de l'année 1836, quelques lignes embarrassées, où, reconnaissant le fiasco, il n'en déclare pas moins que « si le compositeur réussit à le faire représenter comme il faut aux bons endroits, il percera », car — et c'est là, dit-il, ce qui lui plaît — *es klingt alles, es ist Musik und Melodie drin*

(*tout y résonne, il y a là de la musique et de la mélodie*). Or, n'était-ce pas ce que demandait le public allemand ?

Das Liebesverbot ne put, cependant, en dépit des efforts de son auteur, être représenté. Ni à Leipzig, ni à Berlin on ne voulut en entendre parler. A Paris, Scribe, auquel Wagner avait envoyé sa partition, ne parvint pas à le faire recevoir à l'*Opéra-Comique*. En vain glisse-t-il, — en qualité de *Supplément Musical* dans la *Musikalische Beilage* — son *Chant de Carnaval* au tome II, page 240, de la Revue *Europa*, un périodique mensuel alors fort lu (année 1837) Il finit, d'ailleurs, par se convaincre que toute insistance est vaine. Le 3 décembre 1836, n'avait-il pas écrit déjà à Robert Schumann : *Das Ding passt nicht auf den deutschen Boden, sowohl Sujet wie Musik : ich will einen kühnen Sprung machen und mich nach Paris wenden* (1) ? On vient de dire avec quel insuccès il s'était « adressé à Paris ». Quand il y fut venu, en 1839, il crut, enfin, pouvoir placer son opéra à la *Renaissance*, théâtre auquel Meyerbeer l'avait chaleureusement recommandé. Du Mersan s'était aimablement chargé de la traduction française et le nom de l'auteur des *Saltimbanques* — qui venaient, l'année d'avant, d'avoir un si grand succès — semblait de bon augure. Trois scènes étaient déjà mises en notre langue et Wagner, qui les destinait à une audition, les avait fait répéter à des chanteurs de choix, quand la guigne, une fois de plus, le frappa. La *Renaissance* fit faillite au beau milieu de ces préparatifs. C'en était fini de ses rêves de sortir enfin, par un succès parisien, de cette noire misère qui le poursuivait avec tant d'acharnement. Car il est difficile d'admettre qu'il ait eu, en faisant jouer en France *Das Liebesverbot*, aucune illusion sur la valeur d'art de cette production de jeunesse. La 9e *Symphonie* de Beethoven, par lui entendue au Conservatoire sous la direction de Habeneck, l'avait à jamais sauvé de la sauvagerie de ses goûts musicaux juvéniles.

La partition originale de l'œuvre — elle a, de la main de Wagner, le texte du tercet entre Isabelle, Dorella et Luzio en langue française — est exposée à Munich, au *Musée national bavarois*. Le 24 décembre 1866, Wagner l'avait remise sur la table de travail du Roi Louis II avec cette dédicace :

(1) « La chose ne convient pas en Allemagne, tant comme sujet que comme musique : je veux faire un coup d'audace et m'adresser à Paris. »

Ich irrte einst und möcht'es nun verbüssen,
Wie mach'ich mich der Jugendsünde frei?
Ihr Werk leg'ich demütig Dir zu Füssen,
Dass Deine Gnade ihm Erlösung sei (1).

Cet opéra ne fut découvert qu'après la mort du monarque, avec d'autres partitions, dans sa bibliothèque particulière. Les administrateurs de la fortune royale, qui s'imaginaient tirer de sa représentation des sommes énormes, insistèrent vainement auprès de Mme Cosima Wagner pour qu'on le jouât. En 1887, cependant, malgré les protestations de Cosima, le *Generalmusikdirektor* Levi essaya de monter l'œuvre. La partition fut copiée, les rôles aussi et l'extrait pour piano arrangé par Josef Stich, futur *Musikdirektor*. La première — et dernière répétition en eut lieu sur piano. Après quoi Levi, instrument de Frau Cosima, persuada l'administrateur de la fortune royale qui avait lancé l'affaire, que l'on aboutirait sûrement, avec elle, à un échec. En revanche, *Die Feen* (Les Fées), le premier opéra de Wagner composé sous l'influence de Weber et de Marschner, furent représentées, pour la première fois, à la *Hofbühne* munichoise le 29 juin 1888. Cortolezi, lorsqu'il était maître de chapelle à Munich, n'en écrivit pas moins, dans les *Münchner Neueste Nachrichten*, un article où il demandait que fût jouée pareillement la *Défense d'aimer*. Ce n'est qu'après qu'en 1911, le texte de cet opéra et, en 1922, l'extrait pour piano ainsi que la partition, eurent été publiés chez Breitkopf et Härtel, à Leipzig, que l'Opéra de Munich jugea enfin de son devoir d'accorder à l'œuvre d'un Wagner *Stürmer und Dränger* le tardif honneur de sa seconde « première ».....

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES TCHÉCOSLOVAQUES

L'essor du roman : J. Kopta, Karel Capek, K.-M. Capek-Chod, A.-M. Tilschova, Jan Vrba. — Les poètes : Jan Opolsky, M. Fischer, Petr Kricka, Viktor Dyk, Karel Toman. — La mort d'Arnost Prochàzka.

Lorsque, il y a vingt-cinq ans, j'ai débuté au *Mercure*, j'ai dû choisir, comme représentatives de la littérature tchèque, les gran-

(1) « Je me suis trompé naguère et voudrais aujourd'hui l'expier. Comment laverai-je ce péché de jeunesse? J'en remets humblement l'œuvre à tes pieds. Pour que ta grâce en soit le rachat ! »

des figures des poètes lyriques Machar, Sova et Brezina. Ces grands aînés ont terminé leur œuvre et se taisent. Seul, de cette génération, Antonin Sova continue à créer, et son dernier recueil de vers : *Espoirs et souffrances,* montre qu'à soixante ans passés,le noble poète symboliste est loin d'avoir épuisé la source de son généreux lyrisme qui, depuis bientôt quarante ans, jaillit, intarissable, reflétant toutes les idées de l'époque sur sa surface frissonnante. Bien que la poésie tchèque soit loin d'être en régression, il faut constater qu'elle a cédé, depuis quelques années, la première place au roman. Ainsi, nous avons vu, ces derniers temps, une riche floraison d'œuvres de grande envergure, de romans d'un large souffle et dont chacun tend à embrasser une période, à évoquer la vie de toute une classe sociale ou à présenter des cas compliqués de psychologie individuelle. J'ai analysé, ici même, le roman de M. Medek, consacré à la vie de l'armée tchécoslovaque en Russie : *Les grandes journées*, dont on annonce déjà la suite, qui mettra en scène l'anabase tchécoslovaque en Sibérie. Si M. Medek s'intéressait surtout à la renaissance morale qui faisait des légionnaires des héros capables de tout sacrifier, M. **Josef Kopta**, également officier de l'armée tchécoslovaque en Russie, donne, dans son vaste roman : *La troisième compagnie*, une captivante histoire de cette petite entité collective à travers les campagnes de la Russie et de la Sibérie. La conception de M. Kopta se rapproche beaucoup plus de celle de Dorgelès ou de Barbusse ; s'il n'a pas le noble élan idéaliste de Medek, son roman est peut-être plus documentaire dans son analyse psychologique de la fatalité et son point de vue déterministe ; il constitue un précieux témoignage psychologique de la grande tourmente dont la patrie est sortie libérée, bien que nous soyons encore trop près des événements pour espérer une œuvre définitive sur la guerre.

Le nom de M. **Karel Capek** est le seul qui, depuis la guerre, ait forcé l'attention de l'Europe et de l'Amérique. A trente-quatre ans, cet homme jouit d'une renommée presque universelle. En mars dernier, je l'ai présenté aux Parisiens, faisant représenter, à la Comédie des Champs-Elysées, son *R. U. R.* La critique parisienne, tout en appréciant hautement le talent de l'auteur, a évoqué des souvenirs littéraires à propos des *Robots* : on a parlé de Wells, de Villiers de l'Isle-Adam, de J.-H. Rosny

aîné, de G. de Pawlowski et de Jacinto Grau. Il y a, bien entendu, une sorte de parenté entre Wells et Capek, mais ce n'est que par les comptes rendus que l'auteur de *R. U. R.* a appris l'existence du *Voyage au pays de la quatrième dimension* et de *Pygmalion* de Grau. Il s'agit là d'une de ces rencontres fortuites, si fréquentes dans l'histoire des littératures. La preuve, la voici: dans le recueil de nouvelles : *Le jardin de Krakonos*, de Capek, on trouve une petite nouvelle, intitulée *Le système*, et écrite en 1911. Or, toute l'idée des *Robots* est déjà là, en germe. Un fabricant américain, John-Andrew Ripraton, y expose sa théorie de fabrication en grand, attaque le Taylorisme, rêve d'un ouvrier qui ne serait qu'une unité de travail, sans âme, sans sentiments, sans émotion esthétique, sans amour. Il fait des essais de ce genre, mais il échoue lamentablement le jour où un jeune ouvrier rencontre une belle femme. Les ouvriers, longtemps tenus à l'abri de toute émotion d'ordre sentimental, se réveillent, se mettent à fonder des chorales, des sociétés, une organisation professionnelle, des journaux. Bientôt, ils se mettent en grève et finissent par faire une sanglante révolte.

Il est évident, pour quiconque a lu cette petite nouvelle de huit pages, que c'est là le point de départ de *R. U. R.* L'auteur connaissait Wells et peut-être aussi l'*Eve future* ; mais ce qu'il connaissait sûrement, c'est la vieille légende pragoise de *golem*, mannequin construit par le savant rabbin Löv Bezalel, au temps de Rodolphe II, qui se révolte contre son maître et créateur. A Prague, tout le monde connaît cette vieille légende du ghetto et l'on montre encore, au vieux cimetière juif, le tombeau du grand rabbin ; jadis, Jaroslav Vrchlicky a écrit une comédie sur ce thème, et s'il faut, à tout prix, chercher une filiation littéraire pour la comédie de Capeck, c'est dans la tradition de son pays qu'on la trouvera. Or, seule, parmi les critiques parisiens, Mme Jane Catulle-Mendès y fit allusion.

Ceci dit pour rétablir l'équité, revenons au roman tchèque. M. Karel Capek y fit un apport considérable par sa nouvelle œuvre : *La Krakatoïte*. La Krakatoïte est un explosif inventé par le héros du roman et baptisé par lui de ce nom forgé, par analogie avec la dynamite ou la mélinite, du nom du volcan Krakatoa. On retrouve, dans ce roman, toute l'éblouissante imagination scientifico-utopiste de l'auteur qui, partant d'une donnée

fantaisiste, a échafaudé une œuvre pleine d'un intérêt passionnant, non seulement par son action, mais par sa portée philosophique et qui pose le problème de l'homme-Prométhée en révolte contre les limites qui lui sont imposées par la Nature. On pourrait être un peu déçu par le dénouement du roman. Après avoir conduit son héros, l'inventeur-chimiste Prokop, à travers les aventures les plus extraordinaires, après l'avoir laissé tenter son cœur et son ambition par toutes les séductions du charme raffiné de la femme, du luxe, de l'argent et du pouvoir, l'auteur le fait échouer dans la roulotte d'un vieux chemineau qui n'est autre que le bon Dieu lui-même. Cependant, il y a, dans cette faillite du génie, je ne sais quel charme d'une confession intime et personnelle du poète, qui a compris le bonheur mélancolique et doux de l'humilité et de la soumission ; du philosophe qui a contemplé les limites de la pensée humaine ; de l'intellectuel qui, après avoir jonglé avec toutes les idées, s'est rendu compte de sa faiblesse ; de l'écrivain qui a mesuré la distance séparant son rêve d'artiste de la réalisation. Et voici la douce et humble sagesse qu'enseigne le petit vieillard : « Petit, petit, dit-il à Prokop..., tu voulais faire des choses trop grandes et tu en feras de petites. Et c'est bien comme cela, tu feras des choses bonnes pour les hommes. Celui qui pense aux choses les plus hautes a détourné ses yeux des hommes. En revanche, tu les serviras... » Je cite encore, de M. Karel Capek, avec le regret de ne pouvoir les analyser, ses délicieuses et profondes *Lettres d'Angleterre*, illustrées par d'amusants dessins de l'auteur. Quiconque voudra pénétrer son esprit, tour à tour simple et profond, sage et séduisant, devra lire ce petit livre, ainsi que celui qui l'a précédé, *Lettres d'Italie*, qui sont un des plus capricieux et des plus beaux guides qu'on ait jamais consacrés à la patrie de Frà Angelico et de Mussolini.

J'ai déjà parlé, dans mes chroniques, du robuste génie de **M. K. M. Capek Chod**, un des romanciers qu'il faudra bien que l'Europe connaisse un jour. Son nouveau roman, *Vilém Rozkoc*, est une nouvelle preuve de la force créatrice de l'auteur. Vilém Rozkoc est un jeune sculpteur de talent ; mais le talent est la seule richesse du jeune artiste. Las de manger de la vache enragée, il fait des efforts pour sortir de la misère du faubourg natal. Après une série de mésaventures grotesques et tragi-comiques, il est bien obligé de reconnaître qu'un artiste n'est pas fait pour

« s'embourgeoiser », et il revient, plus pauvre que jamais, dans son faubourg. Mais celui-ci, de son côté, rejette l'apostat : lorsque Rozkoc veut s'approcher de nouveau de la jeune plébéienne qui avait été son modèle et sa maîtresse et qui avait inspiré sa plus belle œuvre, celle ci, froidement, lui lance à la figure le mot de « salaud ». Ainsi, le jeune et sympathique arriviste est doublement déclassé. Cependant, il ne sombrera plus : son passage dans le milieu des parvenus n'a pas altéré, dans son cœur, la probité d'artiste. Il repartira, fort de ses désillusions, à la conquête de son idéal artistique qui a survécu, immaculé et radieux, dans son cœur.

Mais qui a dit les aventures d'un héros de M. Capek Chod n'a rien dit, car chacun de ses romans évoque la vie multiple et infiniment variée de la cité, et c'est précisément cette « multiplicité » de la vie, si j'ose m'exprimer ainsi, pour parler avec l'auteur lui-même, qui est, pour lui, le plus haut précepte de la composition, car il veut « épuiser, jusqu'au fond même, le courant de la vie pragoise ». Ainsi, il brosse, avec cette précision dont il a le secret, autour de son héros, tout un monde qui vit, qui respire et qui grouille et, pour accentuer davantage la continuité de la vie, il introduit dans son roman, à la manière de Balzac, des personnages de ses ouvrages précédents. Ajoutons qu'au point de vue de la composition, ce roman sanguin et savoureux est peut-être le mieux équilibré parmi les œuvres de l'auteur.

Je me contente de signaler le beau roman *La Rédemption*, par Mme **Anna Maria Tilschova**, me réservant de parler de cet écrivain à propos de son nouveau roman : *Les Héritiers*, qui vient de paraître. M. **Jan Vrba** qui, depuis dix ans, a donné, coup sur coup, une trentaine de volumes et décroché plusieurs prix littéraires, a dessiné, dans *La ferme de Beran*, un vigoureux tableau d'un village tchèque pendant la guerre : la force morale du jeune fermier qui veut sauver et qui sauve ses concitoyens de la contagion de la concupiscence, ainsi que son roman intime avec la belle voisine Markyt, témoignent d'un talent de romancier tout à fait remarquable.

§

Les plus belles traditions de l'école symboliste survivent dans la poésie de M. **Jan Opolsky**, qui a publié, sous le titre l'*Héri-*

tage, un nouveau recueil de poésies où une éloquence naturelle et spontanée se joint au raffinement. Poète de demi-tons, de mélancolie et de tristesse, M. Opolsky exprime, avec un charme étrange, cet héritage de sa race, son désenchantement qu'il ressent à l'approche de l'automne : cependant, des éclairs de passion traversent, par moments, ces brumes automnales et les colorent d'un sang rajeuni. Henri de Régnier n'aurait pas à rougir de certaines de ces pièces.

Savant universitaire, critique dramatique et dramaturge, M. **Otokar Fischer** est en même temps un poète lyrique. Dans son dernier volume de vers, intitulé : *Les Voix*, il a confessé, avec une sincérité qui l'honore, le problème qui fait le tourment intime de son existence : celui du Juif-Errant. Il a eu le courage de dire ouvertement la tristesse de se sentir étranger au milieu de ceux dont il partage l'existence et dont il écrit la langue, sa haine de la juiverie et son incapacité de s'en séparer, car, malgré tout son mépris, il est fier d'appartenir à sa vieille race. Cette tragédie intime, qu'aucun poète juif n'a jamais exprimée avec autant de clairvoyance, M. Fischer la chante avec un lyrisme amer et profond, avec un art très fin, dans une forme impeccable.

Si la poésie de M. Fischer est toute intellectuelle, celle du bon poète **Petr Kricka** est toute émotion et sentiment. Dans son livre : *L'Enfant à l'Arc*, son lyrisme spontané et sincère jaillit avec une pureté et une abondance remarquables. Qu'il chante les joies ou les déceptions que le méchant enfant à l'arc lui avait ménagées, qu'il compose des ballades épiques qui sont de petites tragédies d'amour et où l'on retrouve parfois un écho de la poésie populaire, le poète sait trouver presque toujours une forme définitive et des rythmes d'une saveur toute particulière.

L'histoire de la poésie a depuis longtemps réfuté l'anathème que Gœthe a, jadis, lancé contre la poésie politique. Le nouveau recueil de **M. Viktor Dyk** : *Le long de la route*, confirme cette réfutation. Ce journal lyrique d'un homme politique militant prouve qu'au milieu des débats parlementaires, on peut rester poète. Gardien fier et jaloux de l'honneur national, M. Dyk observe et commente les événements avec un nationalisme ennobli, avec un patriotisme douloureux qui n'a rien de déclamatoire ; la rêverie intime alterne avec le sarcasme cinglant ou avec des

apostrophes sublimes comme celle que le poète a écrite, en 1918, pour dire la bienvenue au Président Masaryk, lors de son retour dans la patrie libre. Il y a, dans ce livre, des pièces qu'on lira un jour comme on lit aujourd'hui les *Châtiments* et qu'on devra toujours méditer.

Si les strophes nerveuses de M. Dyk sont dictées par une sollicitude angoissée, **M. Karel Toman**, penché avec amour sur le sol de la patrie, y trouve la certitude et l'apaisement. Dans la chaste retenue des douze courts poèmes de ses *Mois* écrits pendant la guerre, il a su concentrer l'essence même du génie de son pays, de ses souffrances, de ses traditions, de ses légendes, de ses espoirs. C'est serré jusqu'à la brachylogie, c'est précis comme une médaille de bronze ; il y a de la force mâle et de la simplicité enfantine; il y a, surtout, une beauté profondément humaine dans ce petit livre. L'éditeur Povolozky a publié, paraît-il, de ces douze poèmes, une traduction française due à M. Siblik, avec des dessins de Bourdelle. M. Toman réédite aujourd'hui les *Mois*, en y ajoutant douze autres poèmes intitulés *La voix du silence*, dont quelques-uns ont la même sobriété classique d'expression et la même profondeur de sentiment.

Je signale, parmi les dernières rééditions, le beau livre de vers : *Misère de vie, je t'aime quand même*, de M. Frania Sramek, une fantaisiste au cœur désespéré, les *Satires et Sarcasmes*, de M. V. Dyk, livre désopilant où revit toute notre jeunesse, et les *Nuits de Mai*, recueil de poèmes lyriques, par l'auteur de ces lignes, en me réservant, pour la prochaine chronique, de parler de la *Pantomime* de M. V. Nezval et de la génération des jeunes.

§

Le *Mercure* a déjà annoncé la mort d'**Arnost Prochazka** et il a donné la liste complète de ses traductions des auteurs français. Il reste cependant quelques mots à dire sur celui qui fut un pionnier inlassable de la pensée française en Tchécoslovaquie.

Il y a trente ans, il fondait, avec le délicat poète J. Karasek, la *Moderni Revue* qui rompait en visière avec toute la littérature officielle en Bohême. Les noms de Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Huysmans, Nietzsche, Przybyszewski, Wilde, résumaient le programme des novateurs et déterminaient leur idéal littéraire,

comme ceux de Beardsley, Munch, Rops et O. Redon caractérisaient leur conception de l'art.

Il y avait, dans leur programme un culte peut-être exagéré de l'exceptionnel, une sympathie peut-être excessive pour le mysticisme, pour des cas de déviation mentale ou morale ; mais il y avait, sous ces exagérations, un effort très réel pour relever le niveau de la littérature. Il y avait, surtout, une conception très noble du rôle de la poésie et de l'art, une très sérieuse passion du beau. Pour A. Procházka, en effet, la littérature était plus qu'une vocation : c'était sa religion, sa vie, son sort. Pendant trente ans, avec la régularité d'un homme d'affaires, il ne cessa de faire paraître les fascicules de sa revue, qu'il devait quelquefois rédiger seul, dont il payait les déficits sur son maigre budget de modeste fonctionnaire — car il était, contrairement à ce qu'on a dit ici, « conseiller-comptable » de l'administration autonome de la Bohême —, et dont il était à la fois le directeur-fondateur, l'administrateur et l'expéditeur. Et, pendant ces trente ans, pas une concession, pas une défaillance. Des revues fondées à grand bruit naissaient et disparaissaient, l'une après l'autre : *La Revue Moderne* tenait bon. Presque tout ce qui compte dans l'évolution littéraire tchèque depuis trente ans a passé par là, ne fût-ce que pour un moment, car Procházka n'était pas commode et ne se gênait jamais pour dire sa pensée entière, même à ceux qui lui étaient le plus attachés.

Il se réservait lui-même de commenter le mouvement intellectuel en Bohême et à l'étranger, en des chroniques qui révélaient l'étendue de ses connaissances littéraires et la profondeur de son caractère critique. Une dizaine de volumes réunissent l'essentiel de son œuvre. J'en cite quelques-uns : *Le Chemin de la Beauté*, *Les Méditations*, *Silhouettes et Etudes littéraires*, *Colloques avec des livres, des tableaux et des hommes*, *En marge des jours*. Le dernier de ses volumes, paru il y a quelque deux mois, porte le titre mélancolique de *Crépuscule*, et la préface exprime, sans sentimentalité d'ailleurs, le pressentiment funeste d'une fin prochaine.

Cet esprit de formation essentiellement occidentale, cet homme qui a tant contribué à élever la littérature de son pays au niveau européen et qui a poursuivi, d'un mépris si profond, tout ce qui sentait un provincialisme étroit, cet apôtre ardent de la beauté

pure est cependant devenu, depuis la guerre, un nationaliste farouche qui réclamait l'application intégrale du programme national dans la patrie ressuscitée. Sa Revue, jadis jalousement fermée à tout ce qui n'était pas l'art, donnait des articles consacrés souvent à la politique. La pureté de son caractère donnait à Procházka le droit à une rudesse impitoyable contre tous ceux qui louvoyaient ; contre la superstition des phrases vides sur le progrès et sur le pacifisme ; contre la démagogie sous toutes ses formes ; contre la germanophilie, les concessions inutiles aux Allemands ; contre toutes les aberrations de la vie politique des premières années de la République ; aussi sa dernière traduction était-elle celle du *Boucher de Verdun*, de Louis Dumur.

Je rappelle encore que c'est lui qui a le mérite d'avoir fondé la bibliophilie moderne tchèque et d'avoir grandement contribué à l'essor de l'art de la gravure et des ex-libris en Bohême.

Il a rendu à l'influence française en Tchécoslovaquie des services incommensurables, et la France a autant de raisons que la Tchécoslovaquie de regretter la disparition de ce pionnier désintéressé, de ce pur idéaliste qui n'a jamais recherché ni connu les honneurs.

Nous autres qui avons connu, estimé et aimé ce sceptique endurci, ce compagnon bourru, et qui avons su deviner, sous l'écorce épineuse, son cœur d'homme, lequel, tout en les repoussant, aspirait ardemment à l'amour et à l'amitié, nous nous inclinons, avec une tristesse muette, devant la mémoire d'un grand caractère sans tache.

H. JELINEK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ernest Judet : *Georges Louis*, Rieder.

Si M. Ernest Judet a consacré un livre de plus de 300 pages très denses à **Georges Louis**, ce n'est certainement pas à cause de l'incident qui finit la carrière de cet ambassadeur, c'est parce que, à propos de cet incident, il espérait atteindre M. Poincaré, Poincaré-la-Guerre !

L'incident, en lui-même, a été sans importance véritable. M. Georges Louis était ambassadeur à Saint-Pétersbourg depuis quatre ans quand il fut remplacé le 13 février 1913 par M. Del-

cassé. Beaucoup de ses prédécesseurs et successeurs, y compris Delcassé lui-même, ne restèrent pas aussi longtemps à leur poste. Depuis longtemps il n'était plus *persona grata* auprès du gouvernement russe, et l'année précédente M. Poincaré, alors ministre des Affaires étrangères, avait refusé à M. Sazonoff, par un souci d'ailleurs louable de la dignité française, de le rappeler. D'autre part, il ne donnait pas satisfaction au gouvernement français ; sa mauvaise santé, sa vie retirée, le peu d'empressement qu'il mettait à voir le Tsar, avaient des inconvénients ; au début de 1913, il s'était même attiré une double réprimande, courtoise mais nette, de son ministre, M. Jonnart. Son remplacement quinze jours plus tard, par M. Delcassé, son protecteur et ami, ne surprit donc personne, pas même lui, et son attitude fut déférente et correcte, comme on pouvait l'attendre d'un si haut fonctionnaire.

Mais, par la suite, il remâcha l'incident, gonfla sa poche à fiel et répandit la chose dans des *Carnets* intimes dont les ennemis de M. Poincaré essaient de tirer parti. C'est là le seul problème qui intéresse le psychologue : pourquoi cet ancien ambassadeur s'est-il abaissé à d'aussi odieux commérages ? Faut-il incriminer sa femme, qui semble avoir exercé sur lui une influence très particulière ? (Il paraît qu'elle n'était Française que par son mariage.)

Faut-il l'en rendre seul responsable ? (Il n'était pas de la carrière ; ç'avait été un de ces jeunes intrigants arrivés par le chef-de-cabinetisme et qui passent si facilement sur le dos des fonctionnaires réguliers.) Toujours est-il que, dans ces carnets, non seulement il déclare que M. Poincaré a voulu la guerre (son avis est de peu de valeur), mais encore il prête la même opinion à d'autres personnalités politiques, et ici, comme c'est plus sérieux, on est en droit de se demander si sa mémoire n'a pas été troublée par la haine, ou s'il n'a pas carrément menti. Les Carnets sont-ils d'ailleurs bien authentiques, ou n'ont-ils pas été retouchés après sa mort ?

La seule chose qui importe, c'est la question de responsabilité de la guerre. Qui a déchaîné cet effroyable cycle de massacres, lequel continue encore, car les millions de moujiks qui crèvent en ce moment-ci (une terrible famine sévit en Russie) ne meurent que parce que la guerre a eu lieu. J'avoue qu'en 1915 ou 1916 je fus ému par le cri d'angoisse du Kaiser : Je n'ai pas voulu

cela ! — Et c'est pour savoir s'il disait vrai que j'ai étudié de très près la question. Ma *Psychologie du Kaiser* n'y fut en somme qu'une réponse historique et psychologique : le Kaiser est le *seul* auteur de la guerre ; il l'a voulue de tout temps et il l'a déchaînée au dernier moment. Ni la France ni la Russie ni l'Angleterre ne l'ont cherchée, et tout ce qu'on a dit, notamment contre M. Poincaré, est pure calomnie. De la carrière de Georges Louis, de ses dépêches officielles, on ne peut rien, absolument rien tirer. Il ne reste de lui que ses Carnets intimes, s'ils sont bien de lui ; en les écrivant il est allé rejoindre le triste groupe des Demartial et des Gouttenoire de Toury, qui lui-même touche au plus triste groupe des Caillaux, des Cachin et des Malvy, qui avoisine celui plus triste encore des Marty et des Bolo, Duval, Lenoir, etc. Tout cela ne vaut que le silence : *Non ragionam di lor' ma guarda e passa !*

M. Ernest Judet a tenu à figurer dans cet ensemble ; je ne dis pas que cela le regarde, car cela nous regarde tous. Il a été poursuivi pour entente avec l'ennemi pendant la guerre, voilà le fait. Qu'il ait été acquitté par la Cour d'assises qui en a acquitté bien d'autres, tant mieux si sa conscience s'en satisfait. Il y a une autre Cour d'assises, permanente et silencieuse, celle des simples bons citoyens, dont il reste et restera toujours justiciable.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Augustin Fliche : *Aigues-Mortes et Saint-Gilles.* Avec 42 grav. et un plan ; Laurens. 4 50

Art

Gustave Coquiot : *Maurice Utrillo V.* Avec des reprod. ; Delpeuch. 7 »

Maximilien Gauthier : *Albert Dürer.* Avec de nomb. reprod. ; Nilsson. 10 »

Camille Mauclair : *Histoire de la miniature féminine française.* Le XVIII[e] siècle. L'Empire. La Restauration. Avec de nomb. reprod. ; Albin Michel. 20 »

Finance

Jacques Duboin : *Réflexions d'un « Français moyen ».* Préface de M. Henry de Jouvenel ; Payot. 5 »

Histoire

Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours. Tome I ; L'insurrection et l'indépendance*, 1821-1830 ; Presses universitaires de France. 30 »

Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours. Tome II : Le règne d'Othon. La grande idée*, 1830-1862 ; Presses universitaires de France. » »

Emile Gabory : *La Révolution et la Vendée*, d'après des documents inédits. *Les deux patries, janvier 1789 à août 1793* ; Perrin. 12 »

Camille Pitollet : *Notice historique sur la commune de Chazeuil* ; Libr. Mettray et Dugrivel, Dijon. » »

Emmanuel Vingtrinier : *La Contre-Révolution, 1re période, 1789-1791*, Tome II ; Emile-Paul. 15 »

Littérature

L'Ami du lettré, 1925 ; Crès 10 »

Ferdinand Brunetière : *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française*, 9e série ; Hachette. 12 »

J. Ernest-Charles : *Les Drames de la possession amoureuse* ; Flammarion. 7 50

Raymond Geiger : *Nouvelles histoires juives* ; Nouv. Revue franç. 7 50

Maurice Kahn : *Le père d'Anatole France (Noël-France Thibault)* 1805-1890, notes et documents ; Giraud-Badin. 25 »

Emile Mas : *Un essai d'esthétique théâtrale : « La dernière Dulcinée » d'Albert du Bois* ; Chiberre. 5 »

Francis de Miomandre : *Eloge de la laideur* ; Hachette. 3 50

Jean Lorrain : *Quelques lettres curieuses et inédites* présentées par J.-F. Louis Merlet ; Goulet. 3 »

Paul Reboux : *A la manière de...*, tome III, 4e série ; Grasset. 7 50

Elisée Reclus : *Correspondance*, tome III et dernier, *septembre* 1889-*juillet* 1905. Avec un portrait et un autographe ; Costes. 10 »

Pierre Trahard : *La jeunesse de Prosper Mérimée*, 1803-1834. Avec 4 phototypies ; Champion, 2 vol. » »

Tsen Tsonning : *Une goutte d'eau* ; Leroux. 10 »

Musique

Th. Gérold : *Bach*, biographie critique, avec 12 reproductions ; Laurens. 5 »

Georges Servières : *Edouard Lalo*, biographie critique, avec 12 reproductions ; Laurens. 5 »

Philosophie

L. Dugas : *Les timides dans la littérature et l'art* ; Alcan. 9 »

René Hubert : *Le sens du réel* ; Alcan. 9 »

Henry Le Chatelier : *Science et industrie* ; Flammarion. 7 50

Georges Vaucher : *Le langage affectif et les jugements de valeur* ; Alcan. 12 50

Poésie

Baret de Lisle : *Au fil de l'heure* ; Imp. popul. et de Commerce, Majunga.

Pierre de Bouchaud : *Les jours reflétés* ; Lemerre. 12 »

Gabriel Ducos : *Les pauvres bougres*, poèmes sociaux. Croquis de Raoul Jourde ; Libr. Mollat, Bordeaux. 15 »

M.-A. de Meixmoron de Dombasle : *Ainsi ma vie*; La Caravelle. » »

Eugène Réveillaud : *Poèmes messianiques* ; Berger-Levrault. 7 50

Eugène Réveillaud : *Poèmes prophétiques* ; Berger-Levrault. 7 50

Gaspard Sigrad : *Nos amies* ; Chiberre. 6 »

Politique

René Pinon : *L'avenir de l'entente franco-anglaise* ; Plon. 5 »

Georges Popoff : *Sous l'étoile des Soviets*, traduit par L.-A. Delientraz ; Plon. 7 50

Questions médicales

Dr Pierre Vachet : *Lourdes et ses mystères* ; Revue de l'Université. 5 »

Questions militaires et maritimes

Gal de Div. Gaudier et Capit. Laporte : *La division du dragon* (164e), *novembre* 1916-*janvier* 1919. Préface du général Buat ; Lavauzelle. 15 »

Roman

Henri Barbusse : *Les enchaînements* ; Flammarion, 2 vol., chaque 7 50

Albéric Cahuet : *Régine Romani* ; Fasquelle. 7 50

Marguerite Comert : *L'école du plaisir* ; Férenczi. 7 50

François Condomine : *Le village perdu*, récits du Jura français ; Libr. Faivre-Vernay, Pontarlier. 6 75

Michel Corday : *Des histoires* ; Flammarion. 7 50

Georges Delamare : *Les voleurs d'âmes* ; Edit. de la Vraie France. 7 50

Charles Derennes : *Le mirage sentimental* ; Nouv. Revue critique. » »

Guy Dorrez : *La boutique aux sourires* ; Chaptal, Mende. » »

Christiane Fournier : *La parabole du mariage* ; Editeurs associés. » »

José Germain et Stéphane Faye : *La seconde jeunesse* ; Editeurs associés. » »

Gabriel Gobron : *L'Ermonec* ; L'âme gauloise. 7 50

Jean Grimod : *L'homme revenu* ; Editeurs associés. » »

Antonio de Hoyos y Vinent : *Le Monstre* ; Coq. 7 50

Maurice Huet : *Touchons du bois* ; Renaissance du Livre. 7 50

Francis Jammes : *Les Robinsons basques* ; Mercure de France. 7 50

Alexandre Kouprine : *Sulamite*, traduit du russe par Marc Séménoff et S. Mandel. Préface de Camille Mauclair ; Editeurs associés. » »

Marie de Lignac : *La grandeur des humbles*. Préface de Georges Polti ; Tolra. 3 50

Marcel Millet : *La touchante aventure de Segondine* ; Flammarion. 7 50

Jules Perrin : *Quand l'Anglais régnait en France* ; Fasquelle. 7 50

Félix Timmermans : *L'enfant Jésus en Flandre*, traduit du flamand par Neel Doff ; Rieder. 7 »

Guy Vander : *La drogue* ; France-Edition. 7 50

Sciences

René Audubert : *Les applications nouvelles de la chimie*. Avec la collaboration de Mlle M. Quintin. Préface de M. Urbain ; Eyrolles. » »

Raoul Blanchard : *Les forces hydro-électriques pendant la guerre* ; Presses universitaires de France. 15 »

J. Rouch : *Les méthodes de prévision du temps*. Avec figures ; Alcan. 10 »

Sociologie

Arthur Fontaine : *L'industrie française pendant la guerre* ; Presses universitaires de France. 40 »

E. Rachinel : *Le livret de l'employé de commerce*. Préface de M. H. Haug ; Eyrolles. » »

Sports

Laurent Tailhade : *L'escrime et la boxe* : Messein. 4 »

Théâtre

Jean Aicard : *La Milésienne*, légende tragique en 4 actes et en vers ; Flammarion 5 »

Jean-Jacques Bernard : Théâtre (*Le feu qui reprend mal. Martine. Le printemps des autres. L'invitation au voyage*) ; Albin Michel. 7 50

André-J. Boussac et Joseph Latgé : *Le bonheur mutilé*, pièce en un acte ; Le Bon plaisir, Toulouse. 2 »

Ovide Dieu : *Le roman de l'homme et du poète* ; Figuière. 6 »
Dominique-Hippolyte : *Le baiser de l'aïeul*, pièce en 3 actes ; Revue Mondiale. 5 »
Marie Lenéru : *Le bonheur des autres*. Préface de Mme Jean Balde ; Bloud et Gay. 7 50

Varia

Catalogue de photographies documentaires : J. Boyer, 5 *bis*, rue Saint-Paul, Paris. » »
Bernard Fay : *Bibliographie critique des ouvrages français relatifs aux Etats-Unis*, 1770-1800 ; Champion. » »

Voyages

Elie Brackenhoffer, de Strasbourg : *Voyage en France*, 1643-1644, traduit d'après le manuscrit du musée historique de Strasbourg. Introduction de Jacques Hatt, avec une carte itinéraire ; Berger-Levrault. 25 »
Pierre de Coulevain : *L'Ile inconnue* ; Nelson. 4 50
Myriam Harry : *La vallée des rois et des reines* (Au pays de Toutankhamon) ; Fayard. 7 50
Albert Kammerer : *A Chypre, l'île d'Aphrodite*. Avec 16 cartes ; Hachette. 7 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Un monument Verlaine à Metz. — Le monument Léon Cladel. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — La secrétaire de Liszt : Marie Jaëll. — Une protestation de l'Institut Pelman. — Féminisme. — L'ascendance de Napoléon. — La Justice à pile ou face.— La maligne influence des femmes. — Un père de cinq enfants. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ».

Un monument Verlaine à Metz. — Les Amis de Verlaine ont ouvert une souscription pour l'érection à Metz, sur l'Esplanade, du beau buste du poète par James Vibert. La cérémonie doit avoir lieu au printemps. Voici la première liste de souscriptions :

Société des Gens de Lettres.	500 »	Editions Baudinière.......	200 »
M. François de Curel....	500 »	Librairie Crès...........	50 »
M. A. Messein..........	200 »	M. Jane Catulle Mendès..	50 »
M. Eugène Fasquelle.....	200 »	Mme Whithney-Rabuteau.	200 »
Mercure de France.......	100 »	M. Emile Blémont.......	100 »
M. Alfred Vallette.......	50 »	M. Gaston Riou.........	100 »
M. Maurice Monda.......	100 »	M. Edouard Paillet......	50 »
Maison Calmann-Lévy....	200 »	M. Gabriel des Hons.....	50 »
M. Léo Paillet...........	100 »	M. Désiré Lemerre.......	50 »
M. Altmann.............	100 »	M. et Mme S. Goudket...	50 »
Mme Claire Petrucci.......	50 »	M. Léon Zamaron.	25 »
Mme Alice Dauze........	50 »	Mme Rij Rousseau.......	25 »
M. Gustave Kahn........	100 »	Mme Michel-Lévy........	30 »
M. André Foulon de Vaulx.	50 »	M. A.-F. Herold.........	25 »
Mme Irving-Valdberg.....	100 »	M. Gérard Vuerchoz.....	30 »
Mme Frédéric Boutet.....	50 »	M. L. Gunsberger.......	20 »

Mme Sanglé-Ferrière......	20	»
Mme Dehollain...	20	»
Mme Anne Armandy......	20	»
M. Widhopff............	20	»
M. Jo Ginestou..........	20	»
M. Aman-Jean..........	20	»
M. Lenoble...............	20	»
M. Stéphan Audel........	20	»
M. Marcel Batilliat.......	20	»
M. Da Silva Bruhns Yvan	20	»
M. Jean Boucher..........	20	»
M. Paul Santenac.... ...	20	
Anonyme................	10	»
M. Dreyfus Stern.........	10	»
M. André Veidaux.	15	»
M. Pierre Paraf.........	10	»
M. Valtat...............	10	»
M. Sabbagh...............	10	»
Mlle Marguerite Bourat...	10	»
M. Frantz Jourdain......	10	»
M. Maurice Honoré......	10	»
M. Vaillant............	5	»
M. Francis Vielé-Griffin..	100	»
M. Ad. Van Bever.......	10	»
M. André Fontainas.....	10	»
M. Ernest Raynaud......	30	»
M. Abbal...............	5	
Dr et Mme Lévy-Weissmann	20	»
Mme Lucy Garnier.......	2	»
M. Georges Izambard....	25	»
Mlle Andrée Karpelès....	10	»
M. Emile Bertin.........	50	»
M. Abel Rubi...........	20	»

Souscriptions recueillies par M. Pierre Créange, à Metz :

Société Littéraire et Artistique de la Moselle.....	150	»
M. Nicolaï.............	50	»
M. Geay................	25	»
M. Zenner..............	25	»
M. Pierre Créange.......	25	»
M. Maurice Salomon.....	10	»
M. Mancini.............	10	»
M. G. Franck............	10	»
M. Louyot..............	10	»
M. Wischnia............	5	»
M. Fauré...............	5	»
Anonyme	1	»
Mlle Lévy..............	10	»
M. Iskosowsky..........	5	»
M. Mociblon............	5	»
M. Henry...............	5	»
M. Schneider...........	10	»
M. Ferrari.............	10	»
M. Bideau..............	5	»
M. Bloch...............	5	»
Anonyme...............	5	»
M. Franck..............	5	»
M. Watier..............	5	»
M. Grison..............	10	»
M. Spigelsteim.........	5	»
M. Achard..............	5	»
M. Gaston Dupuy........	5	»
	4.553 fr.	

Les souscriptions sont reçues par le *Mercure de France*, 26, rue de Condé (6e), par M. Maurice Monda, secrétaire du *Bulletin des Amis de Verlaine*, au *Figaro*, 26, rue Drouot (9e), et par M. Gustave Kahn, président de la Société des Amis de Verlaine, 82, rue Vaneau (7e).

§

Le monument Léon Cladel. — Nous avons fait ici même (15-x-1922) un bref exposé des démarches engagées au sujet du monument de Léon Cladel ; il s'agissait, à ce moment, de savoir si le bureau du Sénat allait homologuer la décision prise par la questure, en 1913, et accorder l'emplacement nécessaire au Luxembourg.

Comme nous l'avions prévu, l'autorisation est accordée et le comité

de patronage a, maintenant, le ferme espoir d'aboutir prochainement. Il ne s'agit plus que de parfaire la souscription de jadis.

Les souscriptions sont reçues par le trésorier, M. J. Van Melle, 5, rue des Beaux-Arts (Paris, VIe).

§

Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt (1).

Samedi 7 février 1925. — « L'Ami du Lettré », publication annuelle de l'Association des Courriéristes littéraires, rappelle que la question du Journal inédit des Goncourt se pose à nouveau en 1925, exactement le 10 septembre :

A cette date, six années se seront écoulées depuis le jour où un Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts jugea nécessaire, sur l'intervention de l'Académie Goncourt, d'interdire pour ce laps de temps la communication au public des manuscrits (*Mémoires de la Vie littéraire* et *Correspondance*) légués par Edmond de Goncourt à la Bibliothèque Nationale. Le légataire avait spécifié que ses Mémoires et la Correspondance seraient communiqués au public vingt ans après sa mort, laquelle survint le 16 juillet 1896. On sait que cette échéance étant expirée, les héritiers littéraires obtinrent un premier délai pour retarder la communication et que, trois ans plus tard, ils décidèrent le Ministre de l'Instruction publique à rédiger la note ci-dessous qui est recopiée à la page 485 (t. IV) du Catalogue des manuscrits à la Bibliothèque Nationale :

COMMUNICATION DIFFÉRÉE JUSQU'EN 1925. A CETTE ÉPOQUE LA QUESTION SERA EXAMINÉE A NOUVEAU (*Décision ministérielle du 10 septembre 1919*).

« La question sera examinée... » Il n'en faut pas déduire qu'elle sera résolue. Les Dix mettront, une fois de plus, tous leurs soins à ne pas exécuter les volontés dernières de leur fondateur. Et il est probable qu'ils obtiendront gain de cause...

Mardi 10 février. — « En effet, dit l'*Intransigeant*, la communication a été différée par M. Léon Bérard jusqu'au 10 septembre 1925 ! Que va faire M. François-Albert — ou son successeur ? »

Samedi 21 février. — « Il n'y a plus que les Académiciens Goncourt, rentiers Goncourt, pour vouloir méconnaître la volonté de leur bienfaiteur.. » telle est l'opinion qu'exprime à ce sujet le *Journal littéraire*.

Dimanche 23 février. — Dans une conférence sur l'Académie Goncourt, qu'il prononce à l'Association générale des Etudiants, M. J.-H. Rosny aîné s'efforce de justifier la non-publication et fait la déclaration suivante :

« — Dans quinze ans, vingt ans, cinquante ans peut-être, pourra-t-on le publier. Et ce sera bien assez tôt ! »

Jeudi 26 février. — A quoi l'*Intransigeant* répond :

(1) Voir *Mercure de France*, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre, 15 décembre 1924 ; 1er janvier, 15 avril, 1er et 15 septembre et 1er octobre 1922 ; 15 août 1923.

Il convient donc d'en appeler du Rosny de 1925 au Rosny qui écrivait, dans le *Journal* du 24 août 1921, un article intitulé : *Le « Journal des Goncourt » paraîtra sans doute plus tôt qu'on ne le pense*, article où on lisait entre autres choses :

« L'Académie Goncourt tout entière désire vivement voir paraître le « Journal » et il paraîtra sans doute plus tôt qu'on ne le pense. »

L. DX.

§

La secrétaire de Liszt : Marie Jaëll. — Les grandes vocations et les grandes œuvres ne sont pas toujours nécessairement celles qui font le plus de bruit. Un écho de dix lignes dans le *Figaro*, une nécrologie de vingt lignes dans le *Temps*, nous apprenaient, au commencement de février, la mort, à 81 ans, à Passy, où elle s'était retirée, d'une artiste un peu oubliée, Mme Marie Jaëll, veuve du pianiste Jaëll, elle-même compositrice et virtuose en renom, et qui fit autorité naguère, et aujourd'hui encore, dans le monde de l'enseignement musical. Elle fut, de longues années durant, la secrétaire de Liszt, et, après la mort du maître, la dépositaire de ses œuvres, inédites ou inachevées, et la fervente propagandiste de ses idées sur l'art.

Alsacienne d'origine et passionnément attachée à sa petite comme à sa grande patrie, jamais vocation ne se montra plus précoce ni plus déterminée que la sienne. A quatre ans, elle désertait de longues heures l'école ou le foyer familial pour suivre, extasiée, les psalmodies chantantes des mendiants des rues ou l'humble mélopée, aux carrefours, des orgues de Barbarie. A douze ans, elle remportait son premier prix de piano au Conservatoire, et, à 20 ans, son renom de virtuose était consacré dans le monde entier. Son mariage avec le pianiste Jaëll, l'amitié cordiale que lui témoignèrent successivement et en particulier Rubinstein et Saint-Saëns, achevèrent d'établir sa réputation.

Sa gloire d'exécutante égalait à ce moment, voilà une quarantaine d'années, celle des Diémer et des Paderewski, des Cortot, des Yves Na et des Lucie Caffaret. Les chroniqueurs célébraient sa belle tête sculpturale, au front lumineux, les yeux transparents dans leurs orbites profondes, les mains délicates dont la sensibilité était développée à l'extrême, dont la conscience vibrante était telle qu'elles en devenaient presque immatérielles, et qu'aux jours où l'âge n'avait pas encore porté atteinte à leur vigueur d'expression (l'infortunée virtuose devait être victime de bonne heure, hélas ! de la « crampe des pianistes), elles captivaient l'œil lui-même par leur vie intense et leur jeu prodigieux. « Un cerveau de philosophe avec des doigts de virtuose », a dit d'elle son maître et grand ami, Liszt, qui lui légua la plume dont il se servait toujours. Par un admirable redressement de volonté, à peine se vit-elle entravée dans l'exercice de son art que l'artiste se résolut à le professer.

Sa méthode d'enseignement, fondée sur des bases entièrement nouvelles, fut une véritable création. Dès que, par l'expérience même de sa carrière, elle acquit la conviction qu'une analyse du jeu artistique et des mouvements artistiques devenait indispensable, et qu'une pareille analyse ne pourrait être que scientifique, sa vie ne fut plus qu'une action concentrée vers ce but. Marie Jaëll se jette, à partir de ce moment, vers l'étude passionnée de la physiologie et de la psychophysiologie. A cette époque, le grand savant italien Enrico Morselli écrit dans la *Rivista Critica di opera di filosofia* ; « Marie Jaëll a tracé une voie nouvelle à l'esthétique de la musique en prenant, comme point de départ, la pratique d'un instrument où elle s'est révélée maîtresse. » Et quand ses expériences scientifiques, appliquées à l'étude musicale, ont fait naître une pédagogie du mouvement, assise sur des bases incontestables, elle poursuit de plus belle ses études, ses essais, progressant toujours dans un ordre de recherches de plus en plus subjectives et transcendantes. Et c'est ainsi que s'est formée la série de ses œuvres imprimées : *La Musique et la Psychophysiologie* ; *Le Mécanisme du Toucher* ; *Les Rythmes du regard et la dissociation des doigts* ; *L'Intelligence et le Rythme dans les mouvements artistiques*; *La Coloration des sensations tactiles* ; enfin, différents rapports ou essais, dont l'un, en collaboration avec Charles Féré et présenté à la Société de Biologie, sur *l'Influence des rapports des sons sur le travail*.

Il est certain que Marie Jaëll a fait faire un grand pas à la science de l'Art. Peut-être sa valeur n'a-t-elle pas été suffisamment reconnue à cause du caractère un peu spécial de ses travaux, joint à l'influence toute puissante de la tradition dans les milieux artistiques. Peut-être aussi a-t-elle commis la faute impardonnable de venir très en avance sur les idées et les préjugés de son temps. Elle laisse en tous cas des disciples passionnés et d'innombrables admirateurs de son enseignement et de son œuvre. — J. B.

§

Une protestation de l'Institut Pelman.

Paris, le 27 février 1925.

Monsieur,

Nous aurions laissé passer sans protester l'article écrit par M. Marcel Boll dans le numéro 640 (15 février) du *Mercure de France* s'il n'était pas de nature à discréditer notre enseignement. Nous faisons appel à votre impartialité pour publier cette réponse rectificative.

M. Marcel Boll ne connaît le Pelmanisme que par des brochures de propagande. Ce sont des bases fragiles d'appréciation pour un savant professeur.

Il assimile le Système Pelman à la Christian Science. Or les opinions religieuses de ceux qui ont pratiqué le Pelmanisme avec enthousiasme

sont des plus diverses. Que conclure, sinon que ces préoccupations sont absentes de notre méthode ? En fait, aucun dogme, aucune conviction métaphysique même ne guide la gymnastique d'esprit que propose le Pelmanisme.

M. Marcel Boll nous considère comme des « rebouteux » contre lesquels il importe de mettre en garde les malades. Sans doute, pense-t-il que nous nous occupons de psychiatrie. Nous n'aurions pas de peine à prouver que nous avons maintes fois envoyé des anormaux à des spécialistes des affections nerveuses ou mentales. Et nous ajoutons que ces malades reconnus rapidement par nous n'auraient, *sans notre conseil*, jamais consulté le médecin compétent. Ainsi donc non seulement nous ne nous targuons pas de « guérir », mais nous éliminons de notre groupe, en servant leurs intérêts, ceux dont la santé mentale ne permet pas la pratique de notre discipline.

M. Marcel Boll va plus loin : s'appuyant sur des citations tronquées puisées dans les fascicules de publicité, il fait bon marché des bases réellement scientifiques du Pelmanisme. Il n'ignore pourtant pas la valeur de travaux comme ceux de Binet. S'il connaissait nos leçons, il retrouverait dans un grand nombre de nos exercices l'esprit et la méthode de travail du grand psychologue français. De nos jours, on accorde couramment aux études de psychologie expérimentale, poursuivies au moyen de tests sur des adultes normaux, la même rigueur scientifique que peuvent comporter des observations faites en clinique sur des malades. Les conseils donnés à nos étudiants, l'entraînement auquel nous les soumettons, les épreuves que nous leur proposons sont précisément tirés d'expériences psychologiques. C'est donc à tort que M. Marcel Boll fait de la suggestion le principe actif de notre Système. Nous traitons l'auto-suggestion en 24 pages, dans une de nos douze leçons, et nous la considérons simplement comme un auxiliaire de la volonté. En un mot, ce qu'on entend par Pelmanisme, c'est une éducation qui est à l'adulte ce que la pédagogie est à l'enfant. Dire que nos tentatives sont vaines, c'est convaincre de faillite les méthodes avérées d'éducation.

Il y a d'ailleurs dans le compte rendu de M. Marcel Boll des erreurs significatives sur sa méthode critique. Il rend naïve notre conception de la volonté en confondant, comme par mégarde, une formule d'abréviation avec un calcul algébrique puéril. Nous croyons à sa bonne foi, mais nous soupçonnons chez lui une préoccupation habituelle. Lisez plutôt comment il entend l'application des mathématiques à l'analyse du moi dans l'ouvrage sur la *Personnalité humaine*, page 165, § 83 (collection Flammarion).

D'après lui, un intrigant se définit par l'ensemble suivant : $E = 0$; $V = +2$; $B = -1$; $S = +3$; $A = +1$.

M. Boll peut-il vraiment sourire de notre formule BS + BP = BV ?

Ayant dénaturé notre enseignement, il s'efforce d'en faire suspecter l'efficacité et ne craint pas d'avoir recours à un sophisme. Nous avons *mis en parallèle* l'éducation physique et l'éducation mentale dans la seule intention de souligner la valeur de l'effort méthodique et sans avoir la puérilité de croire que chacun peut atteindre au génie. Or, dit en substance M. Marcel Boll : « Puisque vous admettez que l'exercice physique fait l'athlète, vous admettez, *ipso facto*, que la pratique du Système Pelman crée les grands hommes ». Etrange conclusion qu'il ose tirer de nos prémisses. Et, railleur, il nous demande les noms de ces grands musiciens, de ces littérateurs, de ces savants que nous avons formés, invitant sans doute par là votre lecteur à généraliser l'insuccès. Que penser d'une pareille manœuvre dans un article scientifique ?

Nous en avons dit assez sur quelques points de la critique pour faire comprendre les procédés d'exposition et le peu de soin apporté dans l'étude soi-disant impartiale de notre Système. Qu'il nous soit permis de donner une explication possible de ce manque de sens critique à notre égard. M. Marcel Boll ne croit que fort peu au pouvoir de l'individu sur lui-même et nous, nous sommes convaincus de l'efficacité de l'effort personnel pour l'amélioration des facultés mentales, la formation du caractère et le contentement de soi. Au reste, voici la conclusion du livre déjà cité sur la personnalité.

Il semble bien que le problème (du bonheur) soit d'ordre physiologique ; étant donné qu'on parvient déjà par un traitement approprié à améliorer légèrement l'état des déprimés anxieux, on peut espérer *qu'une connaissance plus approfondie du système nerveux permettra de fixer les bases d'une thérapeutique du bonheur*. (Page 260.)

Que M. Boll conserve ses espoirs et travaille en ce sens au progrès scientifique, mais qu'il ne raille pas, dans des remarques malveillantes et injustifiées, ceux qui mettent leur foi et leur savoir dans l'application d'une méthode inspirée des meilleurs travaux de la psychologie expérimentale française.

Au demeurant, notre entreprise, qu'il veut bien reconnaître « colossale », se tient pour satisfaite de cet involontaire hommage. Le succès durable ne récompense que les entreprises fécondes et bien menées. L'idée de « l'illustre inconnu » était excellente et son premier labeur intéressant. Les documents psychologiques recueillis (un million de Pelmanistes au monde) contiennent plus que des témoignages de satisfaction ; ce sont des matériaux utiles pour un travail scientifique que l'Institut Pelman ne manque pas de poursuivre en Angleterre, en Amérique, en Suède et en France.

Veuillez agréer, etc.

LA DIRECTION DE L'INSTITUT PELMAN.

§

Féminisme.

23-11-25.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de trouver que M. Henri Mazel exagère un peu dans ses opinions personnelles au sujet du livre de Mme Gita Lombroso.

Ancienne abonnée de votre si éclectique et intéressante Revue, je m'autorise de mon titre de mère de famille pour vous prier de vouloir bien y insérer ces quelques remarques.

M. Henri Mazel ne sait-il pas que le nombre des femmes excède très sensiblement celui des hommes ? Je connais d'estimables jeunes filles qui ne demanderaient qu'à faire d'excellentes mères de nombreux enfants. La polygamie n'étant pas dans nos mœurs, plusieurs vieilliront dans le célibat, bien malgré elles. Par ailleurs, qui ne connaît le stupide opprobre qui s'attache à la fille, même honnête, qui élève son enfant ?

Je crois enfin très fermement qu'à défaut de traditions et de religion — comme dans le prolifère Canada — un féminisme bien compris par des femmes de cœur et de jugement serait encore actuellement le meilleur remède à quantité de choses qui ne vont pas aussi bien qu'hommes et femmes le désireraient.

Quelque vent de frivolité qu'il puisse souffler, de par la « mode », sur certaines écervelées, que M. Henri Mazel demeure bien persuadé que les femmes qui s'amusent beaucoup dans la vie ne sont pas encore la majorité.

Veuillez agréer, etc. A. CANDAU-MAUPIN.

§

L'Ascendance de Napoléon. — Dans le *Mercure* du 1er février, M. R. de Bury termine ainsi une analyse de l'article : *Qui est le Père de Napoléon ?* où, dans *Paris-Soir* du 17 décembre, M. Ch. Chassé (1) émet l'hypothèse que le père de Napoléon pourrait avoir été M. de Marbeuf, un Breton :

> On pourrait peut-être aussi découvrir que le comte de Marbeuf était fils de Louis XV, et qu'ainsi Napoléon était presque le Roi légitime de la France.

Né en 1710, Louis XV n'était que de deux ans plus âgé que Louis-Charles-René, comte de Marbeuf, né à Rennes en 1712, mort à Bastia en 1786, ce qui exclut toutes recherches d'une paternité de ce genre. Mais la suggestion de R. de Bury ne laisse pas de rappeler un vieil essai, en somme analogue, pour rattacher Napoléon à la maison de France, par le Masque de Fer, dont le *Mémorial de Sainte-Hélène* et sa *Suite* nous ont conservé le détail inéquivoque autant que curieux.

(1) Voir dans le *Mercure* du 15 avril 1932 l'écho que nous publiâmes sur un premier travail de M. Ch. Chassé touchant l'origine de Napoléon.

On sait — et Béranger l'exposa au long dans sa *Biographie* posthume, souvent réimprimée depuis 1857 — qu'on admettait, sur la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècles, que le Masque de Fer avait été le fils légitime de Louis XIII, — Louis XIV et le Duc d'Orléans n'en étant que des bâtards. D'où il suivait que la descendance du Masque de Fer représentait la seule filiation légitime de nos Bourbons.

Si, maintenant, on veut se reporter au *Mémorial*, à la date du vendredi 12 juillet 1816, on y trouvera exposé comment le trisaïeul de Napoléon naquit des légitimes amours du Masque avec la fille du Gouverneur des Iles Sainte-Marguerite, qui « se nommait Bonpart, circonstance au fait déjà fort singulière ». Ce mariage « pouvait se vérifier aisément sur les registres d'une des paroisses de Marseille », qui en « attestait toutes les traces ». Les enfants nés d'une telle union furent « clandestinement et sans bruit écoulés vers la Corse, où la différence de langage, le hasard ou l'intention », transformèrent « le nom de *Bonpart* en *Bonaparte* et *Buonaparte* ».

On retrouve de curieuses traces de cette fable dans un volume d'E. Garcin, paru à Draguignan en 1841 sous le titre : *Lettres à Zoé sur la Provence*, livre d'ailleurs peu connu et curieux. Au tome Ier, page 58, il est dit que le trisaïeul de Napoléon naquit des amours du Masque de Fer avec une femme originaire de Cannes. — C. P.

§

La Justice à pile ou face.— Le jeudi 12 février 1925, à la Cour de Chancery à Londres, un jugement a été rendu à pile ou face. Il s'agissait de savoir si les plaideurs condamnés aux dépens paieraient 300 livres ou 400 livres. Ce fut la pile (400 livres) qui sortit. C'est là, il le faut bien dire, une procédure dont la justice anglaise n'est pas coutumière, bien que parfois elle ait recours à l'impartialité d'une pièce de monnaie, ainsi qu'en témoignent ses annales. Quand, en 1908, Lord Ashtown et Lord Farnham obtinrent exactement le même nombre de voix aux élections d'Irlande pour la Chambre des Pairs, les secrétaires du Parlement les jouèrent à pile ou face et ce fut lord Ashtown que le sort favorisa.

Dans ce cas, d'ailleurs, on n'avait fait que se conformer aux dispositions de l'acte d'Union. De même, après de très longues dissensions entre les trois branches du clan Mac Donald, on parvint à un accord relatif au sujet de leurs droits de préséance, aux termes duquel c'est à pile ou face que cette question est résolue chaque fois qu'elle se pose.

A New-York, on est allé plus loin encore. Un jury, ayant à se prononcer sur la peine capitale à appliquer à un chauffeur coupable d'avoir écrasé une jeune fille, se prononça après en avoir décidé à pile ou face. Toutefois c'était là une méthode irrégulière. Le magistrat qui présidait

les débats en ayant eu connaissance infligea une amende aux jurés coupables — ou trop consciencieux.

Mais de tous les exemples célèbres le plus curieux est peut-être encore celui du maréchal d'Estrées et de l'abbé Deniat qui jouèrent à pile ou face pour décider lequel des deux était le père du premier fils de Ninon de Lenclos.

§

La maligne influence des femmes.

Pnom-Penh, le 19 janvier 1925.

Monsieur le Directeur,

Je lis dans le *Mercure* plusieurs lettres qui parlent de la maligne influence des femmes en période menstruelle. J'en ajoute encore une, encore que la question risque d'être oubliée lorsqu'elle vous parviendra. Cependant s'il est quelqu'un que la chose intéresse, faites-lui savoir qu'au Cambodge la même croyance a cours.

Outre que les femmes n'entrent pas dans les pagodes lorsqu'elles sont en cet état, elles ne doivent pas couper de fleurs sous peine de les voir se flétrir rapidement; elle doivent éviter les travaux de jardinage, car les arbres fruitiers seraient stériles, et ne pas faire de semis, car les graines avorteraient.

Faut-il rattacher cette croyance à l'idée d'impureté qui interdit aux femmes l'accès des sanctuaires?

Est-ce l'observation des faits qui a motivé l'interdiction, ou bien les prêtres ont-ils ajouté l'idée de flétrissure pour rendre l'interdiction opérante en lui donnant une raison d'ordre pratique?

J'ajoute à cela, pour ma part, que dans ma jeunesse j'ai souvent entendu des vignerons de Lorraine dire que les femmes ne devaient pas entrer dans une cave où le vin nouveau fermentait sous peine de le faire tourner en vinaigre.

Recevez, etc. A. SELIG.

§

Un père de cinq enfants. — Lorsque Charles-Félix restaura l'abbaye de Hautecombe, sur le lac du Bourget, où sont ensevelis la plupart des princes de la maison de Savoie, il la confia à des Cisterciens avec jouissance des propriétés qui en dépendent. Depuis l'annexion de la Savoie à la France, l'abbaye est, à certains égards, sous le régime de l'exterritorialité. Mais pas au point de vue fiscal. Ce qui fait que toutes les communes auxquelles touchaient les terres de l'abbaye se déchargeaient sur les moines de la plus lourde part de leurs impôts. Après la guerre, ils n'y purent tenir et demandèrent à partir. Charles-Félix avait prévu le cas. Il était entendu qu'alors l'abbaye et le domaine feraient retour à

la Couronne d'Italie. Victor-Emmanuel III remplaça les Cisterciens par des Bénédictins en se réservant, nominalement, la jouissance du domaine. Et pour éviter les inconvénients dont les premiers moines avaient eu à pâtir, il fit valoir, auprès du fisc français, ses prérogatives de père de cinq enfants.

§

Erratum. — A la première page du roman *Sibyl* de M. Georges Batault (numéro du *Mercure* du 15 février 25, page 134), lire comme suit le vers d'Horace cité :

Nullus in orbe sinus *Baiis* praelucet amoenis.

§

Publications du Mercure de France.

LES ROBINSONS BASQUES, roman, par Francis Jammes. Volume in-16, 7 fr. 50. La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1.100 exemplaires sur papier de fil Montgolfier, savoir : 1075 ex. numérotés de 303 à 1377, à 20 fr. ; 25 ex. marqués à la presse de A à Z (hors commerce). Il a été tiré ; 56 ex. sur papier de Madagascar, savoir : ex. numérotés à la presse de 1 à 55, à 60 fr., 1 ex. hors commerce ; et 247 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 56 à 302, à 50 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CLXXVIII

CLXXVIII — No. 642. — 15 MARS



I

Collection de M. R. BOULLAND

)BJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Principalement du XVIII[e] siècle :-: *Estampes du XVIII[e] siècle*

culptures par HOUDON, LECOMTE, MARIN, etc. — Bronzes, pendules, lustres en cristal de Roche. — Meubles de salon en tapisserie.

SIÈGES ET MEUBLES :-: TAPISSERIES D'AUBUSSON

ÉRAMIQUE DE LA CHINE. Paravents en laque. — Vitrines

II

Collection de F. ALLARD

CÉRAMIQUE DE LA CHINE

Biscuits verts, Emaillés vert, jaune et aubergine. Ming, Kanghi, Yungching et Kienlong. — Vitrines.

'ente à Paris : GALERIE GEORGES-PETIT, 8, rue de Sèze

du lundi 30 mars au mercredi 1[er] avril 1925. — *Expositions les 28 et 29 mars*

COMMISSAIRES-PRISEURS :

M[e] F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart, 6

M[e] HENRI BAUDOIN, 10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERTS :

MM. Mannheim, rue Saint-Georges

M. Paulme, 45, rue Pergolèse

M. G.-B. Lasquin, 11, r. Grange-Batelière

M. A. Portier, 24, rue Chauchat,

BIBLIOTHÈQUE

de M. René Descamps-Scrive

Membre de plusieurs Sociétés de Bibliophiles

PREMIÈRE PARTIE

LIVRES ANCIENS

Editions originales et livres illustrés

des XV[e], XVI[e] et XVII[e] siècles.

Très beaux livres et figures

du XVIII[e] siècle

Exemplaires richement reliés

Vente : GALERIE GEORGES-PETIT, 8, rue de Sèze

les Samedi 21 et Lundi 23 Mars 1925, à 2 heures.

Expositions : Vendredi 20 et dimanche 22 mars.

Commissaire-priseur : **M[e] F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart.

Experts { **M. Léopold Carteret**, 5, rue Drouot, Paris.
M. Emile Raoust Leleu, 11, rue Nouvelle Lille.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Vente Palais, Paris, 14 Mars 1925, à 2 h.

DOMAINE DE VAUDEURS, Canton de Cerisiers (Yonne) compr. corps de ferme, **Maison d'habitation**, terres labourables, prés, bois, etc... **Contenance totale 52 hect. 32 a. 41 cent. environ ENTRÉE EN JOUISSANCE IMMÉDIATE** (voir enchère) et chasse louée à bail moyennant 50 fr. par an. **M. à pr. : 70.000 fr.** S'adresser à Mes PLAIGNAUD et de Forges, avoué, et Bézin, notaire à Paris

---

3 MAISONS A PARIS Adj. ch. not. Paris, 24 mars 25

	Rev. br.	M. à p.
Pl. de la Madeleine, 29-31	53.828 fr.	**1.500.000 fr.**
Rue Saint-Honoré, 56......	8 370 fr.	**180.000 fr.**
Rue Traversière, 69.....	18.691 fr.	**150.000 fr.**
Prop. à Moissy-Cramayel (S.-et-M.)	Lib.	**125.000 fr.**

S'ad. à Me A. Girardin. not., 43, r. Richelieu, Paris.

---

vente Palais, Paris, le 24 mars 1925, à 2 heures

MAISON de rapport à Paris RUE DU BOULOI, N° 15. cont. 312 m. env. **Rev. brut** 40.000 fr. env. M. à p. 350.000 fr. S'ad. Mes Norgeot, av., 64, rue Tiquetonne, Beau, av., 24, Avenue Victoria, Vigier, notaire.

Mon DE RAPt à Paris VIIe Rue de BOURGOGNE. N° 43, Rev br. 22.455 fr. M.à p. 160.000 f. Adj. Ch. Not., 31 mars. S'ad. pr rensts e[t] perm. visit. à Me P. DELAPALME, not., 11, r. Montalivet.

VILLE DE PARIS

ADJon par lot, avec réunion totale, sur une enchère, Ch. des Not, le Mardi **24 Mars** 1925, à 13 h. 30.

10 LOTS DE TERRAIN FORMANT ILOT (15e Arrt)

Rues Pérignon, Bouchut, César-Franck et Bellart
SURFACE TOTALE : 3.068 m. 57

333m79. M.à p.	**350** f. le m.	**278m44.** M.à p.	**270** f. le m.
333m66. —	**370** f. —	**281m26.** —	**270** f. —
279m76. —	**270** f —	**278m44.** —	**270** f. —
278m44. —	**270** f. —	**365m02.** —	**370** f. —
280m51. —	**300** f. —	**359m25.** —	**350** f. —

S'ad. Not. : Mes BONNEL et **BEZIN**, 14, r. des Pyramides.

CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI

RELATIONS ENTRE LA FRANCE ET L'ALGÉRIE PAR PORT-VENDRES

Trains et Paquebots rapides

De Paris-Quai d'Orsay à Port-Vendres par Limoges, Toulouse, Narbonne

Train rapide permanent de nuit toutes classes, Wagon-Lits

Traversée la plus courte dans les eaux les mieux abritées

Délivrance de billets directs de ou pour Alger et Oran *viâ* PORT-VENDRES

Il est délivré, pour les ports d'Alger et d'Oran, par les gares suivantes du Réseau d'Orléans ou vice versa : Paris-Quai d'Orsay, Angers-Saint-Laud, Angoulême, Bourges, Blois, Brive, Châteaudun, Châteauroux, Gannat, (viâ Montauban), La Bourboule, Le Mans, Le Mont-Dore, Limoges-Bénédictins, Montluçon-Ville, Nantes, Orléans, Périgueux, Poitiers, Quimper, Saint-Nazaire, Saumur et Tours, des billets directs :

1° Simples valables 15 jours ;
2° D'aller et retour valables 20 jours, sans prolongation
3° D'aller et retour valables 90 jours, sans prolongation.

Ces billets permettent l'enregistrement direct des bagages.

Pour tous renseignements, s'adresser :

A Paris : A l'Agence spéciale des Cies Orléans-Midi, 16, Bd des Capucines ; aux Bureaux de renseignements de la Gare du Quai d'Orsay et, 126, Bd Raspail, ainsi qu'au gares mentionnées ci-dessus.

BULLETIN FINANCIER

suppression du bordereau de coupons ne semble pas, jusqu'à présent, avoir fait er vers la Bourse une forte partie des sommes importantes qui, dans le pays, restent obilisées depuis le début de l'année. C'est que, remplacé par des aggravations pôts votées avec précipitation par la Chambre, notre marché reste mal impressionné tend, pour se remettre aux affaires, de savoir quelles corrections le Sénat pourra rter aux tracasseries dont sont victimes les valeurs mobilières, qui supportent déjà axes formidables.

s rentes perdent encore quelques petites fractions, ainsi que les diverses oblins du Crédit National. En fonds étrangers, hausse des fonds helléniques, chinois, iais ; fermeté des Fonds Turcs, l'Unifié à 56.50. Les 30.000 obligations sterling o de l'Emprunt extérieur allemand 1924 (plan Dawes) ont continué à progresser. duites à la cote le 6 janvier à 8.375, elles clôturent à 9.130, soit avec une avance lus de 1.000 francs.

compartiment bancaire qui est assez terne, le Crédit Lyonnais est ramené à 1.499, omptoir d'Escompte à 915. La Société Générale est stable à 750, l'Union Parie fléchit à 820. Dans le groupe des Sociétés Foncières, les Immeubles de France lèvent à 325, la Rente Foncière finit à 2.855. En banques étrangères, la Banque nane se raffermit à 875 et la Banque d'Athènes à 262. Marché actif du Crédit ier Egyptien à 2.785 et de l'action ordinaire de la Land Bank à 1.350 ; les Ban- Mexicaines sont plus hésitantes.

s actions de nos grands chemins de fer s'effritent à nouveau : Est 612 ; Lyon 770 ; 850 ; Orléans 758 ; Midi 624. Les Wagons-Lits, très recherchés, progressent à 5 et l'action privilégiée à 1.960. Chemins de fer de Santa-Fé bien tenus à 1.069, e à la fermeté des changes. Les valeurs de transports en commun sont au calme : Métropolitain 433 ; Nord-Sud 179; Voitures à Paris plus faibles à 810.

s affaires de navigation sont tout à fait négligées ; celles de métallurgie se préent généralement en régression et manquent d'orientation bien définie. Dans le pe des charbonnages du Nord et du Pas-de-Calais, Lens rétrograde à 362, Cours à 597, Béthune à 3.090 ; ceux du Centre et du Midi ne sont pas plus résistants : ac 1.120, Blanzy 880, Carmaux 2.200.

ns le compartiment des valeurs d'Eau et Gaz, les transactions sont peu nombreuses variations de cours plutôt restreintes. On note toutefois des échanges suivis en naise des Eaux, qui s'inscrit à 2.110. Les comptes de l'exercice 1924 se soldent par énéfice net de 49.545.387 au lieu de 12.877.692 en 1923. Bien que le métal soit en e moins-value à £ 64 9/16, les valeurs cuprifères ont une tenue satisfaisante. Le Rio, encé favorablement par la tension des changes, s'avance à 3.892. Par contre, le se tasse à 490 ; nouveaux progrès de Montecatini à 239.

x valeurs diverses, les Etablissements Nicolas s'avancent à 878, l'assemblée du vrier ayant voté pour l'exercice 1924 une répartition de 60 fr. par action, dont ancs à titre de remboursement du capital. Parmi les valeurs de sucre qui sont sties par la hausse du produit, les Sucreries Brésiliennes passent de 625 à 645. Affaie phosphates et de produits chimiques relativement fermes, mais peu actives.

marché en Banque, la tension des changes ragaillardit les valeurs de pétrole, qui ficient en outre de la nouvelle hausse du pétrole aux Etats-Unis. Le groupe des s d'or reste ferme, malgré quelques dégagements. Le Rand Mines s'alourdit à l'East Rand à 42. Transactions actives en Mozambique et en Transwaal Land, qui resse à 215. Les mesures proposées par le Gouvernement sud-africain pour s'assule contrôle de l'industrie diamantaire influence défavorablement la De Beers à et la Jagersfontein à 279.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	75 fr.
Six mois	32 »	Six mois	40 »
Trois mois	17 »	Trois mois	21 »

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr 50 : tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259,31*; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris, 259-31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.